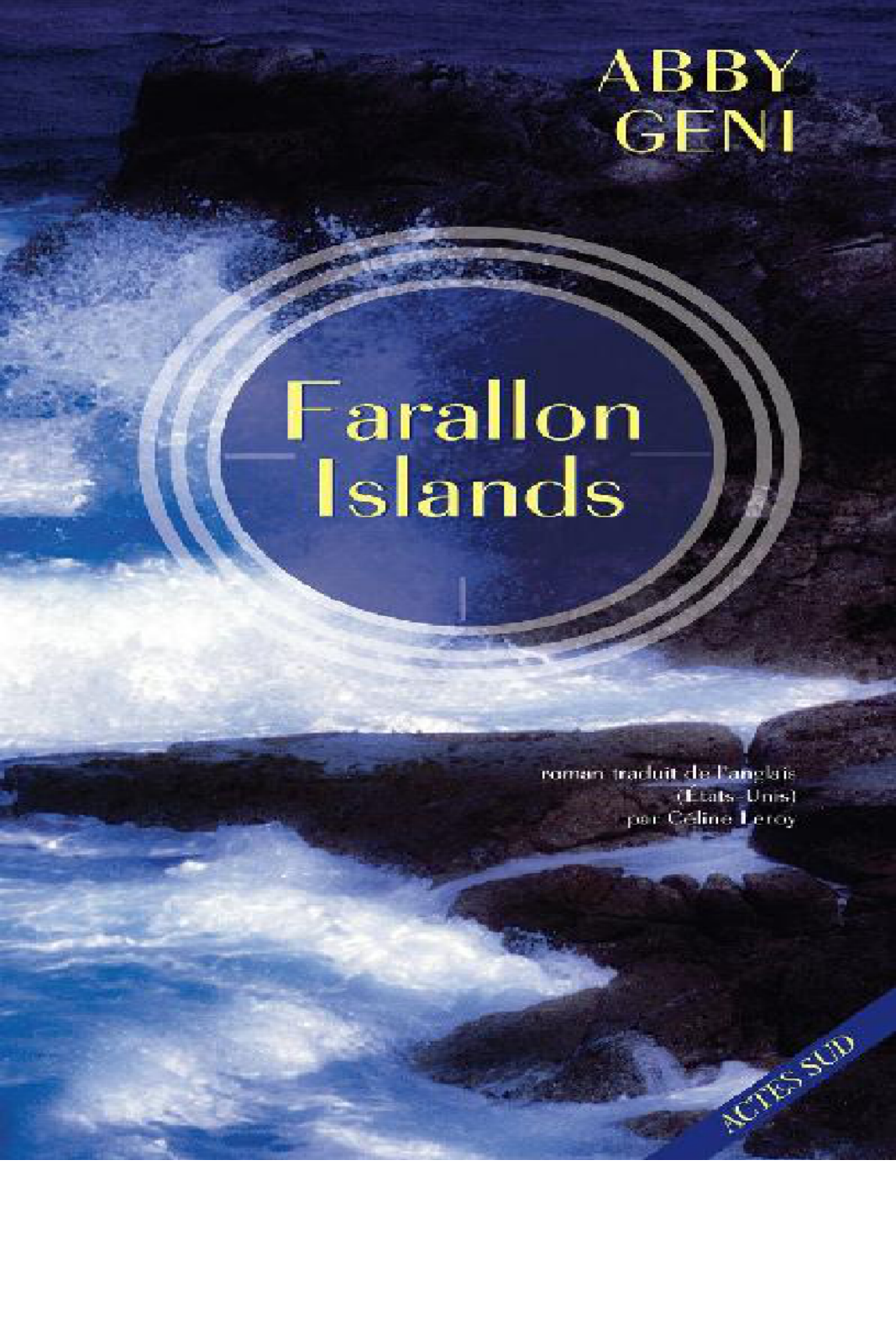


Farallon Islands

Geni, Abby

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ABBY
GENI

Farallon Islands

roman traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Miranda débarque sur les îles Farallon, archipel sauvage au large de San Francisco livré aux caprices des vents et des migrations saisonnières. Sur cette petite planète minérale et inhabitée, elle rejoint une communauté récalcitrante de biologistes en observation, pour une année de résidence de photographe. Sa spécialité : les paysages extrêmes. La voilà servie.

Et si personne ici ne l'attend ni ne l'accueille, il faut bien pactiser avec les rares humains déjà sur place, dans la promiscuité imposée de la seule maison de l'île ; six obsessionnels taiseux et appliqués (*plus* un poulpe domestique), chacun entièrement tendu vers l'objet de ses recherches.

Dans ce décor hyperactif, inamical et souverain, où Miranda n'est jamais qu'une perturbation supplémentaire, se joue alors un huis clos à ciel ouvert où la menace est partout, où l'homme et l'environnement se disputent le titre de pire danger.

Avec une puissance d'évocation renversante et un sens profond de l'exploration des âmes, Abby Geni nous plonge en immersion totale parmi les requins, les baleines, les phoques, les oiseaux et les scientifiques passablement autistes... dans un vertigineux suspense, entre thriller psychologique et expérience de survie.

ABBY GENI

Pour ce premier roman, Abby Geni a été lauréate du prix de la Meilleure Fiction 2016 décerné par la Chicago Review of Books et du prix 2017 de la Découverte Barnes & Noble. Elle est également l'auteur d'un recueil de nouvelles, intitulé The Last Animal, encore inédit en français. Elle vit à Chicago.

Photographie de couverture : © Nick Sterken / Arcangel images

Titre original :

The Lightkeepers

Éditeur original :

Counterpoint, Berkeley

© Abby Geni, 2016

Publié avec l'accord de Kleinworks Agency,
conjointement avec son agent attitré : 2 Seas Literary Agency

© ACTES SUD, 2017

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-08435-6

ABBY GENI

Farallon Islands

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

Pour Scott.

PROLOGUE

Les oiseaux lancent leur cri de guerre. Miranda aperçoit une nuée de goélands qui tournoie dans sa direction. Plumes blanches. Becs luisants. Les yeux fous. Elle connaît suffisamment bien leur violence pour deviner leur intention. Ils se mettent en formation d'attaque, l'encerclent comme des bombardiers à l'approche d'une cible.

Miranda s'en va prendre le ferry. Elle accélère le pas, grimpe rapidement la colline, son sac à dos qui ballotte sur ses épaules. Le bateau est en retard, ce qui n'a rien de surprenant. Le ferry est toujours en retard. C'est une des rares constantes des îles.

Les vagues qui viennent laper le rivage remplissent l'air. Ce jour-là, l'archipel est enveloppé de brouillard. Les mois d'été sont souvent brumeux. Ici, pas de doux après-midi baigné d'une lumière dorée, pas de bronzette. L'horizon est bouché, le soleil pareil à la fusée mouillée d'un feu d'artifice. Miranda glisse et trébuche sur un caillou qui s'écroule. Malgré son empressement à quitter les lieux, elle doit faire attention où elle met les pieds, rester concentrée. Sa progression est ralentie par les nids et les oisillons. Les goélands recouvrent le terrain comme une couche de neige, occupant le moindre carré d'herbe et de granit. Parmi eux, Miranda est incongrue, un pin solitaire dans un champ enneigé.

Les oiseaux ne sont pas une présence silencieuse. Leurs ailes bruissent. Les oisillons piaillent pour réclamer à manger. Les parents poussent des cris indignés en retour. De temps en temps, on entend une explosion, un conflit pour défendre son territoire – les plumes qui volent, le sang qui gicle. Même Miranda n'est pas immunisée contre leur fureur possessive et fanatique. Quelques goélands ont suivi son avancée depuis qu'elle a quitté l'abri de la maison. D'une seconde à l'autre, ils attaqueront. Ils ont les ailes en W, les yeux brillants. Ils se rapprochent.

Mais Miranda s'est préparée. Elle porte d'épais gants de cuir qui protègent un maximum de peau pour ne pas donner envie aux goélands de la mordre. Chacune de ses chevilles est équipée d'un collier antipuces pour repousser les poux d'oiseaux. Elle porte un masque pour atténuer l'affreuse puanteur ammoniacquée que dégage le guano. Un casque de chantier est perché maladroitement sur son crâne, et dessous elle a mis un bonnet, une mesure de protection supplémentaire. Miranda est également emmitouflée dans un poncho

que les déjections visqueuses lâchées par les goélands en guise de projectiles ont déjà sali. Une fois sur le ferry, elle se débarrassera de tout cet attirail. Elle s'en défera comme un espion change de costume, retire sa perruque et son dentier, abandonne son arme et vide les lieux à la hâte – endossant bientôt une apparence ordinaire, un simple visage perdu dans la foule.

Son sac à dos est plein à craquer. Même s'il ne lui reste pas grand-chose. Une collection de coquillages.

Une plume de macareux porte-bonheur. Une dent de requin, petite et dentelée. C'est étrange, après tout ce temps, de s'en aller en n'emportant rien de plus qu'un havresac. Mais ici, rien ne dure. Les jeans qu'elle a apportés il y a si longtemps sont en loques. Ses livres ont succombé à la moisissure. Son oreiller ergonomique est plein de crottes de souris. Les seuls articles qu'elle ait pu conserver – non sans des efforts considérables qui ont requis toute son intelligence, sa vigilance et l'utilisation de conteneurs étanches – sont ses appareils photo numériques, sa chambre et plusieurs rouleaux de pellicule non développés. Voilà son trésor. Elle a photographié les îles par tous les temps, du rayon de soleil cristallin hivernal aux violentes tempêtes automnales. La Pépite de Chocolat, un îlot dont la silhouette se découpe sur l'océan scintillant. Le Pain de Sucre, une colline boursoufflée. Le chapelet d'îles du Tonton-Ivre dont le crâne chauve émerge tout juste de l'eau. Sans oublier ses compagnons. Les rares personnes encore sur les îles. Elle a des photos d'eux aussi.

L'impact arrive par surprise. Un goéland atteint brutalement Miranda à la tempe, lui fait perdre l'équilibre. Elle pousse un cri, son casque lui tombe sur les yeux. Le battement des ailes retentit autour de ses épaules. Le goéland n'en sort pas non plus indemne ; il tombe au sol, visiblement désorienté. Miranda ne s'arrête pas. Secouée et les cheveux en bataille, elle continue vers la mer. Elle sait qu'il vaut mieux ne pas faire de pause en terrain découvert. Elle monte au sommet de la falaise, le souffle court, et finit par atteindre la crête.

À un peu plus de dix mètres de la côte s'élève un épais mur de brouillard. L'océan est couvert de volutes de brume comme des braises fumantes. Miranda redresse son casque. Les oiseaux se tiennent désormais à distance, se regroupent, réfléchissent. Leurs cris sont autant de menaces et d'avertissements. Dans son champ visuel elle perçoit leurs revirements et leurs vols en piqué, leurs ombres inquiétantes.

Puis le grondement d'un moteur se répercute contre la surface de l'eau. C'est à peine audible par-dessus la clameur des goélands. Alors que Miranda la cherche du regard, la proue du navire fend un banc de brouillard. Son surgissement a quelque chose d'audacieux, comme un tour de magie. Le bateau semble s'obliger à exister, il surgit de nulle

part, du brouillard, des rêves. Presque sans le vouloir, Miranda lève les deux bras au-dessus de sa tête, les agite désespérément. Le ferry est encore trop loin pour qu'elle puisse dire si le capitaine Joe a répondu à son geste. Elle le regarde avancer sur les flots. Les goélands tournent toujours autour d'elle, hurlent. Ils sont toujours aussi décidés. Ils seront malveillants jusqu'au bout. Miranda sait ce qu'ils lui feraient subir s'ils le pouvaient. Elle sait à quel point les îles sont dangereuses. Elle le sait mieux que personne.

Une demi-heure plus tard, elle est à bord du ferry. N'ayant pas vraiment le pied marin, elle se penche par-dessus le bastingage et sent ses entrailles suivre les mouvements de la houle en même temps que le pont. Elle est prête à partir, à quitter les îles pour la première fois depuis un an. Elle est à six mètres de la côte, autant dire des années-lumière. Le capitaine Joe s'active, effectuant les gestes mystérieux des gens de la mer : défaire une corde, actionner

une manette, tester la résistance d'un loquet. Tandis que le ferry s'éloigne difficilement du rivage, l'océan pivote, tourne sur son axe. Tous les éléments du paysage semblent différents depuis ce nouveau point de vue – les îles petites, le brouillard comme un rideau doux, les oiseaux aussi délicats et inoffensifs que des grues en papier. Miranda, qui n'a pas l'habitude de se sentir en sécurité, retient son souffle.

Elle a retiré les colliers antipuces, le poncho, le casque et le masque. Malgré cela, elle se rend bien compte que ses vêtements – chaussures de chantier à bout coqué, bonnet et veste d'homme qu'elle a fauchés aux autres pour les garder comme souvenirs – ne sont pas exactement normaux. Il n'y a que sur les îles Farallon que sa tenue peut sembler appropriée. Quand elle aura rejoint la Californie, on la prendra sans doute pour une SDF. Les passants auront peut-être pitié d'elle et seront peut-être tentés de lui laisser leur monnaie. Si seulement ils savaient.

Le navire fend les vagues. Son sillage renvoie aux îles. Miranda décide de les regarder s'éloigner jusqu'à ce que le brouillard les engloutisse. L'archipel est un assortiment d'îlots miniatures, un tout petit ensemble, un point sur la carte. L'île du Sud-Est est la seule à être habitable. Elle possède une saillie de verdure sur laquelle ont été construits le refuge ainsi que le phare, et où les embarcations ainsi que deux petits arbres se dressent fièrement dans le vent, les cimes de ces derniers se rejoignant pour se tenir compagnie. Autour de cette île centrale sont éparpillées des sculptures de roche nue si insignifiantes qu'elles ne peuvent même pas accueillir de vie végétale, trop battues par le ressac et couvertes

de cirripèdes. Le bateau s'éloigne de plus en plus et Miranda se mord la lèvre. Elle garde l'espoir de discerner une dernière fois un être humain – posté en haut de la falaise pour la regarder partir, lui dire au revoir d'un signe de la main. Mais après tout ce qui s'est passé, elle

devrait savoir que ça n'arrivera pas. Personne n'est resté. Les îles paraissent désertes. Le phare noir et massif se découpe sur un banc de nuages. Le refuge est à peine visible, caché par la colline.

Les vagues sont plus grosses, elles enflent sous la coque. Le rocher de la Selle apparaît entre deux ballottements, grouillant d'otaries dont certaines somnolent en tas quand d'autres bondissent de manière comique sur la plage. Le ferry atteint bientôt le brouillard. Dans le rouf, le capitaine Joe chante – une mélodie joyeuse portée par le vent. Au fur et à mesure que Miranda poursuit son observation, les îles se parent d'un air éthéré et flou. La brume leur enlève leurs angles coupants, brouille leur silhouette. Miranda cligne des yeux à travers ce linceul, regarde une dernière fois la côte. Pendant une fraction de seconde, elle a l'impression d'être un bateau tirant sur son ancre. Au cours des douze derniers mois, une chaîne l'a attachée à l'archipel. Le temps passé dans cet endroit l'a altérée comme un navire amarré dans un port – érodé par la marée, battu par les vagues, des trous creusés dans la coque, sali, abîmé et méconnaissable. Mais il lui semble à présent que la chaîne donne du mou. Elle s'étire au-delà de ses capacités et lui fait mal. Finalement, d'un mouvement de torsion, Miranda la brise. Quand elle la sent qui cède, elle est au bord de l'évanouissement.

Au cours de cette année, elle a écouté Galen cracher dans l'évier avec précision tous les matins. Charlene et elle se sont tenues devant la cuisinière, prises d'un rire idiot tandis qu'elles saupoudraient toutes les épices du garde-manger sur des œufs de guillemot brouillés pour tenter, vainement, d'atténuer l'arrière-goût poissonneux de leur petit-déjeuner. Elle est très souvent sortie marcher avec Mick, effectuant le tour de l'île par la côte. Elle a attendu près de la porte d'entrée et regardé Forest nouer consciencieusement ses lacets, en retard de dix minutes sur les autres comme si le destin du monde dépendait de la minutie de ces nœuds. Miranda connaît chacune de leurs bizarreries. Elle connaît le rire de Galen, les yeux fermés à force d'être plissés, la bouche si grande ouverte qu'elle laisse voir tous ses plombages. Elle sait que Lucy chantonne dans son sommeil, pendant des heures, ses mélodies clairement audibles dans le refuge silencieux. Elle connaît l'odeur de la transpiration d'Andrew, terreuse et piquante. Elle connaît l'envergure exacte des mains blanches de Mick.

Elle ne reverra aucun d'entre eux. D'une certaine façon, elle s'en réjouit.

Pendant la longue traversée, elle retire son bonnet et s'efforce de recoiffer ses cheveux emmêlés. Elle affronte les effrayantes toilettes du bord. Elle examine son équipement photo. Certaines personnes donnent un nom à leur voiture – à des objets qu'elles apprécient et parent d'une personnalité. Miranda a l'habitude de nommer ses

appareils photo. Le plus performant de sa couvée s'appelle Bijou. C'est une chambre et elle possède assez de boutons pour déboussole Galen et Forest qui aimaient bien jouer avec dès que Miranda avait le dos tourné. C'est le monstre qui, comme la reine hyperactive d'une ruche, a généré une centaine de rouleaux de pellicule en attente de développement, d'éclosion dans la chambre noire. Le deuxième appareil s'appelle Charles, une antiquité. Charles est le meilleur le matin et le soir quand le ciel est doré, quand la lumière vient épaissir l'air. Charles impose sa vision du monde. Les deux autres (Gremlin et Face de Morue) sont des appareils numériques reflex mono-objectifs : simples, tape-à-l'œil et très chers. En mère bienveillante, Miranda leur porte à tous une tendre affection. Elle se souvient de leur anniversaire, ce jour important où elle a acheté chacun d'eux.

Elle a perdu deux de ses bébés au cours de l'année écoulée. Victimes des îles. Ils s'appelaient Matou et Brigand. Disparus à jamais.

Miranda s'achemine vers l'abri du rouf. Elle s'installe sur un banc. De l'autre côté de la vitre, le brouillard ne s'est pas dissipé et enveloppe le bateau comme une boule de coton. Le monde au-delà de la coque est réduit à des impressions auditives : une corne de brume, le clapotis des vagues, le cri d'un goéland. À présent distants. Un bruit musical.

Elle fouille dans son sac et en sort une enveloppe en papier kraft. Celle-ci est épaisse, volumineuse et elle bruisse. Miranda en renverse le contenu sur ses genoux, libérant un blizzard de papier. Il y a des pages arrachées à des cahiers lignés. Du papier d'imprimante couvert recto verso de son écriture. Du papier millimétré, du papier de soie et du papier sulfurisé volé à la cuisine. Sur chacune de ces surfaces, l'écriture de Miranda est bizarrement resserrée, comme des colonnes de fourmis. Quelle que soit sa forme, le papier était rare sur les îles. Elle devait le rentabiliser. Durant les frugaux mois d'hiver, elle arrachait des pages de magazines et en remplissait les marges. Elle se débrouillait avec de vieux livres de recettes, les anciens caractères d'imprimerie en partie effacés et désormais recouverts de ses mots. Elle a même écrit sur du papier-toilette. L'enveloppe contient une année entière de travail.

Miranda étale les papiers sur ses genoux avec précaution. Il y a bien un ordre dans tout cela, d'un certain genre du moins et qu'elle est la seule à discerner. D'aucuns y verraient peut-être les gribouillages d'une folle. Ou la poésie des lieux. Elle trouve la note rédigée par un après-midi ensoleillé de septembre. La longue lettre affolée de l'automne, à l'écriture presque trop désespérée pour être lisible. Les pages de la semaine de pluie autour de Thanksgiving portent encore le souvenir chiffonné de l'air humide. Il y a les notes de décembre, de

mars, du printemps, de l'été.

Peut-être ne trouvera-t-elle là aucune réponse. Peut-être n'existe-t-il aucune explication à tout ce qui lui est arrivé. Mais c'est sa dernière chance pour comprendre. Le moteur du ferry émet un bruit de grattamento. Un goéland pleure au loin comme un enfant en danger. Miranda garde un moment la tête baissée. Puis elle se met à lire.

LA SAISON DES REQUINS

Je n'oublierai jamais les premiers instants de mon arrivée. Les îles Farallon n'étaient pas comme je me les étais imaginées. À la fois plus petites et plus étranges que dans mes représentations. Une minuscule chaîne de montagnes océaniques. Elle donnait l'impression qu'une seule et grande vague pourrait tout emporter. Je me tenais sur le pont du ferry. Les vagues cognaient contre la coque pendant que le capitaine Joe jetait l'ancre. L'horizon étourdissant dansait avec le tangage du bateau. Une main en visière sur le front, j'ai observé mon nouveau chez-moi.

Il y a longtemps, on appelait cet endroit l'archipel des Morts. Maintenant je comprends pourquoi. L'île du Sud-Est fait à peine plus d'un kilomètre carré de surface. Les autres îlots sont nus, pelés, déchiquetés. Pas une seule plage de sable. Le rivage est veiné d'algues, les pics escarpés et morcelés. Les îles sont disposées par taille comme les invités sur une photo de mariage. Leurs contours renvoient une certaine crudité. Si Dieu a bien créé le monde, il semble avoir délégué le façonnage des îles Farallon à son beau-fils encore mineur qui, en plus, s'est servi d'une mauvaise argile.

À côté de moi, le capitaine Joe hurlait dans un talkie-walkie. Une voix a crépité en retour. J'avais passé cinq heures à bord du ferry. J'étais un peu perdue et ne rêvais que d'une douche. Le bateau a glissé jusqu'au sommet d'une vague puis est retombé. J'ai plissé les yeux dans la lumière du soleil. Nous étions amarrés près d'une falaise abrupte. Roche contre nuages. Quelque chose descendait le long de la paroi.

Cela ressemblait à une cage à oiseaux dégonflée. Le fond consistait en un disque de fer. Les cordes et le filet se balançaient avec le ciel pour décor. Je savais qu'il s'agissait du Billy Pugh. (L'origine du nom est inconnue. J'ai posé la question mais n'ai pas obtenu de réponse.) Le capitaine Joe donnait ses instructions. Quelqu'un à l'autre bout du talkie-walkie réagissait, la voix brouillée par la friture. L'océan était couleur d'encre, coiffé de bulles visqueuses.

J'allais être transportée à terre par grue. Il n'y avait pas de quai sur les îles Farallon. Pas de marina. Aucun semblant de normalité. Le ferry était à six sept mètres des falaises et ne pouvait pas s'approcher davantage sans se briser sur les écueils. Le Billy Pugh a atterri sur le pont dans un fracas métallique. Sans cérémonie, le capitaine Joe m'a guidée dans le réseau de cordages. Il m'a fait mettre les pieds sur le

disque de métal griffé et scarifié. Au-dessus de moi, le filet était rassemblé et tenu à un crochet. Le crochet, lui, était fixé à un câble d'acier qui serpentait vers le haut. Quelque part au bout du mécanisme se trouvait une grue. Une ombre ressortait sur les nuages.

Je me suis tournée vers le capitaine Joe.

“Dites-moi que je ne risque rien.

— Je ferai monter vos bagages dans la foulée”, s’est-il contenté de répondre.

Le sol a basculé sous mes pieds. Le souffle court, j’ai noué les doigts autour des cordes. Le Billy Pugh ne semblait pas assez sûr pour me soulever. Je me déplaçais rapidement, m’élevais comme une fusée. Trois mètres. Cinq mètres. J’entendais le couinement du câble. Le disque a bougé sous moi. J’essayais de garder l’équilibre tandis que le Billy Pugh se balançait comme un pendule. L’océan sombrait, le ferry altéré, le capitaine Joe réduit à un objet écrasé par un téléobjectif. J’ai cru voir un aileron au loin. J’ai cru en voir trois qui se déplaçaient de concert. J’ai cru que j’allais vomir.

Il y a eu un grand boum. Le Billy Pugh était arrivé. Je me suis extirpée par un espace entre les cordes et me suis écroulée sur les îles Farallon.

S’est ensuivi un grand flou. J’étais allongée sur le dos. Fièvre d’avoir passé mon premier test. Attendant que la nausée se dissipe. Le granit était froid sur ma peau, inégal sous ma colonne vertébrale. Je voyais mieux la grue à présent – un espar rouillé en contre-haut de l’eau. Le Billy Pugh redescendait. Quelqu’un devait faire fonctionner la machine. Je ne savais pas qui m’avait transportée sur les îles, qui parlait avec le capitaine Joe par talkie-walkie. Les Farallon comptent six résidents permanents. Six biologistes qui vivent dans l’isolement et la nature sauvage de l’archipel des Morts.

Le mécanisme qui actionnait la grue était perché sur une colline non loin. Quelqu’un se trouvait à l’intérieur, mais de là où je me trouvais je ne voyais rien de précis. Je n’apercevais qu’une silhouette. Le treuil tournait, le câble se déroulait. Le Billy Pugh a disparu hors de ma vue. J’ai regardé passer un oiseau de mer. L’air était chargé d’une odeur de moisissure et de guano. L’âcreté des îles aurait pu me brûler les poumons.

Mes bagages ont suivi par le même trajet périlleux. Le temps que je me relève, le Billy Pugh était de nouveau posé à côté de moi, chargé de mes valises. Le ferry s’éloignait déjà. La proue pointait vers la Californie, son sillage comme un tourbillon de vase grise. Je ne voyais pas le capitaine Joe. J’avais quitté le rouf sans même un petit signe d’au revoir. Il n’était pas bon de trop s’attarder dans ces eaux.

J’ai regardé autour de moi à la recherche de mon assistant inconnu. Mais la silhouette derrière la vitre de la grue avait disparu elle aussi.

Qui que soit la personne envoyée pour faire fonctionner la grue, elle n'avait pas cru bon de se présenter, de m'aider à porter mes bagages et de m'accueillir sur les îles. J'avais la gorge serrée. Sur ce coup, je devais me débrouiller seule.

Il m'a fallu un moment pour parvenir au refuge. Traîner mes valises. Essoufflée comme j'étais et en nage. C'était un début d'après-midi froid et dégagé. Un oiseau de mer est passé au loin, lançant son cri discordant. Des détonations s'élevaient de l'océan. Des embruns giclaient au-dessus des falaises. Le phare montait la garde dans le ciel brumeux.

Parvenue à la véranda, je me sentais comme une victime de naufrage. Le refuge paraissait abandonné. Les vitres des fenêtres étaient craquelées. Les planches ployaient sous mon poids. Pas de sonnette. J'étais encore hors d'haleine après ma marche forcée. Mes bagages jonchaient le sol autour de moi.

Je me souviens de m'être armée de courage pour frapper à la porte. Je me souviens d'avoir affiché une expression plaisante, du genre ravie-de-vous-rencontrer.

Mais avant d'avoir pu bouger – d'avoir pu cligner de l'œil – quelqu'un avait ouvert la porte. J'ai reculé, surprise. Deux hommes ont passé le seuil en trombe.

L'un était âgé, l'autre jeune. Peut-être était-ce l'influence de mes entrailles malmenées par l'océan, mais sur le coup ils ont tous les deux paru sortir d'un autre monde. Le plus âgé aurait pu jouer Poséidon dans un film – crinière de cheveux argentés, visage buriné, l'air grave. Le plus jeune était aussi fin qu'un arbrisseau. Il avait des mains puissantes et calleuses. Une divinité de deuxième ordre, peut-être. Un lutin aux pouvoirs limités mais surprenants.

Depuis j'ai appris leur nom : Galen (le vieux) et Forest (le jeune). Mais à ce moment-là, j'ignorais tout d'eux. J'ai inspiré profondément et j'ai souri.

“Bonjour, ai-je lancé.

— Bouge-toi, on va rater le spectacle”, a dit Forest. Je n'ai pas compris tout de suite que même s'il était tourné vers moi, il parlait à l'homme derrière lui. Le hasard a simplement fait que je me tenais entre son regard et la mer.

“Oui oui, j'arrive, a marmonné Galen en enfonçant un chapeau sur ses mèches blanches.

— Salut ! ai-je dit plus fort. J'ai débarqué il y a quelques minutes. Je m'appelle...”

Forest a pivoté en se frappant le front. “Merde, j'ai oublié ma caméra. Tu le crois, ça ? J'ai *oublié* ma foutue caméra...”

— Trop tard, a dit Galen. Faudra faire sans.”

Ils se sont avancés sur la véranda précipitamment, et si je ne m'étais

pas décalée, Forest m'aurait renversée. Il remontait la fermeture éclair de son manteau. Galen a observé la côte avec une paire de jumelles. J'ai ouvert la bouche, mais l'ai refermée aussitôt. Mon courage m'avait abandonnée. Impossible d'annoncer une troisième fois ma présence. Sans un mot, je les ai regardés enjambrer mes valises et descendre les marches à toute pompe.

Je me suis demandé si je rêvais. De fait, je me serais cru dans le plus angoissant des cauchemars : l'affreuse traversée en bateau, les vagues gigantesques, l'horrible filet en forme de cage, l'océan comme de la soupe, des ailerons au loin, des silhouettes mystérieuses dans le paysage, personne pour m'accueillir, m'aider avec mes valises, aucune certitude, aucune sécurité.

Les deux hommes se sont éloignés à petites foulées sur le chemin. Je les ai regardés rapetisser. Ils étaient presque sur la crête de la colline quand Forest s'est enfin retourné.

“Ah, mais oui. Tu dois être Melissa, a-t-il hurlé. Bienvenue ! On resterait bien faire la conversation, mais...”

Galen a repris le flambeau et fini sa phrase pour Forest.

“... les requins sont en train de se nourrir dans l'anse de la Pointe-Occidentale, a-t-il hurlé. Installe-toi. Ne sors pas. Cet endroit n'est pas commode.”

Je n'ai pas eu le courage de leur rétorquer qu'ils se trompaient sur mon nom. Ils étaient déjà hors de vue, partis à toute vitesse comme des gamins courant après le camion du marchand de glace.

Cette lettre, comme toutes les autres, ne sera jamais postée. Par le passé, j'ai imaginé un tas de solutions créatives pour ces lettres que je t'écris. Je les brûlais. Les enterrais. En faisais des confettis. Quand je randonnais en montagne, je fabriquais des fleurs en origami avec mes messages et je les accrochais dans les arbres. Durant ce long été où j'ai descendu le Mississippi en rafting, j'ai fait des bateaux en papier que j'ai déposés sur le courant, les contemplant pendant qu'ils dériveraient comme des nénuphars et s'imbibaient d'eau, sombrant quand j'avais le dos tourné.

Cela fait presque vingt ans que je t'écris. Mais aucune de ces missives ne t'est jamais parvenue. Aucune n'a été lue. C'est normal, j'ai écrit ma première lettre durant la semaine qui a suivi ta mort.

Voilà de quoi je me souviens :

Ta disparition de ce monde a été soudaine. Tu as embrassé papa sur la joue, tu es partie au travail et n'en es jamais revenue. J'étais à l'école quand l'accident s'est produit. J'ai entendu les sirènes. Une ambulance est passée à fond de train sous

les fenêtres de mon cours d'histoire de troisième, noyant la leçon sur les routes commerciales européennes. Un peu plus tard, le haut-parleur a pris vie, un sifflement crépitant qui s'est déversé dans chaque classe du bâtiment comme du sable. Il y a eu quelques bruits sourds tandis que le principal se saisissait du micro. Je me souviens de l'expression énervée de mon professeur. Puis on a prononcé mon nom. Une première puis une seconde fois. Je me suis levée, sentant tous les regards braqués sur moi, et j'ai fourré mes livres dans mon sac. Je n'éprouvais aucune appréhension. Je n'avais pas fait le lien entre les deux – l'ambulance et mon nom.

Apparemment, ta voiture avait calé. La matinée était glaciale, glaciale comme seuls les hivers à Washington peuvent en produire, l'air si humide et lourd qu'il donnait l'impression d'avoir recouvert le monde d'un pan d'étamine. Tu n'y connaissais rien en mécanique – c'était l'affaire de mon père – mais tu as tout de même suivi la routine habituelle : jurer, ouvrir le capot, regarder le labyrinthe de pistons avec perplexité. Tu as fini par laisser ta voiture où elle était, au coin de la 13^e et de G, et tu as remonté la colline vers le garage le plus proche. Les trottoirs étaient mouillés et glissants. Des poignées de sel

bleu jetées sur le trottoir par les riverains et les commerçants venaient imparfaitement à bout des poches de glace. Je t' imagine, une silhouette fine habillée en marron, ton visage emmitouflé jusqu'aux yeux dans une de tes écharpes tricotées main. Tu as marqué un temps d'arrêt à un carrefour. Tu as attendu que le bonhomme passe au vert. Au milieu de la rue, tu as vu, mais trop tard, qu'un camion-benne avait dérapé sur une plaque de verglas noir.

Après, la police a parlé d'un accident. Tu étais dans ton droit quand tu as traversé. Le conducteur avait vu le feu changer de couleur et avait tenté de s'arrêter, mais la chaussée glissante combinée à la force d'inertie de son chargement – treize tonnes de gravier – l'en avait empêché. Tout le monde avait respecté la loi. D'une certaine façon, cela me gênait. J'aurais préféré un accident où quelqu'un aurait été en tort. J'avais du mal à comprendre que je ne puisse rendre personne responsable de la disparition de ma mère – pas même toi.

Ce dont je me souviens le mieux de ce jour-là, c'est de m'être assise dans le bureau du principal, tapant nerveusement du pied sur la moquette et me demandant si je m'étais brossé les dents avant de partir. Dans ma tête, la seule raison susceptible de m'arracher à mes cours était que tu avais une fois de plus, toi qui étais toujours pleine de bonnes intentions mais débordée, oublié de venir me chercher pour un rendez-vous chez le dentiste. Le personnel du Dr Greenberg te connaissait bien. Je me suis dit que quelqu'un t'avait contactée gentiment pour te le rappeler, et que tu avais quitté le travail en toute hâte, du café renversé sur la manche, ton sac déversant des bouts de Kleenex sur la route à cause d'une poche laissée ouverte. C'était la façon de procéder habituelle. J'étais certaine de te voir apparaître d'une minute à l'autre dans le couloir, à bout de souffle et affolée.

Quand la porte s'est ouverte, toutefois, ce n'était pas toi du tout. C'était tante Kim, d'une pâleur cadavérique. Son attitude a suffi à me faire lever. En temps normal, tante Kim était aussi imperturbable qu'une dalle de granit. Même là, elle ne pleurait pas vraiment. Elle était simplement blême, et son manteau était mal boutonné. En me voyant, elle a tressailli. Puis elle s'est approchée de la réceptionniste. Elles ont échangé des propos tout bas en jetant des coups d'œil dans ma direction. Je me suis inquiétée en voyant l'expression de la réceptionniste se modifier, son regard d'ordinaire ennuyé laissant place à une grimace pleine de compassion.

Dans la famille, vous étiez trois sœurs. Tu étais l'aînée et la meilleure des trois. Kim et Janine, les jumelles, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Elles accentuaient cette ressemblance en s'habillant de gris, les cheveux toujours coupés court, avec un penchant pour les écharpes légères ainsi que le rouge à lèvres marron. Toutes deux étaient conservatrices et quelconques. Mais chaque fois

que je les voyais ensemble, elles me donnaient carrément des frissons, comme des reflets vivants, une illusion d'optique. Mêmes gestes, même regard oblique, même ton dans la voix. Quand vous vous retrouviez toutes les trois, cette impression se renforçait. Vous aviez la carrure en commun : petites, minces, comme des oiseaux. Mais tu étais un peu plus grande, un peu plus audacieuse. Ton rire portait un peu plus loin. Vous partagiez beaucoup d'autres choses – le balancement des hanches, la tête penchée, ce murmure rude, éraillé. Des échos, des parallèles et du mystère.

Côté tempérament, toutefois, tu étais unique. Tu vivais sur les nerfs, laissant échapper tes émotions comme d'autres respirent. Un magnifique coucher de soleil pouvait te couper le souffle. Un débat amical lors d'un dîner pouvait te faire enrager jusqu'à taper du poing sur la table. Kim et Janine n'avaient pas cet éclat. Elles étaient stoïques et calmes – des femmes qui envisageaient la moindre démonstration d'émotion comme un signe de faiblesse.

Ce jour-là, tante Kim m'a prise par le bras et m'a emmenée dehors. Sa bouche dessinait une ligne fine.

Dans la voiture, tante Janine attendait. En la voyant, les sonnettes d'alarme se sont déclenchées dans mon esprit. Les jumelles étaient des travailleuses sérieuses. Elles n'avaient jamais pris de congé maladie. Elles limitaient toujours leurs vacances. Les voir en plein après-midi, loin de leur bureau, encore en tailleur, les lèvres pincées, les mains tremblantes – je ne comprenais pas. Ça ne m'a pas plu du tout. Tante Janine ne m'a donné aucune explication. Elle m'a fait m'asseoir sur la banquette arrière.

Tante Kim conduisait. Elle serrait tellement le volant qu'elle avait les articulations blanches. J'espérais encore que tout ça avait un rapport avec mes dents. Le pare-brise était décoré de volutes de gel. À travers la vitre, j'ai vu la lueur endormie du Potomac entre les bâtiments. Le téléphone portable de Tante Kim a sonné. Elle n'a pas décroché en conduisant ; ce n'était pas son genre. Elle s'est rangée sur le bas-côté d'abord. J'ai reconnu la voix de mon oncle au bout du fil, même si je n'entendais pas ce qu'il disait.

“Ah oui, a dit tante Kim d'un air jovial. Avec nous. Mmmm.”

J'ai roulé des yeux. Manifestement, on parlait de moi.

“Lequel ? Celui de Bethesda ? D'accord, je vois.”

J'ai gardé le regard fixé sur le fleuve.

“On arrive”, a dit tante Kim toujours sur ce ton crispé et joyeux.

Sans m'adresser un mot, elle a fait demi-tour. Tante Janine et elle ont échangé un regard, usant de leur télépathie de jumelles pour communiquer. L'une a plissé les yeux, l'autre a acquiescé avant de regarder ailleurs. Nous sommes repassées devant mon école. Il avait

suffi de ces quelques minutes pour que le bâtiment de pierre ait rapetissé. Vu depuis l'autre côté de la vitre, il paraissait curieusement distant, comme observé depuis la mauvaise extrémité d'un télescope. Il y avait des bouchons, ce matin-là. Il y en a toujours, à Washington. Nous avons roulé dans un silence que l'air froid a semblé amplifier. À plusieurs reprises, j'ai remarqué que tante Kim tendait la main vers la radio dans un geste mécanique. La règle voulait qu'elle soit toujours branchée sur la radio publique. Néanmoins, elle retirait chaque fois ses doigts comme si elle s'était brûlée.

Son téléphone portable a de nouveau sonné. Elle s'est de nouveau garée le long du trottoir, provoquant un concert de klaxons du taxi qui nous suivait. La voix de mon oncle a résonné à l'autre bout du fil, même si je ne comprenais pas un mot.

“On y est presque”, a dit tante Kim.

Mais ensuite, elle est devenue livide. Son expression s'est effacée comme on passe un chiffon humide sur un tableau noir. Ne lui restaient plus que deux yeux, un nez, et une bouche entrouverte. À cet instant, elle t'a vraiment beaucoup ressemblé.

Mon oncle parlait, un flot étouffé.

“Je comprends”, a-t-elle dit.

Pour la deuxième fois, elle a fait demi-tour. J'ai vu mon école approcher de loin. Apparemment, nous allions consacrer la journée à passer devant. Je me suis éclairci la voix, mais tante Kim ne m'a pas regardée. À côté d'elle, tante Janine a porté la main à sa bouche de façon mal assurée. Elles n'avaient toujours pas échangé un mot. Elles n'en avaient pas besoin.

“Où est-ce qu'on va ?” ai-je demandé.

C'est tante Janine qui a répondu.

“On te ramène à la maison.”

Je n'ai aucun souvenir des quelques jours qui ont suivi. Quelqu'un d'autre vêtu de noir a assisté à l'enterrement. Quelqu'un d'autre a dû supporter les accolades écoeurantes. Je n'en ai plus que des images, brèves et aqueuses. L'air glacial de l'hiver qui envahit la maison. Les yeux rouges et gonflés de mon père. La veillée n'a été qu'un flou de moquette douce et de lumières tamisées. Le moindre adulte de mon univers se sentait obligé de m'approcher pour me parler du Seigneur et de ses voies impénétrables. “Toutes mes condoléances”, disaient-ils comme s'ils avaient reçu les mêmes lignes de dialogue à réciter. Un seul moment ressort nettement dans ma mémoire : une de mes jeunes cousines en train de tirer sur la manche de tante Kim. Je me tenais à proximité, mal à l'aise dans ma robe de couleur sombre. De sa voix carillonnante, ma cousine a demandé de tes nouvelles. Elle voulait

savoir si tu allais bientôt arriver, si tu viendrais t'asseoir avec elle.

J'avais quatorze ans. À l'avant de la pièce s'élevait un objet massif et luisant à moitié caché par les fleurs – ton cercueil. Je savais ce qui se trouvait à l'intérieur. Je connaissais la réponse à la question de ma jeune cousine. Mais j'ai quand même marqué une pause, le cœur dans la gorge, à attendre la réaction de ma tante Kim.

“Ne fais pas l'idiote, a-t-elle dit sèchement. Va prendre un biscuit et tais-toi.”

J'ai cligné des yeux. Du temps a passé. Je me tenais dehors, sur le trottoir, dans le vent propre. Ça m'est arrivé souvent, et ça a duré longtemps. On cligne des yeux, et une heure s'évanouit. On ferme les yeux et c'est tout un après-midi qui s'envole. À croire que quelqu'un découpait mon calendrier intérieur avec une paire de ciseaux pour en retirer du temps.

Quelques nuits plus tard, j'ai retrouvé mes esprits. J'étais assise dans ma chambre. Mon père était en bas ; lui aussi était entré dans une sorte de coma éveillé et ne tenait que grâce aux retransmissions de matchs de football et au café. Ça lui aurait fait plaisir que je lui tiennne compagnie, aucun doute, mais je l'évitais. J'évitais tout le monde. Tante Kim avait insisté pour que je l'appelle quand j'en avais envie. Tante Janine m'avait dit exactement la même chose exactement sur le même ton. L'une de mes camarades était venue m'apporter les devoirs de la semaine et ils s'entassaient sur mon bureau en attendant que je décide de me pencher dessus. J'aurais pu faire un millier de choses. Mais le monde marchait sur la tête et personne d'autre ne semblait l'avoir remarqué. L'idée que mon école continue de fonctionner ou que j'y retourne dès lundi était ahurissante. Il était incroyable que des voitures passent dans la rue. Pelotonnée sur mon matelas, je me suis entraînée à prononcer des expressions contenant les mots *mort* ou *mourir*. Mort-aux-rats. Trop mortel. Belle à mourir. En y réfléchissant bien, on

les retrouvait partout. Ces mots affleuraient dans toutes les conversations, dans les moments où ils n'avaient rien à faire là, sonnait comme un avertissement que, bêtement, je n'avais jamais relevé avant.

C'est là que je me suis souvenu du Bureau des lettres mortes. Quelques semaines plus tôt – qui auraient pu être une décennie, me semblait-il – nous avions visité la poste du quartier avec ma classe. La sortie avait été ennuyeuse, comme les visites obligatoires aux institutions gouvernementales le sont toujours. Des pièces remplies de meubles de rangement. Un guide en nage vêtu d'un uniforme bleu, armé de fiches et débitant une litanie de blagues bien lourdes. De longs couloirs. Pas la moindre pause pour une collation. Le courrier

qui n'était pas remis à son destinataire finissait au Bureau des lettres mortes. Le guide nous en avait fait faire le tour fièrement. C'est un endroit spécial, avait-il expliqué. Le vaste et magnifique Bureau des lettres mortes de New York était apparu une fois dans un film sorti à Noël car c'est là que toutes les lettres adressées au père Noël, pôle Nord, s'amassaient pendant les vacances, en tas, comme une chute de neige en intérieur.

Seule dans ma chambre, je me suis jetée sur mon bureau. J'ai attrapé un stylo – agrémenté d'un panache de plumes à la place de la gomme si je me souviens bien – et une feuille de papier. Puis j'ai écrit dix pages recto verso sans m'arrêter. *Le collier que portait tante Kim à l'enterrement t'aurait fait rire – elle n'a aucun goût – tante Janine portait des chaussures plates à cause de ses oignons – c'était tellement étrange de les voir là sans toi – deux au lieu de trois – tout le monde papotait en buvant du café, toute la famille qui errait dans la pièce en se serrant dans les bras – mais les jumelles s'arrêtaient toutes les deux secondes pour regarder autour d'elles – comme si elles t'attendaient –*

j'étais à peine consciente. Ma main se déplaçait sur la page et les mots suivaient. *Ils t'ont mis une robe immonde pour l'enterrement – moi je pensais que tu aurais dû porter ton jean, mais tante Kim a dit Pas question – j'ai glissé un paquet de chewing-gums dans le cercueil – je ne crois pas au paradis, mais toi, si, c'est sûr – peut-être que les chewing-gums aideront à te déboucher les oreilles au moment de l'ascension –*

C'était enfin fini. J'avais terminé la lettre, l'avais pliée et mise dans une enveloppe. Je suis descendue à pas de loup. J'avancais en silence afin de ne pas réveiller mon père, j'ai pris un timbre. Sur l'enveloppe je n'ai écrit qu'un mot : MAMAN. Puis j'ai enfilé un manteau en vitesse et j'ai couru jusqu'à la boîte aux lettres au bout de la rue.

Des enveloppes te sont destinées dans tous les États que j'ai visités. Pendant près de deux décennies, je t'ai écrit. Ça peut paraître étrange d'avoir encore tant de choses à dire. Souvent, par réflexe, je me tourne vers toi, une question sur les lèvres ; j'ai encore des disputes imaginaires avec toi. J'emmagasine les souvenirs qui me restent – ceux qui ne se sont pas perdus en route – et les fais tourner entre mes mains, les examine. Le caquètement sonore de ton rire. L'odeur miel-lavande de tes cheveux. Ton habitude de chantonner pendant les longs trajets en voiture. Ton penchant pour les jupes en lin. Je fais encore l'expérience de cette montée de chagrin

abyssal. Encore aujourd'hui, ce sentiment n'est allégé que par quelques minutes passées à mon bureau, à griffonner, la tête penchée sur la page.

Bien sûr, le fait d'être tout le temps en voyage n'a pas facilité les

choses. Pour mon travail, j'ai fait le tour du globe. La règle veut qu'un photographe de nature ne reste jamais très longtemps quelque part. À peine sortie de la fac, j'ai trouvé un boulot qui consistait à photographier les animaux du désert et j'ai parcouru la corne de l'Afrique pendant des semaines. Pour citer mon père, j'ai "attrapé le virus du voyage". Depuis, j'ai escaladé des montagnes et fait de la spéléologie dans des grottes. J'ai cuit comme un homard sous les climats tropicaux et dormi dans des igloos de fortune. J'ai posé le pied sur chacun des cinq continents. J'ai nagé dans presque tous les océans.

Une fois, j'ai passé un mois éreintant au Kenya – toujours à bout de souffle à cause de l'altitude, le corps toujours bouillant jusqu'à la moelle. Une autre fois, je suis restée une semaine sur l'Indus pour photographier les dauphins aveugles. (Ils ont perdu la vue après des siècles passés dans des eaux boueuses.) Un jour, j'ai pris un avion pour l'Australie, une mission exceptionnelle de trois semaines qui consistait à photographier chaque centimètre carré de baobabs, et ce sous tous les angles, leur silhouette cireuse et improbable comme de grosses bougies.

Pas de Bureau des lettres mortes dans la plupart de ces endroits. Certains n'avaient même pas de services postaux. Je ne pouvais pas m'en remettre au guide qui m'avait emmenée sur les flots luisants de l'Indus, lui remettre une enveloppe – adressée à MAMAN – et lui dire : "Tu pourrais la glisser dans une boîte aux lettres pour moi, s'il te plaît ?" Impossible aussi de jeter mes lettres dans la benne à recycler ou dans le caniveau. Jamais je n'aurais accepté de les abîmer.

Au lieu de quoi, je les déposais sous des rochers ou entre les racines d'un arbre. Je les fourrais dans les lézardes de murs en brique. Je les agrafais à des poteaux téléphoniques à côté d'affiches de chiens perdus ou de cours de musique. Je les accrochais sur des fils à linge chez des inconnus. J'ai fait des cerfs-volants avec certaines et les ai laissées s'envoler par jour de grand vent, puis je lâchais la ficelle et regardais un courant d'air les emporter loin.

Tu détesterais les îles Farallon. J'en suis absolument certaine. De tous les endroits que j'ai visités, celui-ci est le plus sauvage, le plus isolé. Le hurlement du vent et le fracas des vagues ne laissent aucun répit. Mick – le gentil du groupe – m'a assuré que je m'habituerai à ce vacarme, mais selon toute probabilité je toucherai le fond d'abord. Je suis tout le temps transie de froid. J'accumule tellement de couches de vêtements au moindre déplacement que j'ai pris la forme d'un bonhomme de neige. Je suis arrivée il y a une semaine, mais le temps passe bizarrement ici. On en perd facilement la notion, on se perd facilement soi. J'ai déjà l'impression d'avoir toujours vécu sur ces îles.

Ailleurs, j'arrivais à obtenir le matériau photographique dont j'avais besoin à peu près en un mois. Mais cet archipel est différent. Les îlots sont les étoiles principales d'une galaxie de vie marine. Il y a les grands requins blancs, en visite périodique, qui quittent leur orbite mystérieuse pour venir traîner au large. Les baleines, pareilles à des comètes lointaines, qui viennent ici en quête de krill. Il y a les macareux huppés. Les loutres de mer. Les cténophores. Je suis bien partie pour rester une année

entière sur ces îles. J'aurai besoin de tout ce temps pour photographier ce coin de bout du monde.

À toute heure du jour, je peux observer des phoques sur le rivage. Je peux observer des oiseaux dans le ciel. Je peux observer un banc de nuages venu de l'ouest comme un nouveau continent en formation. L'avion occasionnel – argent rutilant dans le lointain, un émissaire du monde civilisé – surprend, comme une note discordante.

Et puis il y a le refuge. Il y a eu un problème de plomberie avec l'évier de la cuisine le soir de mon arrivée et, à mon plus grand étonnement, je me suis retrouvée dessous à genoux, une clé à molette à la main à suivre les indications de Mick qui me braquait le faisceau de la lampe torche dans les yeux. On ne peut pas tirer la chasse d'eau trop souvent. L'écran de la télévision est tellement rempli de neige que ça n'est plus qu'une très grosse radio. Le refuge est le genre de construction où chaque planche craque distinctement dès que quelqu'un monte ou descend les escaliers. La nourriture, l'équipement photographique et les vêtements doivent être rangés dans des conteneurs en plastique pour les protéger des rongeurs, des poux d'oiseaux et de l'humidité.

La semaine dernière m'a donné l'impression de remonter le temps.

Les îles ne possèdent ni antenne téléphonique, ni Internet, ni ligne de téléphone fixe. Il n'y a qu'une radio sur laquelle est écrit en lettres bien lisibles : *Uniquement en cas d'urgence. Compris Mick ???* Pour communiquer avec le continent, il me faudra le faire par lettre. Je devrai l'écrire à la main puisque l'ordinateur est au mieux capricieux, et l'imprimante, vieille et usée, est toujours à la peine à cause d'une panne d'encre, d'un bourrage

papier ou d'un problème de câbles généré par l'humidité. Une fois l'adresse inscrite et le timbre collé, il me faudra attendre le ferry. Il s'écoulera plusieurs jours avant qu'on ne le voie arriver, et dans ce laps de temps, tout ce que j'aurai écrit deviendra peu à peu obsolète. Quand apparaîtra enfin le capitaine Joe, il emportera ma lettre sur le continent et la postera pour moi. Apparemment, cela peut prendre un mois ou plus pour envoyer une missive et recevoir la réponse.

Pendant mon séjour sur les îles Farallon, il faudra que je garde avec moi les lettres qui te sont destinées. Je ne peux honnêtement pas les remettre au capitaine Joe, lui demander de les transporter sur des kilomètres d'océan et les poster, au coût d'un temps et d'efforts considérables, tout ça pour que personne ne les lise. Je ne peux même pas les enterrer ou les brûler ; nous préservons l'environnement et évitons d'enterrer quoi que ce soit, quant aux feux, ils sont un gâchis de bois et de papier précieux. Il faudra que je garde ces lettres sous mon matelas comme si c'étaient des magazines pornos.

La plupart des visiteurs choisissent de quitter les lieux à peine arrivés. Le ferry passe toutes les deux semaines – en fonction de la météo – et les nouveaux arrivants prennent généralement leurs jambes à leur cou dès le retour du bateau. En ce moment, il y a six résidents permanents en plus de moi. Ils ont tous lancé des paris – sous l'impulsion d'une femme prénommée Lucy – sur la durée de mon séjour. Je les ai entendus en rire. Personne ne croit que je vais tenir un mois, encore moins un an.

Nous sommes au mois d'août, la saison du vent, des nuages et des grands requins blancs. Le pan d'océan qui nous entoure est appelé le Triangle Rouge. Chaque année, il s'y produit plus d'attaques de requins que partout ailleurs sur la planète. Hier, je suis sortie avec mon appareil pour la première fois. J'ai emporté Brigand, le plus léger et le plus transportable. J'espérais capturer l'image d'un de ces requins.

Je marchais quand le sol s'est dérobé sous mes pieds. On m'avait prévenue de faire attention sur le trajet. On me l'avait seriné. Le granit est vieux de quatre-vingt-neuf millions d'années et il est pourri – s'il est possible de dire que la pierre pourrit. Les îles sont trompeusement fragiles, constituées d'une roche qui n'est pas solide. Il y a des zones

meubles où des morceaux de caillasse s'écroulent. J'ai traversé un cours d'eau, un ruissellement jaune sale. Il avait l'air empoisonné. Il est empoisonné. Il existe un système de blocs de béton, d'entonnoirs et de bassins à filtre pour collecter et purifier l'eau de pluie qui tombe sur l'archipel. Il faudrait être fou pour boire l'eau de ce ruisseau.

Par ailleurs, le sol grouille de souris. L'île du Sud-Est possède la population de rongeurs la plus dense au monde. Ces espèces invasives sont arrivées par bateau il y a de ça des décennies. N'ayant pas de prédateurs naturels, elles ont proliféré. Les oiseaux de mer n'y prêtent pas attention. Les phoques s'en désintéressent complètement. Les requins ne peuvent pas s'en approcher. Je connaissais leur nombre avant de venir ici, mais n'en avais pas pris la mesure jusqu'à ce que je me tienne sur cette pente grise et que je voie du mouvement partout autour. De tout petits corps zigzaguaient et filaient aux limites de mon champ visuel. Les souris étaient de la même couleur que la pierre, et il était impossible de bien les voir car trop minuscules et rapides. La pierre donnait l'impression d'avoir pris vie et de se déplacer.

Je me suis arrêtée pour prendre une photo. Je faisais une prise de vue en angle néerlandais – je penchais l'horizon pour ajouter des lignes obliques où il n'y en avait pas dans la réalité. Les îles regorgeaient de menaces, mais il n'y avait aucun mal à les exagérer encore un peu. Je voulais que mes images captent l'effet d'ensemble : la pierre escarpée, l'eau noire, l'odeur du sel, l'éventualité des requins. Je me suis souvenue de la première fois où l'un de mes profs de fac m'a expliqué l'angle néerlandais. Utilisé pour son effet dramatique. Il vise à déséquilibrer le regardeur. Il peut provoquer la confusion, le malaise, l'ivresse et même la folie.

Je me suis agenouillée pour tenter de cadrer le rocher de la Selle. C'était une île toute fine au large qui ressortait sur le ciel comme une arme. J'ai senti quelque chose vaciller sous mon pied. J'ai perdu l'équilibre, fait des moulinets avec les bras, et j'ai retourné un rocher. Il était de belle taille, vraiment gros. J'ai fait une chute. Et le rocher a glissé avec moi.

On dit que le temps ralentit dans des moments de stress très intense. J'ai fait quelques recherches sur le sujet, et en fait, ce qui se passe, c'est que la mémoire devient incroyablement fidèle. En temps normal, l'esprit ne se raccroche qu'aux images et aux événements importants. Nous nous souvenons des grandes choses et oublions les petites. En situation

de stress, toutefois, notre cerveau stocke tout. Le temps s'écoule à la même vitesse que d'ordinaire, mais avec le recul, le souvenir devient photographique. C'est comme si la trotteuse avait ralenti, comme si nous étions capables de voir le monde qui nous entoure dans des

détails aussi fantastiques que précis.

Une cascade marron a jailli de sous le rocher quand il s'est retourné. De la boue, ai-je pensé. Mais non – c'étaient des souris. Des dizaines de bestioles qui dégringolaient les unes sur les autres en couinant. Leurs petites pattes griffues. Les moustaches frissonnantes. Un fléau de rongeurs.

Quelque chose est entré en contact avec mon coude. Je heurtais le sol. Le choc m'a coupé le souffle. J'ai senti une déchirure. La chair de mon torse se déchirait. Sur de la pierre coupante. Éclaboussée de sang. J'avais le flanc ouvert. Je n'arrivais pas à savoir si la coupure était profonde. Respirer me faisait mal. Le rocher continuait de rouler vers moi. Il m'a atteint au genou.

Puis les souris sont arrivées, elles pleuvaient. Leurs pattes froides sur mon ventre. Une patte dans ma bouche. Un museau dans l'œil. Leurs queues qui ondulaient partout sur ma peau.

Ça n'arrêtait pas. Des dizaines, peut-être des centaines. Je me suis dit que j'avais ouvert la porte d'un réseau de galeries et provoqué une avalanche. Je ne pouvais rien faire sinon succomber à leur assaut – me griffant la peau, me couvrant de leur crasse, laissant des crottes dans mes cheveux.

Enfin elles ont disparu. Je suis restée là encore un moment, recroquevillée sur moi-même, les mains sur la tête. Puis j'ai ouvert les yeux.

Le spectacle était affreux. Mon appareil était par terre. Cabossé et en morceaux. Des bris de verre partout. J'ai poussé un cri. Cela m'a fait plus mal que la blessure au flanc. Brigand était irréparable.

Mick m'a suturée dans la cuisine. Le soir tombait, le ciel s'assombrissait, le vent hurlait. Les autres vaquaient à leurs occupations autour de moi. Préparaient à dîner. Discutaient de leur journée. Six personnes, légèrement floues. Mon accident ne semblait pas les émouvoir. J'avais perdu l'un de mes chers appareils. J'avais la cuisse violette au-dessus du genou où je m'étais cognée. J'avais des éraflures et des bleus sur tout le corps. Mick me passait une aiguille dans la chair. Mais ça ne troublait pas les biologistes. Aucune sympathie à mon égard. Ils se sont contentés de tendre la trousse de secours à Mick et ont continué à s'affairer, comme si le sang et les attaques de souris faisaient partie du quotidien.

Il m'avait injecté un analgésique. Mais j'ai préféré ne pas regarder quand il a enfoncé l'aiguille dans ma peau. Manifestement, ces gestes lui étaient familiers. La trousse était aussi bien fournie qu'une salle des urgences. Coupures, entorses et membres démis pouvaient être pris en charge sur place. Pas de panique. Si quelqu'un se blessait plus

gravement – fracture, traumatisme crânien –, bien sûr, on ferait appel à l'extérieur. Le capitaine Joe. Un hélicoptère. Ce que tout le monde voulait éviter. C'était cher. C'était du temps de perdu. Ma blessure ne valait pas la peine de prendre des mesures aussi extrêmes.

Mick a pris une paire de minuscules ciseaux. Après une torsion du poignet, il a coupé le fil.

“Ça devrait cicatriser sans problème.

— Et si je fais une infection et que je meure ?”

Il a souri. Il avait des lunettes de lecture perchées sur le nez, en décalage avec sa structure osseuse irrégulière et sa crinière de cheveux désordonnés.

“Tu auras une cicatrice, mais ici, on en a tous.

— Vraiment ?

— Je me suis ouvert la cuisse il y a quelques années. Sur toute la longueur. Du genou à la hanche. Et Lucy a failli avoir l'oreille arrachée quand elle est tombée sur la colline au Phare. Celles de Galen et Forest sont innombrables. Si tu les voyais nus...” Il a sifflé entre ses dents. “Des marques partout. Une vraie carte routière.”

J'ai baissé les yeux et me suis aperçu que mes mains tremblaient.

“Pourquoi est-ce que vous vivez ici, tous ? ai-je demandé. Pour quelle satanée raison est-ce qu'on peut vouloir venir sur ces îles ?”

Il y a eu un silence. La sensation d'une crispation. Lucy a marqué une pause sur le chemin de la cuisine. Galen, assis à la table, n'a plus bougé. Mais j'ai insisté.

“Je pose la question sérieusement. Pourquoi vous êtes venus ici ? Ça m'intéresse.”

Le silence s'est fait plus dense. Galen s'est levé, anormalement grand, sa tête frôlant le plafond. Personne ne le regardait. Ne me regardait.

Il s'est tourné et a quitté la pièce. Mick a tendu la main vers le kit pour prendre un carré de gaze. Il l'a tapoté sur ma blessure. Puis il m'a adressé un clin d'œil.

Le lendemain, je suis sortie et j'ai creusé une tombe pour mon appareil photo. J'ai trouvé une pelle dans un vieil appentis. J'ai tapé directement dans le granit, la pierre cédant sous mes coups. J'ai déposé Brigand dans le trou. C'était terrible à voir – l'écran LCD fissuré, l'objectif disparu, la mollette de menu abîmée, le boîtier fracturé. J'ai recouvert le pauvre objet de terre. Je savais qu'il valait mieux ne pas mettre de pierre tombale. Elle ne tiendrait pas, pas ici.

Une souris est passée près de moi en descendant la colline à toute vitesse. En un éclair, j'ai abattu la pelle dans sa direction. Je voulais la réduire en bouillie. J'ai visé la colonne vertébrale poilue, mais elle

allait trop vite pour moi. La pelle a atterri sur le granit, ce qui a envoyé une décharge puissante dans mes deux bras.

Les îles Farallon possèdent leur propre histoire de fantôme. Je l'ai entendue pour la première fois aujourd'hui quand Mick m'a entraînée dehors pour une promenade. Je ne voulais pas sortir ; j'avais des crampes dans une jambe, une douleur résiduelle due à ma chute, une douleur profonde. La coupure n'avait pas complètement guéri et me tirait. J'y avais été un peu fort sur ce terrain rocheux et glissant, pas encore habituée à cette nouvelle topographie. Mais je ne pouvais pas dire non. En quelques semaines, Mick était devenu mon préféré.

Je t'imagines afficher ce sourire maternel et ironique – et je ne dirai pas que tu as tort. Mick n'est pas vraiment beau. Il a une carrure mal dégrossie, des joues creuses et semble avoir été conçu à trop grande échelle. Il parle avec les mains, ses gros bras moulinant l'air. Il est gentil. Il dégage une douceur simple et généreuse, une qualité que je ne retrouve pas chez les autres – un trait que j'aimerais moi-même avoir.

Aujourd'hui, il m'a emmenée à la maison du garde-côte. Cette construction attise ma curiosité depuis mon arrivée. Je dirais qu'elle est à environ trente mètres du refuge et, vus de l'extérieur, les deux bâtiments sont jumeaux. Ils ont en commun leur symétrie ; leur mode de construction a privilégié la longévité et la résistance plus que la beauté. Leurs murs sont gris et ternes, leurs fenêtres opaques, et leur toit noir – le vent et la pluie se sont chargés de leur enlever leur couleur. Mick et moi avons fait plusieurs fois le tour de la maison du garde-côte. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas saisi pourquoi elle était inhabitée. Il me semblait dommage de nous entasser à sept dans un cabanon alors qu'il existait une alternative tout près, et vide.

Après un coup d'œil à l'intérieur, toutefois, j'ai mieux compris. Les murs étaient mal en point, comme des soldats ne voyant plus trop la nécessité de rester au garde-à-vous. Toutes les fenêtres étaient cassées. La porte s'affaissait sur ses gonds. La véranda était moisie. Les seuls occupants étaient les chauves-souris, apparemment. Leurs excréments avaient éclaboussé les murs et les rebords de fenêtres et emplissaient l'air d'une âcreté puante. Je me suis surprise à garder mes distances comme si le bâtiment pouvait s'écrouler à tout instant. Mick a mis sa main en visière et regardé les murs miteux avec une expression proche de l'attendrissement. Il m'a expliqué que la maison du garde-côte était une relique d'un autre âge ; elle avait été construite plus d'un siècle auparavant. Notre refuge, lui, était équipé de tout le confort moderne

comme le chauffage et l'électricité, luxe dont n'avait jamais bénéficié cette construction-ci. Elle est restée telle quelle et les résidents des îles l'évitaient comme on contourne les ruines éparpillées dans Rome. Un lieu presque mort sur l'archipel des Morts.

L'après-midi avançait et Mick et moi avons continué notre promenade. Difficile d'imaginer qu'on puisse marcher si longtemps sur une si petite île, mais nous avons erré pendant des heures. Mick m'a conduite à la péninsule de l'Évent et à la colline du Cormoran. Nous sommes passés devant l'héliport, une plaque de goudron flambant neuve et incongrue sur le plateau. (Sa présence m'énerve toujours. Seule une urgence des plus extrêmes pourrait entraîner la venue d'un hélicoptère du continent. Une crise sanitaire. Une question de vie ou de mort. L'héliport est le rappel constant d'une menace.) Mick et moi sommes passés près du ravin des Guillemots-Colombins où les oiseaux flottaient sereinement sur la houle. Il les a identifiés pour moi – une starique, un huîtreur, un macareux. C'était un après-midi ensoleillé, sans un nuage, le ciel d'un bleu presque douloureux. L'océan était si plat que sous certains angles la profondeur de champ disparaissait. On aurait cru que l'eau avait été suspendue sur un fil à linge comme une couverture, un pan de tissu vertical.

Il me reste encore à comprendre la géographie des îles. Il y a une carte scotchée au mur dans le salon, et je l'examine souvent – l'image d'un bloc de granit qui aurait chuté d'une très grande hauteur et qui, en explosant, aurait disséminé des îlots un peu partout autour. Sur cette carte, on peut lire les toponymes les plus étranges qu'il soit. La Déchetterie. La Super Voûte. La Baignoire de l'Empereur. Certains de ces repaires ont des titres plus prosaïques qui correspondent à leur forme : le Pic, l'Arche Basse, le Téton. Les autres portent le nom des animaux qu'on y croise. La crique des Otaries. Le marais aux Moules. La grotte des Guillemots. J'ai fini par mémoriser la carte à force de l'étudier,

et pourtant, quand je suis dehors, j'ai toujours beaucoup de mal à me repérer. En fait, je suis plus ou moins certaine que les îles ne sont pas du tout ancrées aux fonds marins, mais se déplacent dès que j'ai le dos tourné pour aller se positionner ailleurs.

Finalement, Mick et moi avons escaladé la colline au Phare. J'étais méfiante. C'est le point culminant de l'île. La montée a pris plus longtemps que je ne pensais. Mick marchait derrière moi pour m'assurer au cas où. Bien sûr, avec toutes mes couches de vêtements, je me suis mise à transpirer et j'ai enlevé ma veste que j'ai nouée autour de ma taille. Le sol cédait sous mes pas. J'ai vu Lucy et Forest se diriger ensemble vers le refuge, des silhouettes miniatures, des figurines de papier. Enfin, à bout de souffle, j'ai atteint une volée de

marches sculptées dans la pierre.

En entrant dans le phare, j'ai plissé le nez. Les murs étaient à ce point tachés de guano qu'ils ressemblaient à un tableau de Jackson Pollock. Les lichens et la mousse se blottissaient dans les coins. Mais il fallait reconnaître que la vue valait le détour. Des kilomètres de visibilité sur trois cent soixante degrés – pas tout à fait jusqu'en Californie, mais sur l'ensemble de l'archipel. Pour la première fois, j'ai regardé avec attention ce qui se trouvait au nord. Une énorme main semblait surgir du fond de l'océan, un arc de cercle composé de flèches en granit. Gagnée par l'enthousiasme, j'ai brandi mon appareil. Mick me racontait quelque chose, mais je n'écoutais pas. Les lois de la gravité ne semblaient pas s'appliquer à ces îlots situés au nord. La lumière était étrange, un patchwork d'ombres éparpillées sur les vagues. Un promontoire rocheux

était surligné d'or quand celui d'à côté était noir et vide comme un ciel nocturne. Il y avait une arche hérissée de pointes comme un stégosaure. À travers mon téléobjectif, j'ai vu les corps dans l'eau. Les otaries s'amusaient là où aucun bateau ne pourrait jamais s'aventurer.

“... préfère ta chambre, disait Mick. Manifestement, c'est son lieu de prédilection. Forest répète qu'il ne s'installerait pas dans cette chambre pour tout l'or du monde.

— Ah, j'ai dit en réglant la mise au point.

— Je ne veux pas te faire peur. Mais je préfère te prévenir. Forest ne l'a pas vue personnellement, bien sûr. Pas comme moi.

— Mmm.

— Tu m'écoutes, Souricette ?”

J'ai souri. J'avais été affublée de ce sobriquet par Lucy qui le prononçait sur un ton méprisant, comme si ma rencontre déstabilisante avec les rongeurs caractéristiques de l'île me marquait à vie. Mais quand Mick l'utilisait, ce n'était pas pareil. C'était comme une blague entre nous.

Les noms ont un pouvoir. J'y ai toujours cru. Toutes les Anne que j'ai connues étaient douces et dociles. Une Karen est généralement sensible, digne de confiance – alors qu'il faut se méfier d'une Shane. Quant aux Melissa, elles sont toujours un peu folles.

Partant de là, je suis condamnée à être la foldingue du groupe. Ils continuent tous à m'appeler Melissa. Je n'ai pas encore trouvé de moment opportun pour les corriger. Au début ça semblait impoli, et les jours passant, j'ai réalisé que j'avais attendu trop longtemps et que maintenant il serait

difficile d'admettre que pendant deux semaines j'avais répondu à un nom qui n'est pas le mien. En général, Mick m'appelle *Mel*, ce que j'aime assez. Lucy m'appelle *Souricette*. Galen m'appelle *Toi*. Forest ne m'appelle pas. Andrew m'appelle *Melissa* en faisant durer le sifflement

du double s, comme un serpent.

L'une des vertus intéressantes de mes nombreux voyages a été la possibilité, en me mêlant à de nouvelles personnes, d'adopter une nouvelle identité. J'en ai profité à chaque fois. Dans la forêt pluviale – toujours trempée, accablée de chaleur, accroupie dans une cache pendant des jours dans l'espoir d'obtenir une photo potable des très insaisissables oiseaux du paradis – j'ai fait semblant d'être robuste et accommodante. Dans l'Arctique – toujours gelée, seule, à photographier les aurores boréales dans une sorte de stupeur hallucinée et traitant la lune comme une vieille amie – j'ai fait semblant d'être sereine et solitaire. Sur les îles, apparemment, j'ai poussé encore un peu plus loin cette construction identitaire.

“Je te parle du fantôme, disait Mick. Tu ferais mieux de m'écouter. C'est important.”

Docilement, j'ai obéi. On s'est appuyés contre la rambarde, le vent écartant les pans de mon col et m'ébouriffant les cheveux.

“Il y a déjà eu des morts sur ces îles, a repris Mick. Beaucoup de morts.”

J'ai dégluti difficilement. “Je sais. L'archipel des Morts.

— Il y a très longtemps, cet endroit était bien différent. Ce n'était pas un sanctuaire marin. Il n'y avait pas de biologistes.

— Je le sais aussi.” Après tout, je m'étais renseignée.

Mick a poursuivi : “À l'époque, les gens tiraient tout ce qu'ils pouvaient des îles. Des marchands de fourrure chassaient les animaux. Des marins avaient installé un camp de base. Les chercheurs d'or ont fouillé les sols.” Son expression s'est assombrie. “Ça a duré des décennies. Des pirates, des chasseurs d'œufs. Des Russes. Personne ne s'intéressait aux requins ou aux phoques. Ils voulaient juste se faire du blé.”

J'ai tenté de visualiser la scène. Les yeux baissés vers le plateau herbeux en contrebas, je l'ai imaginé plein de monde. Pas évident d'envisager les îles envahies d'étrangers. Même moi, une photographie de nature simplement armée d'un inoffensif appareil photo, on m'en interdisait l'accès. Sous égide gouvernementale, l'endroit était désormais bien protégé. La terre, la mer et surtout les animaux étaient traités comme des ressources précieuses et limitées. La chasse y était prohibée. Laisser des déchets était inenvisageable. Les intrus risquaient la prison. Même les expéditions d'observation des baleines en provenance de Californie avaient obligation de rester à bonne distance. C'était un écosystème laissé à lui-même – sauvegardé, intact et brut.

Le vent s'est renforcé, me décapant la peau. J'ai frissonné, mais Mick ne semblait pas gêné.

“Personne ne restait très longtemps, m'a-t-il expliqué. Les îles

étaient trop dangereuses. Les gens se brisaient les os, souffraient d'hypothermie, se noyaient. Ils étaient dévorés par les requins. Personne ne pouvait tenir le coup." Il a secoué la tête. "Un groupe partait à toute vitesse, prenait la poudre d'escampette. Et puis un autre arrivait. Installait son camp de base. Chassait les animaux. Se comportait comme une bande d'imbéciles. Toujours la même chose. Les tempêtes ne tardaient pas. Certains mouraient. Quelques mois plus tard, eux aussi filaient."

En résumé, ai-je pensé, prise d'une bouffée de fierté par procuration, les îles avaient eu raison d'eux, tous autant qu'ils étaient. Les hordes de maraudeurs avaient été refoulées vers leurs terres natales, la queue entre les jambes. J'ai regardé l'horizon. C'était une ligne claire entre deux bleus intenses, comme un pli sur une feuille de papier.

Mick a soupiré. "Rapidement, la population de guillemots n'a plus tenu qu'à un fil. La chasse avait presque exterminé les otaries."

Je me suis dandinée et il m'a donné un petit coup de coude.

"Arrête de gigoter. J'y viens. Je te plante le décor." Il a fait une pause. "Tout ça pour dire que ces gens ont laissé quelque chose derrière eux."

Je l'ai dévisagé.

"Un corps, a dit Mick dont la voix a baissé d'une octave. Le squelette d'une femme. Il a été découvert dans une grotte.

— Une grotte ?

— C'était peut-être la femme ou la fille d'un pirate. Ou une esclave aléoute, pourquoi pas. Personne n'a jamais été capable de découvrir son nom. Même sa nationalité fait débat. Ça faisait peut-être un an, dix ans ou un siècle qu'elle était dans cette grotte." Mick m'a donné un autre coup de coude dans les côtes qui a failli me faire tomber. "Sa dépouille a été sortie de la grotte. Ils lui ont donné une sépulture décente quelque part. Mais" – il a levé un doigt – "son esprit est toujours là, sur l'île du Sud-Est.

— Ça ressemble à ces histoires qu'on raconte autour d'un feu de camp", ai-je dit sur un ton suspicieux.

Mick a fait semblant de ne pas m'entendre. "Son fantôme a été vu à de nombreuses reprises. Il erre dans le refuge la nuit, vêtu d'une robe blanche. Des gens l'ont entendu marcher. Quand elle est là, le froid s'installe, même les soirs où il fait chaud." Ses gestes se sont animés et j'ai vite reculé d'un pas. "Le fantôme déplace des choses dans les pièces désertes. Il fait tomber une assiette qui était sur la table ou penche un tableau au mur. Il murmure à l'oreille des dormeurs." Il a inspiré profondément et a conclu d'un air triomphant : "Je l'ai vu de mes yeux.

— Pas possible."

Mick s'est tu et je l'ai regardé, les sourcils froncés.

“Une nuit, je revenais au refuge. C’était au printemps dernier, je crois.” Il a marqué une nouvelle pause. “La journée avait été longue. Un bébé phoque était mort, et sa mère était en deuil. Je n’arrivais pas à me défaire de cette image. Mon cerveau tournait à cent à l’heure. Je ne me sentais pas moi-même. Et là, j’ai levé les yeux et j’ai vu quelqu’un dans ta chambre.

— *Ma chambre ?*

— Le fantôme aime bien ta chambre, a-t-il précisé avec un sourire espiègle. Je t’avais pas dit ? Une silhouette mince, très pâle. Qui se tenait à la fenêtre et regardait dehors. Je n’y ai pas trop prêté attention sur le coup. Mais quand je suis arrivé au refuge, il n’y avait personne. La maison était vide depuis l’après-midi.”

Malgré moi, j’ai senti un frisson me parcourir la colonne vertébrale. J’ai conscience que depuis ses débuts la photographie a toujours été étroitement connectée aux morts. Ou aux morts-vivants, peut-être. On dit souvent que les fantômes peuvent apparaître sur les photos – invisibles à l’œil humain sur le moment, ils n’apparaissent que plus tard, dans la chambre noire. J’ai vu certaines de ces images. Des formes flottantes, blêmes. La présence de ces silhouettes ne pouvant s’expliquer ni par l’ouverture ni par l’exposition choisies. Des silhouettes floues au fond d’une pièce vide.

“Je te crois, ai-je dit. Je crois aux fantômes.”

Mick m’a jeté un regard que je ne suis pas parvenue à interpréter. J’ai levé mon appareil photo et l’ai braqué sur le refuge en contrebas. J’ai pris une photo.

À ma plus grande surprise, ça y est. En fait, c'est arrivé ce matin : je me suis réveillée à l'aube et les îles m'étaient familières.

J'ai déjà vécu ça lors de mes voyages précédents, mais ce plaisir ne s'émousse pas. Dans le désert il m'a fallu un moment pour m'adapter à l'air sec comme de l'amadou. Sous les tropiques, il m'a fallu du temps pour m'habituer à l'odeur puissante des arbres, aux averses aveuglantes de pluie chaude. Une fois, j'ai passé une semaine dans une grotte pour prendre des photos de chauves-souris. Même là, j'ai fini par m'habituer à l'odeur du guano, au *ploc ploc* de l'eau, à la façon dont l'obscurité semblait ramper vers moi sur les murs. Le processus d'acclimatation est toujours le même. Ce qui est inconnu devient familier – ce qui était étrange devient ordinaire – les viscères luisants du monde sont retournés comme des gants.

Mais cela s'est rarement fait aussi vite qu'ici. J'ai ouvert les yeux ce matin et j'étais contente d'être là.

Dans la foulée, j'ai entendu grogner et gémir en dessous de moi. Alors j'ai sauté dans mon jean et me suis précipitée dans le couloir. Lucy et Andrew vivent dans la chambre du dessous. C'est le couple de résidents du refuge.

Ça va t'intéresser, je le sais. Tu commençais toujours ta lecture du *New York Times* par les bans de mariage. Je m'en souviens bien. Tu croyais pouvoir prédire avec une grande précision le temps que tiendrait chaque couple de jeunes mariés. Tu faisais entrer une immense variété de facteurs dans ton analyse. Si l'un ou l'autre avait déjà été marié. Si l'un ou l'autre était beaucoup plus âgé, beau ou riche que l'autre. Si leur langage corporel sur la photo indiquait l'aisance ou la maladresse. Étant une enfant à l'esprit logique, je t'ai fait remarquer que tu n'avais aucun moyen de vérifier tes intuitions. Tu pouvais spéculer tant que tu voulais, nous ne saurions jamais. Mais la foi que tu plaçais dans tes pronostics restait inébranlable.

Je vais donc partager avec toi les informations récoltées sur nos tourtereaux des îles Farallon et tu pourras décider par toi-même si leur couple a un avenir. Lucy et Andrew ont le même âge – vingt-cinq ans environ, presque dix de moins que moi. Ils sont bizarrement assortis. Elle est le genre de femme qui serait sans doute parfaitement à l'aise en habits de pionnière, à baratter de la crème. Son corps est rond, chaleureux, confortable, son visage est rose et sain comme une

pomme. Elle est presque belle. Selon la lumière, sous le bon angle, elle se pare d'une beauté fugace. Mais dans l'ensemble, elle est robuste, sympathique et sans chichis.

Andrew, à l'inverse, est un glacier humain. Il est pâle de partout, pratiquement albinos, de sa chevelure blond lin jusqu'à ses yeux bleu-blanc. Son tempérament lui aussi est froid. En un mois, je ne l'ai pas vu exprimer d'autre émotion qu'une espèce de mépris ironique et adolescent. Il porte toujours un bonnet rouge cramoisi orné d'un écusson en forme de phénix. Il l'enfonce bas sur ses oreilles quel que soit le temps, ce qui exacerbe son côté jeune blasé. Ses notes dans le journal de bord sont humoristiques mais cinglantes. *D'importantes recherches menées ces temps-ci montrent que l'océan est maléfique*, a-t-il écrit un matin. Et un autre jour : *Le bateau des secours n'a toujours pas reçu mon appel. Je ne dois pas perdre espoir. Lequel de mes compagnons vais-je manger en premier ?* Et puis, encore hier : *Mon choix est fait*.

Lucy et Andrew sont arrivés ensemble sur les îles. Leur relation a commencé sur les bancs de la fac. Pourtant on ne peut imaginer personnes plus dissemblables tant sur le plan du caractère que du physique. Lucy est une vraie dynamo, une source d'énergie inépuisable. Tous les matins elle se lève avant l'aube pour aller sur le terrain, jumelles à la main. Qu'il pleuve ou qu'il vente. C'est la pro des oiseaux et ses connaissances sont encyclopédiques. Dès qu'une créature à plumes passe dans le ciel, elle peut, sans même un deuxième coup d'œil, identifier une starique, un cormoran, un goéland ou un macareux. Elle se pose rarement. Elle prend ses repas debout devant la bibliothèque en feuilletant un ouvrage de référence ou en regardant par la fenêtre, l'air mélancolique comme un matou qui voudrait qu'on le fasse sortir dans le jardin. Elle n'a pas fini de mâcher qu'elle a déjà jeté sa veste sur son dos et fonce vers le ravin des Guillemots-Colombins.

Le soir, nous avons tous tendance à nous coucher tôt. (C'est fascinant de remarquer comme l'horloge interne s'aligne sur le rythme du soleil – du moins

quand il n'y a absolument rien à faire après la tombée de la nuit.) Mais Lucy ne dort pas. Elle fait le ménage. Je t'entends grommeler que *bien sûr* c'est la femme qui se retrouve à laver et balayer. Pourtant, le cas de Lucy est plus compliqué que ça. La nuit, il est dangereux de s'aventurer dehors, entre le rivage glissant et la pente accidentée. C'est déjà délicat en plein jour, alors dans le noir, c'est de l'inconscience. Je l'ai appris à mes dépens dès la première semaine de mon séjour. Enfermée, Lucy doit bien faire quelque chose de son surcroît de vitalité. Alors elle essuie les comptoirs et récurer les casseroles et elle a les yeux qui brillent d'avoir de quoi s'occuper.

De son côté, Andrew est fainéant comme ça n'est pas permis.

Impossible pour lui de se lever avant dix heures. Ici, perdre toute une matinée représente une éternité de travail gâchée. Lui aussi est ornithologue – Lucy et lui se sont rencontrés lors d'un séminaire de biologie – mais il ne l'accompagne pas sur le terrain. Il reste au chaud à l'intérieur, prend des notes pour un article apparemment sans fin.

Quelques détails supplémentaires qui t'intéresseront peut-être :

1. Andrew et Lucy font l'amour tous les jours. *Tous* les jours, sans exception, là aussi, quel que soit le temps. Je dors juste au-dessus d'eux et les moindres soupirs et gémissements me parviennent par le plancher.

2. Je ne crois pas avoir déjà vu une femme plus en adoration devant son homme. Son soleil se lève et se couche sur lui. Une telle dévotion est déstabilisante.

3. Je n'aime pas Andrew. Je ne l'aime pas du tout. Il y a quelque chose chez lui que je ne comprends pas ou dont je me méfie. Il a le regard vide.

Ce matin, j'ai exploré les lieux. Je ne peux pas expliquer la joie que j'ai éprouvée. Tout ce qui constitue ces îles m'a semblé exquis. L'air iodé. Le fracas des vagues. La danse des souris qui s'égaillaient à la limite de mon champ visuel. Le granit qui craquait et s'effritait sous mes bottes.

Je voulais prendre une photo de la lumière sur l'eau, diffractée par les îlots. J'avais retenu la leçon après ma chute et ma blessure. J'avais la courroie de mon appareil autour du cou. J'avais appris à m'arrêter net, les pieds bien plantés dans le sol, inspecter les alentours avant de succomber à la beauté d'une image. J'étais en plein cadrage – positionnée comme si j'étais un trépied – quand j'ai eu un coup au cœur en baissant les yeux.

Les îles m'avaient fait un cadeau. Là, entre mes pieds, se trouvait une pierre d'estomac. Elles sont choses rares et précieuses, abandonnées sur le rivage par les insaisissables otaries. Techniquement, on parle de gastrolithe. Mick m'avait décrit ces pierres, mais jamais je n'aurais cru en découvrir une. Je ne pensais pas mériter un tel miracle.

Je me suis agenouillée et l'ai ramassée. La sensation était merveilleuse entre mes doigts. Parfaitement ronde. Lisse et dense. À croire qu'elle avait été passée au polissoir. Elle était faite de quelque chose de plus sombre et de plus compact que le granit poreux des îles. Les otaries les avalaient, peut-être pour se lester, peut-être pour aider la digestion.

Personne ne savait. Jusqu'à cinq kilos de cailloux dans les entrailles. Sourire aux lèvres, je l'ai fait passer d'une paume à l'autre.

Je l'ai glissée dans la poche de mon manteau. Son poids, son effet quand je l'avais dans la main étaient rassurants. Cette sphère parfaite. Sa sauvagerie. Une otarie l'avait portée dans son ventre jusqu'à en effacer tous les défauts.

J'ai entendu un bruit derrière moi. Je me suis retournée et j'ai vu Andrew. Le bonnet cramoisi. Les mains dans les poches. Ce visage avec son rictus suffisant. Il était un peu trop près. Je ne l'avais pas entendu approcher. Je me suis relevée rapidement en m'époussetant les mains.

“Je serais toi, je ferais gaffe, a-t-il dit.

— Comment ça ?”

Ses yeux étaient si bleus. On aurait cru des fenêtres, comme si en les regardant je voyais le ciel derrière lui.

“Il ne faudrait pas que tu te blesses à nouveau. Une petite chose fragile comme toi.”

Je tenais mon appareil photo serré contre moi en guise de bouclier. Andrew a continué de sourire et s'est dirigé vers le refuge, les épaules voûtées. Je l'ai regardé partir avec soulagement.

Puis un semblant de mouvement a attiré mon attention. Quelqu'un d'autre se trouvait dehors – une silhouette sur la colline au Phare. J'ai cru que c'était Lucy. Mais elle a disparu si vite que j'avais pu me tromper. C'était peut-être un jeu de lumière.

Nous sommes en pleine saison des requins. J'ai débarqué sur les îles à la fin de l'été et mon arrivée a coïncidé avec un énorme afflux de requins blancs. (Le qualificatif de *grand* requin blanc, ainsi que je l'ai appris, n'est utilisé que par les incultes qui ne sont pas biologistes.) Au cours de mes voyages, j'ai eu l'occasion de croiser des créatures terrifiantes – les sangsues avec un faible pour les aisselles, les crocodiles qui se font passer pour des troncs d'arbre, des lions déchaînés. J'ai vécu cinq mois dans une forêt pluviale ; je dormais dans une hutte et me lavais avec l'eau d'un seau. Les règles de mon séjour étaient strictes : aucun déchet, ne jamais sortir des sentiers balisés, et même en cas de provocation, ne jamais tuer la moindre créature vivante. Ce qui incluait des tarentules venimeuses et des millepattes de trente centimètres de long. J'ai adoré cet endroit d'un point de vue photographique, mais à la fin, je crevais d'envie de boire une tasse de vrai café, de pouvoir changer de vêtements, et rêvais de la brise me caressant la peau. Je me suis aperçu que ce qui me manquait le plus, c'était les lignes droites. Il n'y en avait aucune dans cette éruption de végétation.

Mais les requins blancs possèdent un charme meurtrier bien à eux.

Galen et Forest sont nos spécialistes des requins. En un mois, j'en ai appris un peu plus sur eux deux, mais mon impression initiale n'a pas tellement changé. Avec ses cheveux blancs, Galen dégage un air vénérable et n'est jamais vraiment de bonne humeur. Il me fait toujours penser à un vieux dieu de la mer – peut-être omnipotent, probablement omniscient. Il sait tout ce qui se passe ici. Il surveille les marées. Il organise les réparations dans le refuge et sur les bateaux. Il peut raconter l'histoire des îles Farallon sur le ton savant d'un professeur d'université. Il a emmagasiné un millier de données sur les animaux. Même si les requins sont sa *raison d'être**, je l'ai vu s'asseoir sur la véranda pour aider Lucy à disséquer l'aile d'un cormoran mort comme un vétérinaire chevronné. Il est capable de prédire la météo d'un seul coup d'œil.

Forest, en revanche, est une énigme. La version masculine d'une naïade aux cheveux sombres et au sang froid. Le bras droit de Galen. Forest mange, dort et respire pour son travail. J'attends encore d'avoir une conversation sur autre chose que la biologie : l'anatomie des phoques communs, les variétés locales de cténaires, le lien possible entre modèles météorologiques et migration aviaire. La seule fois où

j'ai osé lui demander où il avait grandi, il m'a fusillé d'un regard assassin comme un majordome victorien chapitrant une bonne impertinente. Comme ses collègues, il ne semble pas avoir de passé, ou refuse clairement d'en parler. Un jour, il y a longtemps, j'ai lu que les nonnes qui intégraient un couvent avaient interdiction de parler de leur vie d'avant. Les îles Farallon semblent former un ordre religieux à part entière et imposent le même vœu de silence.

Galen et Forest répertorient et pistent la population de requins blancs. En automne, les deux hommes se lèvent à quatre heures et demie du matin pour commencer leurs observations. À chaque heure du jour, l'un d'eux est posté dans le phare, à l'affût d'une flaque de sang à la surface de l'eau. Puis, contre tout réflexe humain de conservation, ils se précipitent pour assister à une attaque. Ils montent sur l'un des bateaux et foncent vers la mer armés de caméras, d'équipement de marquage et du "mannequin", une planche de surf peinte de la couleur d'une otarie pour attirer les requins plus près. Les deux hommes vivent pour entrer en contact avec ces animaux. Galen et Forest sont fous, pour dire les choses clairement. Galen a raconté qu'il rêve de requins blancs toutes les nuits. Forest ébauche la silhouette d'un requin – svelte, rêche et hérissé d'ailerons – sur tout ce qui lui tombe sous la main. Il le fait inconsciemment, griffonne sur la table ou, une fois, sur un livre que j'avais laissé ouvert sur le canapé.

À cette époque de l'année, il peut y avoir deux ou trois attaques par jour. Les requins se nourrissent de phoques et d'otaries. Les proies sont suffisamment nombreuses pour alimenter une grande quantité de prédateurs. Les oiseaux indiqueront le lieu de la tuerie comme une croix sur une carte. Depuis le phare, Forest et Galen apercevront une volée de goélands en train de plonger dans un rond de mer. L'alerte sera lancée. Les bottes seront enfilées – les manteaux passés sur les chemises – on entendra un tonnerre de pas dans les escaliers. Forest se sert d'une trottinette avec des fanions sur les poignées pour descendre encore plus vite de la colline au Phare. Un de ces jours, il va se briser la nuque.

Il n'y a pas de quai sur les îles. Les marées l'empêchent. Toutes les tentatives d'en construire un ont échoué. Les courants sous-marins sont puissants. Des contre-courants vont et viennent sans schéma prévisible. Il y a des récifs et des écueils. Les îles abritent deux petites embarcations qui doivent être mises à l'eau à l'aide de la grue. Elles sont trop grandes pour être portées par le Billy Pugh, bien sûr. On les accroche donc directement au câble d'acier.

La première est une barque (surnommée, j'en ai peur, la *Cantine* puisque son équipage se fait l'effet d'un en-cas appétissant à l'approche d'un requin blanc). Puis il y a le *Janus*, une vedette Boston

Whaler de cinq mètres de long. C'est une embarcation plus solide, avec des bancs, un rouf ainsi qu'un bastingage qui, pour mon œil non aguerri, semble uniquement prévu pour décorer. Le *Janus* est équipé d'un moteur, ce qui fait de ce bateau notre moyen de transport favori. Les deux bateaux passent le reste du temps posés sur des matelas de pneus sur le ponton Est, une falaise de presque dix mètres de haut. Je les ai vus être mis à l'eau, se balançant joyeusement au bout de la chaîne avant de plonger dans des vagues noires plus grosses qu'eux.

Je n'ai pas encore trouvé le courage de participer à l'une de ces observations de requins. Je suis restée en sécurité à terre. C'est perturbant de penser que ces monstres sont toujours là, à patrouiller les vagues sombres. Patients. Dans l'ensemble, les requins blancs ne se montrent pas et restent blottis dans un rouleau ou plus loin dans les courants profonds. Une ou deux fois, tout de même, j'ai aperçu un aileron qui sortait de l'eau, aussi menaçant que le périscope d'un sous-marin ennemi.

Mon histoire d'amour avec les îles se poursuit. Par moments, j'ai l'impression d'être droguée, à errer le long du rivage en affichant un sourire idiot, l'appareil photo brandi. J'envisage chaque image comme une bénédiction. Nous ne saurons peut-être jamais ce que pense une autre personne – ne pourrons jamais vraiment entrer dans la tête de quelqu'un d'autre – mais la photo nous en fait nous en approcher au plus près. Quand les visiteurs d'une exposition regardent un tableau, ils ont accès, pour une fraction de seconde, à l'esprit de l'artiste. Un genre de télépathie. De voyage dans le temps. À l'avenir, quand les gens regarderont mes photos des îles, ils verront ce que j'ai vu. Ils se tiendront au même endroit que moi, entourés de cet océan. Peut-être éprouveront-ils même un peu de l'allégresse qui m'a saisie ici.

Plus tôt dans la journée, je me suis retrouvée au ponton Nord où une douzaine d'otaries de Californie se prélassaient en pleine lumière. Elles se déplaçaient comme des sirènes canines. Leur corps montrait deux parties distinctes : la moitié supérieure était alerte et droite – petites oreilles coquines, regard aiguisé et museau hérissé de moustaches – alors que la moitié inférieure était rendue pesante par la graisse et les nageoires, les obligeant à se traîner sur les rochers. Elles se faisaient rôtir comme des shamallows, plongeant dans les bas-fonds écumants pour se rafraîchir.

Je me suis vite aperçu qu'une des créatures était blessée. Elle ne s'ébattait pas, ne jouait pas avec les autres, elle n'allait pas non plus chasser le poisson. Elle restait au bord de l'eau, une nageoire délicatement rabattue près du torse. À travers mon téléobjectif, j'ai vu

une blessure récente et profonde. La nageoire avait quasiment été arrachée du corps. L'entaille était trop fraîche pour avoir eu le temps de cicatriser. Instinctivement, j'ai porté une main à ma poitrine où ma propre chair avait été entaillée quelques semaines plus tôt. L'animal avait sans doute survécu à une rencontre avec un requin blanc. C'était étonnamment courant. Ce qui manquait aux otaries en masse corporelle, elles le rattrapaient en agilité. Je me suis imaginé le requin fonçant vers l'otarie qui se dégageait d'une pirouette bondissante. Ce qui ne l'empêchait pas d'être en piteux état à présent. Elle était faible et hébétée.

Mais je savais que je ne pouvais rien faire. Il ne servait à rien d'aller chercher Mick ou Galen. Les biologistes étaient sur les îles pour observer et répertorier. Rien de plus. L'absence d'intervention était au cœur de leurs convictions. Ils n'auraient jamais aucun impact sur la vie – ou la mort – d'un de leurs sujets d'étude. Je m'étais fait sérieusement sermonner là-dessus par Galen quelques jours auparavant. Un animal blessé est un spécimen à étudier. Sa mort est un événement à consigner pour le futur. La chaîne alimentaire est primordiale. L'empathie et l'affection sont hors sujet.

J'ai détourné le regard. Pliée en deux, j'ai pris quelques gros plans des dents des requins. Les îles en sont parsemées ; le paysage en est tacheté comme une prairie fleurie. Un subtil rappel du danger. Autrefois, les gens croyaient que les dents de requins tombaient du ciel durant les éclipses de Lune. Pour ma part, je ne comprends pas trop comment elles peuvent arriver si loin dans les terres.

Après un moment, je suis allée prendre quelques clichés innocents de mes compagnons humains. Ils se sont montrés aussi timides devant l'objectif que les animaux. J'ai appris à ruser. Accroupie derrière un rocher, le téléobjectif en place, j'ai vu Lucy assise les jambes croisées sur le rivage en plein débat avec un macareux. Elle savait suffisamment bien imiter la plupart des cris d'oiseaux pour provoquer une confusion dans leur petite tête. Celui-ci la prenait manifestement pour un autre macareux empiétant sur son territoire. Une nouvelle silhouette s'est immiscée dans le cadre. J'ai réglé la netteté et j'ai vu des cheveux roux, un coupe-vent trop grand – Charlene.

Je n'ai pas encore évoqué Charlene car je ne sais pas trop quoi dire d'elle. D'abord, elle est jeune, plus jeune qu'Andrew et Lucy, même. Elle est encore étudiante. Une crinière rousse désordonnée. La peau pâle constellée de taches de rousseur. Elle est stagiaire, pas biologiste. (Soit dit en passant, Charlene est la seule stagiaire qui ait dépassé les quinze jours sur les îles. Elle est là depuis déjà trois mois.) Son caractère s'efface derrière sa position subalterne, son empressement dès qu'on lui demande de l'aide pour la tâche la plus anodine, du

nettoyage du *Janus* au jet d'eau à l'inventaire du contenu des placards en passant par la préparation du café. Je ne l'ai pas encore cernée. À travers mon objectif, j'ai regardé les deux femmes se mettre au travail. Elles étaient trop loin pour que je les entende. Apparemment, Lucy montrait à Charlene comment baguer les oiseaux. Lucy est passée maître dans ce domaine délicat : capturer le corps plumé, le tenir avec autant de douceur que de fermeté à deux mains pour qu'il ne donne pas de coups de bec ni ne se fasse mal et attacher la bague orange. Charlene était visiblement nerveuse, le front plissé par la concentration. Lucy avait des paroles apaisantes, patientes, tandis que Charlene maniait l'animal avec maladresse et fronçait les sourcils, laissant les oiseaux lui échapper les uns après les autres. Soudain, les deux femmes ont explosé de rire. J'ai réussi à capter cet instant : Charlene la tête renversée en arrière, ses cheveux formant un halo cramoisi et Lucy pliée en deux les bras croisés sur le ventre. Leur hilarité a effrayé les oiseaux à proximité qui ont pris leur envol. Ils ont tourbillonné vers le ciel dans une cascade d'ailes.

Je m'étais laissé distraire. L'énigme Lucy m'occupe l'esprit depuis quelque temps. Je ne comprends pas. C'est la *belle* des îles Farallon, la préférée du groupe. Je l'ai vue masser la nuque de Charlene et proposer de faire la vaisselle à la place de Forest parce que ce dernier avait l'air fatigué. Je l'ai observée assise sur le canapé avec Galen en train de s'amuser d'une bêtise trouvée par hasard dans un manuel de référence – le genre de détail que personne ne remarquerait à moins d'être biologiste. Lucy rit fort et facilement. Elle est ouverte, joyeuse, gentille.

Mais pas avec moi. Il m'a fallu du temps pour comprendre la réalité de la situation. En toute franchise, je me suis fait berné par son apparence. Rose

et rondelette, elle fait penser à ces femmes en tablier, agenouillées dans un jardin les mains dans la terre. Mais avec moi, elle s'est comportée bizarrement depuis le début. À intervalles réguliers, elle lance un commentaire équivoque. ("Wow ! Drôlement *intéressant*, ce chemisier." "Tu dois avoir de sacrées bonnes dents, Souricette. Je t'entends mâcher dans toute la maison.") Lucy se moque de moi quand je me prends les pieds dans une latte mal arrimée du parquet ou quand je laisse tomber ma cuiller sur la table. Elle me lance des regards assassins. Elle roule des yeux discrètement. Je ne comprends pas le problème.

Mes colocataires et moi fonctionnons comme une famille, moins la chaleur humaine. Nous partageons un foyer. Nous sommes ensemble toute la journée, tous les jours. Je dois me comporter au mieux avec eux, que nous nous entendions ou pas. L'intimité n'existe pas. Si Mick est constipé, si Charlene a ses règles, si Andrew est pris d'envies

lascives, tout le monde le sait. Chacun son rôle. Galen : le parent stoïque qui règne avec une négligence bienveillante. Forest : le fils brillant, le nez à jamais plongé dans ses bouquins. Moi : la belle-fille timide qui a encore du mal à trouver sa place dans cette hiérarchie. Lucy pourrait incarner la méchante sœur dont les aînés ne voient pas combien elle se comporte mal – elle qui punit à coups de pincements et de gifles mais qui lève ensuite les yeux innocemment pour dire : “Qui ça, moi ?” Le masque qu’elle porte cache un autre visage, et je commence seulement à percevoir cette double identité.

* En français dans le texte.

Hier, le capitaine Joe a fait sa première apparition depuis mon arrivée. Normalement, il vient deux fois par mois, mais il a été retardé par des réparations sur le moteur. Cela remonte à sept semaines, maintenant. J'étais dans ma chambre quand le bateau a surgi sur l'horizon. Comme par magie. Mon cœur a chaviré. Aujourd'hui, je comprends pourquoi dans l'ancien temps les gens croyaient que l'horizon marquait le bout du monde. Il est parfois difficile d'imaginer qu'il existe quelque chose au-delà de cette lisière froide.

Par la fenêtre, j'ai vu que Galen et Forest étaient sur le qui-vive. Dans leur ridicule accoutrement habituel – pantalon imperméable, veste orange fluo, bonnet à oreillettes – ils se dirigeaient vers le ponton Est. Je connaissais le déroulement de la manœuvre. Le capitaine Joe s'approcherait autant que possible. Un mauvais virage et le ferry irait se faire déchiqueter contre les falaises escarpées. Galen et Forest abaisseraient le Billy Pugh. Le capitaine Joe chargerait nos provisions, papier-toilette et dentifrice compris. Galen et Forest lui retourneraient notre courrier à poster. À vrai dire, tout cela me rappelait un peu le travail des astronautes.

Le capitaine Joe était lancé loin de sa terre natale, chargé de provisions destinées à l'équipage de la station spatiale. La traversée depuis la Californie peut prendre jusqu'à six heures aller. Galen et Forest le rejoindraient à la frontière où la grue surplombait le vide. À tout moment, les choses pouvaient mal tourner. Quelqu'un pouvait se blesser, ou pire.

Le capitaine Joe n'est pas le premier à desservir les îles. J'ai découvert récemment qu'il y en avait eu d'autres avant lui – beaucoup d'autres. La plupart ont passé la main après avoir trouvé un travail plus facile. Certains ont laissé tomber après une blessure ; les fractures et les commotions sont monnaie courante. Et même un noyé. Il y a cinq ans.

Notre panorama constitue l'étendue d'eau la plus dangereuse de la côte pacifique. Par endroits, il n'y a pas plus de quinze mètres de profondeur. Les marées arrivent et repartent à la vitesse incroyable de huit nœuds. Des courants violents traversent l'océan et possèdent une logique propre, comme des rivières sculptant l'eau plutôt que les berges. Les vagues peuvent être monstrueuses. Les navires sont ballottés et renversés comme des shamallows dans du chocolat chaud.

Le capitaine Joe est reparti très vite. Galen et Forest sont revenus à

la maison, chargés de boîtes de conserve, de tampons hygiéniques, de piles, et de tout le courrier qui s'était entassé à la poste de San Francisco. Le ferry s'est écarté de la falaise sans accroc. Je l'ai regardé partir non sans abattement. L'émotion est passée rapidement, mais pendant un moment je me suis sentie comme un enfant qu'on abandonne. Regardant un parent s'éloigner. Seul dans un lieu hostile et inconnu.

À bord du ferry se trouvait une carte postale pour mon père. J'étais sur les îles depuis presque deux mois et, durant ce temps, je n'avais que cela à envoyer sur le continent. Au dos, j'avais écrit, *Preuve de vie*.

C'était devenu une blague récurrente entre papa et moi – les cartes postales cryptiques. (Il ne sait pas que je t'écis, bien sûr.) Les cartes postales que je lui envoie essayent d'être aussi brèves que des télégrammes. Je m'amuse à l'informer en utilisant le moins de mots possible. *43 °C à l'ombre*, ai-je écrit durant le mois passé dans le Sahara. De Paris, où on m'avait envoyée photographier les piles de crânes des catacombes, j'ai écrit *Cadavres en cascade*. Et quand je vivais dans le cercle arctique, au cours des sinistres mois d'été, alors que le soleil ne se levait ni ne se couchait jamais – il effleurait l'horizon après une révolution déroutante, dérivant de haut en bas et inversement comme un ballon porté par la brise – j'ai simplement écrit *Lumière*.

Papa s'est pris au jeu, omettant verbes et articles inutiles. Chacun essaye de surpasser l'autre. *Enfer au bureau*, m'a-t-il écrit. *Trop de travail. Niveau d'encre dangereusement bas*.

J'ai conscience que ma relation à mon père est inhabituelle. La maison est un point fixe sur ma boussole depuis l'enfance. Pour mon travail, j'ai fait des sauts de puce aux quatre coins de la planète, sans racines ni attaches. Un mois au Costa Rica. Trois semaines à Taiwan. Six mois en Australie. Dormant sur des canapés ou à même le sol. L'estomac malmené par la cuisine locale. Photographiant des oiseaux et des geckos, des huttes et des arbres, des gens et des tombes. De tout.

Et puis, comme une hirondelle à Capistrano, je regagne la grande maison à un étage de mon père. Il n'a jamais eu l'opportunité de transformer ma vieille chambre en bureau ou en débarras. J'ai continué de l'utiliser, de dormir sur ce matelas étroit et sous le mobile du système solaire fabriqué quand j'étais au collège. J'ai laissé mes livres sur les étagères, mes vêtements dans les tiroirs. La transition s'est faite et mon père et moi sommes devenus des colocataires en bons termes.

Tout ça est à la fois logique et bizarre. La plupart de mes anciennes camarades de classe ont un emprunt à rembourser, sans parler d'un mari et d'enfants. Mais je n'ai jamais vécu assez longtemps quelque

part pour payer un loyer, et encore moins pour acheter des meubles. En plus, j'aime la maison de mon père. Je lui donne un coup de main dans le jardin. La plupart du temps, c'est moi qui fais la cuisine. Je connais le quartier comme ma poche. Papa et moi avons nos propres rythmes et petites habitudes, forgées, affinées et perfectionnées au fil des ans. Son club de lecture. Mon addiction aux soap-opéras. Son jogging du matin. Ma balade de fin de journée. Son banc d'exercice au sous-sol où s'entassent la sciure et les outils. Ma chambre noire secrète qui empeste au grenier, les baignoires de produits chimiques qui scintillent dans l'obscurité. Les photos de nous au mur.

La maison est le lieu où je me souviens le mieux de toi. Je me souviens de ta silhouette fine blottie sur le canapé, un livre à la main. Je me souviens de ta voix qui monte comme un chant, l'écho rebondissant dans le couloir en provenance de la douche. Chaque pièce est un trésor de souvenirs inattendus.

Le moindre détail – un objet, une odeur, un son – peut amorcer un souvenir, me renvoyer d'un coup dans le passé. Le panier à linge peut me rappeler tes mains, pliant habilement les vêtements. Le couinement d'une porte de placard peut faire renaître une conversation que nous avons eue au débotté, assises à la cuisine. Le ciel par un après-midi d'orage, les nuages qui s'amoncellent dehors, peuvent réveiller une image de toi en train de courir dans la maison pour fermer toutes les fenêtres en prévision d'une pluie torrentielle.

Au fait, le ferry m'a apporté une carte postale. *Tu me manques*, a écrit mon père. Trois petits mots.

Le lendemain, je me suis retrouvée sur le toit. Ce n'était pas pour rien : une fuite dans le refuge. À midi, un orage a éclaté sans prévenir. Il pleuvait fort, affreusement, comme si le ciel avait quelque chose à prouver. Les gouttières se sont engorgées. L'air était à ce point chargé d'humidité que quand le vent soufflait il faisait des vaguelettes, comme la mer. Le déjeuner a été gâché par une cataracte miniature. Même si Charlene et moi n'avons aucune notion de charpenterie nous étions les seules à avoir le temps de régler le problème. Lucy s'était éclipsée pour aller observer les oiseaux dès l'orage passé. Mick voulait savoir comment se portait une otarie blessée et décrire ses progrès – voir si elle allait mourir ou survivre. Forest avait enfin résolu un pépin sur la caméra et espérait filmer quelques requins. Andrew dormait sans doute. Galen m'avait tendu les outils nécessaires : du carton bitumé, des tuiles, un marteau et une triste collection de clous tordus de différentes sortes. Il m'a expliqué où trouver l'échelle. Après coup, il m'a rappelé de ne pas tomber.

Pour être honnête, ça ne me dérangeait pas d'être là-haut. En fait,

j'aurais bien aimé prendre un de mes appareils. Toute nouvelle perspective sur un paysage donné peut titiller l'inspiration. La mer, les phoques, la maison du garde-côte – vu du toit, tout est rapetissé, irréel. Ça aurait fait des images saisissantes. Mais je ne pouvais pas risquer de laisser tomber mon appareil d'une telle hauteur. Il n'aurait jamais survécu à la chute et je ne crois pas que j'aurais supporté la mort d'un autre de mes précieux instruments.

Charlene et moi avons rampé en crabe sur la toiture, clouant tout ce qui nous semblait ne pas tenir. Elle avait apporté un pistolet pour mastic qu'elle utilisait à la plus légère provocation. Les bardeaux étaient rêches au toucher. Nous avons trouvé quelques fissures qui nécessitaient qu'on les bouche. Nous avons eu un débat confus pour savoir au-dessus de quelles chambres nous nous trouvions. Nous avons découvert une cheminée. Puis nous nous sommes reposées un moment, le regard tourné vers la mer.

Comme toujours, j'ai été un peu déconcertée de ne pas voir la Californie. Il n'y avait rien au-delà de la ligne d'horizon. Il n'existe pas de lieu plus solitaire que les îles Farallon. Le reste du monde peut disparaître – les humains être éradiqués par une pandémie, une météorite, une révolte zombie –, nous serions les derniers à l'apprendre. Nous serions les seuls épargnés. La journée était agréable, malgré une brise froide et enrouée. Octobre était arrivé sans crier gare. L'herbe jaunissait sur les extérieurs comme de la moisissure sur du tissu. Les souris passaient désormais le plus clair de leur temps sous terre, leurs courses et fuites effrénées se faisant moins remarquer. Les deux arbres près de nous flétrissaient et ne se rejoignaient plus. Des feuilles marron tombaient sur les rochers.

Pour la première fois, Charlene s'est ouverte à moi. À la manière des très jeunes enfants, elle n'a cessé de parler d'elle sans jamais réaliser qu'elle ne m'avait pas posé une seule question. Ce n'est pas vraiment du narcissisme. Elle est à un âge où sa personnalité la fascine tellement qu'elle en efface tout le reste. Ses capacités créatives. Son intelligence. Elle n'a pas semblé tenir compte de la règle implicite qui prohibe l'évocation du passé dans ces lieux. J'ai donc entendu parler de la ferme familiale du Minnesota. Innocemment, elle a fait état d'une tante qui, après avoir disparu, a reparu quelque temps plus tard affublée d'un nouveau nom et prétendant souffrir d'amnésie. Je n'avais pas eu le temps d'intégrer la bizarrerie de ce récit – d'autant que Charlene l'avait raconté à toute vitesse comme si ça n'avait rien d'étonnant – qu'elle était déjà passée à autre chose. Elle procédait par associations d'idées, sautant de l'une à l'autre. Elle m'a parlé d'une camarade de chambre à Berkeley. Elle m'a parlé du petit ami au tempérament doux qu'elle avait laissé derrière elle, peut-être définitivement, ou pas.

Cela paraissait le bon moment. Quand elle a fait une pause pour reprendre son souffle, je suis intervenue. Le plus nonchalamment possible, je lui ai demandé si Mick était célibataire.

— “Je ne crois pas.

— Tu es sûre ?

— Assez.” Charlene m’a adressé un regard inquiet. “En fait, je suis sûre que non.

— Ah tiens.

— Pourquoi ?

— Oh, comme ça. Je ne connais pas encore bien tout le monde.”

Il y a eu un silence. Charlene jouait avec ses mèches. Ses cheveux étaient de ce rouge féroce qui me fait toujours me retourner sur les gens. Jour après jour, j’ai ressenti le besoin d’observer la pâleur de sa peau, la profusion de ses taches de rousseur, comme pour vérifier si une telle nuance pouvait vraiment être naturelle. J’ai beaucoup fait ça aussi. Les îles sont le genre d’endroit qui n’existe que dans les rêves, à jamais changeantes et rudes.

Soudain, Charlene s’est raidie. Une expression horrifiée est passée sur son visage. Regardant par-dessus mon épaule, elle a murmuré : “Oh non.

— Quoi ?”

Elle a pointé un doigt derrière moi. J’ai pivoté avec précaution pour ne déloger aucun bardeau. Mes pieds ont cherché une prise sur le toit en pente.

Au loin, j’ai aperçu un bateau. La *Cantine* oscillait sur la mer calme près de la baie de Mirounga. Il n’y avait qu’une personne à bord. À ma grande surprise, il s’agissait de Lucy. Manifestement, elle était sortie seule et à la rame.

“Je déteste quand elle fait ça, a dit Charlene. Je *déteste*.”

J’ai contemplé les contours lointains de l’embarcation. Le travail de Lucy – observer, baguer et répertorier les oiseaux – ne nécessitait pas d’aller sur l’eau. Galen et Forest, les amoureux des requins, devaient souvent braver les flots écumants, mais dans le cas de Lucy, une paire de jumelles suffisait. Mais sa curiosité avait dû prendre le dessus. Elle avait peut-être décidé de rejoindre les îlots du Tonton-Ivre. Elle voulait peut-être visiter la Voûte qui dessinait un gigantesque trou de serrure. De là, elle aurait les chevêches des terriers et les cormorans sous le nez.

Mais en regardant bien, je me suis aperçu que Lucy portait une combinaison de plongée. Son corps était différent, enveloppé dans le néoprène. En général, elle floutait sa silhouette sous plusieurs couches de vêtements, mais je prenais la mesure de la courbe généreuse de ses hanches, de sa large poitrine. Elle tenait un masque de plongée au niveau de ses yeux et ajustait la courroie. Derrière elle se trouvaient

de grosses bouteilles et un tuyau serpentait entre les bancs. Lucy a coincé l'extrémité de ce tube entre ses dents. Puis elle s'est assise pour enfiler une paire de palmes bleu vif.

“Est-ce qu'elle fait ce que je crois qu'elle est en train de faire ?”

Charlene a soupiré. “Crois-le ou non, mais c'est son passe-temps. Elle plonge. Elle cherche des anémones. Ramasse des oursins et des coquillages. Elle aime les voir de près.”

Dans une gerbe d'eau, Lucy a plongé. Elle a flotté un moment au milieu des vagues, repositionnant son masque. Une déferlante est arrivée et elle a disparu.

“Mais les requins”, ai-je dit.

L'embarcation abandonnée à son sort tanguait sur l'eau. J'entendais le ressac heurter la coque. Le tuyau d'oxygène se déroulait par-dessus bord.

“On a tous essayé de la dissuader, a dit Charlene. Surtout Galen. Il a voulu y mettre le holà. Il y a eu de grandes engueulades dans la cuisine. Lucy est restée polie et n'a pas bougé d'un iota. Elle nous a demandé de lui montrer où il était écrit que c'était interdit. On n'a pas pu, bien sûr. Il n'y a aucune règle à ce sujet. Personne n'a pensé à réglementer la plongée récréative.

— C'est fou.”

Charlene s'est mordu la lèvre. “Elle ne plonge pas si souvent. Ça n'est arrivé que quelques fois depuis mon arrivée. Un jour, je lui ai demandé pourquoi elle faisait ça. Elle m'a répondu qu'il le fallait.”

La mer était opaque. Vagues glissantes. Ombres changeantes. Un soleil aveuglant qui se réfractait sur la surface. L'eau ne permettait de discerner aucune forme humaine.

Le soir venu, il y a eu de la tension dans l'air. Lucy n'était pas rentrée. J'ai trouvé difficile de me concentrer sur quoi que ce soit. Une chatte sur un toit brûlant. J'étais stupéfaite que Galen et Forest puissent continuer d'étudier leur tableau des marées. J'étais stupéfaite que Charlene puisse se concentrer sur son livre, un crayon à la main, soulignant à l'occasion un mot important de deux traits précis.

Au cours de mes voyages, j'ai appris que les biologistes sont une race à part. Ce travail attire un type d'individu bien particulier. Je m'y suis habituée. Au Texas, j'ai rencontré un herpétologiste qui s'amusait à attraper des serpents à sonnettes à mains nues. Dans le nord de la Californie, il y avait un botaniste qui aimait grimper aux troncs massifs

des séquoias sans corde ni baudrier. Au Groenland, j'ai rencontré un ichtyologiste qui imitait Jésus et marchait sur l'eau. Il avait grandi dans ce climat et pouvait donc déterminer la densité de la glace d'un

seul coup d'œil. Je l'observais souvent, le cœur au bord des lèvres, pendant qu'il s'avavançait sur l'océan, ses pas créant des vaguelettes dans la pellicule d'eau résiduelle qui couvrait le noyau de glace sombre et poreux.

Tout ça pour dire que le comportement de Lucy n'était pas si incroyable. Mais les heures passant, entre le tic-tac de l'horloge et la brise qui effleurait les fenêtres, j'ai été gagnée par l'inquiétude. La mer était agitée et nuageuse. La visibilité limitée. La nuit tombait. Lucy était seule là-bas, tout juste armée du filet à provisions qui lui servait à ramasser les coquillages intéressants. Je m'imaginais la mer bouillonnant de requins blancs qui se bousculaient dans la ruée pour atteindre le premier ce corps vulnérable.

Ces dernières semaines, j'ai beaucoup appris sur ces prédateurs rusés. Les requins blancs ne chassent pas particulièrement les humains – mais tout le monde sait que sous un certain angle un plongeur ressemble beaucoup à une otarie. Même couleur, même taille. Du reste, les requins sont curieux de nature. L'un d'eux pouvait donner un coup de queue à Lucy, la heurter avec son museau, ou même lui prodiguer ce que Galen appelait un “suçon” pour en apprendre plus sur elle. Elle pouvait être tuée non par malveillance ou à cause de la faim, mais simplement par curiosité.

J'étais déjà franchement étonnée qu'il y ait un équipement de plongée sur les îles. Il était assez périlleux de voyager par bateau pour ne pas en plus s'aventurer sous l'eau. Comme pour l'héliport, les bouteilles et le reste avaient dû être achetés en cas d'urgence – un homme à la baille, la découverte d'un trésor englouti. Il n'avait sûrement pas été prévu qu'on l'utilise pour le plaisir.

Chaque fois que la porte claquait à cause du vent, je levais les yeux dans l'espoir de la voir arriver. Je savais que Mick était dehors en train de manœuvrer la grue pour ramener Lucy. À l'heure dite, il était sorti la chercher. J'avais l'impression qu'il était parti depuis longtemps. Trop longtemps. Charlene a posé son livre et s'est mise à prendre des notes. Galen et Forest ont poursuivi leur discussion insistante à voix basse. Forest paraissait encore plus mince que d'habitude, aussi svelte qu'un danseur de ballet, les joues creuses.

Galen et lui se disputaient au sujet des requins. Je comprenais de mieux en mieux leur jargon. Le Rat Pack était le groupe de mâles responsables de la plupart des attaques sur les phoques et les otaries. Il y avait un coin près de la Tête d'Indien qui leur servait de terrain de chasse. Le Rat Pack traînait au sud de l'archipel comme un groupe d'ados dans un centre commercial. Galen et Forest avaient appris à bien les connaître. Certains étaient curieux et il était facile de les attirer vers la surface. D'autres étaient agressifs, heurtaient la coque

du *Janus* ou essayaient de mordre le moteur. Ils avaient été baptisés en fonction de leurs blessures : le Balafré, le Moignon, Jack le Borgne.

Mais les Sœurs appartenaient à une tout autre catégorie. À côté de ces femelles qui pouvaient faire la taille d'une limousine, six mètres du museau à

la queue, les mâles chétifs paraissaient encore plus petits. Ces dames incarnaient la noblesse des squales. Elles ne s'abaissaient pas à chasser avec le Rat Pack mais avaient un territoire bien à elles, restaient à l'est, patrouillant du Pain de Sucre à la grotte aux Bijoux. Je n'avais pas encore vu une Sœur de mes yeux (j'étais persuadée que d'un jour à l'autre je trouverais le courage de participer à une séance d'observation). Elles se déplaçaient avec une grâce paresseuse et ces petits paysans qu'était le Rat Pack les traitaient avec un respect inébranlable. Une telle gravité entourait les Sœurs que Galen et Forest prétendaient pouvoir les sentir arriver avant même qu'elles n'émergent à la surface de l'eau.

Trois d'entre elles régnaient sur les îles. Galen leur avait donné le nom des sorcières de *Macbeth*. Elles nageaient ensemble, chassaient ensemble. Leurs ailerons fendaient les vagues comme les proues d'une flotte de navires. La leader du trio – Hécate – était le plus grand requin jamais observé sur les îles. Plus de sept mètres. Forest avait dit que si jamais ils arrivaient à l'attraper pour la mesurer, elle battrait tous les records. Mais ils ne l'attraperaient jamais. Pas ici. Ses deux compagnes étaient plus petites, bien qu'assez imposantes pour devenir des objets de fascination. Un peu moins de six mètres. On les appelait les Jumelles parce qu'elles portaient les mêmes marques.

Galen et Forest se sont lancés dans un débat sur les habitudes alimentaires des requins. Les proies vivantes. Les mannequins en polystyrène. Il n'y avait pas de meilleure façon de duper les Sœurs pour qu'elles approchent du *Janus*. Ils échangeaient des idées comme des jongleurs lançant des rubans de

soie dans les airs. Que Lucy, leur amie et collègue, soit à la merci de ces créatures à l'instant même n'entamait pas leur enthousiasme.

Mais Andrew remportait la palme. En début de soirée, il s'était cloîtré dans la chambre qu'il partage avec Lucy, occupé à ce qui l'occupe d'habitude – sieste, lecture de manuels, masturbation. Le craquement d'une latte de parquet a indiqué qu'il en avait terminé. Il est entré dans la cuisine à sa manière indolente, bâillant à moitié. Il portait son uniforme de tous les jours : jean informe et bonnet cramoisi avec l'écusson en forme de phénix. Il n'a parlé à personne. J'ai grincé des dents. Il aurait été naturel – *humain* – qu'il s'arrête devant la fenêtre et jette un coup d'œil dehors pour voir s'il apercevait Lucy, qu'il tourne en rond comme s'il attendait son retour. Au lieu de quoi, il a poussé un cri de joie. Au fond du placard, il avait découvert

des pêches en conserve, ses préférées. Durant les minutes qui ont suivi, il a fallu que je le regarde vider la boîte de fruits au sirop.

Alors que l'heure du dîner approchait, j'avais les nerfs en pelote. Charlene cuisinait – des macaronis au fromage et au thon pour les protéines. (Malheureusement, cela constitue la base de notre régime.) Les occasionnels “Oups” ou “Rah, mince” fusaient de la cuisine, signe que Charlene avait, comme à l'accoutumée, du mal à gérer l'irascible cuisinière en fonte. Galen dormait dans un fauteuil, la tête comiquement penchée sur le côté. Andrew s'était assis à mes côtés sur le canapé pour lire, même si je le sentais couler des regards vers moi, lourds et tangibles. J'ai résisté à l'envie de me débarrasser de son attention comme on essuie une tache d'huile.

Quand la porte a de nouveau claqué, je n'ai même pas levé les yeux.

“Désolée, a dit Lucy de sa voix claire. J'espère que nous ne sommes pas en retard pour le dîner.”

Elle a fait entrer l'odeur de la mer dans la pièce. Un seau dans une main, le filet à provisions brillant de coquillages dans l'autre. Elle portait toujours sa combinaison, mais avec une veste d'homme passée sur les épaules. La veste de Mick. Il est entré à sa suite, et a éclaboussé le sol de boue en retirant ses bottes.

J'ai bien vu que les autres aussi étaient soulagés. Pendant que Lucy allait accrocher la veste de Mick, Galen l'a observée des pieds à la tête, vérifiant qu'elle était en un seul morceau. Un sourire fendait le visage de Forest et découvrait ses dents – ce dont je n'avais été témoin qu'une ou deux fois auparavant. En général, s'il montrait une lueur d'humour ça n'était rien de plus : une lueur. Un pli au coin de la bouche, un soupçon de frivolité près des sourcils. Ce large sourire faisait bizarre sur son visage anguleux. Mick s'est effondré sur le canapé dans un grincement de ressorts. Ses cheveux ébouriffés par le vent formaient un nid bancal sur sa tête.

Dans sa combinaison qui couinait, Lucy s'est avancée vers Andrew et l'a embrassé. Il lui a caressé l'épaule doucement, mais j'ai remarqué qu'il avait gardé un doigt dans son livre pour marquer la page.

“C'était comment ? a demandé Forest à la table.

— Bien.” Lucy s'est redressée. “Il n'y a eu aucun souci. J'ai vu le parterre d'oursins le plus incroyable qui soit. Ils se déplaçaient extrêmement lentement. Centimètre par centimètre. Leurs picots ondulaient dans tous les sens. Et je suis tombée sur une gigantesque palourde, aussi. Une des plus grosses que j'aie vue de ma vie. Je pourrais tenir dedans sans problème.” Elle agitait les mains en parlant, dessinant la forme des anémones. “C'était magnifique. Froid, mais magnifique. Impossible de donner un coup de palme sans voir une pastenague ou une rascasse.

— Des requins ?” a demandé Forest.

Lucy a réfléchi. “Pas vraiment. Les seuls à être venus vers moi étaient un couple de phoques communs et une énorme otarie. Elle est venue me flairer un peu. Elle a voulu mordre dans mon tuyau d’oxygène. Il a fallu que je lui donne un coup avec mon filet à coquillages.” Elle a pincé les lèvres. “En fait, j’ai aussi vu des membres du Rat Pack de loin. Ils étaient vers le marais aux Moules, ils tournaient en rond et se comportaient bizarrement. Ils ne m’ont pas embêtée.

— Les Sœurs ? a demandé Galen.

— Non.”

Puis, à ma plus grande surprise, Lucy s’est tournée vers moi.

“Viens par là, Souricette.”

Elle a claqué des doigts avec impatience, comme si elle convoquait un animal domestique récalcitrant. Je me suis levée en grinçant des dents. Lucy a pointé un doigt vers son seau en plastique jaune qui était rempli presque à ras bord.

Je me suis approchée avec précaution. Au fond se trouvait une motte d’argile. Je me suis penchée pour mieux voir. Le monticule a tressailli. J’ai lâché un petit cri alors qu’il changeait de forme, comme une fleur qui déplie ses pétales ou un poing qui s’ouvre. Quelques vrilles marron ont serpenté par-dessus le bord du seau. Une poche vaporeuse est remontée à la surface – une panoplie de tentacules.

D’instinct, je me suis reculée. Lucy a éclaté de rire. Elle a plongé la main dans l’eau et a soulevé un tout petit poulpe. Je l’ai vu changer de couleur, sa peau soudain plus rugueuse, teintée d’un rouge profond. Ses bras tout maigres se tressaient autour du poignet de Lucy dans une prise mortelle. La poche de son corps pendait comme une breloque bizarre à un bracelet. Des yeux jaunes tournaient sur des pédoncules. Des gouttelettes d’eau sont tombées par terre.

“Est-ce qu’il n’est pas *magnifique* ?” a demandé Lucy.

Nous sommes en octobre et la plupart des requins blancs sont partis. Comme les touristes à Venise, ils évitent les mois plus froids. Galen et Forest les marquent depuis des années, attachant un dispositif électronique sur chacun des squales. Coincées sous l'aileron, ces petites machines ont relayé les coordonnées précises des lieux où les requins chassent et donnent naissance à leurs petits durant l'hiver. Les animaux se dirigent vers les eaux plus clémentes du sud ; ou vers l'ouest pour harceler les surfeurs à Hawaï. Je me suis dit que j'avais raté l'opportunité d'en voir un de près.

Et puis il y a une semaine, Forest est entré en trombe dans ma chambre à six heures du matin. L'aube pointait à l'horizon, le ciel embrasé à l'est.

“Lève-toi, a-t-il hurlé. Il y a une attaque au large du Pain de Sucre !” Il a donné un coup de pied dans la structure du lit. “Et n'oublie pas ton appareil photo.”

Je me suis levée difficilement. Je n'avais pas bien dormi. Un poulpe résidait désormais dans le refuge et cela me préoccupait. Lucy avait gardé la petite créature qu'elle avait arrachée à la mer. Oliver le poulpe – un nom de personnage de dessin animé.

Elle avait dégagé un vieil aquarium dans Dieu sait quel placard, l'avait rempli d'eau de mer et l'avait agrémenté d'un gros caillou et d'une poignée d'algues qui montait du fond en gravier comme une colonne de vapeur. Elle avait fabriqué une maison pour l'animal sur son bureau. Le poulpe vivait dans sa chambre, juste en dessous de moi.

Je ne sais pas trop pourquoi, ça m'a empêchée de dormir correctement. La nuit précédente j'étais restée éveillée pendant des heures, pensant au monstre qui se tapissait dans l'obscurité. Son intelligence venue d'ailleurs. Ses yeux allongés, bizarres. J'ai fait des cauchemars. Je m'imaginais l'entendre ramper dans le couloir. Le mouvement de ses tentacules. Le baiser de ses ventouses.

Vingt minutes plus tard, j'étais pour la première fois à bord du *Janus*. Le soleil n'était pas encore levé alors que nous filions sur l'eau. Un banc de brouillard comme de la fumée obscurcissait l'horizon à l'est, rendant la lumière diffuse. La mer elle-même était noire comme du goudron. Nous avons mis cap au nord. Par là, les îlots étaient préhistoriques – le genre de pics escarpés, primordiaux qui pourraient apparaître derrière un groupe de dinosaures dans un documentaire. Même la brume semblait bizarre. Chaque île était ceinturée d'une

bande de gaze blanche.

Je jure que j'ai senti l'odeur du sang avant de le voir. Acidulée, huileuse. Une volée de goélands tournoyait à côté du Pain de Sucre – un promontoire bulbeux qui porte bien son nom. Les oiseaux criaient. J'en ai vu trois se battre à coups de bec violents. Puis un pan de brume s'est détaché, des rideaux de théâtre qui s'ouvraient, et le sang est

apparu. Il était phosphorescent, étalé à la surface de l'eau. Il a brillé sur un paysage gris. (Entre-temps, j'ai appris que le sang d'un phoque est si chargé en oxygène qu'il devient presque fluorescent quand il est exposé à l'air.) La carcasse déchiquetée était encore visible, chahutée par les vagues. Le phoque faisait la taille d'un humain. Des bandes de chair pourpre. Une queue large comme un gant de receveur. Il n'avait plus de tête. Quel que soit l'animal qui l'avait tué, il l'avait décapité proprement. Le sang coulait encore comme une fontaine de la blessure à vif où son cou s'était trouvé. Je me suis penchée par-dessus le bastingage, sans savoir si j'allais vomir.

J'en ai trop appris sur les requins blancs ces derniers temps. Je sais que leur espèce est plus ancienne que les arbres. Je sais qu'ils ont survécu aux diverses extinctions massives. Je sais qu'ils naissent déjà formés contrairement à la plupart des autres poissons qui sortent d'un œuf. Les petits font environ un mètre vingt à la naissance, leur instinct de prédateur déjà affûté. Les requins blancs ont un sixième sens bien particulier qui leur permet de détecter leurs proies : ils relèvent les impulsions électriques générées par les muscles en mouvement. Ils sont aussi capables de sentir l'odeur du sang dans l'eau à un kilomètre et demi de distance. Leur drôle de façon de nager, le nez qui remue d'un côté et de l'autre comme un pendule, les aide à repérer précisément d'où vient l'odeur. Ce qui me rappelle la manière dont les êtres humains penchent la tête pour localiser la source d'un bruit lointain.

Je sais que les requins blancs ont le sang chaud. Contrairement à certains de leurs congénères, ils ne sont pas apathiques et n'ont pas froid au réveil, ils

n'ont pas besoin d'attendre que leur système nerveux se mette en route, accumulant peu à peu l'énergie nécessaire pour la chasse. Les requins blancs sont déjà prêts à chasser. D'autres choses encore les rendent uniques, à part et intrigants. Il leur arrive de sauter hors de l'eau comme les baleines, très haut. Personne ne sait exactement pourquoi ils le font – pour avoir une vision panoramique des environs, pour se débarrasser de rémoras un peu trop collants. Peut-être simplement pour s'amuser. Des fois, on les a vus atterrir sur des bateaux. De fait, certaines victimes d'attaques de requins ont été tuées hors de l'eau, victimes accidentelles d'un poisson de deux tonnes

bondissant joyeusement et sans réfléchir, sans se rendre compte qu'il s'élançait de tout son poids, non pas vers le large, mais sur un bateau malheureux qui se trouvait en première ligne.

Ce matin, c'est Forest qui conduisait le *Janus*. Galen avait des jumelles à la main. Les goélands s'affairaient, une masse d'ailes au-dessus de la surface lisse et iridescente. J'ai pris une rafale de photos : les îles imprégnées de brume, les oiseaux assoiffés de sang, et une tache rouge flamboyante comme montant d'un bûcher.

Puis Forest a coupé le moteur et désigné un point sur l'océan.

“Regarde par là, a-t-il dit.

— Quoi ?” ai-je dit en m'avançant avec précaution.

La surface paraissait étrange, effectivement. Une bosse est apparue, qui n'était pas une vague. Quelques instants plus tard, un aileron a fait irruption. Les requins se déplaçaient vite. J'ai à peine eu le temps d'apercevoir le corps massif, la peau lisse, avant qu'ils ne replongent, disparaissant hors de vue. J'ai haleté quand l'un d'eux nous a frôlés. Au début, j'ai eu du mal à discerner leur silhouette dans la mer sombre. Deux requins. Trois requins. Aucun d'eux ne se donnait la peine de revenir à la surface. Avec mes yeux de novice, j'ai demandé s'il s'agissait des Sœurs.

Forest a secoué la tête. “Ce n'est que le Rat Pack. Ceux qui ne sont pas partis pour des eaux plus chaudes.

— Des mâles, toujours des mâles, rien que des mâles, a lâché Galen. Rien de bien excitant, j'en ai peur.”

J'ai acquiescé, passé la courroie de mon appareil autour de mon cou. Les requins blancs étaient noirs. Ça m'a surprise. Non seulement ils étaient noirs, mais Galen m'a expliqué qu'au soleil ils bronzait jusqu'à briller comme du charbon. Seul leur ventre était à la hauteur de leur nom, aussi pâle que des icebergs. Ce genre de coloration était courant dans le monde aquatique, où la lumière jouait un rôle capital. Vu du dessus, le poisson cherchait à se confondre avec le fond rocailleux. Vu du dessous, il se confondait avec le ciel.

“Voilà, a crié Forest. Juste là !”

Dans sa précipitation, Galen a failli me faire passer par-dessus bord. Le *Janus* tanguait sous ses pas. J'ai poussé un cri aussi indigné que terrifié, mais personne ne m'a prêté la moindre attention.

Une Sœur est remontée comme un sous-marin. Elle s'est coulée le long de notre embarcation. Son aileron était un drapeau noir. J'ai senti la menace qu'elle représentait. Ça m'a parcouru la colonne vertébrale. Une ampoule s'est allumée dans un recoin de mon cerveau qui ne m'avait encore jamais servi. Au quotidien, je n'ai pas trop l'habitude de garder un œil sur les prédateurs. Mais à cet instant, je me suis fait une idée très précise de ma place dans la chaîne alimentaire. La Sœur était une menace longue de six mètres, à la peau

écaillée et tendue.

Forest m'a donné un coup de coude : "Prends des photos, idiot."

J'ai pu saisir la gueule affamée et la peau brillante sur le vif. Ses dimensions m'affolaient. Ce n'était pas tant sa longueur que sa circonférence qui était impressionnante. Avec ses deux mètres et demi de large, elle était plus grande que le bateau. J'aurais pu m'allonger en travers de son dos. Je comprenais mieux pourquoi on en faisait toute une histoire. Le Rat Pack ne manque pas d'intérêt, bien sûr. Mais une Sœur, c'est la royauté. Certaines cultures ont voué un culte aux requins, comme à des dieux. Maintenant, je sais pourquoi.

Sa queue a frémi. Le *Janus* a tangué légèrement, la Sœur avait fait remuer tout le bateau. Ma main a été prise de crampes à force de se crispier sur l'appareil. J'ai vu un œil, sombre et insondable. Une rangée de dents est apparue. La Sœur a goûté sa proie comme un chien qui se demande s'il va accepter ou non une friandise de son maître. Puis elle a englouti le cadavre du phoque. D'un coup. J'ai remarqué que les goélands avaient disparu. La présence de la Sœur les avait éparpillés comme des feuilles par vent fort. Un silence sinistre régnait sur la scène.

"Elle est toute seule, pour une fois, a dit Forest. Je me demande où sont les Jumelles ?

— Quand nous retrouverons-nous ?" a dit Galen.

Nous l'avons observée pendant une demi-heure. Galen a récupéré la planche de surf en polystyrène qui servait de mannequin de sous un banc. Il l'a mise à l'eau. Mais la Sœur n'y a pas prêté attention. Elle a continué de renifler la flaque de sang, vérifiant qu'elle avait bien tout dévoré jusqu'au dernier morceau. Son aileron était grêlé de trous ; il donnait l'impression d'avoir reçu une volée de chevrotines. Galen a remué la planche de surf pour qu'elle frissonne de manière alléchante, comme un phoque. Mais la Sœur ne s'est pas laissé bernier. Ayant terminé son repas, elle est restée à la surface. Elle ne tenait pas tranquille – si elle s'arrêtait, ses branchies cesseraient de fonctionner et elle étoufferait – mais se déplaçait en limitant ses mouvements au maximum, centimètre par centimètre. Se prélassant au soleil, elle semblait faire l'équivalent d'une sieste pour un requin.

Forest a démarré le moteur. Le *Janus* s'est approché de la Sœur. Une fois de plus, j'ai tressailli quand nous sommes arrivés à son niveau. Elle était assez gigantesque pour se confondre avec un îlot de l'archipel.

"Caresse-la", m'a dit Forest.

Galen a tendu une main et l'a posée sur le dos de l'animal. Grinçant des dents, j'ai attendu qu'elle réagisse. Un coup de queue aurait pu briser la coque de l'embarcation. Si elle n'était pas d'humeur, elle pouvait la retourner et nous dévorer en quelques minutes. Galen a

laissé ses mains sur le patchwork d'écailles. Il n'y a pas vraiment eu de réaction. Il la caressait doucement, les yeux fous. Au bout d'un moment, j'ai moi aussi tendu la main. La peau de l'animal était froide, rêche. Je lui ai caressé la cage thoracique d'un mouvement doux, puis j'ai retiré ma main dans un cri de douleur.

Mes doigts saignaient. À croire que je les avais passés sur une râpe à fromage. Derrière moi, j'ai entendu Forest glousser. Ici, tout est dangereux, même la peau des requins.

LA SAISON DES BALEINES

Elles arrivent à la fin de l'automne, elles sont une multitude autour des îles. Je les ai vues filer dans les eaux comme des cauchemars. Malgré leur taille, les baleines sont insaisissables. Elles se camouflent et se confondent avec les vagues, les nuages, les îlots, les reflets de la lumière. Les baleines bleues. Les baleines grises. Plus d'une fois je regardais ce qui ressemblait à un océan désert, jusqu'à ce qu'une colonne de brume s'élève dans le ciel – le jet d'une expiration – et que je comprenne que la mer grouillait de corps.

Mick est notre spécialiste des baleines. Son job est de compter et de répertorier les animaux, de suivre l'évolution des mâles, des femelles et des petits. Elles se dirigent vers le nord à la recherche de krill. Les cétacés à fanons, les plus grands animaux de la planète, survivent en se nourrissant des plus petits. Elles voyagent jusqu'aux calottes glaciaires où les champs de krill sont si denses que l'eau en devient opaque. Mick y est allé. Il a vu des baleines grises nager à l'aveugle dans un bain de nourriture, se chantant leur joie manifeste les unes aux autres.

Les baleines à bosse sont ses préférées. Elles se déplacent en famille, nouent des liens très solides entre elles. Nomades par nature, elles n'ont aucune notion d'habitat ou de permanence. Ce sont les cantatrices du monde marin, même si une grande partie de leur partition se joue dans des fréquences hyper ou infrasonores que notre ouïe ne peut pas percevoir. Nos oreilles humaines sont dérisoires, de bien petites choses. Mon corps entier pourrait tenir dans le poumon d'une baleine à bosse.

Avant que les humains ne remplissent l'océan de bruit – ronron des bateaux, grondement des plateformes pétrolières, vibration des câbles sous-marins – les baleines pouvaient chanter d'un bout à l'autre de la planète. C'est ce que Mick m'a raconté. L'image m'a frappée, pas l'animal, mais la musique elle-même. Une note unique, palpitante. J'ai imaginé cette vibration traverser les forêts de varech, mettre les méduses en mouvement, inciter les crustacés, croyant qu'il s'agit du tonnerre, d'aller se terrer dans leur abri fait maison. Une note puissante sur un terrain sablonneux balayé par les vagues – l'équivalent océanique d'un désert – où rien ne pourrait pousser et ni aucun poisson vivre. Une note puissante sur les récifs coralliens et dans les canyons, qui va se jouer des requins en s'immisçant dans une conversation, agacer les oiseaux de mer dans leur station entre ciel et

mer. Cette musique finit par trouver son public : une autre baleine, à l'autre bout du monde.

La présence de ces animaux me perturbe. Ce ne sont ni des proies ni des prédateurs. Les baleines existent en dehors de la chaîne alimentaire. D'une certaine façon, elles existent hors de l'espace-temps habituel. Elles vivent dans un royaume où tout est grand et lent – marées, orages, champs magnétiques.

Elles plongent souvent dans les profondeurs d'encre de l'océan, là où la lumière ne pénètre plus. Elles habitent un monde bleu, loin de la terre, passant de l'eau à l'air et vice versa, se faufilant entre lueur et obscurité. Il est rare qu'un œil humain puisse les observer près des côtes. Les îles Farallon sont donc à part, comme dans bien d'autres domaines. L'automne ici, c'est la saison des baleines.

Nous sommes en novembre. Début novembre, je crois, même si je n'en suis pas sûre. Je n'ai pas regardé le calendrier depuis quelque temps.

Pour l'instant, je n'ai pas réussi à prendre les baleines en photo. J'ai bien essayé, mais elles sont plus fortes que moi. Elles sont toujours trop loin pour que mon télé les attrape. Ou bien elles sont trop grandes pour entrer dans le cadre. Et puis leur corps n'a rien d'esthétique. Quelque chose se perd dans le passage à l'image figée. Leurs yeux et leurs oreilles disparaissent au milieu des anafes et des cicatrices. Leur bouche a une forme étrange. L'évent est un orifice grotesque, dont l'apparence se situe quelque part entre le rectum et le cratère. Même leurs petits ne sont pas photogéniques. Les baleines grises mesurent quatre mètres et demi de long à la naissance et pèsent près d'une tonne.

Sans me laisser démonter, j'ai continué de travailler. J'ai grimpé au sommet de la colline au Phare et suis restée sur la pente pendant des heures, le regard braqué vers l'ouest où les baleines passent à intervalles irréguliers et imprévisibles. Elles sont mystérieuses. Elles ont commencé à apparaître dans mes rêves, nageant à travers les océans sans lune de mon esprit, agitant leur queue, déplaçant les litres d'eau par dizaines, chantant assez fort pour me réveiller.

L'autre jour, j'ai vu une baleine bleue. J'étais au sommet de la colline et me débattais avec mon trépied pour essayer de le stabiliser sur le granit poreux. La créature a surgi sans prévenir. C'est le bruit qui a attiré mon attention – le sifflement de l'expiration. À quinze mètres du rivage. Un événement rare. Une merveille. L'animal était plus grand qu'un immeuble, plus gros qu'un dinosaure. J'avais les chiffres en tête – le nombre de bus scolaires pour compenser son poids sur une balance, le nombre de terrains de football équivalents à la longueur de sa colonne vertébrale.

Je n'ai pas pu capter son tour de taille. J'ai pris des photos de son

nez. Sa gueule, mouchetée d'algues. Une nageoire gigantesque envoyant une gerbe de gouttelettes comme si elle lançait des étoiles. La queue, de travers. Cela m'a rappelé la parabole de l'éléphant dans une pièce sombre. Quelqu'un lui touche le ventre et décrit un arbre, une deuxième personne lui touche aussi le ventre et décrit un mur, et une troisième touche la queue et décrit une corde. Mes photos sont fragmentées de la sorte. J'ai des morceaux à la place d'un tout. Aucune idée de grandeur. De force. De puissance ou de majesté.

Je faisais défiler les images que j'avais prises – toutes ratées et laides – quand j'ai senti une tape sur l'épaule. Je me suis tournée si vite que j'ai perdu l'équilibre. C'était Andrew, sourire aux lèvres. Son bonnet rouge de guingois, l'écusson doré qui me lançait un clin d'œil. J'ai glissé sur la pente et j'ai mis la main en avant. Andrew m'a rattrapée par le bras. Il m'a relevée, puis m'a collée contre lui. Il m'a serrée dans ses bras.

“Pauvre Melissa. Toujours en train de tomber.

— Lâche-moi.”

Il a resserré son étreinte. Mon appareil coincé entre nous s'enfonçait dans ma poitrine.

“Tu me fais mal”, ai-je dit.

Il m'a lâchée et a reculé. Je frissonnais.

J'ai entendu des bruits de pas et Lucy est apparue sur la colline. J'étais contente de la voir – c'était bien la première fois. Elle haletait, les joues rouges à cause de l'effort. Une mèche de cheveux sur la joue. Elle affichait une expression têtue.

“Tu marches trop vite, a-t-elle dit à Andrew. Tu ne m'attends jamais.

— Regarde qui j'ai trouvé.”

Lucy a levé les yeux en s'essuyant le front avec sa manche.

“Ah tiens, Souricette. Est-ce que tu as vu des chevêches des terriers ?”

Je n'étais pas sûre de savoir quoi répondre.

“C'est une espèce parasite, a expliqué Andrew. Elles se nourrissent de souris.

— Elles ne sont pas endémiques. On les chasse, mais elles reviennent toujours. C'est un combat sans fin.

— Ah d'accord”, ai-je dit.

Elle s'est tournée. “Viens chéri, on va à la Déchetterie. J'y ai vu un couple hier.”

Elle ne m'a pas saluée. Elle a descendu la pente à grands pas, sa tresse qui se balançait dans son dos. Andrew m'a soufflé un baiser.

Ce soir-là, Lucy a apporté le poulpe dans le salon. Nous étions tous

en bas comme chaque soir, sept corps entassés dans ce tout petit espace, Galen et Forest en train de lire chacun à un bout du canapé, Mick rédigeant des notes sur les baleines dans le journal de bord, Andrew à table, Charlene qui lavait la vaisselle. J'étais assise par terre et je faisais à nouveau défiler les images sur mon appareil numérique pour en effacer les ratées. C'est le rituel du soir. Je ne vais pas pouvoir faire tirer mes photos avant des mois. Pour l'instant, elles sont à moitié réelles, elles brillent sur l'écran, des impulsions électroniques stockées dans la carte mémoire, des idées plus que de l'art.

Je sentais le regard d'Andrew dans mon dos. La respiration bruyante de Galen. La transpiration de Mick. Les jambes de Forest qui tressautaient. La tranquillité n'existe pas, ici, ni la solitude. Je n'ai pas encore appris à faire abstraction de la présence constante des autres. Il faudra que j'acquière rapidement ce talent si je ne veux pas devenir folle.

Puis Lucy a ri. Un son qui m'a fait sursauter. Elle était sur le seuil de sa chambre et tenait quelque chose dans ses mains en coupe. Elle a installé le poulpe par terre. Manifestement, elle l'avait arraché à l'aquarium posé sur le bureau. Elle a secoué les mains pour en faire tomber l'eau. Oliver est resté un moment roulé en boule pour se protéger. Ses ventouses à l'extérieur, fripées comme de la dentelle. Un œil jaune a brillé.

Il s'est déroulé d'un coup, un geste remarquable, huit tentacules s'étirant dans toutes les directions. Son corps en forme de poche est retombé comme un ballon dégonflé. Pas d'os. Il n'avait pas d'os. Il a rampé vers moi.

Je me suis levée, j'ai reculé. Je me suis cognée au canapé. Oliver a changé de couleur, sa peau passant de l'ocre sablonneuse au rouge furieux. La même teinte que le bonnet d'Andrew. Sa progression produisait un vacarme surprenant. Aspirer, glisser. Glisser, s'enrouler. D'un coup, il a bifurqué. Un long bras est parti sur le côté et a tiré. Son corps a roulé, la peau couverte de poussière.

"Il ne peut pas respirer, ai-je dit. Est-ce qu'il ne va pas mourir ?"

Lucy n'a pas répondu. Elle contemplait son animal domestique avec quelque chose comme de la fierté. Je me suis aperçu que j'étais tout contre Mick, accrochée à son pull.

"Il va bien, a-t-il dit. Ils peuvent rester en apnée trente minutes environ. Regarde comme il court ! Il essaye de trouver une sortie."

Il se dégageait de cette scène un sentiment d'espoir autant que d'impuissance. Le poulpe ignorait qu'il était à presque un kilomètre des côtes. Il ignorait tout des obstacles à franchir pour regagner l'océan. Des hectares de granit inégal et coupant. Des litres d'un air sec et impitoyable. Des oiseaux de mer prédateurs dans le ciel. Le

regard détaché et amusé des biologistes. Le poulpe ignorait à quel point il était pris au piège.

“Pas d’échappatoire”, a dit Lucy.

J'aimerais que tu sois là. J'aimerais que tu sois quelque part.

Avec les années, j'ai essayé d'accepter le fait de t'écrire en sachant que je ne recevrais jamais de réponse. J'ai prétendu que cette démarche, mettre tout bonnement les choses par écrit, était thérapeutique. Je me suis imaginé qu'en te racontant les anecdotes accumulées durant la journée je pourrais te garder avec moi. Entretenir une relation, ça se fait à deux, chacun parcourant une moitié du chemin pour rejoindre l'autre. Tu as beau être morte, si je continue d'aller vers toi je pourrai maintenir une partie de ce lien.

Il arrive même que, les heures passant, je me raconte ma vie dans ma tête – des notes pour ma prochaine missive. Par moments, j'ai l'impression d'être deux personnes distinctes – celle qui vit l'action et celle qui la décrit ensuite.

En me versant du thé, je me dis, *La vapeur a tourbillonné au-dessus de la tasse et l'air a embaumé la cannelle*. Pendant une promenade sur l'île, je me dis, *J'ai vu cinq oiseaux tourner autour du phare, montant toujours plus haut sur un courant d'air, leurs ailes déployées, immobiles, fixées comme celles d'un cerf-volant*.

La plupart des gens ne vivent pas ainsi : en racontant chaque instant tel qu'il se déroule, au passé, comme un observateur détaché. Mais pour moi, c'est devenu un réflexe. Je t'écris depuis si longtemps qu'à mes yeux ce qui m'arrive n'a pas de réalité tant que je ne te l'ai pas raconté. Le cycle de vie d'un événement commence avec l'action, s'intensifie dans l'observation et prend fin sous forme de substantifs et de verbes. Il n'est pas terminé tant que je ne l'ai pas consigné sur la page. Pour toi.

Mais ces derniers temps, je ne t'ai pas écrit. J'en étais incapable. Il s'est passé quelque chose d'abominable – de si abominable que ça m'en a ôté les mots de la bouche.

Depuis, j'ai bien essayé d'écrire. Dieu sait que j'ai essayé. Mais impossible de mettre un mot à la suite de l'autre. Rien ne me passe par la tête. J'ai pris du papier et un stylo, j'ai regardé dans le vide un moment et je suis sortie de la pièce, la page laissée vierge. L'autre jour, j'ai envoyé une carte postale à papa qui disait simplement *Statu quo*. Un très gros mensonge. Je n'arrivais pas à écrire la vérité. Quand Charlene, pleine de considération, s'est assise à côté de moi à la table de la cuisine en me demandant comment je me sentais, j'ai émis des bruits évasifs et j'ai secoué la tête. Je n'ai rien dit qui porte à

conséquence. Même mon dialogue interne, habituel et constant, m'a désertée. Mick et moi nous sommes promenés comme d'habitude dans l'air froid à travers les bancs de brouillard. Je lui ai pris le bras pour ne pas perdre l'équilibre et je suis restée muette comme une tombe.

C'est arrivé un soir de novembre. L'après-midi avait été épuisant et long pour tout le monde. Une vitre cassée. Une starique blessée. Un océan agité et traître qui a obligé Galen et Forest à rester à terre contre leur volonté sans rien d'autre à faire qu'à broyer du noir. De mon côté, j'ai passé des heures à arpenter le rivage pour essayer d'obtenir quelques bonnes images des baleines à bosse. Je suis allée sur la côte avec mon appareil photo prénommé Charles, mon très cher et vieil ami, je suis restée là un bon bout de temps, j'ai oublié de manger, me suis tordu la cheville sur les pierres, j'ai eu froid. Les baleines à bosse n'ont pas coopéré. Malgré tous mes efforts, elles se sont montrées timides, ne remontant à la surface qu'au large des côtes pour n'offrir que l'éclat fugace d'un œil et de nageoires. Je n'ai rien retiré de cette sortie en dehors d'une jambe douloureuse et d'un nez qui coule.

Quand l'heure du dîner a sonné, nous étions tous épuisés. Mick a fait bouillir l'eau des pâtes pendant qu'Andrew concoctait une salade de fruits avec ce qui restait de nos conserves. Chaque détail de ce repas est encore gravé dans ma mémoire. La tresse de Lucy comme un serpent sur ses épaules. Le pouce de Galen enveloppé dans un pansement. Le bonnet rouge d'Andrew et son reflet doré en forme de phénix sur le côté. La vue de ce bonnet me rend malade. La conversation était vive et passionnée, même si la majeure partie me passait au-dessus de la tête. Galen et Forest se canardaient dans leur jargon incompréhensible de biologistes. Lucy bavardait au sujet des guillemots. Andrew n'a pas dit grand-chose. Il est resté là, l'ennui se lisant sur son visage. Ses rares commentaires étaient du genre *risqué** – la taille relativement impressionnante du pénis des anatifes, le mode de reproduction agressif des goélands. Je ne savais pas trop s'il m'observait ou si c'était simplement qu'étant assise en face de lui je me trouvais dans son champ visuel. Charlene était un point de couleur. Elle posait beaucoup de questions et c'était rassurant que quelqu'un d'autre soit aussi perdu que moi. Je ne posais jamais de questions. J'étais trop loin, laissée dans le noir. *Qu'est-ce qu'un guillemot ?* aurais-je pu demander ou bien : *Ça intéresse qui de savoir que les requins gardent le même partenaire toute leur vie ?* Je n'aurais eu droit qu'à des regards vides en retour.

Nous avons bu du vin. Souviens-t'en parce que c'est important pour la suite. Je n'ai jamais eu l'habitude de boire ; je n'aime pas tellement la morsure cuisante de l'alcool, encore moins la confusion mentale qui

s'ensuit. Et je ne suis pas de celles qui aiment la confusion. Mais ces dernières semaines, Mick avait stocké à la dérobée quelques bouteilles sous la véranda. Cette nuit-là, nous avions tous besoin de nous remonter le moral. Cette nuit-là, je me suis dit que ça serait joyeux de prendre un verre – ou trois, ou quatre – avec le reste du groupe.

Je me suis couchée tard. Je me souviens de m'être cognée contre le chambranle de ma porte avec le sentiment qu'il s'était déplacé de quelques centimètres sur la gauche. J'entendais la voix douce de Lucy dans sa chambre en bas. Galen, je le savais, avait perdu connaissance sur le canapé, une bouteille toujours coincée entre ses doigts mous. Charlene

était dans sa chambre, ses écouteurs sur les oreilles. Elle écoute souvent de la musique avant de s'endormir, ça l'aide à trouver le sommeil, apparemment. Dans mon ivresse, ça m'avait amusée de la regarder mettre le casque sur sa crinière rousse.

J'ai entendu un bruit dans le couloir. Mick et Forest chuchotaient. La porte d'entrée a grincé. Ils étaient dehors sur la véranda. Manifestement, ils partaient observer les baleines au clair de lune. Ils prenaient un gros risque, mais j'étais trop fatiguée pour réfléchir à ce que cela impliquait. L'alcool nous avait tous réduits à l'état d'abrutis avinés. Je me suis allongée sur mon lit, mon corps me paraissant peser des tonnes, un poids que je portais depuis trop longtemps. Alors que je m'endormais, j'ai aperçu une forme dans le coin de la chambre. C'était la lune – j'étais presque sûre que ça n'était qu'un rayon de lune. Pâle et maigre. La suggestion d'un mouvement. Je sombrais déjà dans le sommeil.

Mes rêves ont été agités. J'étais dans un tribunal face à un juge en colère. On m'accusait d'avoir pris la vie de quelqu'un, un acte dont je n'avais aucun souvenir. Le jury semblait composé des biologistes des îles. Lucy affichait un air particulièrement sévère.

Il a d'abord fait froid dans ma chambre, mais l'air s'est réchauffé au point que je me suis mise à avoir très chaud, à transpirer, même. J'ai rejeté le drap dans un demi-sommeil. Le rêve a changé. Le poulpe est apparu, il se traînait sur le matelas, collait à ma chair avec ses ventouses. Je n'arrivais pas à me débarrasser de lui. Il était glissant et humide, sentait le sel, ses bras étonnamment rugueux. Le rêve a de nouveau changé. On me torturait – par des moyens moyenâgeux, écrasée entre deux dalles

de pierre, comme une fleur qu'on presse et qu'on sèche. Il semblait vital que je me souvienne du nom de ce dispositif avant qu'il ne me tue. Je ne m'en souvenais pas. J'avais les bras immobilisés.

Peu à peu, j'ai réalisé qu'il y avait quelqu'un d'autre avec moi. Un souffle sur ma joue. Un poids sur ma poitrine. Une autre présence. Quelque chose provoquait des secousses – dans toute l'île, ou bien

juste dans le lit.

Il m'a fallu un long moment pour comprendre ce qui se passait. La faute au vin et aux rêves. Difficile de dégager la réalité du reste. J'étais toujours à moitié consciente du poulpe, ses ventouses qui palpaient sur ma peau. Il y avait une pression exercée sur mes hanches, une douleur dans mon ventre. J'entendais encore les voix dures de mes bourreaux, le grincement de leurs cordes. Et puis j'ai compris que le bruit venait des ressorts du lit.

La silhouette d'un homme. Le corps d'un homme sur le mien. L'étau médiéval qui m'étouffait était sa cage thoracique. Son visage dans l'ombre.

Je n'ai pas paniqué tout de suite, j'ai attendu que le rêve change, attendu de me réveiller. Peut-être que l'homme se métamorphoserait à nouveau en poulpe, petit et humide. Peut-être qu'il était un de mes bourreaux. Peut-être que c'était un inconnu – un inconnu entré dans ma chambre d'enfant par effraction – sauf que je n'étais pas chez mon père – aucun inconnu n'aurait pu venir sur les îles. Ce devait être quelqu'un que je connaissais. Mes jambes étaient prises sous les siennes. Mes bras étaient pris sous les siens. Je ne rêvais plus. Le poulpe et les cordes avaient disparu. Mais l'homme restait. Le poids terrible de ses membres me tenait captive.

Je devrais m'arrêter là. Tu peux imaginer ce qui vient ensuite. Je dirais simplement que je n'ai pas eu mal – pas vraiment. Physiquement, c'était juste désagréable. Avec le recul, ça me paraît bizarre. Je me serais attendue à un réflexe de protection : muscles tétanisés, peau déchirée, douleur. Mais mon corps, stupéfié par le vin et le sommeil, lui avait laissé la voie libre. Dans un tel état, je ne pouvais faire aucune distinction entre ce qu'il faisait et l'acte d'amour.

Le drap est tombé de ses épaules. Dans le clair de lune, j'ai vu les cheveux blonds. Le front pâle. C'était Andrew.

À cette seconde, tout a explosé. J'ai voulu crier à l'aide. Il m'a aussitôt plaqué une main sur la bouche. J'ai été prise d'espèces de convulsions. Je me suis débattue comme une anguille, grognant entre ses doigts. J'ai donné des coups de pied contre le fardeau dense et osseux de ses mollets. Il regardait au-dessus de moi, ses yeux un peu hébétés ; il était comme drogué. Ses hanches continuaient leur mouvement de piston, mais le reste de son corps était un poids mort. Il n'était pas pressé. Il m'a embrassée maladroitement sur la joue, comme un adolescent sans expérience qui prend l'initiative pendant un rendez-vous amoureux.

J'ai arqué le dos dans l'espoir de libérer mes bras. Je n'ai même pas pu repousser ses doigts. Sa paume était trop large et plate pour la mordre. Aussi rapidement qu'elles étaient apparues, les convulsions ont cessé et m'ont laissée sans force.

Après ça, difficile de me souvenir. Des minutes ou des heures ont dû passer. Impossible de te dire toutes les pensées étranges qui m'ont traversé l'esprit.

Lucy endormie dans sa chambre en bas. Charlene cachée dans sa musique. Galen, censé tout savoir de ce qui se passe ici. Mick et Forest dehors en train d'observer les baleines. Des explorateurs sur la lune. Toi – toi – toi. Ton cercueil. Ta tombe. Tes os, ta musculature, qui s'effritent dans la terre. Tous les éléments concrets qui avaient autrefois constitué une femme vivante. Des minuscules particules de toi, éparpillées dans le monde, portées par la pluie. On nous brise jusqu'à ne laisser que l'essentiel.

Andrew s'activait toujours. Il haletait et crachotait. J'ai laissé mon regard se perdre dans la chambre. Je sentais la chaleur de son souffle. Je ne lui ai pas prêté attention pour me concentrer sur une tache de lumière sur le mur. Une grande et mince silhouette. Un rayon irradiait vers l'extérieur comme un bras levé. Les rideaux ont bougé et la silhouette a tressailli.

Les contours du fantôme se précisaient. Je voyais presque tourner la bague de mon appareil photo mental, l'image de plus en plus nette. Le mouvement de sa chemise de nuit. Ses poignets osseux. La surface de ses joues.

Elle n'était pas du tout comme je l'avais imaginée. Elle était à la fois plus et moins réelle – pure, éthérée, glaciale. Son corps était d'une densité indéterminée, se mouvant dans l'obscurité et le clair de lune. Son torse formait une tache perlée, ses doigts aussi distincts que les touches d'un piano, ses jambes perdues dans un brouillard. Des trous noirs à la place des yeux. De la fatigue se dégageait de son expression, comme si prendre corps lui avait beaucoup coûté.

Pour la première fois, j'ai compris pourquoi les fantômes étaient l'antithèse de la photographie.

J'étais certaine qu'elle ne serait jamais apparue sur pellicule. Elle était comme une poignée de sel jetée dans l'eau – soluble, perméable, se mélangeant à la matière environnante. L'appareil n'aurait pas pu la percevoir comme je l'ai fait. Son mécanisme est prévu pour reproduire le fonctionnement de l'œil humain – précis et objectif – plutôt que celui de l'esprit, subjectif, influençable. Je n'aurais su dire si elle était belle ou non. Son visage était trop brut pour donner à voir des qualités inessentiels telles que la symétrie ou la beauté. Des yeux brûlants. Un crâne ovale. Je ne discernais pas sa bouche parmi les ombres. Un vent que je ne sentais pas faisait flotter ses cheveux. Puis son bras a effectué un mouvement comme une supplication. L'intention était claire. Un fantôme souhaitant la bienvenue à un autre.

* En français dans le texte.

Toi et moi, on s'est fait une overdose de séries policières un hiver. Je venais d'avoir treize ans. Cette année-là, Washington était impraticable, une terre vaine de trottoirs verglacés balayés par un vent tourbillonnant. Il pleuvait des cordes. Les voitures en stationnement étaient enterrées sous la neige. Toi et moi sommes restées à l'abri sur le canapé, un bol de pop-corn à portée de main, à regarder des histoires d'agents et d'enquêteurs à la brigade criminelle. On se disputait pour savoir si le procureur se servait dans la caisse, si le beau-frère pas très net cachait quelque chose et lequel des suspects avait commis le crime. La plupart du temps, il était question de meurtres, mais il arrivait que la police doive résoudre une affaire de viol.

L'agression en elle-même n'était jamais abordée avec finesse. Tu me couvrais les yeux pour m'éviter le pire, mais j'en voyais quand même l'essentiel. Il y avait toujours trop de chair exposée, la caméra s'arrêtait sur un tee-shirt qu'on déchirait, de la lingerie en dentelle qu'on jetait par terre. Tu disais toujours que c'était dérangeant et complaisant. L'agression terminée, la victime se précipitait invariablement dans la salle de bains. Malgré mon

jeune âge, ça m'énervait déjà. Tout le monde savait l'importance des traces ADN. Tout le monde savait qu'il fallait aller à l'hôpital où les infirmières sortiraient leur kit d'urgence et trouveraient les preuves laissées sur le corps de la victime. Mais non – cela aurait été trop simple. Si la victime s'était comportée logiquement, l'épisode se serait terminé en dix minutes. Au lieu de quoi, elle se terrait dans la salle de bains, frottait sous ses ongles au cas où des particules de peau de son agresseur y seraient restées quand elle l'avait griffé. Elle mettait les draps dans la machine à laver. Elle brûlait les vêtements qu'elle portait. À la fin, il revenait à la police, nos héros, de confirmer ses dires en interrogeant les témoins et en vérifiant chaque alibi.

Voilà comment je voyais les choses à l'époque. Mais maintenant je sais.

Mon premier souvenir clair après l'agression est de m'être assise dans la baignoire et d'avoir pris une éponge de mer à deux mains. Un jet d'eau froide m'a éclaboussé les épaules. Il n'y a qu'une seule salle de bains dans le refuge et une pomme de douche avait été installée après coup, tenue au mur par une ventouse. Cette nuit-là, il n'y avait pas d'eau chaude. On avait utilisé ce qui restait pour la vaisselle plus

tôt dans la soirée. Le filet d'eau glacée crachait des écailles de rouille. Je claquais des dents. Mes doigts étaient si engourdis que j'avais du mal à manier l'éponge. Si quelqu'un m'avait demandé ce que je faisais, je ne sais pas ce que j'aurais répondu. Un instinct aussi intime que puissant avait pris le dessus et je ne pouvais qu'obéir. Propreté. Sécurité. Un rite de purification. Encore un peu de savon.

Quand je suis sortie de la baignoire, j'ai vu dans la glace que mes lèvres étaient d'un bleu fantomatique. Je donnais l'impression d'avoir pris cent ans. J'ai trébuché jusqu'aux toilettes et j'ai vomi. J'ai rendu le dîner, puis le déjeuner et le petit-déjeuner. Je me suis écroulée et j'ai vomi jusqu'à ce que les parois de mon estomac se cognent les unes aux autres. Ça m'a fait du bien de tirer la chasse sur tout ça, de voir le contenu de mes entrailles aspiré dans les canalisations.

Je me souviens à peine des jours suivants. Le lendemain matin, j'ai contracté une fièvre de cheval. Tout ce que je peux te dire : je n'étais plus moi-même.

Rien n'était prévu pour les gens malades sur les îles Farallon. Pour les coupures et les bleus, oui. Pour les rhumes, non. Aucun médicament approprié dans les placards. Notre cargaison d'aspirine était périmée. J'étais trop mal pour fouiller, de toute façon. Je suis restée sous les couvertures, faible et hébétée. La lumière qui passait à travers les stores était un couteau enfoncé dans mes tempes. Les autres n'ont montré aucune sympathie. Galen et Forest ont refusé de m'approcher. Même Charlene n'a fait que passer la tête par la porte pour me lancer un sourire joyeux, mais en gardant ses distances.

C'est Mick qui m'a permis de tenir. Sans lui, je serais sans doute morte de malnutrition, de déshydratation et de solitude. Mais sa compassion était inépuisable. Il est tout de suite venu à mon aide, m'a apporté des biscuits et de la soupe. Il a posé sa main rugueuse sur mon front et m'a assuré que je serais vite remise.

Je n'ai pas quitté ma chambre durant trois jours. C'était en partie dû à la maladie – je pouvais à peine tenir debout – mais surtout à cause d'Andrew. Il n'avait pas changé ses habitudes d'un iota. Il était partout. Il passait son temps dans le refuge. Je l'entendais taper à la machine. Je l'ai entendu dans la chambre en dessous qui chantonait en feuilletant un livre. Je l'ai entendu dans la cuisine rire avec les autres. En fait, il semblait même d'humeur plus légère.

Je ne peux pas te dire ce que ça me faisait d'être si près de lui. J'étais comme un lapin pris au piège dans un terrier. Et toutes les galeries menaient à la gueule du renard. La peur me submergeait. Même Mick a remarqué que quelque chose n'allait pas. Si une fenêtre claquait dans une autre pièce, je sursautais violemment. La seule

solution était de rester cachée. Pendant ces trois jours, je n'ai pas pris de douche. Je ne suis même pas allée aux toilettes. J'ai utilisé les vieux bocal et bouteilles poussiéreux qu'on avait accumulés dans ma chambre depuis des décennies. J'en remplissais un de liquide ambré et Mick, crois-le ou non, avait l'obligeance de m'en débarrasser ensuite.

Avec le recul, j'en ai conclu que Mick avait été élevé par des femmes. Trois sœurs, peut-être. Ou une mère célibataire. Quelqu'un qui lui avait transmis le genre de bienveillance altruiste que la plupart des femmes apprennent dans l'enfance sans poser de questions – et que très peu d'hommes pratiquent. Mick a été d'un héroïsme stoïque pendant toute ma maladie. Il s'asseyait au bout du lit, s'occupait de moi et s'assurait que j'avalais ma soupe. Il me racontait des blagues idiotes pour que je garde le moral.

Le troisième jour, la fièvre a atteint son pic. Mick est resté à mes côtés, m'a baigné le front avec un gant humide et a remonté les draps chaque fois que je les repoussais. À un moment, j'ai même déliré. Je frissonnais, je pleurais. Je lui ai dit que j'avais peur. Je n'ai pas arrêté de le répéter : *J'ai peur, j'ai peur*. Il fallait à tout prix qu'il comprenne ça, juste ça, sauf que je n'étais pas sûre d'être claire. Mick s'est dépêché de retourner imbiber le gant d'eau fraîche. Il m'a caressé les cheveux. Il m'a dit que si quelqu'un essayait de me faire du mal, il faudrait d'abord lui passer sur le corps.

“Je vais régler ça, a-t-il dit. Ne t'inquiète pas, Mel. Je m'en charge.”

La troisième nuit, je me suis enfuie. Après m'avoir bordée, Mick m'avait laissée seule pour aller rédiger quelques notes dans le journal de bord. J'étais allongée sous la couverture et ahurie, je regardais par la fenêtre. Au cours de ma maladie, j'avais totalement perdu la notion du temps. Cela me rappelait le contrecoup de ton enterrement – des jours volés au calendrier. Je clignais des yeux et une heure s'était écoulée. J'inspirais, expirais, et dans cet intervalle, la nuit tombait. À cet instant, je contemplais les nuages qui gonflaient sur l'horizon, se déplaçant à la vitesse d'une vidéo en *stop motion*. Le vent effleurait les vitres.

Et puis je l'ai entendu. Un gémissement. Un grincement de ressorts. Un soupir venteux. Andrew et Lucy faisaient l'amour en bas. J'ai titubé dans le couloir jusqu'à la salle de bains. Je me suis penchée sur la cuvette des toilettes pour essayer de vomir encore une fois, mais rien n'est venu. Je suis retournée dans ma chambre d'un pas traînant. J'étais si faible que même cette petite virée m'avait épuisée. Mais dans la foulée, je me suis emmitouflée dans une douzaine de pulls. Je chantonais tout bas pour bloquer les bruits qui pourraient remonter par le plancher. En m'agrippant à la rampe, j'ai descendu les escaliers.

Je suis sortie du refuge par la porte d'entrée.

Même à ce moment-là j'étais consciente que c'était une très mauvaise idée. On nous avait tellement mis en garde. Il était facile de se perdre la nuit sur l'île du Sud-Est. Le refuge et la maison du garde-côte n'étaient pas des repères utiles – des formes noires sur un ciel noir. Le faisceau tournant du phare était variable, pouvait désorienter. Le rugissement de la mer arrivait des quatre points cardinaux sans distinction. Il n'y avait pas de chemin pavé. Beaucoup de biologistes s'étaient blessés, luxé un genou ou fracturé un poignet. Moi-même j'avais eu le flanc ouvert par une pierre coupante, et cela, en plein jour. J'en portais encore la cicatrice. Une fois, un stagiaire s'était égaré au point de passer toute une nuit blotti contre un rocher, incapable de localiser le refuge, refusant de prendre des risques supplémentaires en abandonnant le pauvre abri qu'il avait trouvé. Il avait failli succomber à l'hypothermie avant que Galen ne le découvre le lendemain matin.

Et bien sûr, des gens avaient disparu. Autrefois, quand les chasseurs d'œufs et les pirates contrôlaient les îles, un ou deux hommes disparaissaient à chaque saison. Ils partaient se promener et on ne les revoyait jamais.

Au bout de quelques minutes, je me suis mise à frissonner. L'air était brumeux et se collait à ma peau comme de la gaze. La lune brillait, baignant les surfaces plates d'une lueur bleue. J'ai cru apercevoir une silhouette devant moi. Elle semblait marcher vers la maison du garde-côte. J'ai plissé les yeux, j'avais le cœur qui battait la chamade. Mais la forme s'est dissoute. Il n'y avait personne dans les parages. La brume jouait souvent des tours comme celui-ci à l'esprit, transformant le clair de lune en poches brillantes, recouvrant l'air de pans de lumière iridescente.

Jusque-là, dans l'ensemble, j'avais toujours évité la maison du garde-côte, comme tout le monde. Cette copie conforme de notre propre refuge avait beau se situer à seulement trente mètres, nous n'y allions jamais et la traitions comme une illusion d'optique – un mirage dans le désert, visible mais impossible à atteindre. Mick m'avait dit qu'il était dangereux de monter les marches de la véranda et encore plus de rentrer dans la maison. Après toutes ces années, les planches étaient pourries. Même les animaux gardaient leurs distances. L'été, les goélands nichaient partout sur les îles, s'installaient sur le moindre centimètre carré d'herbe. Mais ils n'essayaient pas de pénétrer dans la maison du garde-côte. Seules les chauves-souris étaient assez audacieuses pour s'approprier ces pièces vides et le silence sinistre qui y régnait.

J'ai ouvert la porte dans un grincement de gonds. Le sol était spongieux sous mes pieds. Mon arrivée avait dérangé les chauves-

souris qui prenaient leur envol, remplissant l'air de leurs battements d'ailes

frénétiques. Plus aucun meuble dans les pièces. À peine un morceau de tissu froissé au sol. On aurait dit un des vieux maillots de corps de Forest. Ça sentait le renfermé, comme l'intérieur d'une cave. J'ai fermé la porte derrière moi. Ça allait tout de suite mieux. Il y a quelque chose de fondamental dans le désir de pouvoir fermer une porte, de mettre le reste du monde sous scellés.

L'effort de cette courte marche m'avait donné le tournis. Des points flottaient devant mes yeux. Je me suis assise en tailleur. Une chauve-souris m'a effleuré la joue. Elles étaient des centaines. Peut-être des milliers. Je ne les voyais pas vraiment – gris sur noir – mais je sentais leur agitation et le battement de leurs ailes. Elles formaient comme une tornade en intérieur. Une lune gonflée pendait au-dessus de l'horizon. Le faisceau du phare a balayé la mer. J'ai écouté le grondement des vagues. J'ai respiré l'odeur de moisi et de pourriture. La nature reprenait ses droits sur la maison du garde-côte. Les souris et les insectes s'activaient pour la détruire.

Il y a eu un bruit. Impossible de l'identifier – quelque part entre un violon et une sirène. Son écho a rebondi dans la pièce avant de se dissiper. Il m'a rappelé quelque chose, mais je n'ai pas eu le temps d'y réfléchir. L'activité des chauves-souris s'intensifiait. Elles se déplaçaient rapidement, fusaient près de mon corps, me griffaient avec leurs ailes, me frôlant les joues. Leur contact était incessant.

Elles ont pris leur essor. C'est arrivé d'un coup, comme si elles avaient reçu un ordre. Je les voyais s'élever en spirale, formant une colonne grise comme de la fumée. Leurs ailes brassaient l'air. Tout semblait vibrer. J'avais la bouche ouverte. Mes paumes me brûlaient. J'ai regardé la volée filer par une vitre cassée. Elles étaient assez nombreuses pour noircir les étoiles. Pour effacer la lune.

Puis j'ai à nouveau entendu le bruit. Un appel. Une mélodie.

C'était les baleines. Cette fois, j'ai reconnu leur musique. La brise m'est parvenue par la fenêtre, repoussant les cheveux de mon visage. Les chauves-souris ont viré sous l'effet d'une bourrasque. J'étais désorientée. Je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. L'harmonie est allée crescendo jusqu'à tonner à mes oreilles. La maison du garde-côte semblait bouger autour de moi ou bien c'était moi qui bougeais à l'intérieur d'elle. Pendant un moment, je me suis crue sous l'eau. J'ai crié. Ma voix s'est perdue dans le chant. Je sentais les vagues se fracasser sur moi – ou le vent – ou les chauves-souris. J'ai cru que les baleines étaient là aussi. Quelque chose enflait dans le noir, produisant des pulsations de sons et de mouvements. Des corps gigantesques roulaient dans la marée. Les nageoires disparaissaient dans la houle, me faisaient perdre l'équilibre. Leur queue déchirait des

trous dans le tissu du monde. Elles venaient pour moi. Leur musique me faisait trembler comme un diapason qui résonne. C'était un son mélancolique, détaché des contingences, presque humain, comme un cri de plaisir ou de douleur.

J'ai dû m'endormir. Ou peut-être me suis-je évanouie. Quand je suis revenue à moi, la maison du garde-côte était vide et sombre. Dans le silence, j'étais seule.

J'aurais peut-être fini par organiser une fugue pour retrouver ma liberté. J'aurais peut-être pris un des bateaux pour regagner le continent. (Le *Janus* aurait été le choix le plus intelligent, mais je n'aurais jamais pu démarrer le moteur toute seule.) J'aurais peut-être confié à quelqu'un ce qui s'était passé. J'aurais peut-être tout dit à Mick, aussi difficile cela soit-il, je me serais avancée dans le rond de lumière aveuglante d'un projecteur pour exposer toutes mes blessures. J'aurais peut-être fracassé le crâne d'Andrew avec une pierre. Je me serais peut-être jetée de la fenêtre de ma chambre comme un oisillon innocent qui tomberait du bord d'une falaise, pas encore en âge de voler.

Mais le matin du quatrième jour, tout a changé.

Le soleil était déjà haut quand je me suis réveillée. J'avais vaguement conscience d'une espèce d'agitation autour de moi. Un moment j'ai cru que je me trouvais encore dans la maison du garde-côte – mais non, je ne sais comment, j'avais réussi à rentrer durant la nuit. Ma fièvre n'était pas retombée. En sueur sous mes couvertures, j'ai rêvé par intermittence dans une atmosphère chaude couleur miel. Des bruits persistants m'ont réveillée. Quelqu'un frappait fort à ma porte.

“Lève-toi ! a hurlé Mick. Galen a besoin de tout le monde.

— Je suis trop malade.”

La porte s'est ouverte à la volée, et Mick est entré à grands pas dans la pièce. Il paraissait encore plus grand que d'habitude, sa corpulence accrue par une veste lourde.

“Lève-toi. On a besoin de toi.”

Il m'a regardée un moment. Puis il a tiré les couvertures. J'ai hurlé pendant qu'il m'arrachait du lit. Il a enfilé mes bottes par-dessus mon pyjama. M'a passé un pull. Avant que je puisse reprendre mes esprits, il m'avait fait sortir de la chambre et descendre les escaliers. Mon cœur battait si fort que j'ai cru m'évanouir. Une forme est passée rapidement – j'ai presque hurlé – mais ce n'était que Charlene qui enroulait une écharpe autour de son cou en se précipitant par la porte de devant. Son expression était grave.

“Que se passe-t-il ? ai-je dit.

— Un incident au ravin des Guillemots-Colombins. Je ne sais pas quoi. J'ai juste entendu Galen hurler. Ça ne sent pas bon.”

En gravissant la pente, je me sentais comme un nouveau-né

surstimulé qui sursaute pour un oui pour un non. Le soleil était trop gros et trop brillant. Le vent était un seau d'eau glacée qu'on me versait sur le crâne. Mick avait le bras passé dans le mien pour empêcher que je me sauve. Au loin, j'ai vu la maison du garde-côte osciller alors que je marchais d'un pas trébuchant. Je pouvais peut-être y retourner sur-le-champ, m'y enfermer et ne jamais en ressortir.

Un groupe était réuni au bord de l'eau. Le ravin des Guillemots-Colombins était une petite crique, une crevasse dans les hautes falaises de granit. Le soleil ne brillait jamais dans cette gorge froide. Mon cœur battait la chamade, et si violemment que cela interférait avec ma vision. Alors que chaque battement allait crescendo, le monde dansait légèrement.

Mick a accéléré le pas, sourcils froncés. Forest s'est tourné et a grimacé vers nous. Il a levé une main. C'était un geste étrange et indéterminé, comme pour nous éloigner tout en nous faisant signe d'approcher.

"Je ne suis pas sûr que vous ayez envie... a-t-il dit sans finir sa phrase. Ce serait mieux pour vous... Ou alors peut-être..."

J'étais surprise. Je ne l'avais jamais vu à court de mots. En désespoir de cause, il a fini par se tourner vers Galen.

"Laisse-les venir", a dit ce dernier.

Mick s'est mis à courir. Il m'a lâché le bras. J'ai perdu l'équilibre et chancelé. Lucy était à genoux, se balançant d'avant en arrière. Je la regardais et elle a poussé un cri très aigu et inhumain, le hurlement d'une ambulance. Charlene était accroupie à côté d'elle, mais Lucy se débattait pour repousser son accolade. Charlene aussi essayait les larmes qui coulaient de ses yeux.

"Oh non, a dit Mick en regardant au fond de la gorge. Bon Dieu."

Je me suis avancée lentement. C'était une sensation bizarre. Je n'avais pas l'impression de marcher, mais plutôt de dériver sur un courant, portée inexorablement vers l'eau. Galen s'est décalé pour me laisser passer. La pierre s'est fendue pour former un V escarpé. À l'intérieur, la mer noire écumait et léchait les parois.

Il y avait quelqu'un dans l'eau. Sur le ventre. Les vagues le ballottaient de-ci de-là, les bras et les mains flottant sur les remous. J'ai regardé un moment pour être sûre. Je ne connaissais ce corps élancé que trop bien, la peau marbrée, les épaules larges. Il était dans l'eau depuis trop longtemps pour avoir encore l'air tout à fait humain. Ç'aurait pu être un excellent simulacre – une poupée gonflable ou un mannequin de crash-test. Ses cheveux blonds étaient enlaidis par la saleté et le sang. Pour une fois, il ne portait pas son bonnet rouge. En plissant les yeux pour mieux voir, j'ai aperçu une méchante blessure à l'arrière de son crâne. Son pantalon était déchiré. Sa cheville semblait enflée. Il manquait à Andrew une de ses chaussures.

Je me demande parfois dans quelles proportions je me souviens vraiment de toi. Avec les années, bien sûr, je me suis raccrochée à ce que je pouvais. Il y a eu le jour où nous avons pique-niqué toutes les deux au National Mall. Je me souviens de la chaleur de cet après-midi doré, la lumière aveuglante sur l'herbe sèche, le bourdonnement des abeilles. Il y a eu la soirée où papa et toi vous êtes disputés si fort que ça m'a réveillée. Je me souviens d'avoir remonté le couloir en chemise de nuit, tremblant de froid et d'angoisse, à écouter vos voix dans la cuisine. Tu étais tellement énervée que tu as lancé une tomate à travers la pièce, ce qui a taché le mur (geste effrayant à l'époque, hilarant quand j'y repense). Il y a eu le matin où j'ai découvert un lapin dans le jardin, sa gorge palpitante et en sang. Pendant des heures, toi et moi avons tout tenté pour le sauver, penchées sur son petit corps comme des médecins urgentistes. Je me souviens du jour où tu as pleuré après avoir renversé du café sur une jupe toute neuve. Je me souviens de la soirée où toi et moi avons construit un mobile avec des goujons aux couleurs de l'arc-en-ciel. Je me souviens d'événements. Je me souviens d'histoires, puisqu'elles peuvent être racontées encore et encore, mémorisées comme pour un récita! de poésie.

Et pourtant, j'ai perdu beaucoup de choses en cours de route. Aujourd'hui, je suis incapable de me rappeler le timbre exact de ta voix. Je ne sais plus trop si tu avais les yeux noisette ou très verts. Est-ce bien toi qui aimais prendre le temps de te faire une pédicure en écartant chaque orteil à l'aide d'un morceau de coton avant d'appliquer minutieusement plusieurs couches de vernis ? Ou était-ce un personnage de série télé ? Est-ce que c'est toi qui regardais les débats avant chaque élection présidentielle avec des yeux en boutons de bottine, voûtée devant la télévision à crier tes propres questions et réfutations ou était-ce la mère d'une amie ? Tellement de détails m'ont échappé. Si tu portais des boucles d'oreilles. Si tu avais peur des araignées. Si tes sœurs et toi partagiez des blagues qui n'appartenaient qu'à vous. Beaucoup de choses ont disparu à jamais. Si le temps est une rivière, ces souvenirs sont tombés au fond, trop lourds pour être portés par le courant – tombés avec d'autres sédiments, enfouis dans la vase.

Je me demande même quels aspects de ta personnalité j'ai bien pu fabriquer. Tout ça remonte à si loin. Certains de ces souvenirs sont

forcément le fruit de mon imagination. Peut-être que tu n'as pas fondu en larmes après avoir renversé du café sur cette jupe toute neuve et coûteuse. Ce souvenir a pu venir d'un cauchemar ; de fait, dans mon esprit, ce moment a une ambiance de mauvais rêve. Peut-être que nous n'avons découvert aucun lapin blessé dans notre jardin. En y réfléchissant bien, on dirait l'intrigue d'une nouvelle que j'ai lue un jour.

Chaque fois que nous nous souvenons de quelque chose, nous le transformons. Ainsi fonctionne notre cerveau. J'envisage mes souvenirs comme les pièces d'une maison. Je ne peux pas m'empêcher de les modifier quand j'entre à l'intérieur – je laisse des traces de boue par terre, je bouscule un peu les meubles, crée des tourbillons de poussière. Avec le temps, ces petites altérations s'additionnent.

Les photos accélèrent ce délitement. Mon travail est l'ennemi de la mémoire. Les gens s'imaginent souvent que prendre des photos les aidera à se souvenir précisément de ce qui est arrivé. En fait, c'est le contraire. J'ai appris à laisser mon appareil au placard pour les événements importants parce que les images ont le don de remplacer mes souvenirs. Soit je garde mes impressions à l'esprit, soit j'en fais une photo – pas les deux.

Se souvenir c'est réécrire. Photographier, c'est substituer. Les seuls souvenirs fiables, j'imagine, sont ceux qui ont été oubliés. Ils sont les chambres noires de l'esprit. Fermées, intactes, non corrompues.

Ce dont je suis sûre – ce dont je me souviens vraiment – c'est que tu étais croyante. Je n'ai jamais été aussi certaine de quelque chose. Papa et toi débattiez souvent de la question, écumant à force de vous lancer des références savantes et votre rhétorique philosophique à la figure. Mon père était (est) un agnostique fervent. Il soutient mordicus qu'il ne sait pas tout et ne le saura jamais. Toi, en revanche, tu allais à l'église tous les dimanches. Je me souviens des longues matinées somnolentes que j'ai passées à tes côtés à regarder la lumière dériver sur les vitraux. Je me souviens de ces chaussures vernies inconfortables. La voix du pasteur

qui montait et descendait. L'odeur âcre de la cire au sol. Je me souviens de ton expression durant ces services religieux – ravie, confiante, aussi radieuse qu'une mariée. Tu écoutais chaque mot du sermon, acquiesçais comme une bonne élève. Tu chantaïs les hymnes avec plaisir, ta voix douce mais fausse.

L'église était du charbon pour la fournaise de ton esprit. Tu passais le reste de chaque dimanche à réfléchir à de grands sujets. On rentrait tous les trois à la maison et on s'installait dans le salon. Papa lisait le journal. Je lui prenais le cahier bandes dessinées. Toi tu mâchais ton crayon et te creusais le cervelet encore et encore. À l'époque, ça m'embêtait de ne pas partager ta conviction. Je ne pouvais pas en

profiter avec toi. Tu priais souvent, assise le visage tourné vers le soleil, les yeux fermés. Quand tante Janine a eu des soucis au travail, tu lui as offert une chaîne avec une croix dorée pour la soutenir et l'encourager. Je me souviens d'une conversation téléphonique où tu incitais tante Kim à avoir la foi. Tu m'as donné le même conseil quand ça n'allait pas bien à l'école. Ça m'a mise mal à l'aise.

Sur ce point, j'étais dans le camp de mon père. Les histoires de la Bible étaient idiotes. Le catéchisme ennuyeux. Les sermons se contredisaient les uns les autres. Assise dans l'église calme, baignée de soleil, je ne ressentais rien, ni pouvoir ni soulagement. Les hymnes n'ébranlaient pas mon âme. Bref, je n'ai jamais cru en Dieu.

Jusqu'à Andrew, en tout cas.

Maintenant, avec le recul, je peux te dire ce que j'ai ressenti ce jour-là. À ce moment précis, debout au bord du ravin des Guillemots-Colombins, l'émotion m'a submergée comme un feu de joie par une nuit d'hiver glaciale, un soulagement presque trop puissant. J'ai jeté un dernier regard à la silhouette pâle, boursouflée, et je me suis détournée. Chaque pas sur le sol tassé me faisait l'effet d'une révélation. Chaque bourrasque était une douce caresse. Galen et Mick m'accompagnaient. Le bras de quelqu'un était passé sous le mien pour me maintenir droite. Je me souviens d'avoir vu la silhouette de Forest dans le paysage sous mes yeux, qui courait vers le refuge. La lumière du soleil a touché les nuages d'altitude. Un oiseau de mer est passé non loin en poussant un cri bruyant. Quelque part dans l'arrière-plan, Lucy sanglotait. Charlene la soutenait, lui parlait tout bas à l'oreille.

Là, j'aurais pu trouver la foi. C'était assez pour convertir n'importe qui. Il ne semblait y avoir aucune explication. Andrew était un être mauvais, une créature maléfique, et Dieu l'avait donc supprimé, exactement comme j'aurais pu gommer une tache sur une feuille de papier propre et blanche.

La police est venue. Je suppose que ça n'aurait pas dû me surprendre, et pourtant, ça a été le cas. Après quatre mois d'isolement, j'avais fini par penser que les îles étaient une forteresse impénétrable. Seul le capitaine Joe était assez intrépide pour nous trouver sur une carte, et encore plus pour effectuer le difficile trajet jusqu'à nos rivages. J'avais tout bonnement oublié que la Californie n'était qu'à cinquante kilomètres de là. Il suffisait d'un appel radio pour attirer l'attention du monde civilisé sur nous. Un hélicoptère a aussitôt été envoyé.

J'étais dans ma chambre – Mick m'y avait déposée – quand j'ai aperçu un semblant de mouvement, une ombre sur la mer scintillante. L'hélicoptère a franchi l'horizon. En bas, les biologistes allaient et venaient, on haussait la voix, claquait les portes. Je ne me suis pas sentie concernée. Là-haut, j'étais perchée dans un rêve plaisant.

Le corps d'Andrew était encore dans l'eau. Aucun de nous n'aurait pu l'atteindre, même si nous l'avions voulu. La marée montait. Du point de vue de la police, c'était une chance. Le cadavre d'Andrew allait être poussé vers le rivage ; il risquait de se heurter aux rochers, mais au moins il ne serait pas

emporté vers le large avant que quelqu'un n'arrive à le récupérer. En fait, il avait choisi un moment et un lieu idéaux pour se noyer. Quelques heures plus tard – et dans un autre ravin – les animaux marins n'auraient fait qu'une bouchée de lui. Ses restes auraient pu ne jamais être découverts.

Ma grippe avait disparu. Elle avait été emportée aussi rapidement et efficacement qu'une odeur fétide dans la brise. La fièvre était retombée. Plus de maux de tête. Ne restait qu'une fatigue résiduelle, les extrémités qui tremblaient. J'avais une faim de loup. Trois jours durant, je n'avais ingurgité que des liquides clairs. Mais il aurait paru indélicat de faire un raid sur la cuisine à ce moment précis et de me goinfrer de biscuits et de fruits en conserve alors que le corps d'Andrew flottait dans le ressac et que Lucy était prostrée dans sa chambre. Je l'entendais pleurer. Elle alternait entre des sanglots pareils aux miaulements d'un chaton et les inspirations profondes, tourmentées, d'une femme en train d'accoucher. De ce que j'ai compris, Mick et Charlene étaient avec elle et tentaient vainement d'adoucir sa peine à grand renfort de biscuits rassis et de thé.

Dehors, j'ai vu Galen et Forest remonter ensemble la colline. Je les ai observés qui se postaient à proximité de l'héliport. L'hélicoptère

approchait. Il se déplaçait à une vitesse étonnante, le vrombissement des pales agitant la mer en dessous. Sa silhouette le faisait ressembler à une libellule. Il est entré dans notre périmètre, sifflant alors qu'il longeait le rivage, son ombre projetée sur l'herbe. J'ai vu une colonne en mouvement dans le vert : des souris en déroute. Cette bulle rougeoyante a effectué sa descente. Elle s'est posée au centre du rectangle goudronné.

Des silhouettes en ont émergé. La coque métallique les a dégorgees une par une, chacune pliée en deux, apparemment pour éviter les pales même si elles étaient au moins à trois mètres au-dessus du sol. Le rotor a ralenti, tourné paresseusement en envoyant des souffles d'air pulsé qui ont fait frémir l'herbe. Je m'étais attendue à des uniformes bleus, mais ces policiers étaient en civil. Galen et Forest se sont précipités à leur rencontre. Ils ont échangé des poignées de main. J'ai regardé le groupe se rassembler près du ravin des Guillemots-Colombins.

Il y avait deux officiers plus un médecin reconnaissable à son kit argenté. Galen et Forest sont restés à la lisière de ce nœud d'agents gouvernementaux. Manifestement, les policiers ne savaient pas trop comment faire remonter Andrew sur la terre ferme. Impossible de l'atteindre par bateau ; aucune de nos embarcations ne pouvait naviguer dans cette crique étroite. La manœuvre ne serait pas plus sûre pour un plongeur ; la marée était trop forte. Les policiers adoptaient des poses pensives, se caressaient le menton et s'ébouriffaient les cheveux. Cela me rappelait la façon dont les hommes se réunissent autour d'une voiture qui a calé sur la route.

Le groupe a fini par trouver une solution compliquée – une manip avec des cordes et la planche de surf. Au début, je les observais avec avidité. Forest et Galen avaient pris en charge l'opération, lançaient leurs instructions avec de grands mouvements des bras. Les policiers s'empressaient d'obéir. Le médecin se tenait à l'écart, visiblement nerveux, regardant sa montre toutes les quelques minutes. Ils ont abaissé la planche grâce un système de poulies.

Les hommes travaillaient de manière coordonnée en se criant des encouragements. Mais ça n'était pas évident. De ce que je comprenais, ils essayaient de manœuvrer la planche pour qu'elle passe sous le corps tout mou d'Andrew afin de le remonter. Cela exigeait de caler leurs efforts sur la marée montante et le déplacement des vagues. Après l'échec de la cinquième tentative, je me suis éloignée de la fenêtre. Je me suis allongée sur le lit.

Des heures plus tard, Charlene m'a réveillée.

“À table, on va dîner”, a-t-elle dit doucement, penchée sur le seuil de ma porte.

Je me suis redressée en bâillant. Dehors, le ciel avait viré au doré

mat, le soleil bas sur l'horizon. L'hélicoptère était toujours en vue, son ventre bulbeux réfractant la lumière. Le sol était dans l'ombre, la maison du garde-côte une tache sombre et rectangulaire. C'était incroyable que j'aie pu éprouver le besoin d'aller me réfugier dans cette carcasse antédiluvienne. La peur et la menace évanouies, je pouvais désormais me reprocher mon imprudence. J'avais de la chance d'en être sortie sans rien de plus grave qu'un coup de froid.

“Comment tu te sens ? a demandé Charlene alors que nous descendions les escaliers.

— Super, j'ai dit. Bien”, ai-je corrigé en remarquant son regard surpris.

Le repas a été étrange. La police ainsi que le médecin qui s'appelait apparemment Dr Alfred ont dîné avec nous. Nos macaronis au fromage et au thon n'ont pas semblé les réjouir. Ils ont pris leur assiette en jetant un regard circulaire à la cuisine avec ses chaises dépareillées, ses tasses ébréchées et ses ustensiles tordus, le tout renvoyant – pour

moi – l'écho agréable de la vie de dortoir. Mick a mangé de bon cœur, enfournant de grandes fourchetées de pâtes. Quant à moi, j'ai mangé le double de ma part habituelle. Forest et Galen ont engagé une conversation polie avec nos invités. Charlene avait l'air anxieuse, ses yeux sombres plus écarquillés que d'ordinaire, un cerf pris dans des phares. Lucy n'était pas là.

Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre que les deux policiers n'étaient pas du tout de la police – il s'agissait d'agents fédéraux. Les îles étaient un sanctuaire naturel protégé dont le statut était défini par le Congrès. En conséquence de quoi, elles entraient dans la juridiction des hommes en noir. Cela m'intriguait. Je n'avais jamais rencontré d'agents gouvernementaux et je les aurais crus plus raffinés, ou au moins attrayants. Ces deux-là formaient un duo bancal, un mâle alpha accompagné d'un mâle bêta. Ce dernier était un jeune affublé d'une barbe châtain terne sans grand effet. L'autre était un type à la peau tannée par le bronzage, un treillis de rides sur le front.

D'un commun accord, nous n'avons pas abordé le sujet qui nous occupait tous. Andrew avait été exhumé de son tombeau aquatique et reposait à présent dans un frigo à bord de l'hélicoptère ; c'est tout ce que j'avais pu tirer de Charlene pendant que nous descendions l'escalier. Au lieu de quoi, nous avons passé le repas à parler de la pulsation de San Francisco. Galen a semblé très bien s'y connaître en droit, aussi. (Mais bien sûr, Galen s'y connaît en *tout*.) Mick a participé à la conversation et ils ont évoqué quelques affaires qui avaient fait la une des journaux ces deux dernières années.

Je suis restée silencieuse. Alors que je me resserrais en pâtes, je me suis demandé pour la première fois ce qui était vraiment arrivé à

Andrew. Bizarrement, je ne m'étais pas encore posé la question. Mon soulagement avait été si violent que ce qui l'avait causé ne m'avait pas paru important.

On avait découvert son cadavre à onze heures du matin, ce qui suggérait qu'il avait fait une promenade matinale. Cela ne lui ressemblait pas – mais on avait vu des choses plus étranges. Peut-être que pour une fois il était parti effectuer une petite étude sur le terrain. Peut-être qu'il était trop pris par ce qu'il voyait dans ses jumelles pour faire attention où il mettait les pieds. Personne n'avait été témoin de l'accident, ce qui n'était pas vraiment surprenant. Galen et Forest avaient pris le bateau, Mick était perché dans le phare, Lucy et Charlene travaillaient près de l'anse des Brisants. J'étais au lit, endormie. Il n'avait fallu qu'une poignée de secondes pour qu'Andrew dérape, s'assomme sur les rochers et se retrouve à la baille.

Après dîner, les deux agents nous ont réunis dans le salon. Nous avons pris nos places habituelles : sur le canapé, dans le fauteuil, sur quelques vieux oreillers miteux éparpillés sur le tapis. Les agents, eux, sont restés debout. Je me suis demandé si c'était intentionnel ; il nous fallait lever les yeux pour les regarder. Mains sur les hanches, l'agent alpha s'est lancé dans ce qui ressemblait à un discours tout prêt, tenu de nombreuses fois auparavant.

“Vous avez eu une dure journée, a-t-il dit. Toutes mes condoléances. Vous vous en doutez, il va nous falloir recueillir un maximum d'informations avant de retourner en Californie. La procédure est la...”

Il s'est tu. Une porte s'était ouverte. Je me suis tournée pour voir Lucy émerger de sa chambre. Elle avait les yeux cernés de rouge. La couverture qui lui enveloppait les épaules traînait par terre.

“Pardon”, a-t-elle murmuré. Son regard s'est appesanti sur la place vide à côté de moi sur le canapé, mais un instant plus tard, elle se laissait maladroitement tomber au sol, à côté de Forest. Son arrivée était aussi cérémonieuse qu'une entrée en scène. Tout le monde l'observait. Elle avait même fait dérailler les manières bureaucratiques de l'agent alpha. Il s'est gratté la joue avant de reprendre : “Galen ici présent – M. McNab, devrais-je dire – a proposé de nous laisser sa chambre pour les interrogatoires. Nous y aurons un peu plus d'intimité. Je vais demander à chacun de vous de...”

Galen l'a interrompu. “Vous connaissez la cause du décès ?

— Je vous demande pardon ?

— La cause du *décès*.”

Le Dr Alfred a répondu. Assis sur une chaise dans le coin, il a levé les yeux de son bloc-notes. “Noyade. Écume dans les poumons. Hémorragie pétéchiiale. Aucun doute.”

Un frisson quasi invisible a parcouru Lucy. J'ai vu Forest tendre la

main vers elle. Puis il a changé d'avis.

“La blessure à la tête ? a demandé Galen. La cheville cassée ? Elle était cassée, non ?

— La chute, a dit le médecin. Ce sont des conclusions provisoires. J'en apprendrai davantage à l'autopsie.

— Il y aura une autopsie, alors ?

— Oh oui.”

Une fois de plus, Lucy a frissonné. C'était un mouvement convulsif, comme un chien qui s'ébroue.

“Et l'heure de la mort ?” a demandé Galen.

Le Dr Alfred a jeté un coup d'œil à l'agent alpha qui a acquiescé de manière à peine perceptible. Le médecin a plissé les lèvres et dit : “Entre minuit et deux heures cette nuit, d'après la température du foie. Selon mes estimations.”

Et là, il m'est arrivé quelque chose. Avant même que j'aie le temps d'intégrer ses paroles, j'ai senti la pièce pivoter. Le plancher s'est dérobé sous moi. J'en ai presque eu le souffle coupé. Je ne le contrôlais pas.

Quelqu'un parlait – Forest, qui posait une question technique. Autre chose au sujet de la cheville d'Andrew. Mick levait la main comme un écolier. Ils étaient biologistes, après tout, le sang et les blessures les laissaient de marbre, seuls les intéressaient les mécanismes et les spécificités de la mort. Ils pratiquaient cette gymnastique de l'esprit depuis des années. La distance clinique. Le détachement émotionnel. Les faits, pas les émotions.

Mon esprit partait en capilotade. Andrew était dehors à minuit. J'étais dehors à onze heures. J'étais restée dans la maison du garde-côte au moins une demi-heure. Même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé que mon trek au bout de la nuit puisse avoir le moindre lien avec la mort d'Andrew. Les deux événements avaient semblé complètement déconnectés. Je m'étais rendue à la maison du garde-côte. Il était sorti se promener. Et j'avais cru à une promenade matinale longtemps après l'aube.

Je respirais curieusement, l'air étouffé dans ma poitrine. En quittant le refuge la nuit dernière, à

l'heure fatale, j'avais été consciente de prendre des risques. J'avais accepté de me perdre, d'aggraver ma grippe, et même de tordre ma cheville déjà fragilisée. Mais visiblement, le risque était plus grand encore. Jamais de ma vie je n'aurais pris le risque de croiser Andrew seule. Nous avions été des navires dans la nuit, nous ratant à quelques minutes près. La nausée m'a reprise, et pendant un moment j'ai bien cru vomir sur les chaussures de l'agent bêta. Mais j'ai réussi à me retenir. J'ai respiré profondément et je me suis assise bien droite.

“... cassée, ça ne fait aucun doute, a dit le Dr Alfred. Le tibia droit.

C'est arrivé avant la mort, mais à peine. Je dirai que l'os a été fracturé quelques minutes avant. Ce qui serait cohérent avec une chute.

— Il portait des marques de griffures, est intervenu Forest. D'où peuvent-elles venir ?

— Oh, la plupart des victimes de noyade en ont, a dit le médecin. Le corps flotte sur le ventre, et les bras raclent le fond. C'est commun d'en voir. Elles sont infligées après le décès."

Puis l'agent alpha s'est éclairci la voix.

"Comme je le disais, il nous faut regagner rapidement le continent. Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous comprendrez que tout ça n'est pas très orthodoxe. Normalement, nous procéderions différemment. Mais ici, sur les îles..." Il a inspiré en jetant un regard circulaire peiné. "Nous vous demanderons de vous présenter chacun votre tour." Il a indiqué Lucy, sa couverture toujours autour des épaules. "Miss Crayle, je crois que nous commencerons avec vous."

Dehors, le ciel s'assombrissait progressivement. L'horloge émettait son tic-tac dans le coin. Une brise a fait vibrer les vitres et la porte d'entrée s'est balancée dans un grincement arythmique. D'ordinaire, c'est l'heure à laquelle on s'apprête à se coucher. On se serait chamaillés pour savoir qui irait prendre sa douche en premier avant qu'il n'y ait plus d'eau chaude. Forest aurait pu accuser Mick de lui voler son dentifrice. Galen se serait peut-être installé à la table de la cuisine, le menton sur le poing, étudiant le tableau des marées.

Mais ce soir-là, nous sommes restés cloîtrés dans le salon. L'atmosphère était à la fois molle et tendue. La rumeur des voix filtrait par le plafond. En temps normal, j'en étais sûre, les agents fédéraux auraient consacré des heures, voire des jours à collecter ces informations. En temps normal, ils n'auraient pas dîné avec des témoins avant de prendre leur déposition dans une chambre à coucher. Mais comme d'habitude, les îles avaient tout compliqué. Le temps était précieux ; l'espace limité. Les agents ne pouvaient pas nous inviter à passer les voir à leur bureau une fois remis du choc. Ils ne pouvaient pas envisager de revenir pour une conversation au débotté. À moins de vouloir encore utiliser l'hélicoptère – à moins que nous ne voulions passer douze heures aller-retour sur le ferry – il fallait que tout soit réglé sur-le-champ.

La tension affectait chacun de manière différente. Nos éventuelles conversations étaient restreintes par la présence du médecin resté dans son coin, griffonnant sur son bloc-notes. Mick regardait le coucher de soleil à la fenêtre. Charlene était par terre, affalée contre le mur et je ne l'avais jamais vue aussi

pâle. Ses taches de rousseur ressortaient comme des grains de sable

pris dans un bloc de glace. Elle n'avait pas dit un mot depuis le dîner. Forest, lui, était fébrile. Il faisait les cent pas comme un père pendant l'accouchement de sa femme. Il se déplaçait si rapidement que je me disais sans cesse qu'il allait finir par se prendre le mur. Mais au dernier moment, il pivotait sur ses talons. Je n'ai jamais bien compris Forest. Des émotions très fortes le traversent, visiblement, mais impossible de dire s'il s'agit d'angoisse, de colère, ou de plaisir morbide.

Autrefois, je croyais qu'il n'existait que deux états mentaux : la veille et le rêve. Le premier est conscient, logique, sain. Le second est chaotique, étrange. Je ne les avais jamais confondus. Mais ces derniers jours, il me semblait en avoir découvert un troisième : une brume crépusculaire située entre les deux premiers. Dans ce royaume de pénombre, tout ce qui m'entourait ressemblait à la réalité que j'avais toujours connue. L'océan et le ciel se rejoignaient sur une ligne précise. La gravité était toujours de mise. Les lois du quotidien s'appliquaient sans relâche. Et pourtant, les monstres rôdaient. Le viol, la noyade, Andrew lui-même – tout cela appartient au pays des cauchemars. Impossible de distinguer l'état de veille de celui du rêve. Désormais, la lune, le refuge et Mick posté à la fenêtre étaient les éléments joyeux du monde éveillé. Mais les agents fédéraux, l'hélicoptère, et le cadavre d'Andrew avaient surgi d'un mauvais rêve.

Galen a fini par se lever. Il m'a jeté un regard inquisiteur que j'ai fait semblant de ne pas remarquer. Il s'est approché du Dr Alfred.

“Et donc, vous allez ordonner une autopsie ?

— Bien sûr.

— J'avoue que je ne vois pas pourquoi. Pour moi, ça a tout l'air d'une mort accidentelle.”

Le Dr Alfred a reposé son crayon d'un geste impatient. “Il y a un tas de façons d'interpréter les données que nous avons. Mieux vaut éviter les conclusions trop hâtives.

— Pourtant, dans ce cas précis, il n'y a qu'une interprétation possible.

— Pour parler simplement...” a commencé le Dr Alfred.

Dans la foulée, du bruit nous est parvenu des escaliers. Lucy descendait. Elle n'avait plus la couverture sur le dos et sans cette grande cape elle paraissait plus petite que d'habitude. En temps normal, elle avait des hanches solides, mais sa carrure semblait avoir rétréci comme une poupée passée à la machine. Elle gardait la tête baissée, ses cheveux lui tombaient sur le visage, et elle s'est glissée dans sa chambre sans nous adresser la parole.

“Monsieur Audino ? a lancé une voix depuis l'étage.

— C'est moi, a dit Mick. Bon sang ce que c'est affreux.”

Le reste de la soirée s'est déroulé de la sorte. Nous avons été appelés

un par un. Le recours à notre nom de famille rendait l'ensemble solennel. Mick est redescendu au bout de quelques minutes. Il m'a lancé un clin d'œil réconfortant, puis s'est emparé d'un livre qu'il s'est mis à lire. Forest a pris sa suite – M. Cohen, devrais-je dire. Puis on a appelé Charlene – Miss Westerman, donc.

Je me suis levée et me suis approchée de la fenêtre. La colline au Phare tranchait sur un ciel d'aquarelle. La silhouette de quelques rochers ressortait

comme des taches d'encre. Deux oiseaux de mer poussaient leurs cris rauques, se répondaient comme un couple marié engagé dans une prise de bec bien rodée. La mer rugissait. Le tic-tac de l'horloge lançait comme des coups de tonnerre. Le médecin s'assoupissait, le menton sur la poitrine. Ses lunettes glissaient sur son nez, millimètre par millimètre. Je me suis demandé si ça valait la peine de le réveiller ou s'il fallait laisser l'inévitable arriver en espérant que la monture fragile ne se brise pas en tombant.

Bientôt, Galen a succombé à ses habitudes. Assis à la table, il a sorti un petit carnet vert. Murmurant pour lui-même, il a pris des notes. Mick est monté se coucher. Forest l'a suivi. J'ai entendu des pas dans le couloir. Ça a glouglouté dans les tuyaux – dents lavées, chasse d'eau tirée. Ils partageaient la chambre au bout du couloir et, pendant un moment, on a entendu des portes claquer et des bruits de pas traînants. Puis les deux lits ont couiné distinctement.

Mais j'étais complètement réveillée. J'ai touché la fenêtre, aussi froide et lisse qu'une couche de glace. Au loin, un oiseau de mer a poussé un dernier cri, il avait eu le dernier mot dans la dispute. J'ai à peine remarqué quand Charlene a regagné sa chambre près de la porte d'entrée.

Je pensais aux baleines. Récemment, Mick m'avait appris une chose intéressante. Les baleines à bosse sont connues pour leur vie de famille. Elles jouent avec leurs petits, ont un partenaire fixe, obéissent à un leader et chantent sans arrêt. Elles restent toujours ensemble. Mais avec les années, les baleiniers ont constaté un truc étrange. (Mick ne peut pas dire le mot *baleinier* sans grimacer. Il en sait long sur eux. Trop long.) Quand une baleine à bosse est harponnée, les autres s'éloignent et l'abandonnent. Pendant un temps, les marins ont cru que ces animaux étaient incapables d'affection. Ils sentaient le sang dans l'eau, entendaient les cris de douleur et n'apportaient ni aide ni réconfort.

Mais la réalité est plus complexe. Les êtres humains sont des créatures de vision. Les baleiniers s'étaient formé cette opinion parce qu'ils ne voyaient plus le groupe et pensaient donc que l'animal blessé avait été abandonné pour de bon. Mais Mick est mieux informé. Les baleines se repèrent au son et au toucher, sont sensibles au sonar et au

magnétisme. L'animal harponné sale la mer de son sang. Alors qu'on le remonte à la surface où un terrible destin l'attend, ses congénères le suivent à distance – restent dans les profondeurs, hors de vue des marins – et chantent pour lui. Ils l'accompagnent de leur chant jusqu'au bout.

“Excusez-moi”, a dit quelqu'un.

Je me suis retournée. L'agent bêta était derrière moi, la main tendue comme s'il était sur le point de me donner une petite tape sur l'épaule. De toute évidence, cela faisait un moment qu'il essayait d'attirer mon attention.

“Nous sommes prêts à vous entendre. Mademoiselle... Pardon...”

Il a cherché sur son écritoire à pince, passant un doigt sur une liste. J'ai soupiré. Personne sur les îles ne semblait capable de se rappeler mon nom.

“Elle s'appelle Miranda”, a dit Galen.

Sa voix était tranquille mais ferme, portant depuis la table où il était assis. Je l'ai regardé, consternée. Cela faisait un bail que je n'avais pas entendu mon vrai nom. J'ai failli ne pas le reconnaître. À l'expression sur mon visage, Galen a souri.

“Magnifique, a-t-il dit. Digne d'admiration.

— Quoi donc ?

— Miranda. C'est ce que ça veut dire.”

Tu seras peut-être surprise d'apprendre que je tire encore de la joie de ces îles. En vérité, je n'ai jamais rien aimé autant que cet endroit. (À part toi, bien sûr.) Tous les matins, je sors du lit et je souris involontairement au paysage. C'est un dessin au fusain qui va de la tache noire au gris cendre. Le rivage écroulé. Le granit des îlots proches. La déroute éclair des souris. Les nuages vaporeux. Les phoques à la teinte ardoise. Les baleines qui voguent au large comme des sous-marins. C'est un monde dénué de couleur, et pourtant, je lui trouve la beauté d'un arc-en-ciel. Mon affection pour les îles s'est encore approfondie ces dernières semaines. J'en suis venue à dépasser l'aspect sinistre ou sauvage de l'archipel. Ce lieu me nourrit, me protège.

Je le vois comme ça depuis la nuit où Andrew m'a agressée. Mes soi-disant amis et compagnons n'étaient pas là pour moi. Personne n'a pris ma défense. Galen a bu à s'en abrutir. Charlene a mis ses écouteurs sur les oreilles et cessé d'écouter. Mick et Forest ont vidé les lieux pour m'abandonner complètement. Et Lucy dormait. Andrew aimait se moquer d'elle parce qu'elle tombe comme une masse. Ça arrive soudainement, parfois en plein milieu d'une phrase. L'énergie débordante qui l'anime lui pompe tellement de jus qu'elle sombre dans un quasi-coma jusqu'au matin. (Apparemment, les colibris fonctionnent de la même façon. Le jour, leurs ailes se floutent dans l'agitation et leur cœur bat à plusieurs pulsations par seconde. La nuit, ils entrent dans une hibernation temporaire. Leur cœur ralentit à un battement par minute.) Lucy le colibri a dormi pendant tout le temps qu'a duré ma séance de torture.

Mais les îles, elles, veillaient. Les îles écoutaient.

J'imagine souvent la mort d'Andrew. À vrai dire, ça me plaît d'y penser. Les îles ont prêté attention comme personne. Elles m'ont protégée quand personne d'autre ne voulait le faire. Andrew m'a fait du mal, alors les îles ont réglé le problème. Elles l'ont fait disparaître.

Dernièrement, j'ai observé les autres. Pour une fois, c'est moi la biologiste et eux les spécimens. Chacun a réagi différemment à la mort d'Andrew. Mick est devenu plus bruyant, plus jovial. L'intensité de sa bonhomie en est presque douloureuse. Charlene, à l'inverse, s'est renfermée sur elle-même. Elle a toujours été silencieuse – les autres l'intimident – mais là, elle fait tapisserie. Il m'est arrivé plus d'une fois d'entrer dans une pièce vide, de m'y installer avec un livre et de frôler

la crise cardiaque une demi-heure plus tard quand une toux ou un soupir derrière moi m'indiquait que Charlene était là depuis le début. En train de m'observer ou perdue dans ses pensées, je ne saurais trop dire.

Pour sa part, Forest s'est transformé en automate. Sa concentration à toute épreuve s'est encore démultipliée. Nous sommes en décembre, il fait froid et il pleut. Il ne reste que quelques semaines avant que les derniers requins ne repartent vers des climats plus chauds. J'entends le réveil de Forest sonner à trois heures du matin. Mick, qui partage sa chambre, n'arrête pas de se retourner dans son lit, et le grincement des ressorts renvoie un écho dans le couloir. Le soleil n'est même pas levé que Forest veut être à son poste dans le phare.

Et Galen – pauvre Galen – il a l'air un peu perdu. Je me rends compte pour la première fois que c'est un homme dans la soixantaine, donc deux fois plus âgé que tous les autres ici. Il est devenu distrait. Il donne parfois l'impression qu'il est sur le point de me poser une question, mais change d'avis et détourne le regard. Je l'ai vu qui tournait en rond dans la cuisine à la recherche de ses lunettes de lecture sans s'apercevoir qu'elles étaient perchées sur son front. Il s'arrête en plein milieu d'une histoire, me regarde.

Si j'avais de l'imagination, je dirais que dans ces moments il entend la mort lui parler. La mort n'a jamais été aussi présente pour nous sur les îles Farallon qu'en ce moment. Il n'y a pas si longtemps, elle était comme le bruit de l'océan diffusé par l'arrondi d'un coquillage – distante, vague, à moitié fantasmée. Elle est désormais sur le devant de la scène. À la table du petit-déjeuner. Dans les silences d'une conversation de tous les jours. Elle s'éternise à la fenêtre le soir. Galen est peut-être distrait par cette silhouette dans son grand manteau, à peine devinée à la limite de son champ visuel. Un fantôme supplémentaire dans ce refuge déjà surpeuplé.

Les jours raccourcissent. Les constellations se sont déplacées, les signes de l'automne passent sous l'horizon, les étoiles hivernales brillent avec plus

d'empressement. La mer aussi paraît différente. Les îles sont au bord d'un plateau continental. À l'ouest, l'océan sombre dans des profondeurs abyssales. Les orages arrivent à présent de ces eaux plus vastes. Ils ne durent pas ; ce sont des squales vifs et vicieux qui ont arraché toutes les feuilles à nos deux arbres. La pluie tambourine contre le refuge et imprègne la véranda. Nous avons tous pris l'habitude de porter un poncho, même quand le ciel est dégagé, au cas où.

Je m'attends encore à ce que Lucy s'en aille. Je suis même fascinée qu'elle ne soit pas déjà partie – qu'elle ne soit pas montée dans l'hélicoptère avec les agents fédéraux pour s'enfuir sans un regard en

arrière. Au contraire, elle travaille dur. Elle s'est donné pour mission de battre le record de baguage d'oiseaux. Elle ne mange pas ; elle dort à peine. Son énergie de colibri semble plus précaire. Le mécanisme qui la fait avancer tourne clairement au-dessus de ses capacités. Je sens déjà la fumée monter des rouages surchauffés. Chaque soir, Lucy continue de frotter et de lessiver la maison ; je me suis réveillée une nuit alors qu'elle passait l'aspirateur. Elle astique les couteaux et essuie les comptoirs comme si la saleté et la poussière étaient des manifestations physiques de son chagrin. En éradiquant la moisissure, en rendant chaque surface rutilante, peut-être pourra-t-elle laver son âme de toute souffrance jusqu'à la rendre étincelante.

Il y a quelques jours, j'étais allongée dans mon lit, réveillée. J'avais encore rêvé des baleines – leur poids qui se dérobe, leur chant extraterrestre. Le soleil se levait. Ma chambre regorgeait de lumière. J'avais pris l'habitude d'aller me percher dans ma chambre comme une araignée sur sa toile, et de déterminer où se trouvaient les autres en fonction des mouvements sur le plancher, du bruit des voix. Aujourd'hui, il y avait quelqu'un dans la cuisine. J'ai entendu le raclement d'une chaise. Quelqu'un préparait du café ; une odeur terreuse m'est parvenue par les escaliers. Forest et Galen étaient dehors. Je les entendais qui s'interpellaient.

En me levant, j'ai vu le bout de papier glissé sous ma porte. D'un côté, mon nom rédigé en capitales. *MELISSA* – mon nom d'ici. De l'autre côté, il était écrit : *Lucy Crayle aimerait que tu assistes à la cérémonie en souvenir d'Andrew Metzger. Elle se tiendra vendredi au coucher du soleil.*

Je l'ai lu deux fois. Je me suis imaginé Lucy découpant une feuille de papier ; je voyais un trait fin au crayon qui l'avait aidée à mesurer. Elle avait donc fabriqué des invitations officielles pour chacun de nous. J'ai pensé tout à coup qu'elle n'assisterait pas au véritable enterrement d'Andrew. Sa famille vivait dans le Maine, et le voyage serait trop long, trop coûteux. Elle était parvenue à cette solution. Je suis restée là un long moment, le carré de papier à la main, la gorge serrée.

Une certaine excitation régnait cet après-midi. Mick, Forest et moi avons marché jusqu'au Téton – un promontoire rebondi sur la rive nord – pour aller observer un groupe de baleines grises qui jouaient. La journée était glaciale. J'ai installé mon trépied sur le plateau. Le granit semblait particulièrement friable, glissant et se décomposait sous mes

pas comme de la glace en train de fondre. Je me suis penchée en avant, l'œil sur le viseur et j'ai éprouvé ce mouvement interne que

j'éprouve toujours dans ces moments-là – le corps qui disparaît, les organes sensoriels diminués, uniquement consciente des couleurs, de l'exposition, de la lumière.

Les baleines grises étaient d'humeur conciliante. Le groupe comptait entre dix et douze cétacés et elles avaient l'air de jouer. J'ai réussi à attraper les fanons brillants à l'intérieur d'une grande bouche. J'ai pris une photo de plusieurs queues s'élevant ensemble dans les airs, provoquant une gerbe de gouttelettes pareille à un tsunami. Les animaux portaient bien leur nom et étaient d'un gris sombre moucheté de blanc comme un ciel nuageux. Pour la première fois, j'ai pu obtenir ce que je voulais des baleines. Montrer leur taille. Les colonnes de vapeur de leur souffle. Leurs énormes nageoires. Leur élégance. Leur mystère.

Mick et Forest se tenaient au bord de l'eau. J'avais l'impression qu'ils se disputaient. Mick avait le journal de bord à la main. Forest avait fait de lui son assistant pour prendre des notes. Ça marchait comme ça, sur les îles. Personne ne restait oisif. Chaque biologiste avait une saison durant laquelle se concentrer sur son domaine de compétence (quand son animal régnait sur les lieux) et celles où il ou elle devait aider ses collègues (quand son animal était absent). L'été, Forest, le spécialiste des requins, était au poste de commandement. Galen et lui lançaient leurs ordres et nous autres nous empressions d'obéir. Mais l'automne avait vu le retour des baleines, et l'hiver laissait place à la saison des phoques qui serait suivie par la saison des oiseaux. Chaque biologiste avait droit à son quart d'heure de gloire. C'était le moment pour Mick de faire des étincelles.

À cet instant, l'une des baleines grises a décidé d'effectuer un "saut de reconnaissance". Mick m'avait déjà décrit ce comportement, mais je ne pensais pas en être témoin un jour. L'animal a sorti sa tête monstrueuse de l'eau. Il s'est élevé verticalement, d'environ trois mètres dans les airs. Puis il s'est mis à tourner. Il a pivoté sur lui-même comme une vieille enseigne de barbier. Appareil photo à la main, je l'ai mitraillé joyeusement. Je savais ce qu'il faisait – il étudiait les alentours – mais il y avait tant de beauté et d'étrangeté dans ce mouvement que le temps d'une seconde j'ai eu l'impression que cette baleine dansait pour moi. Elle se donnait en spectacle pour être prise en photo.

J'ai entendu un cri. Mick agitant la main dans ma direction. Forest semblait s'être blessé ; il était plié en deux et se tenait le mollet en grimaçant.

"Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je crié.

— Il a perdu l'équilibre, a dit Mick. Il ne m'écoutait pas.

— C'est bon, commence pas", a lâché Forest.

Je me suis précipitée, mon appareil rebondissant sur ma poitrine. La jambe de pantalon de Forest était barbouillée de rouge cramoisi. Il avait laissé des traces sur les rochers, marquant son chemin avec son sang.

Postés de part et d'autre, Mick et moi lui avons servi de béquilles de fortune. Un bras passé autour de la taille de Forest, je sentais sa minceur. Cet homme est aussi épais qu'une planche de surf. Sa musculature noueuse se contractait sous mes doigts. Ses côtes étaient des barres de fer. Il a boité et grimacé pendant que nous le ramenions à la maison.

De retour au refuge, Mick lui a fait des points de suture. Une piqûre d'anesthésique, puis du fil et une aiguille. Je connaissais la marche à suivre. Il s'était passé la même chose pour moi. Forest était assis à la table et lisait un livre, les jambes tendues, pendant que Mick le recousait, des lunettes de lecture perchées sur le nez. Forest a tourné une page. Mick travaillait en silence. Je n'arrivais pas à dire si Forest se désintéressait vraiment du soin apporté à sa blessure – étant habitué aux points de suture et aux cicatrices, ce n'était pas la peine de regarder – ou s'il avait besoin de s'occuper l'esprit parce qu'il avait peur des seringues et du sang.

Je me sentais moi aussi étrangement détachée. La vue de cette entaille pulpeuse, le filet de rouge – j'ai trouvé tout cela plus intéressant que bouleversant. J'étais contente que Forest soit blessé. Abîmé plutôt que mort. Il commençait déjà à guérir. Il était sonné, selon l'expression de Mick. Les îles étaient dangereuses, mais pas forcément mortelles.

Enfin, Mick s'est penché en avant et a coupé le fil avec ses dents.

“Fini.

— Merci”, a dit Forest.

Il a baissé les yeux vers sa blessure. Il a fait tourner sa cheville, dévoilant les dents dans une grimace de malaise.

J'imagine que c'est notre façon de savoir que nous sommes en vie : en continuant d'éprouver de la douleur.

C'est ta mort qui a fait de moi une photographe de nature.

J'ai toujours voulu être artiste. Je n'ai jamais eu le moindre doute à ce sujet. J'ai besoin de prendre des photos du monde qui m'entoure comme une baleine a besoin de remonter à la surface pour respirer. D'aussi loin que je me souviens, la beauté a été mon moteur. J'ai du talent ; cela ne me gêne pas de le dire. La photographie était une évidence. La nature était l'élément imprévisible.

Si j'avais été quelqu'un d'autre, j'aurais pu me faire les dents sur des photos de nouveau-nés et d'anniversaires. J'aurais pu photographier des mariages ou devenir portraitiste. Ça m'aurait sûrement rendue heureuse. La beauté est dans l'œil de celui qui regarde, après tout. L'appareil n'est rien de plus qu'un œil qui garde la trace de ce qu'il voit. J'aurais pu dénicher la beauté dans une vie ordinaire. J'aurais pu me sédentariser. J'aurais pu avoir la tranquillité et la stabilité. J'aurais pu arracher de l'art au royaume du visible.

Mais tu es morte. Cela a tout changé. Ta mort m'a fait ricocher sur la planète comme un caillou sur un étang. Une nomade. Une âme perdue.

Pendant la majeure partie de ma vie, c'est le voyage qui m'a passionnée plus qu'une destination en particulier. Ça m'a toujours été égal de savoir où j'allais atterrir du moment que c'était nouveau. J'aime me sentir déracinée. J'aime les avions et les bus. J'aime me réveiller sans être sûre de l'endroit où je me trouve. J'aime ne rien posséder ou presque. Six appareils photo (plus que cinq, maintenant). Un posemètre. Un trépied. Un manchon de chargement. Deux jeans. C'est tout.

J'apprécie également ce que le voyage fait à mon esprit. Mon bagage mental est aussi spartiate et bien organisé que ma valise. Je n'ai pas d'histoires d'amour, que des rencontres brèves et ardentes. Je n'ai pas d'amis, que des collègues. Chaque nouvel attachement est fourni avec une date de péremption. Ce qui me convient.

Après tout, je t'ai toi. Tu me connais mieux que personne. De ton vivant, je t'aimais avec toute la passion d'une fille pour sa mère. Depuis ta mort, je t'écris sans relâche. Je t'ai tout raconté. Je n'ai rien omis. Je n'éprouve pas le désir de me lier à ceux qui m'entourent – braver ces moments gênants où on apprend à se connaître, trouver le point d'équilibre de la relation, calibrer le degré d'intelligence et de compassion de part et d'autre, avancer difficilement vers des

expériences partagées, se murmurer des secrets, s'attacher. Je n'ai jamais eu à me préoccuper de tout ça. Pas tant que je pouvais t'écrire.

Ta mort m'a appris ce qui arrive après l'amour. Ça ne m'intéresse pas de vivre à nouveau une aussi grande perte.

Alors je suis partie, toujours plus loin. Je suis arrivée ici.

Je me suis surprise à y réfléchir aujourd'hui pendant une conversation avec Mick.

J'avais prévu de rester au refuge, pour lire, faire la sieste par intermittence. Le sommeil et moi nous sommes joyeusement réconciliés. La moindre surface horizontale semble me murmurer à l'oreille, m'inciter à m'allonger et à me reposer une minute, ou bien une heure. Le temps est toujours aussi fluide, j'ai du mal à en garder la trace, mais ça va mieux, ça devient plus clair.

Mick avait des projets. J'étais étendue sur le canapé, un livre sur les genoux quand il s'est approché. Je me sentais un peu nauséuse, sans doute à cause de la nourriture. Comme d'habitude nous avions ingurgité des produits d'origine douteuse à la date de péremption encore plus douteuse. Le dîner de la veille était composé de pois chiches en conserve et de Spam, saupoudrés de champignons en conserve pour faire bonne mesure. Les radiateurs cliquetaient, me réchauffaient les orteils. Des particules de poussière tourbillonnaient dans l'air. Quelque part à proximité, une souris grignotait et grattait l'intérieur du mur. Avec toute la galanterie d'un soupirant réclamant d'inscrire une danse sur le carnet de bal de sa dulcinée, Mick m'a demandé de l'accompagner. Je me suis redressée, repoussant les mèches de cheveux de mon visage.

“Oui, bien sûr”, ai-je dit.

Il a donné un petit coup de pied dans le tapis. “Si je ne sors pas d'ici, je vais péter un câble pour

de bon. Tout le monde travaille. La barque prend l'eau. Une catastrophe. Galen et Forest sont partis réparer ça. Ils ont emmené Charlene avec eux. Quant à Lucy... elle est occupée. Tu dois venir avec moi. Il n'y a que toi.”

J'ai levé une main.

“Tu n'as pas besoin de me convaincre. Ça roule !”

Une heure plus tard, je frissonnais dans mon manteau. Le *Janus* naviguait sur des vagues de la taille et de la forme des dunes du désert. Le mouvement de houle, la force du courant semblaient me faire perdre encore plus l'équilibre. Je me suis cramponnée au bastingage pour ne pas passer par-dessus bord. Mick ne s'apercevait de rien. La courte distance mise entre le refuge et nous avait suffi à le redynamiser. Nous nous dirigeons vers l'Asie, laissant l'archipel dans

notre sillage. La chaîne d'îlots était redevenue minuscule. C'était déconcertant. Ces derniers mois, ces côtes avaient représenté pour moi le monde entier, les frontières de l'univers connu. Mais depuis ce nouveau poste d'observation, les îles paraissaient toutes petites, sans substance, comme une rangée de canards en plastique sur le rebord d'une baignoire.

“Viens t'asseoir près de moi”, a crié Mick. Il était à la barre et manœuvrait d'une main experte. J'ai titubé jusqu'à lui et me suis effondrée sur le banc. J'aurais aimé penser à prendre un chapeau. Un bonnet chaud qui m'aurait protégée un peu de l'air glacial.

“Je ne vois pas de baleines, ai-je dit.

— Elles vont venir”, a-t-il répondu sereinement. Puis il m'a regardée de plus près, les yeux plissés. Il m'a observée des pieds à la tête.

“Quoi ?

— Mel, a-t-il dit lentement. Tu n'as pas emporté ton appareil.”

J'ai tendu la main vers la courroie d'ordinaire passée autour de mon cou comme un médaillon adoré. J'avais apporté six appareils sur les Farallon. L'un d'eux a péri, comme tu le sais. Mort et enterré. Par la suite, j'ai utilisé les cinq autres à tour de rôle, selon mon humeur, les circonstances. Bijou, par exemple, est une chambre. Chaque fois que je m'en sers, je dois donc transporter un équipement lourd et encombrant sur les rochers – mon trépied, mes boîtes de films protégés de la lumière, mon manchon de chargement, mon posemètre. Chaque cliché exige de la préparation. Je me glisse sous le voile noir. Le reste du monde disparaît, ses bruits sont étouffés, effacés par le tissu. Je respire cet air qui sent le renfermé. Il y a un moment où seule l'image et moi existons – un rectangle brillant, l'horizon renversé, une méditation sur la vision et la lumière. Je n'aurais jamais emporté Bijou sur un des bateaux. En temps normal, j'aurais pris un de mes appareils numériques – Gremlin ou Face de Morue. Mais à cet instant, je n'avais aucun de ces précieux instruments avec moi.

“C'est comme s'il te manquait un bras, a dit Mick.

— Je me sens toute nue.”

Il a émis un petit hennissement. “Sans parler que tu pourrais avoir des ennuis. J'imagine que quelqu'un te paye pour être ici. Ils vont être furax que tu aies raté les baleines.”

Il a tourné la barre, nous avons gîté à bâbord, et mon estomac aussi s'est à moitié retourné. Mick a froncé les sourcils, le front tout plissé. Il avait l'air de tenir une difficile conversation dans sa tête.

“Qu'est-ce que tu fais ici, en fait ?

— Tu ne m'as jamais posé la question. Personne ne me l'a posée, d'ailleurs. Sauf Galen.

— Je te la pose maintenant.”

Il s'exprimait sur un ton agressif, presque suspicieux. Je l'ai regardé, surprise.

“Très bien. En général, on me propose un travail. On m'envoie dans un endroit précis pour obtenir des images précises. J'ai tout vu ou presque – la montagne, l'Arctique, le désert. Mais cette fois, c'est moi qui ai choisi. C'est moi qui voulais venir ici. Personne ne me l'a demandé. Je me suis organisée toute seule.

— D'accord.

— J'ai fait une demande de bourse pour un projet personnel. Les îles ne coûtent pas bien chères. C'est l'une des destinations les moins chères que je connaisse. Je vais devoir rogner un peu sur mes économies, mais c'est tout. Il y a une galerie à Washington où je pourrai exposer mes photos à mon retour. Je ferai la tournée des foires d'art habituelles, aussi. Et j'arriverai peut-être à publier un livre. J'ai eu de la chance. Je passe rarement autant de temps quelque part.

— Les poux d'oiseaux. Pas d'eau chaude. Le Spam. Elle en a de la chance, Souricette !

— C'est ce que je voulais”, ai-je dit en regardant les vagues.

Mick a acquiescé. Je me suis tue. J'aurais voulu continuer, mais je me suis aperçu que je ne savais pas trop comment l'expliquer.

Il y a un peu plus d'un an, j'ai vu ma première image de l'archipel. Au cours d'un après-midi

paresseux, je suis tombée sur une photo – et il ne m'en a pas fallu davantage. Le rocher de la Selle qui se découpait sur la mer. Des gerbes d'écume blanche contre les falaises. Les criques de pierre nue, comme le squelette d'une gigantesque créature marine morte depuis des lustres. J'ai contemplé l'image, abasourdie, fascinée. Elle aurait pu représenter la solitude. Cet archipel des Morts – il m'avait coupé le souffle.

Pour la première fois, j'étais attirée vers un ailleurs. Par le passé, c'était le mouvement en lui-même qui m'attirait. Partir de quelque part. Partir ailleurs, n'importe où, loin. Mais l'appel des îles a été reconnaissable entre tous. C'était magnétique. C'était gravitationnel.

Je ne pouvais pas expliquer ça à Mick. Et à vrai dire, je ne le comprenais pas moi-même. Il fallait que je vienne ici. Ça n'était pas plus compliqué que ça. Je ne l'ai jamais envisagé comme un désir ou un souhait ; c'était une obligation, un ordre. J'avais commencé à faire quelques recherches et tout ce que j'avais appris n'avait fait que redoubler mon envie d'y aller. Du brouillard à perte de vue. Du sang dans l'eau. Des biologistes grincheux. Cent mille souris. Des otaries qui donnent naissance à leur petit sur le granit. Des orages pareils au jugement dernier rendu par une divinité vengeresse. La saison des requins. Les bateaux qu'on mettait à l'eau grâce à une grue. Des morts mystérieuses. Le faisceau d'un phare lançant son appel dans l'océan

désert. Je voulais tout ça. J'étais une femme possédée. Je tombais amoureuse.

L'archipel était la réponse à une question dont j'ignorais que je la posais. C'était le foyer que je n'avais pas connu et que je cherchais depuis tout ce temps.

J'en soupire encore quand je repense au mal que je me suis donné pour venir ici. J'ai écrit une dizaine de courriers accompagnant mon cv où j'expliquais en détail combien j'aimais la nature, que je savais comment me comporter dans un sanctuaire marin. Les biologistes qui vivaient sur les Farallon étaient nourris et blanchis et on leur offrait également leur équipement. C'est tout. Ils se payaient en expérience et ne recevaient aucun salaire. Mais je n'entrais pas en ligne de compte dans ce maigre traitement alloué par l'État qui comprenait aussi l'électricité pour le refuge et les trajets du capitaine Joe. En tant que photographe, je ne remplissais pas les conditions requises. Les pouvoirs en présence – c'est-à-dire Galen, je le savais – voyaient d'un mauvais œil mon désir de vivre parmi ces scientifiques, qui risquait d'interférer avec leur vertueux labeur.

J'avais donc plaidé ma cause. J'avais caressé dans le sens du poil. Dans chaque enveloppe, j'avais fourré une dizaine de mes photos – arbres de la forêt pluviale, animaux rares, calotte glaciaire, tout ce qui pouvait jouer en ma faveur. J'avais expliqué que j'espérais inventorier, observer – ni toucher ni interférer. La photo, comme la biologie, était fondamentalement passive. J'avais rempli tellement de formulaires que j'aurais pu tapisser les murs de la maison de mon père avec. J'avais tout fait à part tomber à genoux et supplier.

Au bout de presque six mois, enfin, une lettre était arrivée au courrier, aussi douce qu'une brise d'été. Elle était enluminée de la signature de Galen.

Votre demande de résidence a été acceptée. Dans l'attente de vous rencontrer en personne.

“Il existe un marché pour ce genre de travail, en ce moment, ai-je dit. Les espèces en danger. Les lieux en voie de disparition.

— Pouf ! a dit Mick en agitant la main vers les îles.

— Le réchauffement planétaire. Le changement climatique. Si le niveau des océans monte d'un peu plus d'un centimètre, elles seront englouties.”

Il a acquiescé. “S'il est trop tard pour les sauver, on peut au moins en prendre quelques photos. Tu es un témoin de la fin des temps.”

Je me suis appuyée contre la rambarde.

“Je me suis dévoilée. Maintenant à toi. Pourquoi es-tu venu ici ?

— Ne me pose pas de questions et je ne te mentirai pas.”

J'ai ouvert la bouche et l'ai refermée. Son visage était une porte close.

Il y a eu un silence, le bateau régulièrement soulevé par les vagues. Mick s'est caressé le nez, pensif. J'ai à nouveau admiré sa crinière de cheveux en bataille, son front bombé, l'ossature forte de sa mâchoire. Aucun doute, c'était un beau spécimen humain. Je m'en rendais compte sans plus éprouver l'ombre d'un désir pour lui. La chronologie de ma vie était divisée en deux périodes distinctes : Avant Andrew et Après Andrew. Avant Andrew, j'avais le béguin pour Mick. Après Andrew, tout a changé.

Sans prévenir, Mick m'a donné un coup dans l'épaule.

"Wow !" a-t-il crié.

Tout en me frottant le bras, j'ai pivoté sur mon siège.

D'abord, j'ai cru que ça n'avait rien à voir avec une baleine. C'était gris et visqueux, de la taille d'un petit canot. Ça flottait à la surface. Nous étions assez loin pour que ça ne soit pas une menace immédiate. Elle avait la peau abîmée par les cicatrices et les bosses, les anafes qui formaient comme des verrues protubérantes. Pendant une ou deux minutes, j'ai cru qu'elle était morte – un éléphant mort, dérivant depuis l'Asie sur un étrange courant – mais elle s'est redressée. La queue est sortie de l'eau, une tapette à mouche fendue par le milieu. Un jet de gouttelettes est retombé comme de la pluie. La créature a expiré. L'évent sur son dos s'est ouvert et a craché de la vapeur. La brise a porté ce nuage vers nous. Pour être honnête, je n'ai jamais rien respiré de plus nauséabond. Une enfilade de toilettes portables exposées en plein soleil en serait encore loin. J'ai plaqué une main sur mon nez.

Mick a gloussé. "Que disait la reine Victoria ? « Cela ne nous amuse pas », non ?"

Et puis elles ont envahi l'océan. Partout où portait le regard, des corps gris apparaissaient, remontaient à la surface, lançaient un jet d'eau explosif. Le groupe dans son entier semblait reprendre sa respiration en même temps. Elles surgissaient dans une drôle de position, à l'envers, sur le côté. Les nageoires massives pivotaient. Les queues s'élevaient dans les airs avant de replonger. Pendant une fraction de seconde, je me suis demandé si je rêvais. La situation m'était familière, j'avais déjà été perdue en mer, encerclée par des animaux gros comme des maisons. Leur ventre était marqué de rainures profondes, strié comme le palais dans une cavité buccale. Contrairement aux requins, elles n'avaient pas d'aileron, si bien qu'il était difficile de différencier le haut du bas de leur corps. Curieusement, leur gueule n'exprimait rien. Pas de narines. Pas d'oreilles. De tout petits yeux. Certaines étaient d'une taille concevable – les plus jeunes, peut-être – tandis que les autres étaient trop formidables pour paraître réelles.

Leurs remontées et leurs plongées dérangent le flux organisé

des vagues. Les baleines à bosse se roulaient dedans et le bateau était ballotté d'avant en arrière. Où que je me tourne, il y avait un museau, un évent pour respirer, le contour d'une queue. Ces animaux avaient une peau topographique – cicatrisée, couturée, tachetée d'anatifes caillouteux. Elle donnait l'impression qu'un nouvel archipel était en train de se former.

Mick m'a débité sa leçon. Ce qui n'avait rien d'inattendu. Ces derniers mois, ils m'ont tous fait leur exposé ; ils ne peuvent pas s'en empêcher. Alimentation. Modes de reproduction. Anatomie. En général, Mick s'y prend plus gentiment que Lucy. Avec lui, je ne me sens pas ignorante. *Je le suis*, bien sûr. Mais Mick a une façon d'expliquer les choses comme s'il réfléchissait tout haut.

Il m'a expliqué que les baleines à bosse possédaient le répertoire musical le plus beau et le plus complexe de tous les cétacés. Il m'a expliqué qu'elles donnaient un nom à leurs petits, s'adressant à chacun d'eux par une progression harmonique spécifique. Je l'écoutais à peine. Il se passait tellement de choses. L'une des baleines a bâillé – tout notre bateau aurait pu tenir dans sa gueule – et j'ai vu les supports osseux des fanons. Elle a expulsé un panache humide qui est monté dans le ciel. Plusieurs

mètres de haut. Presque quatre. Mick m'a dit que le groupe parcourait des centaines de kilomètres en haute mer. Pourtant les baleines n'utilisaient pas de sonar, et ne s'aidaient pas non plus de la position du soleil – pas exclusivement, en tout cas. Le champ magnétique de la Terre n'est peut-être pas sans rapport. Personne ne sait exactement comment elles se débrouillent pour trouver leur chemin sans repères, sans plancher océanique visible, exclusivement entourées d'un bleu infini et vide.

À cet instant, une baleine a décidé d'effectuer un saut hors de l'eau. La tête, puis le corps et enfin la queue projetée dans les airs. Elle nous a caché le soleil. J'ai poussé un cri. Je n'ai pas pu me retenir. Là, j'aurais voulu avoir mon appareil – en partie pour la fixer sur pellicule, mais surtout pour prendre un peu de distance face à tant de sauvagerie brute. Sans ce bouclier de verre, c'était dangereux pour moi de vivre les choses de si près. Je m'étais déjà retrouvée au-dessus d'un animal sauvage – j'ai repensé à la Sœur et ses rangées de dents ébréchées et brillantes – mais en dépit de la proximité physique, j'avais toujours éprouvé un certain recul intellectuel, l'œil précis de l'observateur prenant le pas sur tout le reste. Impossible d'avoir peur quand j'étais occupée à trouver le meilleur angle pour ma prise de vue. Cette fois, je n'avais rien à ma disposition pour m'isoler.

La baleine tournait dans les airs à dix mètres de là, les nageoires tendues vers l'avant comme dans un ballet. Elle aurait pu être vivante puisque le monde était nouveau. Son ombre a rapetissé le bateau. Je

l'observais et la créature semblait retomber au ralenti. Elle a heurté l'eau dans un bruit de tonnerre.

Je me suis agrippée au bastingage, trop stupéfaite pour crier. Un mur d'éclaboussures s'est érigé au-dessus des vagues. Le bateau a tangué violemment. Je suis partie à la renverse et me suis cognée à Mick.

“Détends-toi, m'a-t-il dit à l'oreille. C'est juste leur façon de se gratter.”

Ce soir, nous sommes passés au ravin des Guillemots-Colombins. Nous revenions vers le refuge, chacun chargé d'un carton d'équipement. Je n'avais pas fait attention à l'endroit où nous allions. Un groupe de baleines envahissait encore mon esprit. Mick et moi nous chamaillions joyeusement pour savoir si les cétacés étaient des êtres sensibles. Il y avait des preuves en faveur du oui comme du non. Puis Mick s'est arrêté net. Nous étions arrivés au bord de l'eau. Le ravin des Guillemots-Colombins était aussi sinistre que d'habitude. Un gouffre d'ombre qu'un océan agité remplissait. Je n'étais pas revenue depuis la découverte du corps d'Andrew.

Je me suis figée. Le visage de Mick a viré au rouge foncé. Il m'a attrapé le bras et m'a éloignée.

“Je n'en reviens pas qu'ils fassent une autopsie, a-t-il dit en marchant à grands pas comme si sa vie en dépendait.

— C'est-à-dire ?

— Rien. Rien.

— Non, dis-moi, j'ai répondu avec empressement. Galen a dit exactement la même chose pendant sa conversation avec le médecin.

— Hmmm.”

J'ai fouillé dans mes souvenirs pour essayer de me rappeler la formule exacte de Galen. “Est-ce qu'il n'y a pas toujours une autopsie quand quelqu'un meurt ?

— Seulement à la télé. Dans la vraie vie, c'est rare. Si les causes naturelles sont évidentes, comme une attaque cardiaque ou la vieillesse, ils ne se donnent pas cette peine. Mais dans ce cas – bon sang.”

Pressé comme il était, il m'avait dépassée. J'ai dû accélérer pour garder le rythme, trottant dans son sillage comme un caniche au bout d'une laisse.

“Réfléchis, m'a-t-il dit. Il n'y a que deux possibilités. Andrew se promène en bord de mer. Il glisse. Se casse la cheville. Il tombe et se fracasse le crâne. Il atterrit dans l'eau. Il se noie.

— Oui. Voilà.

— C'est *une* interprétation, a dit Mick amèrement. L'autre, c'est que quelqu'un lui a donné un coup sur le crâne. Entraînant sa chute.

Auquel cas il était déjà sans connaissance au moment où il a heurté la surface de l'eau."

Je me suis arrêtée, sous le choc. J'en ai eu le souffle coupé pendant un instant. Mick continuait d'avancer, alors j'ai tenté de rassembler mes esprits et de courir après sa silhouette en train de s'éloigner. Nous sommes arrivés à la véranda ensemble. Il s'est jeté sur une chaise de jardin, les mains serrées autour des accoudoirs. Je me suis affalée sur un banc à côté de lui après avoir posé mon carton.

"Tu récoltes ce que tu as semé, a-t-il dit. J'y crois vraiment.

— À quoi ?

— Je n'ai jamais aimé Andrew. À mon avis, on n'a pas perdu grand-chose."

Il y a eu un court silence. Puis Mick s'est levé dans un mouvement soudain.

"Je rentre. Tu viens ?"

J'ai secoué la tête. Je ne l'ai pas regardé rentrer. Il a claqué la porte assez fort pour faire trembler toute la maison. Une bande dorée flottait au-dessus de l'eau. Le soleil était un globe cramoisi, ses contours défigurés et distendus par les nuages. Quand cette boule de feu a touché la mer, une flèche brillante a filé vers moi, un doigt pointé, la lumière réfractée par les vagues.

Nous sommes à la mi-décembre. À Washington, c'est le cœur de l'hiver. Le ciel au-dessus de Dupont Circle va devenir aussi gris et lisse qu'une toile de lin. Les rues vont se salir, enlaidies par la boue et les feuilles mortes. Les écoles fermeront, pas à cause de la neige, mais de la pluie.

Je me souviens d'un après-midi quand j'étais petite où j'ai marché au milieu d'une rue avec toi. C'était le seul endroit où le sol était encore dur. Tu étais devant et je m'accrochais à l'ourlet de ton poncho. La forte pluie tambourinait sur mon parapluie. Les égouts avaient été dépassés par la tempête, incapables de gérer de telles quantités d'eau. Les caniveaux débordaient. Les trottoirs étaient inondés. Les voitures s'étaient transformées en îles, leurs roues noyées. L'eau arrivait aux vitrines des magasins et aux portes des maisons, la pluie changeant les flaques en mosaïques de lumière. Une file indienne de piétons avançait en suivant la double ligne jaune, comme lors d'un défilé, celui-ci plus pressé et banal, composé d'écoliers, d'hommes en costume et de mères de famille chargées de sacs de courses, tous se précipitant pour rentrer chez eux avant que l'orage ne se renforce. Je me souviens parfaitement de ce jour. Je

me souviens qu'à la tombée de la nuit, avec la chute des températures, l'eau excédentaire sur le trottoir avait gelé. Je me suis réveillée dans un monde sauvage fait de verre. Pour moi, c'est ça l'hiver : une averse qui dure, le scintillement de la glace et les écoles qui ferment, une fois de plus.

Mais en Californie – ou plutôt, au large de la Californie – il n'y a pas de véritable hiver. On change de saison, mais d'une façon qui m'est étrangère. Les nuits sont un peu plus froides, le vent un peu plus violent. Le brouillard s'installe de manière quasi permanente. Il arrive un matin, à peine un ou deux moutons sur l'océan. Dans l'après-midi il s'épaissit, pâle et lumineux. Le soir, il étouffe la maison sous une couverture impénétrable, et chaque fenêtre devient aveugle.

J'avais rêvé des requins. Désormais, je rêve des baleines.

Un mois s'est écoulé. Cela fait un mois qu'Andrew m'a agressée, et je suis toujours ici. Récemment, je suis sortie pieds nus. J'avais mis des gants, un manteau et même un bonnet – mais à mi-chemin de l'anse des Brisants, j'ai baissé les yeux et vu mes pauvres orteils blêmes couverts de boue. Il a fallu le choc du froid pour m'alerter de mon oubli. Un jour, je me suis lavé les dents avec du savon liquide à

la place du dentifrice. Un jour je me suis battue avec un portemanteau. Alors que je me dirigeais vers la porte d'entrée, j'ai eu l'impression qu'il se jetait sur moi, une forme massive de la taille d'un homme. Je l'ai frappé des deux mains, ce qui l'a renversé sur le côté et les vestes ont chuté dans un bruit sourd. J'ai aussi du mal à garder la notion du temps. L'attaque d'Andrew semble avoir endommagé mon horloge

interne. Je suis souvent surprise par la tombée de la nuit ou le fait qu'on dresse déjà la table pour le dîner, n'ayant aucune idée de l'heure qu'il est.

Et puis il y a eu le jour de la gueulante contre Forest. La conversation avait commencé plutôt poliment, une conversation sur les requins blancs femelles. Les Sœurs étaient parties rejoindre des eaux plus chaudes, et Forest a suggéré qu'il y aurait peut-être un changement dans leurs habitudes de reproduction. Le réchauffement climatique altérerait peu à peu le fonctionnement des océans et remodelait les courants. D'un coup, je suis entrée dans une colère noire. Là, dans la cuisine, j'ai hurlé que j'en avais marre d'entendre parler des Sœurs. J'en avais marre des biologistes en général. On devait bien avoir autre chose à se dire que de parler des requins, des baleines, des phoques ou des oiseaux. À ce stade, Mick est intervenu, m'a prise à part sans ménagement et m'a obligée à avaler des biscuits et du thé. Forest s'est éclipsé, et la tension est retombée. Mais ça m'a ébranlée pendant un moment. Cette colère avait surgi de nulle part, aussi irrépressible qu'une éruption volcanique et j'en étais la première surprise.

Mais un observateur extérieur n'aurait pas forcément perçu de véritable changement dans mon comportement, de différence entre l'Avant et l'Après-Andrew. J'avais peut-être simplement les nerfs à vif en ce moment, la colère plus volatile. Il m'arrive d'être asociale, de me cacher dans ma chambre. Je dors un peu plus. Je me sens curieusement absente, presque évanescence, et je mange comme un phoque qui se gave de pierres, avec pour but de m'ancrer dans le sol. Mais il est plus facile que je ne l'aurais cru de feindre la normalité. Chaque jour, je marche sur l'île, je prends des photos. Un matin, j'ai aperçu un albatros tournoyant dans le ciel. Un autre jour, j'ai croisé une volée de goélands qui se déplaçait en suivant un schéma agressif et irrégulier, certains s'approchant assez pour que je les touche, d'autres si lointains qu'ils ressemblaient à des flocons de neige. Une fois, j'ai photographié un groupe de dauphins qui voguait à environ dix, quinze mètres du rivage, visible uniquement à travers mon téléobjectif. Ils jouaient à un jeu élaboré – sautaient joyeusement hors de l'eau, pas spontanément, mais en groupes prédéterminés, trois ou quatre à la fois, avec une synchronisation à faire pâlir n'importe quel

nageur. J'ai beau apprécier l'aisance et la facilité qu'il y a à transporter mes appareils numériques, je me suis plus attachée que jamais à Bijou, ma chambre encombrante. J'aime le rituel merveilleux de son utilisation : installer le trépied, cadrer l'image, insérer le film, me glisser sous le voile. Sous ce pan de tissu, je me sens comme une enfant, une gamine qui se cache sous une couverture. L'image m'apparaît, brillante dans le noir. Le monde connu et familier est mis sens dessus dessous. Le ciel en bas. Le soleil brillant à mes pieds. La mer montant au-dessus de ma tête – un mur gris et solide.

Nous avons fini par recevoir des nouvelles du continent, au fait. Ça remonte à quelques jours, par une matinée venteuse, le refuge sifflait et soupirait comme un navire en pleine mer. Les agents fédéraux avaient terminé leur travail. Le corps d'Andrew avait été dûment disséqué. Le verdict était tombé. Galen a reçu un appel sur la radio et il nous a annoncé la nouvelle pendant le petit-déjeuner.

“L'autopsie...” a-t-il dit avant de s'éclaircir la voix et de reprendre, plus fort à cause du vent. “Les résultats ne sont pas probants. Ce qui arrive parfois, apparemment. Ils ont conclu à une mort accidentelle. L'affaire est classée.”

Le vendredi, Lucy a organisé une messe du souvenir. Elle a attendu la fin de la journée de travail. Forest et Galen sont rentrés les premiers en riant jaune. Leur caméra vidéo était de nouveau en panne. Étant donné ma profession, on m'a désignée pour la réparer, et bientôt, la table a été envahie par les viseur, carte mémoire, pièces en plastique délicat, circuits minuscules et mode d'emploi dont les pages se détachaient. Galen n'arrêtait pas de lire des passages de ce document inutile à voix haute. Forest et moi avons abordé le problème comme si c'était un puzzle, en partant du milieu pour aller vers les bords. Mick est arrivé un bon moment plus tard, sifflant joyeusement d'avoir repéré quelques éléphants de mer qui s'amusaient dans les vagues. Il a voulu participer à la grande aventure de la caméra, mais a presque aussitôt brisé une section du boîtier en deux. Pendant que je la reconstituais avec du scotch, il s'est éloigné, tout honteux.

“Ah, ces hommes avec leurs gros doigts maladroits...” a dit Forest avec un accent traînant du Sud inattendu. Mick a caché un sourire derrière sa paume.

Nous sommes restés tous les quatre à l'abri jusqu'à la fin de l'après-midi. Forest et moi avons remonté la caméra. Galen s'est plaint que le mode d'emploi passait de l'anglais au français puis à ce qui ressemblait à du portugais. Dans le coin, Mick s'extasiait au sujet des éléphants de mer. Une lumière joyeuse inondait la pièce. Pour moi, la cuisine avait toujours été le nid accueillant du

refuge.

Nous avons enfin terminé de remonter la caméra au coucher du soleil – moins quelques pièces que Forest soupçonnait d'appartenir en fait au grille-pain, lui aussi démonté sur cette même table quelques semaines plus tôt. À cette heure-ci, le ciel avait la couleur d'une prune abîmée. Une lune argentée est apparue à l'horizon.

Puis Lucy est sortie de sa chambre, suivie de Charlene. Je ne m'étais pas aperçu qu'elles étaient dans la maison. Lucy avait des cierges couleur ivoire entre les mains. Forest a vite retiré la caméra de la table, et Lucy a distribué une de ces grandes bougies à chacun. Charlene avait une pleine poignée d'origamis de forme ronde – de ceux qu'on peut gonfler comme des ballons. Lucy a expliqué que ces globes de papier protégeraient les cierges du vent pendant la procession jusqu'à la mer.

J'ai remarqué que les deux femmes portaient des vêtements sombres. Je me suis demandé si je devais changer mon tee-shirt rose pétant – mais c'était trop tard, Lucy avait sorti un briquet de sa poche. Bientôt chacun de nous tenait une flamme dansante. Attacher les sphères de papier au sommet des bougies sans les brûler n'a pas été sans mal. Galen n'y est pas parvenu. Il y a eu une flambée soudaine, suivie de quelques jurons, et un papillon calciné a voleté jusqu'au sol.

“On en a fabriqué en plus”, l'a rassuré Charlene.

Le soir était imprégné d'un froid hivernal. Nous avons marché vers l'eau en file indienne, Charlene et Lucy portant une sacoche dans leur main libre. Au-delà de mon scepticisme, je n'ai pas pu m'empêcher d'être impressionnée par la majesté de nos silhouettes noires portant ces ronds de lumière. Il y avait de la noblesse dans ce cérémonial. Nous sommes passés à bonne distance du ravin des Guillemots-Colombins. Nous avons rejoint le marais aux Moules où le rivage formait un monticule doux.

Arrivée près du rivage, Lucy s'est retournée. Nous avons formé un demi-cercle face à elle. Son visage paraissait différent, éclairé d'or par en dessous.

“Merci à tous d'être venus”, a-t-elle dit.

Un murmure a circulé.

“C'était l'heure préférée d'Andrew, a-t-elle repris. Il aimait le soir. J'ai pensé que nous pourrions...” Sa voix s'est brisée, et elle a fait une pause. “Charlene a eu la gentillesse de m'aider à rassembler ses affaires. Si nous pouvions...” Elle a marqué une nouvelle pause. Rapidement, elle s'est essuyé les yeux.

Depuis la mort d'Andrew, Lucy s'était transformée en éponge gorgée d'eau et pleurait pour un oui pour un non. De mon côté, en revanche, je n'avais pas pleuré une seule fois, alors même qu'à mon avis j'en avais toutes les raisons. Toutes ces effusions n'étaient que de la

complaisance. Même petite, je n'étais pas du genre pleurnicharde. Je baissais la tête, laissant le vent ramener mes cheveux sur mes joues. Entre deux hoquets, Lucy s'est ressaisie.

“Galen m’a donné une de ses maquettes de bateau, a-t-elle expliqué. Nous allons la charger avec des affaires d’Andrew et nous la mettrons à la mer.

C’est approprié, je crois. Un enterrement de Viking pour ses possessions les plus précieuses.”

Elle a fait un geste, et Charlene s’est penchée sur les sacoches dont elle a sorti un clipper miniature auquel rien ne manquait, pas même les cordages. Jusque-là, il était posé sur le manteau de la cheminée, ce qui donnait un petit air nautique au salon. Lucy a pris le relais. Elle a épousseté la coque. Charlene a sorti un tee-shirt jaune. J’ai frissonné en le reconnaissant ; j’avais souvent vu cette tache ocre dépasser du col de sa veste. Puis sont apparues une bouteille d’eau de Cologne ainsi qu’une montre. Un stylo-plume. Un exemplaire abîmé de *L’Attrape-cœurs*. Un paquet de chewing-gums. Chaque objet a été déposé solennellement sur le petit navire.

Ça s’est enfin arrêté. Lucy s’est à nouveau tournée vers nous.

“J’aurais aimé pouvoir y mettre son bonnet. Son bonnet porte-bonheur. C’est la seule chose que je n’ai pas pu trouver. La mer a dû l’emporter.”

Charlene et Lucy se sont approchées de l’eau, la maquette de bateau entre elles. Elles l’ont déposée sur les bas-fonds. Lucy lui a donné une pichenette et l’embarcation a dansé sur les flots et a viré à bâbord en mettant le cap sur le rocher de la Selle. Les ultimes lueurs du jour recouvraient l’océan. La silhouette du bateau a fait un trou dans ce vernis argenté et brillant. Nous ne le quittions pas du regard. Autant que je puisse dire, Mick retenait son souffle, poussant la maquette en pensée. Il est allé plus loin que ce que j’aurais imaginé. La mer a fini par se charger de lui. L’embarcation a gité. D’un coup, elle a sombré, comme si

un sous-marin miniature avait torpillé sa coque. Le tee-shirt d’Andrew a flotté encore une ou deux minutes, dérivant sur la surface. Puis il a été englouti à son tour.

“Nous allons dire une prière, a annoncé Lucy d’une voix rauque. Je n’ai pas été élevée dans un environnement religieux. Andrew non plus. Pour être honnête, je ne sais même pas s’il aimerait qu’on prie pour lui. Mais je me suis dit que c’était ce qu’il fallait faire. Vous allez répéter après moi, d’accord ?”

Elle s’est penchée sur le cierge qui coulait. Les autres ont élevé la voix en un chœur atonal, le soprano de Charlene qui jurait avec le grognement de Galen. Je n’ai pas trop prêté attention aux termes employés : *Dieu plein de miséricorde – dans un repos parfait – saint et*

pur – l'âme d'Andrew Metzger. Charlene avait laissé échapper quelques larmes qui brillaient aux coins de ses yeux. Quant à moi, j'ai gardé les lèvres serrées. Je n'ai pas dit un mot.

LA SAISON DES PHOQUES

Il y avait du sang sur les rochers. Les éléphants de mer avaient recommencé à se battre. Je me suis tenue à bonne distance, l'œil rivé à mon viseur, cadrant mon image.

C'est devenu un rituel quotidien maintenant, dans le froid de décembre, sous les nuages coagulés. Des dizaines d'éléphants de mer mâles rejoignent le rivage pour se faire la guerre les uns aux autres. Ils ont pris le contrôle de l'esplanade Marine et de la baie de Mirounga. L'air gronde de leurs cris. Ce sont des créatures monstrueuses. Mick m'a donné leur taille et leur masse : deux tonnes pour quatre mètres de long du nez à la queue. Mais ces données ne rendent pas justice à la présence physique de l'animal, à la combinaison unique de férocité et d'idiotie. Le corps des mâles est très gras, flasque. Leur tête est difforme – déformée par un nez frétilant et mou, un genre de trompe raccourcie. Les éléphants de mer se traînent sur les plages, prennent des poses les uns pour les autres, agitant leur protubérance nasale avec agressivité. Ils mettent en place une hiérarchie. Ils se préparent à l'arrivée des femelles.

Leurs combats donnent d'excellentes photos. Chaque confrontation commence par une démonstration de force. Un mâle soulève le haut de son corps et, dans cette position, effectue une rotation pour mettre en valeur sa carrure. À quelques mètres de là, un autre l'imité. Ils gonflent leur museau et éructent – un cri aigu et claquant, la version pinnipède du mur du son. Souvent, c'est à ce stade que le mâle le plus faible s'avoue vaincu.

Dans le cas contraire, ils s'affrontent. Ces combats sont brefs et violents. En full-contact. Ils se projettent en avant et repoussent l'autre avec leur torse immense. Ils mordent à coups de dents acérées. Tous les éléphants de mer arborent un plastron de cicatrices. Ce sont des animaux gris, de la couleur de l'océan, à l'exception de leur torse, qui est rose, veineux et à vif. La vision de cette chair suffit à me faire grimacer. Après quelques coups échangés, le gagnant prend la pose et crie victoire. Le perdant s'en va subrepticement, peignant les rochers en rouge.

J'utilise ma chambre pour les photographier. Chaque matin, je pose mon trépied et passe le voile noir sur ma tête. Cela me donne l'illusion de la sécurité, comme si je devenais invisible, ma personne physique effacée par le pan de tissu. (En fait, les photographes qui se servent de ce matériel manquent totalement de discrétion : une silhouette

encapuchonnée qui se découpe sur la pente d'une colline comme le spectre de la mort vêtue de noir.) Dans le viseur, les animaux sont nets. Cet appareil renverse l'ordre du monde : un ciel de granit, une terre de nuages, les éléphants de mer qui flottent au-dessus de l'horizon. J'adore cette irréalité.

Bijou est mon instrument préféré. Aucun doute. Le maniement de la chambre exige des efforts et du temps, mais dès que je suis sous le voile, tout l'univers se condense dans l'image brillante que j'ai devant moi. Mon cerveau est submergé d'ombre et de mouvement. Je ne vois pas les îles comme elles sont vraiment. La vérité est obscurcie par un mur noir. Je ne vois que ce que je veux voir – ce que je choisis d'observer à travers mon objectif – ce que je décide de garder pour la postérité.

Il n'y a pas de chambre noire sur les îles. Je ne peux pas développer mes photos ici. Faute de pouvoir le faire, je retire le film de l'appareil et le place dans une boîte étanche à la lumière. Je le fais au toucher, les mains dans un manchon de chargement qui protège mon équipement du soleil. J'ouvre Bijou et en retire sa précieuse cargaison. À tâtons, je la transfère dans un conteneur qui la préservera pour les quelques mois à venir. Puis je m'époussette les mains et passe à autre chose.

Quand j'utilise mes autres appareils – les numériques – j'accomplis un rituel particulier. Chaque soir, je regarde les images du jour et efface systématiquement celles qui ne me satisfont pas. Les week-ends, c'est toute la carte mémoire que je fais défiler, suivant ce même rituel mais à plus grande échelle et passant en revue toutes les photos que j'ai prises depuis mon arrivée sur les îles. Cela me permet de maintenir un dialogue actif avec mon catalogue d'images et de voir ce que j'ai fait et ce qu'il me reste encore à faire. Cela me permet aussi de prendre un peu de distance par rapport à mon travail. Une image qui me paraît réussie le jour de la prise de vue peut sembler moins intéressante au bout d'une semaine. Sur le coup, il m'est parfois difficile de séparer mon esprit de l'appareil. J'ai une idée si précise de ce que je veux photographier – telle lumière, énergie, atmosphère – que quand je regarde le résultat, il m'arrive d'y voir ce qui n'y est pas. Je vois ce que je voulais faire, plutôt que ce que j'ai fait. J'ai besoin de temps pour être capable de poser un regard objectif sur mes images, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre.

Avec ma chambre, toutefois, impossible de visionner quoi que ce soit. Pas tout de suite. Ce genre de pellicule nécessite un bain chimique ainsi qu'une chambre noire pour prendre vie. Je ne peux pas me contenter de regarder un écran au dos de l'appareil. Il me faudra retourner sur le continent, à la civilisation, avant de pouvoir

développer ces clichés. Pour l'instant, les pellicules sont à l'abri sous mon lit. Chaque semaine mon trésor grossit, comme l'or qu'accumule un dragon. Il y a des jours où l'attente m'est insupportable. Il paraît impensable que des mois entiers s'écoulent avant que je ne puisse voir mes images.

À d'autres moments, à l'inverse, j'aime ressentir cet espoir, cette attente. Comme le fœtus dans un utérus, mes photos plongées dans le noir sont en gestation. Je suis curieuse de voir ce qui va naître.

Par un matin humide de décembre, j'ai vu mon premier bébé éléphant de mer. Seules quelques femelles ont rejoint la terre ferme si bien qu'il n'y a pas eu de naissances – jusqu'à maintenant.

Fébrile, Mick se lève plus tôt. Il est spécialiste de ces animaux, entre autres. Les mammifères marins en général font partie de son domaine, avec une prédilection pour les cétacés et les pinnipèdes. La saison des phoques est sa préférée. Il jubile.

Les femelles continueront d'arriver dans les prochaines semaines. Les mâles se démènent pour imposer leur hiérarchie. Les mâles dominants ne vont pas cesser de se reproduire. Les bêtas assisteront au spectacle et obéiront aux ordres dans l'espoir qu'on les autorise à se reproduire à leur tour. Les mâles oméga – des losers de première – passeront l'hiver dans un état de frustration stérile. C'est une période lourde de tensions pour l'île. L'anticipation rend les mâles enfiévrés. Le vent est chargé de leurs éruclatations gutturales. Leur immense corps gris est toujours en mouvement, allant et venant sur le rivage, couverts d'embruns. Je dois faire attention où je mets les pieds. Je dois rester à bonne distance. Un éléphant de mer pourrait m'écraser comme un rouleau compresseur. Il pourrait me découper en deux à coups de dent.

Mick m'a parlé de la vie étrange de ces créatures. Les mâles ne se nourrissent pas durant leur séjour sur terre – sachant qu'ils y passent toute la saison des phoques, qui dure des mois. Ils perdront la moitié de leur masse corporelle avant la fin de l'hiver. Ce qui explique qu'ils occupent le restant de l'année à se préparer en grossissant.

Quand les femelles arrivent, leur monde change du tout au tout. Ces dernières viennent pour donner naissance à leurs petits, puis pour être fécondées de nouveau. Elles sont efficaces et déterminées. Leur grossesse dure onze mois, période durant laquelle elles vivent dans l'eau. On sait peu de chose sur cette expérience aquatique puisque ces femelles peuvent nager en apnée pendant des heures et plonger à près de mille cinq cents mètres de profondeur. Les êtres humains sont incapables de les suivre si loin.

Peut-être se nourrissent-elles de pieuvres. Peut-être se nourrissent-elles

de petits requins. Peut-être restent-elles près des îles. Ou dans les abysses. Peut-être voyagent-elles en famille. Ou seules. Personne n'est sûr de quoi que ce soit. À leur arrivée sur terre, elles portent un fœtus de presque trente kilos. Elles donnent naissance dans la foulée.

J'étais avec Mick quand nous avons croisé un petit. Nous nous dirigions vers la plage de l'Otarie-Morte où étaient apparues les premières femelles. L'air était chargé d'un mélange de pluie et de brume. Je n'avais pas emporté mon appareil car je ne voulais pas que l'humidité l'abîme. Mick et moi étions emmitouflés dans des ponchos qui bruissaient à chaque mouvement. Des gouttes d'eau perlaient sur mes paupières. Mick me tenait le bras pour m'éviter de tomber alors que nous glissions à chaque pas sur le granit friable.

Je l'ai entendu avant de le voir. Son appel ne ressemblait à rien de ce que je connaissais – à la fois tremblant et grave, quelque part entre le geignement d'un chaton et la toux d'un ours. Mick m'a serré l'épaule.

“Oh non”, ai-je murmuré.

Nous sommes restés immobiles. Une silhouette est apparue à travers le brouillard. L'animal était noir de jais. Il se déplaçait avec hésitation, se traînait au sol et s'arrêtait. Sa fourrure était douce, ses yeux humides, son museau moustachu frémissait. Il avait beau être gros et faire environ ma taille en longueur, il avait cet air mignon qu'ont les mammifères de son espèce. Il a levé la tête et a poussé sa plainte.

Malgré moi, je me suis avancée d'un pas pour m'approcher.

“Non, a dit Mick.

— Il est perdu. Il part du mauvais côté.

— Ça arrive.”

Le petit a de nouveau gémi. Cette plainte me tordait les entrailles. Quelque part, sa mère lui répondait, son cri perdu dans le vent et les vagues.

Le petit s'est hissé lourdement vers nous. Sa façon de se déplacer donnait à penser qu'il était épuisé. Il a inspiré. Il n'aurait fallu qu'une minute pour retourner le petit, le rediriger vers la mer, vers sa famille, vers la sécurité. Un seul coup de pouce et il serait reparti dans la bonne direction.

“Est-ce qu'on ne peut pas simplement... ai-je commencé.

— Non.” La poigne de Mick resserrait son étau sur moi pour que je reste où j'étais. “S'il meurt, il meurt.”

Je me suis lamentée. La force de mon propre élan m'a surprise. Je voulais avoir le petit près de moi, le prendre dans mes bras. La solitude de cette jeune créature était insupportable. Je ne savais pas si je pleurais. Cela pouvait aussi bien être la pluie froide sur mes joues. Mick a tenu bon, ne m'a pas lâchée. Nous avons regardé le bébé poursuivre son chemin vers l'intérieur des terres, se démener à travers

la brume, poussant des cris que personne n'entendait, jusqu'à ce que l'air vaporeux l'engloutisse.

Quand je pense à toi, je suis parfois tentée de jouer au jeu du “Et si”. C’est un jeu dangereux, nous sommes bien d’accord – mais quand le moral est en berne, je lui trouve des qualités. Et si tu avais vécu ? Et si ?

Cela ouvre énormément de possibilités. Si tu avais vécu, je ne serais peut-être pas photographe de nature. Je n’aurais peut-être pas la bougeotte. J’aurais peut-être une maison à moi. J’aurais peut-être un chien, ou deux, ou trois. Je m’imagine à genoux dans un jardin, les bras enfoncés jusqu’aux coudes dans la terre, le visage protégé par un chapeau de paille, les idées claires. J’aurais peut-être organisé des dîners. Je me réveillerais peut-être chaque matin en sachant où je suis. Vu à travers l’objectif du “Et si”, c’est toute mon existence qui pourrait être différente.

Si tu avais vécu, j’aurais peut-être des amis – pas des collègues, pas des partenaires de travail, mais des compagnons précieux. J’aurais peut-être connu une histoire d’amour, au moins une dans ma vie et qui aurait duré plus que quelques mois tempétueux. Je serais peut-être tombée amoureuse d’un homme comme je suis tombée amoureuse des îles. Peut-être

que j’aurais pu former des attachements avec des humains plutôt que de reporter mon affection sur le ciel, les vagues, les éléphants de mer, la brume et le froid. Je m’imagine écrire à quelqu’un. Pas à un fantôme mais à une personne bien vivante. À quelqu’un qui me répondrait.

Si tu avais vécu, je ne serais peut-être jamais venue sur les îles Farallon. Je n’aurais jamais croisé la route d’Andrew. Je peux tracer une ligne directe entre ta mort et mon agression. Si tu avais été vivante, j’aurais été protégée, entourée, en sécurité.

J’aurais pu être heureuse. Au cœur de ma nature, il y aurait pu y avoir la joie plutôt que la perte.

Si tu avais vécu, j’aurais pu t’oublier de temps en temps. Apparemment, c’est comme ça que fonctionnent les gens normaux. J’imagine – à peine – une réalité dans laquelle la présence de ma mère est acquise, dans laquelle tu serais une toile de fond, comme le second plan flou d’une photo, important sans pour autant qu’on le remarque.

Le jeu du “Et si” s’applique aussi à mon père. Je m’imagine une situation où il se concentrerait un peu moins sur son travail, où il serait moins distrait. Où il n’allumerait pas chaque soir la télé en

affichant ce regard vitreux et fatigué de l'alcoolique sur le point de se servir un verre. Depuis des années, nous vivons comme des colocataires, de simples connaissances. Quand je suis à la maison entre deux boulots, nous reprenons nos vieilles habitudes, tombons dans les profondes ornières qui filent parallèlement sans jamais se croiser. Le vendredi soir, il joue au poker. Je vais faire le marché le mercredi. Il fait son jogging tous les matins. L'après-midi, je me prélasse dans un bain chaud.

Nous avons chacun notre étagère dans le meuble de rangement et dans le frigo. Chacun ses hobbies – mots croisés pour moi, sudoku pour lui. Chacun ses habitudes la nuit et au réveil, et on se croise dans le couloir en robe de chambre sans même se donner la peine d'échanger un regard.

Si tu avais vécu, tout cela serait peut-être différent. Papa et moi n'afficherions pas cette espèce de détachement l'un vis-à-vis de l'autre. Nous ne passerions pas des heures ensemble plongés dans un silence intense, chacun de nous préoccupé et replié sur soi, aussi seuls que deux personnes partageant un même espace peuvent l'être.

J'ai sérieusement tenté d'aborder la question avec mon père, une fois. Je m'en souviens bien. Nous étions assis dans le salon, dans notre immobilité habituelle. Dehors, le vent agitait les arbres. Le jour déclinait et les merles, les premiers oiseaux à se réveiller le matin et les derniers à chanter le soir, gazouillaient. Papa fronçait les sourcils en lisant un dossier posé sur ses genoux pendant que je feuilletais un catalogue d'équipement photo, songeuse.

Enfin je me suis éclairci la voix. "Dis donc..."

Il m'a jeté un coup d'œil avant de retourner à son dossier.

"À propos de maman", ai-je dit.

Il a acquiescé, même s'il avait le regard braqué sur la page.

"Si elle n'était pas morte, tu crois que nous aurions été plus proches, toi et moi ? Que nous nous serions parlé un peu plus, peut-être ?"

Une pause. Une longue pause.

"Comment savoir."

C'est bientôt Noël. Charlene vient de révéler une facette encore inconnue de sa personnalité. La magie de Noël a pris possession d'elle. Dans je ne sais quel placard, elle a dégoté un sapin gonflable, le genre d'article en plastique pas cher qui pourrait servir de flotteur en cas d'urgence. Le vert est couleur pelouse artificielle et les boules sont peintes à même le plastique. Il dégage une odeur de pataugeoire d'enfant. C'est une abomination. Charlene l'a gonflé toute seule, expiration après expiration, et l'a installé au milieu du salon. Il nous faut le contourner des dizaines de fois par jour. Par ailleurs, elle s'est mise à porter un bonnet de père Noël dans la maison, bonnet qu'elle avait manifestement glissé dans sa valise exprès pour l'occasion il y a

de cela des mois. Le rouge jure magnifiquement avec sa chevelure auburn. Et elle ne s'est pas arrêtée là. Il y a quelques jours, elle a fouillé dans les ordures pour en extirper le moindre bout de métal. Notre jeune amie a fabriqué des guirlandes à partir de nos boîtes de conserve vides.

Notre antique téléviseur gueule à présent jour et nuit. Les vieux classiques de cette saison passent en boucle. L'écran est officiellement cassé ; celui qui fixe trop longtemps ce chaos de friture risque de devenir aveugle. Pourtant, cela n'a pas l'air de troubler Charlene. Les jambes pliées sous elle au fond d'un fauteuil, elle écoute les yeux fermés. Elle semble connaître chaque film par cœur, riant des gags invisibles, la larme à l'œil durant la minute romantique que nous autres ne pouvons pas voir.

Moi, bien sûr, je ne suis pas trop portée sur ce genre de célébrations. Les mères mortes ne sont pas festives. Noël n'a pas signifié grand-chose pour moi ces vingt dernières années.

Mais Mick s'est mis dans le bain. Charlene et lui ont prévu d'organiser un Noël Secret. Ils ont voulu que je pioche un nom dans un chapeau. Je leur ai rappelé que les îles Farallon manquaient de boutiques et que je n'avais nulle part où faire un peu de shopping, ce qui est resté sans effet. Ça n'a pas découragé Mick et Charlene. Je nous vois déjà recevoir une dent de requin chacun, ou un sachet de biscuits salés, une agrafeuse, une paire de chaussettes usées, chaque cadeau joyeusement emballé dans un papier moisi tenu par une ficelle sale.

Nous sommes tous très occupés, ces temps-ci. Quand les éléphants de mer sont arrivés en masse sur nos rivages, Mick ne savait plus où donner de la tête. Mais les autres aussi ont du travail dans leur domaine. La saison des requins a beau être terminée, Forest et Galen doivent à présent dresser le bilan des données collectées durant l'été. Combien d'attaques. Combien de Sœurs. Combien d'individus dans le Rat Pack. Tout doit être inventorié. Forest fait des copies de toutes les vidéos afin de les envoyer sur le continent. Galen remplit des dossiers, ce qu'il déteste. Il est assis à la table, se passe les mains dans les cheveux d'exaspération jusqu'à ce qu'une crête blanche se dresse sur son crâne. À ses côtés, Forest le reprend en douceur : "Non, c'était jeudi, pas mercredi. Donne-moi la gomme, je vais corriger."

Lucy, la pro des oiseaux, est très prise par les océanites de Wilson. Ce qui lui a causé pas mal d'angoisses. En temps normal, elle assisterait Mick pendant la saison des éléphants de mer. Ça se passait comme ça autrefois. En temps normal, l'observation des oiseaux d'hiver revenait à Andrew puisque c'était son domaine d'expertise. Mais Lucy doit le remplacer. Elle est plus pâle que d'habitude, elle a les yeux cernés.

Je ne savais pas qu'il y avait des océanites de Wilson sur les îles –

mais dans ce cas précis, ce n'est pas ma faute si je l'ignorais. Les nids de ces oiseaux sont invisibles. Ils vivent dans des terriers creusés dans la paroi de falaises tombant à pic dans l'eau. En plus, ils sont nocturnes. La nuit résonne de leur cri sinistre. Quand Lucy les a imités pour moi, je me suis rendu compte que j'avais entendu ce cri sans bien y faire attention, qu'il s'était faufilé dans mes rêves. Dans le noir, les océanites de Wilson volent en rase-mottes près de l'eau pour chasser ce que Lucy appelle des "animaux planctonique" et ne regagnent leur terrier qu'à l'aube. En période de reproduction, ils calent leur travail de parents sur les phases de la Lune, empennent les ailes de leurs petits dans les moments où la lune est la plus brillante. En ce moment, toutefois, ils sont sans progéniture. Ce sont presque des fantômes. Il y a quelques jours, Lucy a localisé leurs nids cachés en suivant une odeur musquée très reconnaissable, produit dérivé d'un excrément orange et huileux qu'expulsent les oiseaux quand on les dérange. Elle a découvert toute une cité d'océanites de Wilson.

Charlene, bien sûr, joue les assistantes de celui ou celle qui a le plus besoin d'elle et suit Lucy à la trace, les bras chargés d'équipement, ou vérifie l'exactitude des données dans la paperasse de Galen. Restent Mick et moi. Nous avons gravi la colline au Phare, jumelles à la main pour observer la disposition des éléphants de mer sur le rivage. Nous sommes passés à la plage de l'Otarie-Morte. Nous avons cherché les petits insaisissables. Il n'est pas toujours possible de s'approcher par bateau, ces jours-ci. La mer est déchaînée, gronde contre la rive. Impossible d'abaisser en toute sécurité la *Cantine* dans des vagues pareilles, même chose pour le *Janus*. L'écume est projetée contre les rochers en gerbes cendrées. Des fois, on a l'impression que l'océan brandit une main hors de l'eau pour essayer d'entraîner l'île du Sud-Est dans les profondeurs.

Mais Mick et moi avons réussi à profiter de quelques accalmies bienvenues. Parfois, le vent retombait. La mer s'apaisait pendant une heure ou deux, aussi plate et luisante qu'une patinoire. En dépit de mes protestations, Mick m'a emmenée à bord du *Janus*. Ne connaissant rien à la météorologie, je suis toujours persuadée que le temps peut changer d'un instant à l'autre. À peine nous serions-nous éloignés du rivage qu'une méchante rafale se lèverait de nulle part – voilà ce que je croyais. Mick s'est moqué de moi. Un matin, nous sommes passés devant la Vague Parfaite, un rouleau turquoise qui se déroule perpétuellement le long de l'allée des Requins. Elle tenterait tous les surfeurs du monde si les prédateurs n'étaient pas tapis sous la surface par temps chaud. Un autre après-midi, nous sommes allés jusqu'à l'Arche Inférieure où j'ai photographié des phoques communs : la fourrure parsemée de taches, les nageoires plates le long de leur ventre rond.

Plus d'une fois j'ai rêvé du bébé phoque qui s'était perdu. Je n'ai jamais su ce qui lui était arrivé. J'imagine qu'il est mort de faim et de négligence. Mick n'a pas voulu que je parte à sa recherche, même pas pour retrouver son corps.

Mais en rêve je continue d'entendre son cri douloureux. Je suis de nouveau là-bas, dans le brouillard pluvieux. Cette fois, j'ai bien l'intention de sauver le bébé. J'aperçois sa silhouette noire au loin qui se traîne avec difficulté, épuisée. Le bébé réclame sa mère à cor et à cri. Il n'y a rien de plus primal que cette plainte. Dans ce rêve, je comprends presque son langage – une sorte de gazouillis sous-marin, comme des propos filtrés par un liquide. Avec un peu de temps, je crois que je pourrais deviner ce qu'il dit. Il veut sa mère, mais c'est moi qui lui répondrais. Déroutée par le brouillard, je file sur les pentes de granit en suivant l'écho de son appel. Les bras tendus. La gorge nouée. En dépit de tous mes efforts, j'échoue à chaque fois. Chaque fois, mes bras se referment sur du vide.

Oliver le poulpe a refait surface. Il n'y a pas longtemps, Lucy a décidé de réaménager sa chambre de fond en comble selon les principes du feng shui. Il lui a fallu un moment pour changer les meubles de place. Bien sûr, je ne me suis pas risquée à aller voir l'avancée des changements. Le dragon était peut-être mort, mais j'étais réticente à l'idée de mettre les pieds dans son ancien repaire. De ma chambre, j'écoutais les craquements, le raclement du bois sur le bois, l'occasionnelle volée d'insultes. Je n'ai pas demandé à Lucy la raison de ce tourbillon d'activité. Elle ne se serait pas confiée à moi, même si j'avais voulu l'écouter.

Entre elle et moi, l'atmosphère est à la *détente*, ou presque. Elle a cessé d'envoyer ses piques et j'ai cessé de trembler comme une feuille en sa présence. Nous nous adressons un signe de tête et un sourire quand nous nous croisons. Nous sommes cordiales. Depuis la mort d'Andrew, les autres ont montré une compassion sans bornes à Lucy. Ils la prennent dans leurs bras. Lui massent le dos. Lui demandent d'une voix mielleuse comment elle va. Je ne fais rien de la sorte. J'ai parfaitement conscience qu'elle ne m'aime pas – mais son inimitié a perdu un peu de son intensité. Le décès d'Andrew a éclipsé ces petites mesquineries. J'ai l'impression que pour elle je suis une contrariété légère, mais persistante, comme une croûte accrochée à un mur.

Récemment, je l'ai entendue discuter avec Forest. Lucy et lui sont proches ; je l'avais déjà remarqué. Ce matin, il est passé constater par lui-même ce que donnait ce nouvel intérieur inspiré du feng shui. J'étais dans la cuisine à ce moment-là. C'était mon tour de préparer le

déjeuner, et j'examinais tristement le contenu des placards en essayant d'imaginer comment transformer un antique paquet de pâtes et des pommes de terre pleines de germes en repas comestible.

La voix aiguë de Forest m'est parvenue clairement.

“Jolis, ces nouveaux rideaux.

— J'ai découpé un vieux drap, en fait. Tu peux voir le motif du tissu quand la lumière tombe dessus. C'est pas mal, non ?

— Ouais ouais.”

J'ai fait un peu de bruit dans la cuisine pour les alerter de ma présence, mais ils ont continué de parler comme si de rien n'était.

“Je suis surpris que tu aies changé les choses à ce point, a dit Forest pensivement. Je reconnais à peine la chambre.”

J'ai entendu un éternuement, ou bien un sanglot.

“Ça devenait invivable, a dit Lucy d'une voix humide.

— Ma pauvre chérie...”

Il y a eu un bruissement, et elle s'est mouchée comme une oie cacarde. Un autre bruissement. Elle triturerait sans doute son mouchoir.

“Tu sais pourquoi je suis restée, pas vrai ? J'ai pensé partir. Prendre le ferry. Rentrer à la maison. J'en ai même rêvé. Et puis finalement, je n'ai pas pu. Je le fais pour Andrew, tu comprends. Tout ça, c'est pour lui.”

L'oreille tendue, je me suis immobilisée, le filet de pommes de terre à la main.

“Ici, je me souviens de lui, a dit Lucy. C'est ici que flotte son esprit. Pas comme un fantôme. Ce qui faisait son *essence* est ici.”

J'ai eu du mal à déglutir. Il y a eu du mouvement, et j'ai pensé que Forest avait dû passer un bras autour des épaules de Lucy pour l'attirer contre lui.

“Mais dernièrement c'est trop dur, a-t-elle dit. Tous les matins, au réveil, je regarde autour de moi et tout est pareil. Comme ça a toujours été. Tous les matins, je me dis que tout ça n'était qu'un rêve. Toute cette horreur n'était qu'un cauchemar ridicule. Je me le dis encore. Quand je me retourne dans mon lit, je m'attends encore à le voir. L'autre jour, j'ai bondi hors du lit et je suis allée lui préparer un café à toute vitesse. J'étais dans la cuisine quand ça m'est revenu.”

Forest a parlé trop bas pour que je puisse comprendre. Un murmure apaisant.

“Bref, a repris Lucy. Désormais, au réveil, je verrai tout de suite que les choses ont changé. La pièce n'a plus la même allure. Je saurai qu'Andrew n'est plus là.”

Si j'avais été superstitieuse, j'aurais croisé les doigts ou touché du bois. Mais du coup j'ai simplement fermé les yeux très fort. Mes bras s'étaient d'eux-mêmes enveloppés autour de ma taille. Le temps d'un instant, tout m'a paru étranger. Mon propre corps, mes hanches

semblaient avoir été plus ou moins altérés. J'aurais pu serrer une inconnue contre moi.

Plus tard dans la journée, Oliver a fait son apparition dans le salon. Lucy a posé son aquarium sur la table basse, juste devant l'endroit où j'ai l'habitude de lire. J'ai réagi à cette nouveauté avec un mélange de répulsion et de fascination. J'étais attirée par le poulpe comme par un accident de voiture ou un oiseau mort sur le trottoir : il était à la fois répugnant, effrayant et envoûtant.

Depuis ce jour, la peur a cédé la place à la curiosité. Mon dégoût initial n'a pas faibli – je ne voudrais pas, par exemple, le toucher ni le tenir entre mes mains – mais je l'observe souvent. Oliver est toujours en mouvement. Il cherche à s'échapper, même s'il doit mourir pour y parvenir. Je l'ai vu explorer chaque centimètre de son aquarium, déroulant ses tentacules vers le haut pour palper le couvercle. Il m'a lancé un regard accusateur à travers la vitre. Sa peau m'intrigue beaucoup. Elle peut imiter le brun tacheté du gravier au fond de l'aquarium. Quand il est en colère – et il est souvent en colère – il vire au rouge foncé. Mais il n'y a pas que sa couleur qui change. On dirait qu'il peut changer la texture de sa peau, la rendre plus rêche jusqu'à ressembler à du corail. Ou brillante comme de la soie.

Il m'a fallu un moment pour comprendre sa forme. Les yeux montés sur deux tiges et la pupille, un trait noir horizontal. Mais la poche bulbeuse sous ces organes n'est pas son nez, comme je le croyais au début. En fait, c'est son corps, un ballon spongieux où sont réunis ses poumons et son estomac. La bouche est cachée au centre d'une étoile de tentacules. Il y a un bec quelque part dans cette région. Et du venin dans ce bec. J'ai appris quelques petites choses sur le sujet grâce à un vieil exemplaire abîmé du manifeste de Jacques Cousteau trouvé sur une étagère de la bibliothèque. En le feuilletant, j'ai découvert que les poulpes sont intelligents. Plus que les chiens, par exemple. Ils possèdent des capacités de dissimulation extraordinaires. Un poulpe, même mort, aura la peau qui pâlira si on le déplace d'une surface sombre vers une surface claire et ce dans l'espoir de se camoufler par-delà son trépas.

L'observation d'Oliver m'en a appris davantage. Lucy avait déposé un gros caillou dans l'aquarium en guise d'abri rudimentaire, et Oliver a l'habitude de se faufiler dessous, puis de ramener le gravier autour de lui à l'aide de ses tentacules. Après quoi, il reste caché dans ce trou de fortune. Peu à peu, il change de couleur et de texture pour se fondre dans le paysage. Mais dès que Lucy donne trois petits coups sur le couvercle – le signal qui indique l'heure du repas – il se gonfle et apparaît tel un lapin sorti d'un chapeau.

Je crois qu'il a le sens de l'humour. Pendant un temps, Lucy a laissé une lampe allumée braquée sur lui dans la journée pour lui fournir une source de chaleur supplémentaire. Mais un après-midi, Oliver en a eu assez de cette scrutation constante.

J'étais sur le canapé à ce moment-là, occupée à l'observer en jetant des coups d'œil par-dessus mon livre. Oliver a aspiré une gorgée d'eau. Après quoi il l'a recrachée à travers le maillage du couvercle. Il y a eu un panache de fumée, une odeur âcre et la lampe a sauté.

Nous avons célébré notre Noël Secret quelques jours avant la date officielle car il s'est avéré que certains d'entre nous ne resteraient pas sur les îles pour les fêtes. Mick, Lucy et Forest avaient tous prévu de rentrer chez eux pour des vacances largement méritées.

Le matin, nous nous sommes réunis dans le salon. J'avais tiré le nom de Lucy au sort, ce qui m'a fait bizarre. J'ai failli insister pour qu'on m'autorise un autre tirage, j'ai pensé ensuite prendre Mick à part et le supplier de faire un échange. Au final, j'ai décidé de faire quelques petits cadeaux à Oliver. J'ai amassé tout ce qui d'après moi pourrait servir de jouet à un poulpe pris dans l'espace silencieux de son aquarium. Tout le monde a regardé Lucy quand elle a ouvert mon petit mot d'explication, a soulevé la chaîne de trombones, le bocal miniature et la bille couleur rubis. Elle a brandi chaque objet et l'a examiné. Elle s'est levée et m'a enlacée d'un bras, le corps raide comme une planche de bois. J'ai été incapable de dire si elle était contente.

Le reste des cadeaux était à l'avenant, bricolé. Un pendentif en coquillage accroché à de la ficelle. Un oursin plat. Un requin dessiné par Forest et glissé dans un cadre chipé sur le manteau de la cheminée. Galen a offert une pierre d'estomac – ronde, noire et lisse, aussi lourde qu'une météorite. (Il en a un seau entier dans sa chambre, à force de les ramasser depuis des années.) Le pire cadeau est venu de Mick. Il a donné une conserve de thon à Charlene. Ce qui nous a beaucoup fait rire. Au déjeuner ce jour-là, Galen a porté son nouveau collier avec fierté. Charlene a insisté pour manger son thon comme un plat à part. La conversation était joyeuse. Le capitaine Joe n'allait plus tarder, si bien que Mick, Lucy et Forest ont parlé de tout ce qu'ils attendaient de retrouver avec impatience. Pour la première fois, je les ai vus comme des gens qui avaient quelque part où aller.

Et maintenant, nous sommes trois. Charlene, Galen et moi tournons en rond sur l'île du Sud-Est. Les températures ont chuté et le vent se lève – une très mauvaise association. J'en suis au point d'envier les éléphants de mer. Ils batifolent dans l'océan glacial, bien protégés par leur couche de graisse.

Galen lui aussi semble immunisé. Il part souvent faire de très longues promenades. Je l'aperçois par la fenêtre, un homme pissenlit, grand et élancé, surmonté d'un panache argenté. Il vagabonde sur l'esplanade Marine et marche vers le marais aux Moules. Enfin, il disparaît sur les pentes de la colline au Phare. J'ai le sentiment qu'il cherche quelque chose, là, dehors. Quoi, je n'en ai pas la moindre idée.

Même parmi les autres biologistes, Galen sort du lot. Il vit sur l'archipel depuis dix ans. Personne n'est jamais resté aussi longtemps. La plupart des gens y passent deux ans au plus. Par ailleurs, Galen n'est pas retourné une seule fois sur le continent durant cette décennie – pas pour un jour ni même pour une heure. C'est extrêmement inhabituel. Les autres rentrent chez eux à intervalles réguliers afin de préserver leur santé mentale. Mais sa capacité d'adhésion à un lieu est légendaire. J'ai tout entendu à ce sujet. Forest, Mick et Lucy en racontent de belles sur lui, comme ces histoires qu'on échange autour d'un feu de camp.

Galen ne rentre donc pas chez lui pour les vacances. Il ne s'offre pas de week-end à San Francisco. Il a même refusé de regagner le continent pour se faire soigner. Il lui est bien sûr arrivé de se faire une entorse, d'attraper un rhume et même une pneumonie. Un jour, Mick a pris sa température et l'a supplié d'appeler l'hélicoptère pour le transporter à l'hôpital. Mais Galen a freiné des quatre fers. Entre deux quintes de toux, il a préféré décrire ses symptômes par radio d'une voix enrouée. Le capitaine Joe a apporté les médicaments par ferry. (Cela remonte à quelques années ; Mick nous l'a donc raconté longtemps après les faits.) Une autre fois, Galen s'est cassé le poignet en travaillant sur le *Janus*. Il est retourné au refuge et a remis lui-même l'os en place. Une heure plus tard, affublé d'un plâtre fait maison, il s'est remis au boulot. Une autre fois encore, alors qu'il préparait le dîner dans la cuisine, un appel radio l'a informé que son frère était mort. (Ce récit vient de Forest ; il était avec Galen à ce moment-là, il y a longtemps, et il nous a raconté cet épisode

récemment en parlant tout bas.) L'enterrement aurait lieu sur le continent. Mais Galen ne s'y est pas rendu. Le matin de l'inhumation, il a passé des heures dans le phare, seul, à tourner en rond et à regarder vers l'est, comme si, en faisant un petit effort, il pourrait voir le cimetière.

Mais les motivations de Galen sont toujours aussi mystérieuses. Il s'est arrangé pour devenir grand commandeur des îles Farallon, et pour se conformer à ce titre lourd de responsabilités, il s'est coupé du reste du monde. Aucun des autres n'a poussé l'isolement jusque-là. Chacun reste en contact avec sa famille. Chacun retourne au bercail pour les grandes occasions. Chacun prend le temps de retrouver une vie normale, même brièvement.

Même moi je n'en suis pas encore là. J'envoie des cartes postales à mon père de temps en temps. Je t'écris.

Ces derniers jours, le lien entre Charlene et moi s'est renforcé. Emmurées que nous sommes sur cette terre désolée de pluie et de brume. Le premier sapin de Noël est à des kilomètres. Nous avons pris l'habitude de nous pelotonner sur le canapé, emmitouflées dans les couvertures volées aux biologistes partis sur le continent. Nous jouons au double solitaire, feuilletons un livre d'ornithologie appartenant à Lucy, tête penchée l'une à côté de l'autre, essayant vainement de distinguer les quatorze variétés de moineaux quasi identiques qui y sont répertoriées. Il y a peu, dans un regain d'énergie, nous avons même sorti tous les puzzles cachés dans le placard du fond. Nous nous sommes approprié la table, même si nous avons vite compris qu'il manquait pas mal de pièces à chaque puzzle. Pas découragées pour autant, Charlene et moi avons poursuivi notre entreprise de reconstitution, faisant se chevaucher ces images disparates pour former un patchwork – la queue d'un dauphin à côté d'un bout de forêt verdoyante à côté d'un fragment de Van Gogh. Quand Galen est rentré des heures plus tard, le nez et les oreilles rougis par le froid, nous lui avons montré notre collage frénétique et déconcertant : une image surgie d'un cerveau fou.

Charlene a été triste toute la semaine. Elle m'a beaucoup parlé de sa famille. À Noël, ils sortent tous ensemble pour abattre un sapin. Ils fabriquent des colliers de pop-corn, corsent des laits de poule, vont entonner des chants de Noël chez les voisins. Même à vingt ans passés, Charlene et ses frères et sœurs continuent de laisser du lait et des biscuits au père Noël, que leur père avale durant la nuit pour qu'il ne reste que quelques miettes sur l'assiette. Comme moi, Charlene n'a pas assez d'argent pour rentrer chez elle cette année. À cause de son statut de stagiaire, elle n'a même pas de quoi envoyer de cadeaux à sa

famille, encore moins prendre un billet d'avion. Dans mon cas, l'argent que j'ai pu mettre de côté ne me permet aucun luxe. Je peux prendre à ma charge le logement et la nourriture, mais certainement pas des vacances.

Ça ne me dérange pas. Je n'ai pas envie d'être ailleurs.

Il y a quelques jours, par un matin frigorifique, Charlene et moi avons décidé de faire le ménage dans le refuge. Galen s'est éclipsé juste après l'aube, un chapeau sur la tête et les jumelles qu'il garde dans son bureau à la main. Charlene a balayé et j'ai passé la serpillière. Elle a fait les poussières, moi les vitres. Mais pendant tout ce temps, elle s'est comportée bizarrement. Alors qu'elle battait les tapis, que nous récurions l'évier de la cuisine, elle s'arrêtait pour se tourner vers moi, en suspens, puis reprenait la corvée en cours. De toute évidence, quelque chose la turlupinait.

La quatrième fois, nous faisons l'inventaire du placard de la salle de bains. Le problème quand on a autant de colocataires, c'est qu'on ne jette jamais

rien. Tout le monde suppose que tel rasoir ou tel pain de savon appartient à quelqu'un d'autre. Les saisons passant, le placard se transforme en musée des reliques : disques de coton moisis, tubes de dentifrice fossilisés, boîtes de fil dentaire vides. J'ai jeté à la poubelle une collection entière de peignes en plastique. Charlene m'a coulé un rapide coup d'œil et a commencé une phrase. Puis elle a secoué la tête en fronçant les sourcils.

“On n'a qu'à faire une pause”, ai-je proposé.

Nous avons redescendu les escaliers – rutilants, soit dit en passant – et nous avons pris place sur le canapé sous une pile de couvertures. De l'autre côté de la fenêtre, la mer n'était qu'un grand mouton à force d'être déchaînée, aussi blanche que de la crème fouettée. L'aquarium d'Oliver paraissait désert, mais je savais que ce n'était qu'une impression. Le poulpe attendait le moment opportun et se confondait avec le gravier et le verre. Le radiateur cliquetait dans le coin, s'efforçant inutilement de compenser les effets du vent. Charlene avait le front plissé.

“Raconte-moi ce que tu as sur le cœur, ai-je dit. Peu importe ce que c'est. Tu te sentiras mieux.

— Non, mais ce n'est rien. Ce n'est sûrement rien.”

J'ai attendu. Elle a jeté un regard circulaire, puis s'est penchée vers moi. Ce qui m'a amusée. Je crois qu'il serait impossible de trouver deux personnes moins susceptibles d'être entendues que nous.

“Je sais quelque chose, a-t-elle déclaré tout bas.

— Ah bon ?

— C'est un peu bizarre.” Elle s'est tue. “C'est au sujet d'Andrew.” Son nom m'a prise au dépourvu. Un frisson nauséeux m'a parcourue.

Clignant rapidement des yeux, j'ai fixé mon regard sur la vitre que je venais de laver. Le verre émettait une lumière pâle et cristalline.

“La nuit où il est mort, a déclaré Charlene, j'ai entendu quelque chose.”

J'ai inspiré, levé les yeux. À un coin de la vitre, j'ai remarqué une toile d'araignée qui m'avait échappé sans que je me l'explique.

“Ma chambre est tout près de la porte d'entrée. J'entends des tas de choses. Si quelqu'un sort, je le sais. Quand je suis arrivée ici, au début – si tu savais ! – je ne fermais pas l'œil de la nuit. Lucy pouvait passer l'aspirateur à vingt-deux heures et Galen écrivait dans son petit calepin vert à la table en se raclant la gorge toutes les deux secondes. Et quand enfin je m'endormais, Forest me réveillait à quatre heures du matin. Il fait un boucan pas possible.” Elle a soupiré. “Il est quatre heures du matin. Et il fait du bruit en descendant les escaliers. Parle fort. Claque toutes les portes sur son chemin.”

J'ai continué de garder le silence. Un courant d'air a secoué la toile d'araignée. Le radiateur a cliqueté, puis a lancé un dernier couinement avant de se taire.

Pas distraite pour un sou, Charlene a poursuivi. “Maintenant, je dors malgré le vacarme, sauf quand il se passe quelque chose d'inhabituel. Si c'est un bruit ordinaire, comme Lucy qui chante dans son sommeil ou quelqu'un en train de chercher un livre dans le salon, je ne me réveille pas. J'y suis habituée. Mais cette nuit – la nuit où Andrew...”

Elle s'est arrêtée. Malgré moi, j'ai croisé son regard. Son visage avait pris des couleurs, ses joues étaient très rouges. J'ai dégluti avec difficulté.

“Vas-y, dis-moi. Qu'as-tu entendu ?

— J'ai entendu quelqu'un sortir. Vers onze heures. J'ai cru que c'était Mick et Forest. Ça leur arrive. De sortir tous les deux, je veux dire.”

Son regard a dérivé vers le côté.

“Mais bref, a-t-elle repris très vite, je me suis rendormie dans la foulée. C'est un peu confus dans mon esprit... Il y avait quelque chose. Un petit bruit, très doux. Si ça se trouve, je l'ai imaginé. Ou alors, c'était un animal. Je me suis rendormie.”

C'était moi, ai-je pensé. Quand j'ai quitté le refuge. J'étais le petit bruit. La tête ailleurs, Charlene jouait avec une mèche de cheveux couleur rouille. Elle s'exprimait d'une voix grave et musicale, presque chantante.

“Ensuite, j'ai entendu Andrew. Je l'ai entendu sortir. Je me souviens que j'étais allongée dans mon lit et que j'ai tendu l'oreille. Il y avait quelqu'un sur la véranda. J'ai entendu des pas. Il m'a fallu un moment pour être sûre. Il a toussé. Je reconnaissais toujours la toux d'Andrew. Et puis...” Charlene a fait une pause, les yeux fermés. “Et puis j'ai

entendu des voix.

— Des voix ?

— Oui. Andrew parlait à quelqu'un."

J'ai eu l'impression que le poids de ses paroles venait se fracasser sur moi comme une vague. Personne n'aurait dû être dehors avec Andrew. Il était seul dehors. Il avait glissé tout seul. Il était mort seul.

"Je suis sûre de ce que j'affirme. Je sais ce que j'ai entendu. Deux voix.

— Mais qui était l'autre personne ?"

Charlene a expiré longuement et lentement. "Je ne sais pas. Ce n'était pas Andrew, c'est la seule certitude. Andrew se trouvait dehors avec quelqu'un d'autre."

Tu as toujours aimé les contes de fées. Durant les soirées paisibles ou les samedis matin paresseux, j'avais l'habitude de me blottir à tes côtés avec *Hänsel et Gretel* ou *La Petite Sirène*. Tu ne goûtais pas trop les versions plus modernes qui proposaient une fin heureuse, réconfortante et hygiénique. Un *Petit Chaperon rouge* où personne ne se faisait manger ne t'intéressait pas, et la variante de *Cendrillon* où la méchante belle-mère et ses filles se repentent et sont pardonnées non plus.

À la place, j'entendais parler d'Ariel, la sirène à qui on offrait la possibilité de vivre sur terre, de respirer l'air et de marcher sur deux jambes – mais à un prix terrible. Partout où elle irait, et ce pour le restant de ses jours, elle aurait l'impression de marcher sur des couteaux. Dans ta version préférée du *Joueur de flûte de Hamelin*, le musicien ne conduisait pas les enfants loin de chez eux pour finalement les ramener à leurs parents ivres de joie. Non, il les conduisait à la rivière pour qu'ils s'y noient. Dans ta version de *Cendrillon*, la méchante belle-mère n'est jamais pardonnée. Elle assiste au banquet du mariage de Cendrillon où une paire de chaussures de fer chauffées à blanc lui est mise aux pieds. Après quoi, on la force à marcher avec jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ces jours-ci, je me demande si tu n'avais pas une idée derrière la tête. Les contes de fées modernes ont été altérés pour donner une image d'un monde sûr et ordonné. Il y a de la magie dans ces histoires-là aussi, bien sûr – des sorcières, des ogres, des géants. Mais le surnaturel vient s'insérer dans une vision plus large, et s'arrange avec l'ordre moral. La vertu est récompensée, la méchanceté punie. Les gens honnêtes prospèrent ; pas les malhonnêtes. Dans la version plus récente de *La Belle au bois dormant*, les bonnes fées sont récompensées pour leur intégrité et vivent une existence enchantée. La sorcière plus énigmatique de *La Reine des neiges*, à l'inverse, souffre pendant un moment, mais survit. Quant aux créatures parmi les plus malveillantes, comme la vieille sorcière de *Hänsel et Gretel* – des monstres qui mentent, trichent et, pour certains, ont un penchant pour le cannibalisme –, elles sont massacrées sans merci. On peut dire que dans les contes de fées modernes, ces gens-là ont un karma pourri.

Mais tu n'avais pas de temps à perdre avec des fables édulcorées. Tu préférais les histoires mystérieuses et chaotiques. Tes contes de fées –

bien qu'imprégnés de magie – montraient le monde sans fard. Les secrets prolifèrent et ne sont jamais révélés au grand jour. Les êtres qui nous sont chers meurent. Le danger n'est pas toujours perceptible. Les méchants restent impunis. Il n'y a pas d'ordre ; il n'y a pas de sécurité. Je crois que c'est ce que tu essayais de me dire.

Je n'ai pas beaucoup réfléchi à ma conversation avec Charlene. Je n'ai pas voulu la prendre au sérieux. Et pourtant, sans que je le veuille, elle m'est restée à l'esprit. C'était comme un point de lumière aveuglant dans le coin d'une pièce – trop aveuglant pour le regarder en face. J'avais beau regarder ailleurs, j'avais toujours conscience de cette lueur désagréable.

Je sais très bien ce que Charlene était en train de suggérer. Je l'avais même vu en rêve. Andrew sur les rochers, face à la mer. Sa peau reluisante. Les volutes de sa respiration. Une silhouette sombre derrière lui qui s'avance. Une pierre à la main. J'ai entendu le grognement de douleur. J'ai vu les éclaboussures de sang. J'ai regardé chuter le corps d'Andrew.

Mais au final, j'ai décidé que Charlene avait tort. Elle s'est trompée. Le refuge est vieux. Les bruits voyagent bizarrement entre les chambres *via* la tuyauterie et les grilles d'aération ; je l'ai déjà remarqué. Un jour que j'étais assise à la table du salon, je me suis aperçu que j'entendais les gargarismes de Lucy dans la salle de bains du haut avec une très grande netteté alors que dans la cuisine, juste à côté, le bruit des poêles et des casseroles qui s'entrechoquaient semblait étouffé. Un phénomène similaire a dû se produire pendant cette fameuse nuit. Charlene a sans doute entendu Andrew sur la véranda en même temps que les murmures de Mick et Forest dans leur chambre. Elle a sans doute confondu deux événements différents : des pas à *l'extérieur*, des voix à *l'intérieur*.

Ou bien c'était le fantôme. J'ai rêvé de ça aussi. Andrew longeant furtivement le bord de mer au clair de lune. Un halo près de lui. Une silhouette de femme. Son corps qui naît du brouillard et de la pluie – de rien. J'ai vu sa chemise de nuit vaporeuse. J'ai vu le mouvement d'un bras pâle.

Aujourd'hui Mick est revenu, accompagné de Lucy et de Forest. J'ai été prise par surprise. Toujours aussi difficile d'avoir la notion du temps sur ces îles. Les calendriers, les horloges – tout cela semble bien arbitraire. Une construction artificielle. Ces lieux ont quelque chose d'intemporel. Le passage des saisons ne dépend pas de la météo, mais des animaux. L'hiver est là quand les baleines et les éléphants de mer

donnent naissance à leurs petits. L'été est là quand les oiseaux nidifient. L'automne appartient aux requins. La nuit ne suit pas le jour, pas vraiment – cela impliquerait que l'un arrive avant l'autre. Non, le jour et la nuit fonctionnent plutôt comme une grande vague dont la base serait une aube étincelante qui déferlerait à travers un long après-midi doré et dont la crête serait le soir allant se fracasser contre l'obscurité, après quoi tout recommencerait. Pour moi, le temps sur les îles est une entité indépendante qui ne connaît pas de variations.

Si bien que ce matin certains indices montrant que quelque chose se passait m'ont échappé. Tout d'abord, je dormais quand est arrivé l'appel radio. (Avant Andrew, je me réveillais toujours au chant des oiseaux. Depuis Andrew, je suis aussi fatiguée et somnolente qu'une ado.) Si j'avais jeté un seul coup d'œil par la fenêtre pendant le petit-déjeuner, j'aurais vu le ferry approcher. Je n'ai pas remarqué que Galen partait à la rencontre du navire qui avait jeté l'ancre. Je n'ai même pas entendu les voix

portées par le vent depuis le ponton Est quand Lucy, Forest et Mick ont été déposés à terre par le Billy Pugh, humant l'air iodé, le sourire aux lèvres. J'ai passé tout ce temps allongée sur le canapé à feuilleter un livre sur les pinnipèdes. Quand j'ai entendu du bruit, j'ai coulé un regard vers Oliver le poulpe qui flottait dans son aquarium, sa peau d'un mauve délicat.

Il y a eu un fracas de l'autre côté de la porte d'entrée qui s'est ouverte à la volée.

“Wouhou ! a crié Mick. Enfin à la maison. Pas trop tôt !”

J'avais oublié à quel point il était imposant. Il lui a suffi de deux enjambées pour traverser la pièce. Il m'a fait tourner dans ses bras comme une poupée de chiffon. Les murs ont tourné autour de moi. Quand il m'a reposée, j'ai perdu l'équilibre et failli tomber. Mick a ri en me déposant un baiser sur le sommet du crâne.

“C'est qu'elle m'a manqué, ma petite Souricette”, a-t-il dit. Il m'a examinée des pieds à la tête sans en perdre une miette. Alors que son regard s'attardait sur ma taille, j'ai vu son front se plisser le temps d'une seconde. Mais au même moment, Charlene est sortie en trombe de la cuisine, affublée d'un tablier et les bras brillants de savon d'avoir lavé la vaisselle.

“Salut, toi ! s'est-elle écriée. J'étais en train de me dire que soit un troupeau d'éléphants avait fait irruption dans la maison, soit tu étais rentré.”

Ce soir, Lucy a sorti Oliver de son aquarium. Elle a joué avec lui, l'a fait passer d'une main à

l'autre, arrosant le sol au passage. Elle semblait perdue dans une joie

pure, à croire qu'Oliver lui avait terriblement manqué pendant ces vacances. Forest et Mick aussi étaient dans cet état – tellement heureux de regagner les îles qu'ils en décollaient presque du sol. Le continent leur avait apporté un repos bienvenu, mais tous ont évoqué le traumatisme de retourner, même brièvement, à la vie civilisée. Forest est ici depuis cinq ans, comme Mick. Lucy, qui est un peu plus jeune, a débarqué sur les Farallon dès la fin de ses études, il y a un an et des poussières, entraînant Andrew à sa suite. À l'occasion, les uns et les autres regagnent le continent. C'est chaque fois la même chose. L'immensité de ces terres les déconcerte, leur planète bleue remplacée par un tapis d'herbe et de béton. Les choses ordinaires les déstabilisent. Les bouches d'incendie. Le chauffage central. Le bruit d'un klaxon. L'éclat d'un bijou. L'odeur sucrée d'une pâtisserie dans l'air. Le couinement d'un vélo qui freine. Ils se sentent déphasés, déplacés : ils se réveillent trop tôt, ne mangent pas au bon moment, dépassés par une simple sonnerie de téléphone. Ils retournent aux îles comme les éléphants de mer retournent à l'océan. Ils regagnent leur habitat naturel. Ce lieu qui leur correspond.

J'étais assise sur le canapé, les autres éparpillés à travers le salon, et tous, nous regardions Lucy qui brandissait son poulpe. Elle l'a fait rouler le long d'un de ses bras, riant de sa confusion. Oliver est passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses ventouses s'agitaient à l'aveuglette, s'efforçant de trouver une prise sur la manche de Lucy.

Je me suis tournée vers Mick, assis près de moi.

“Je ne comprends pas, ai-je dit. Je croyais qu'on n'était pas censés interférer avec les animaux. Quelles que soient les circonstances. Est-ce que ce n'est pas le credo du biologiste ?”

J'avais cru faire un aparté, avoir eu un échange en privé. Mais il y a eu un silence et tout le monde s'est tourné pour me regarder. Lucy a rougi.

“J'étudie les oiseaux, s'est-elle énervée. Est-ce qu'Oliver ressemble à un oiseau ?

— Non, ai-je répondu.

— C'est un animal domestique. Les animaux domestiques, c'est différent.”

Elle m'a fusillée du regard pendant un moment, puis elle s'est pesamment approchée de l'aquarium dans lequel elle a plongé le poulpe d'un geste brutal. Il a sombré et a changé de forme en se gonflant. Des bulles brillaient sur ses tentacules.

Dans un endroit pareil, il devrait être difficile de garder des secrets. L'île du Sud-Est est petite et la maison encore plus. Nous vivons les uns sur les autres. Nous entendons tous les crises de larmes de Lucy. Nous avons tous connaissance des insomnies de Galen qui parcourt sa chambre de long en large à pas rapides. Nous sommes tous au courant quand Mick s'offre un en-cas en pleine nuit et claque la porte des placards de la cuisine à trois heures du matin. Jusqu'à récemment, je croyais que les îles n'avaient plus aucun secret pour moi.

Il s'avère qu'on me cache quelque chose depuis des mois.

La nuit dernière, des voix m'ont réveillée. Nous sommes au mois de janvier, en pleine saison des phoques, et quelle que soit l'heure, il y a du raffut sur l'archipel. Les mâles éructent, les femelles grognent, et les petits couinent toute la nuit. Leurs cris incessants me mettent les nerfs en pelote. C'est un rappel sempiternel de l'accouplement, de la naissance et de l'allaitement. Je ne veux pas penser à ces choses. Je fais de mon mieux pour oublier ces rugissements. Voilà donc que je suis réveillée, pensant avoir mal entendu, confondant des cris d'animaux avec une conversation humaine.

Puis je l'ai de nouveau entendue. La voix d'un homme. Il y avait quelqu'un devant la fenêtre.

Mon cœur battait à tout rompre. Je me suis redressée pour écarter les stores. C'était une nuit claire, une nuit de lune. Le paysage était brouillé, les contours familiers transformés en sinistre photo noir et blanc. Peu à peu, j'ai vu deux silhouettes se déplacer sur le talus. S'ils s'étaient parlé, ils étaient désormais silencieux.

La scène est devenue plus nette à mesure que mes yeux s'adaptaient à l'obscurité. Cela revenait à voir se préciser la forme d'une pierre à travers la surface agitée de la mer. Les silhouettes étaient celles de Mick et Forest. J'ai reconnu la carrure massive du premier et la minceur fragile du second. Ils s'éloignaient du refuge. Ils murmuraient. Forest a ri, un son haut perché que je ne l'avais jamais entendu produire. Puis il s'est penché. Sous mes yeux, les deux hommes se sont embrassés.

Ça m'a fait l'effet d'une décharge électrique. Impossible de se méprendre : il s'agissait bien d'un baiser goulé, passionné, où l'on s'abandonne à l'autre, se noie en lui. Une ligne bleu vif avait détourné chacun d'eux, mais les deux corps étaient à présent agrégés. Forest

était sur la pointe des pieds. Les deux hommes tanguaient.

J'ai attrapé mon appareil photo. Mon reflex. Matou, un de mes appareils numériques, était posé sur ma table de chevet comme d'habitude. Je le laisse là en cas d'urgence – une attaque de requin, l'apparition d'une baleine, le retour du fantôme. Je n'ai pas réfléchi. J'ai simplement réagi, brandi l'appareil.

Le visage de Mick était net, un ensemble de pans neigeux. Forest était plus difficile à capter. Je n'arrêtais pas de zoomer sur l'arrière de son crâne. Leurs mains, leurs doigts se rejoignaient. Je n'avais pas encore fait le point sur le feu d'artifice étoilé qu'offraient les îles Farallon. Cassiopée et Orion brillaient au-dessus de l'horizon comme un arrangement de flambeaux. Mick et Forest se déplaçaient sur le granit d'un pas exercé. Ils se dirigeaient vers la maison du garde-côte. Mick sautillait presque. Quelque chose – le cri d'un oiseau, le grognement d'un phoque – les a interrompus et ils ont tourné la tête à gauche, vers l'océan. Arrivés à la porte, ils se sont lancés dans une drôle de petite pantomime, chacun voulant poliment laisser la priorité à l'autre.

Une fois qu'ils ont été à l'intérieur, j'ai refait la mise au point, passant frénétiquement d'une fenêtre à l'autre. L'étage était aussi sombre qu'un trou noir, sans rien que le tourbillon et le tremblement des chauves-souris. J'ai patienté en me mordant la lèvre. Il s'est écoulé une minute. Deux. Puis mon objectif a capté le mouvement d'une leur pâle.

Mick et Forest s'étaient postés dans la cavité du salon éclairée par la lune. Je me suis décalée sur la droite. Il était plus difficile de les épier. Ainsi encadrés par la fenêtre, le plus petit glissement d'un côté ou de l'autre pouvait mettre l'un d'eux hors champ. Or leurs gestes étaient rapides. Je les ai regardés s'embrasser avidement, presque furieusement. Mick déboutonnait la chemise de Forest.

J'ai commencé à les prendre en photo. Parce qu'il n'était pas évident de les apercevoir, je voulais avoir une trace de ce que j'apercevais. Le déclic de l'obturateur a résonné dans la chambre comme une

mitraillette. J'ai saisi le torse marbré de Forest, nu jusqu'au nombril. J'ai saisi un autre baiser enfiévré, Mick qui levait les mains dans un élan avide et flou. J'ai saisi Forest qui retirait violemment son écharpe et la jetait par terre. Très vite, ils ont été nus. La fenêtre cachait leurs corps à partir de la taille. Mais je n'avais pas de mal à imaginer ce qui se passait. Forest a tourné le dos à Mick. Deux bustes pâles comme la lune qui se mouvaient de concert. Mick a enveloppé la poitrine de Forest de ses bras et la minceur de ce dernier m'a une fois de plus fascinée ; il n'avait pas une once de graisse sur le corps. Leur danse a d'abord été timide, gracieuse. Mick a posé une joue sur l'épaule de Forest. Forest a renversé la tête en arrière. J'ai entendu le cri qu'il a

poussé, un geignement qui d'ordinaire se serait confondu avec un vent bruyant ou le grognement des éléphants de mer. Il a tendu une main pour s'appuyer au mur.

J'ai abaissé l'appareil un instant. Quelle étrange sensation. Pour la première fois depuis longtemps, le désir se rappelait à moi. L'envie pareille à une étincelle. Le magnétisme du sexe. Cette part de moi. Mais c'était un souvenir amoindri, déformé, comme sorti d'un rêve. Il fut un temps où j'avais fait l'expérience de ces sensations. Mais dans une autre vie. Je m'en souvenais comme si j'étais un fantôme. Un pur esprit dépourvu de corps.

Au bout d'un moment, l'inévitable est arrivé : Mick et Forest se sont allongés par terre et ont disparu. J'ai attendu, le cœur battant. Peut-être que l'acte ne durerait pas longtemps. Peut-être qu'ils reparaitraient. Le vent s'est renforcé. La mer a rugi au loin. Mick et Forest sont restés hors de vue.

Je me suis rassise sur mon matelas, repoussant les cheveux qui m'étaient tombés dans les yeux. Je comprenais beaucoup mieux, à présent. Plus j'y pensais, plus tout devenait clair.

Pour commencer, il y avait la question de la cohabitation. Le refuge compte six personnes et seulement cinq chambres. Située sur le plus bas échelon, Charlene logeait dans une chambre qui, à peu de chose près, était un ancien placard. (Son lit prenait toute la place, et des rangées de portemanteaux faisaient office de décoration murale.) Andrew et Lucy occupaient la même chambre. Du coup, je n'avais jamais compris pourquoi Mick et Forest avaient choisi d'en partager une. Il aurait été beaucoup plus logique pour Forest de loger avec Galen – son collègue accro aux requins et qui avait le même emploi du temps que lui.

D'autres questions venaient de trouver leurs réponses. Le caractère réservé de Forest. Son comportement incompréhensible. Son calme et son silence. En sa présence, j'avais toujours l'impression qu'il se contenait beaucoup. Je comprenais mieux pourquoi. Il dissimulait un aspect fondamental de sa personnalité, ce qui était au cœur de sa nature. Du coup, je ne me sentais plus insultée par le désintérêt romantique qu'affichait Mick à mon égard.

J'ai regardé les photos que je venais de prendre. Le sourire de Mick alors que Forest avait le nez dans son cou. Le rire de Forest après un baiser enthousiaste. Leurs bras entremêlés, leurs doigts entrelacés.

Pour la première fois, j'ai été tiraillée par ma conscience. Manifestement, les deux hommes tenaient beaucoup à garder leur relation secrète. Ils partageaient une chambre, après tout : ils auraient pu y vivre leur histoire. Mais la maison est vieille et ses planches craquent. J'ai frissonné en me rappelant le nombre de fois où j'aurais préféré ne

pas servir d'audience aux ébats de Lucy et Andrew. De toute évidence, Mick et Forest préféraient risquer régulièrement de se blesser ou de tomber malade pour pouvoir vivre leur relation à l'abri des regards inquisiteurs.

J'ai pensé effacer les photos. Mais la photographe en moi s'y est refusée. Elles offraient une chronique et comme n'importe quelle chronique elles étaient sacro-saintes. Sans parler que quelques-unes étaient très belles – j'avais réussi à capter l'énergie de ces étreintes fougueuses, le mouvement de ces deux corps oscillant à l'unisson. Je cacherais l'appareil sous mon lit. Et en guise de précaution supplémentaire, je ne le sortirais plus en public.

D'un coup, la fatigue m'a rattrapée. Il était presque une heure du matin. Je me suis allongée. Je me suis demandé combien de fois Mick et Forest avaient effectué ce trajet nocturne depuis mon arrivée sur les îles. Je me suis demandé comment ils arrivaient à se comporter si normalement le lendemain. Se lever à l'heure habituelle. Se saluer l'air de rien, comme des amis, comme des collègues. Se doucher en portant encore la sueur de l'autre sur la peau.

Je me suis réveillée en sursaut à l'aube. J'avais rêvé d'Andrew. C'était courant ; un cauchemar auquel je ne pouvais pas échapper, apparemment. Parfois, je revivais le viol – son souffle dans mon cou, son poids sur mon ventre. Parfois, je revoyais le fantôme qui luisait dans un coin de ma chambre. Parfois, Andrew avait le corps amoché et plein de sang. À moitié mort au-dessus de moi, dans le noir. Son crâne défoncé. Des fluides et de la cervelle s'écoulaient sur mon oreiller.

Mais cette fois, je suis rapidement passée à autre chose. J'ai fait quelques calculs. Durant cette nuit fatale – la pire nuit de ma vie, celle où tout a basculé – je savais exactement où chacun se trouvait dans le refuge. J'y avais songé à de nombreuses reprises. Galen : soûl et inoffensif. Charlene : perdue dans la musique, les écouteurs sur les oreilles. Lucy : endormie. Mick et Forest : dehors.

Jusqu'à cette nuit, j'avais cru qu'ils étaient sortis voir les baleines au clair de lune. C'était une explication idiote, mais la seule à ma disposition. Mais maintenant, je connaissais la vérité. J'en avais la bouche sèche. J'ai repoussé ma couverture. De l'autre côté de la fenêtre, le brouillard était si épais que je ne voyais plus l'océan. L'agression d'Andrew remontait à deux mois. Cette nuit-là aussi, Mick et Forest avaient filé en douce vers la maison du garde-côte pour faire l'amour.

Blottie sur le matelas, j'ai laissé échapper un gémissement. Mick était mon ami. Un véritable ami, peut-être le premier que j'aie. S'il

avait su, il se serait interposé. Il m'aurait protégée.

Pour ce qui est des autres, rien n'est moins sûr. Impossible de leur faire confiance. Évidemment, aucun n'avait été témoin de l'agression. Mais même dans le cas contraire, je ne sais pas trop comment ils auraient réagi. C'étaient des biologistes. Ils étaient froids. Impassibles. Ils n'étaient pas concernés. Si Forest avait été là, j' imagine qu'il aurait plutôt

mis un oreiller sur sa tête pour bloquer le bruit. Si Charlene avait détecté le couinement des ressorts, elle se serait peut-être dit que ce n'était pas son rôle d'intervenir. Galen ne serait peut-être pas non plus passé à l'action. Il aurait peut-être analysé la situation, tête penchée, oreille tendue. Il aurait peut-être étudié mon viol comme il observe un petit phoque perdu lutter pour sa survie.

Lucy était imprévisible. Elle ne m'aime pas alors qu'elle avait follement aimé Andrew. Son esprit était un sombre marécage. Je ne pouvais pas commencer à décortiquer ses motivations, encore moins prédire ce qu'elle aurait fait si elle s'était réveillée au bruit des cris étouffés au-dessus d'elle, de la respiration forte de son petit ami, de ma tête de lit qui cognait contre le mur.

Mais pour Mick, je savais. Il se serait battu pour moi. Il m'aurait sauvée.

Pour la première fois, je me suis demandé si Andrew en avait eu conscience. Peut-être avait-il fait le même calcul, prévoyant l'endroit où se trouverait chaque biologiste, évaluant le risque. Il avait choisi un moment où personne ne l'entendrait. Il avait attendu les pas sur la véranda, les murmures de Mick et Forest. Dans sa quête de romance et d'abandon, Mick m'avait laissée à ma vulnérabilité. Il m'avait laissée seule.

Les éléphants de mer donnent naissance à leurs petits. Les femelles sont arrivées par dizaines pendant tout le mois de janvier. Elles me fascinent. Contrairement à leurs homologues masculins, elles affichent la beauté classique des mammifères marins : un corps lisse et rond, une gueule aux traits vaguement canins, et même des yeux noirs pétillants d'intelligence typiques des pinnipèdes. J'ai photographié plus de naissances que je ne puis en compter. Les petits sont noir charbon quand ils arrivent, visqueux et aveugles. Encore du sang sur les rochers. Ils déplient leur corps tout collant à cause du liquide amniotique et montrent les dents. Les femelles chantent pour eux d'une voix sonore et grinçante. Elles laissent leur empreinte sur leurs nouveau-nés. Elles disent à chaque petit quelle est l'odeur et la voix de sa mère.

Les éléphants de mer altèrent l'architecture des îles. Ils ont adouci le rivage. Ils dorment entassés les uns sur les autres, la montagne grise de leur corps garnie de petites formes sombres – leur descendance en train de sommeiller, chanter et se blottir contre eux. Non loin, les mâles dominants règnent sur leur territoire. Chacun règne sur quarante à cinquante femelles et ils paradedent tout le long du rivage, gonflant leur protubérance nasale pour éructer, un cri comme un roulement de tambour. Les membres de leur harem rivalisent joyeusement. Leurs journées sont consacrées à l'allaitement et leur lait est l'un des plus riches du règne animal. Les petits prennent presque cinq kilos par jour. J'en ai aussi gardé la trace photographique – je suis retournée voir la même famille tous les matins pour observer son bébé gonfler comme un ballon.

Les petits doivent faire attention. La colonie n'est pas un lieu sûr. Le rugissement des aînés couvre le bruit de l'océan. Les jeunes doivent se repérer dans un paysage où tous les corps se ressemblent et reconnaître l'appel unique de leur mère dans cette cacophonie. Ils ont été un certain nombre à mourir. Certains sont partis du mauvais côté, se détournant de leur groupe pour se perdre à jamais. Certains se sont noyés, trop jeunes et vulnérables pour nager. Les femelles ont beau être attentives et consciencieuses, les mâles sont trop agressifs – ou trop gros – pour faire attention. Quelques petits ont ainsi été tués, écrasés par la masse formidable de leur père, sans même que ce dernier s'en aperçoive.

Je rêve encore du phoque perdu que Mick et moi avions croisé une

fois. Je le suis encore à travers la brume. Je l'écoute appeler sa mère.

L'autre jour, j'étais sur l'esplanade Marine avec Bijou, ma chambre. J'essayais de photographier une autre naissance. La mise bas chez les éléphants de mer n'est pas un processus ardu. La mère dort entre les contractions. Le bébé émerge sans faire trop de difficultés. La tête sous le voile noir de mon appareil, je me suis mise à penser aux guillotines. Mon cerveau – mes yeux, mon cortex visuel, ma sensibilité artistique – se retrouvait coupé de mon corps par un pan de tissu. Je regardais dans l'objectif, je cadrais une image de cette jeune mère allongée sur le dos, tétons exposés, son petit serré contre elle qui tétait avec assiduité. Puis je me suis redressée. J'ai retiré le voile de ma tête. Je me suis presque sentie coupée en deux, comme décapitée, comme si mon esprit, séparé de ma chair et de mes organes, flottait dans les airs.

Mais le travail continue. Lucy est captivée par la population de guillemots colombrins. Ces oiseaux ressemblent comme deux gouttes d'eau aux pigeons qu'on voit sur le continent – les pigeons gris, ordinaires qui gobent des cacahuètes sur le Mall à Washington – si ce n'est que ceux-là sont des oiseaux de mer. Ils plongent pour trouver de quoi se nourrir, parfois jusqu'à quarante-cinq mètres de profondeur. Lucy n'arrête pas de jacasser au sujet des "alcidés", qui pondent "deux œufs plutôt qu'un" et chez qui "l'incubation dure quatre semaines". Elle court partout en emportant une poignée de rubans. Elle souffle beaucoup en disant combien il est difficile de marquer ces oiseaux toute seule, combien Andrew aimait ce travail.

Mick, bien sûr, est occupé avec les éléphants de mer. Le temps est encore trop capricieux pour prendre le bateau. Il va peut-être se passer un bon moment avant que le capitaine Joe ne puisse revenir sans prendre de risques. En attendant, Mick essaye d'identifier ses pinnipèdes adorés grâce à leurs traits distinctifs. L'autre jour, il est arrivé au refuge à toutes jambes, presque trop excité pour parler. Il avait été témoin d'une double naissance – des jumeaux – un événement rare. Charlene et lui étaient si contents qu'ils sont allés fêter ça dans la cuisine en trinquant avec un verre de Perrier.

Quant à moi, je prends des photos dans tous les sens. Je suis prise d'un accès de créativité ; je mange, dors, et respire en pensant à la photo. Des rideaux de pluie qui viennent heurter le rivage. Une série de nuages éparpillés comme des cailloux au-dessus de l'horizon. Un groupe de macareux qui tournoie autour de la colline au Phare. J'ai toujours l'image de la guillotine à l'esprit. L'impression de flottement ne m'a pas quittée. L'acte photographique renferme une merveilleuse violence. Ce mécanisme est puissant, qui retranche une image d'un paysage pour la fixer sur un morceau de pellicule. Quand je choisis un

segment d'horizon à prendre, je pourrais tout aussi bien être un éléphant de mer en train de chasser un poulpe. L'obturateur émet un déclic. Chaque rocher, vague et volute nuageuse qui entre dans l'image est arraché irrémédiablement à ce qui n'y entre pas. Le cadre est affûté comme un couteau. L'image est arrachée à la surface du monde.

La nuit dernière, l'horloge venait de sonner minuit quand j'ai descendu les escaliers. Depuis quelque temps, j'ai souvent soit la nuit – c'en est presque douloureux, comme si du sable coulait dans mes veines plutôt que du sang. Pourtant, la sensation de flottement persiste. C'était une nuit froide et venteuse. Je ne me suis pas donné la peine d'allumer la lumière. Un courant d'air s'est enroulé autour de mes pieds alors que j'étais dans la cuisine. J'ai frissonné. Je n'étais pas complètement réveillée. Il m'a fallu un moment pour m'apercevoir que quelqu'un parlait. D'abord j'ai cru que c'était le vent ou le grognement d'un éléphant de mer. J'ai tendu la main vers le robinet, à tâtons dans le noir. Puis un mot m'est parvenu : "Mort."

J'ai posé mon verre sur le comptoir et je suis sortie de la cuisine, tête penchée, l'oreille tendue. Il y avait bien de la lumière dans le salon. Alors que ma vision s'ajustait, j'ai vu la porte de la chambre de Charlene détournée par une lueur dorée, j'ai entendu une voix provenant de l'autre côté, flottant à travers la cloison.

"Andrew", a dit Charlene.

J'en ai eu le souffle coupé. L'obscurité de la pièce était accablante. Dehors, le ciel était couvert. Pas de lune, pas d'étoiles. Je n'apercevais que la faible lumière de la chambre de Charlene. Elle aurait pu être l'unique point lumineux restant sur terre. Personne n'aurait dû être réveillé à cette heure, et encore moins cloîtré dans une conversation secrète sur des questions qu'il valait mieux ne pas aborder. Je suis restée sur le fil du rasoir un moment, même si j'aurais voulu m'éloigner.

Mais je n'ai pas résisté. Je me suis approchée – passant devant l'aquarium du poulpe à pas précautionneux sur ce plancher qui craque – et j'ai écouté aux portes. Charlene parlait trop bas pour que j'entende plus que quelques phrases ici et là.

"La nuit où il est mort..."

— D'abord je n'étais pas sûre...

— Andrew a toussé...

— Il n'était pas seul dehors..."

Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre. J'ai secoué la tête. Je connaissais l'histoire qu'elle racontait. Elle m'en avait fait le récit durant les

vacances de Noël. Je me souvenais de son expression avide, ses mains qui dansaient. Je n'avais pas été bon public. Tout ce qui avait trait à Andrew ne valait pas la peine qu'on s'y attarde, d'après moi. Je n'avais montré aucun désir de décortiquer le problème, d'y réfléchir ou de proposer des hypothèses. Apparemment, Charlene avait donc choisi de se confier à quelqu'un d'autre.

Je me suis demandé à qui elle parlait. Je me demandais qui se trouvait dans la pièce avec elle, aussi silencieux qu'un nuage. Je n'ai entendu aucune autre voix. J'ai écouté les inflexions de celle de Charlene comme j'aurais écouté de la musique, suivant la progression harmonique plutôt que les notes. Puis mon attention s'est attachée au vent intermittent et à la marée. Le vent hurlait. Les vagues se fracassaient. Au loin les océanites criaient – leur journée venait de commencer, la colonie se regroupait et se préparait à faire le nécessaire, d'attaque pour son voyage nocturne.

Quelques jours plus tard, un cri guttural m'a réveillée. Je crois que je savais déjà plus ou moins ce qui s'était produit. J'étais déjà passée par là. Des bruits de pas précipités. Des voix portées par le vent. Une espèce d'urgence. Quelqu'un était en difficulté.

Cette fois, c'est Lucy qui est arrivée en trombe dans ma chambre. En entendant ma porte s'ouvrir, j'ai repoussé la couverture qui était remontée sur ma tête. De toute évidence, Lucy arrivait de l'extérieur. Elle portait son chapeau ainsi que ses bottes de travail et sentait l'océan.

“Lève-toi, bon Dieu, a-t-elle hurlé. On a besoin de toi.”

J'ai ouvert la bouche pour poser une question, mais elle était déjà repartie. J'ai entendu ses pas dévaler l'escalier. Une porte qui s'ouvrait quelque part. Puis la maison a été silencieuse. Par la fenêtre, je n'ai rien vu d'inhabituel. Il y avait un ensemble de nuages, compacts et gris froncés au sommet, comme si quelqu'un avait décoré un mur de brique avec de la dentelle. J'ai enfilé mes sous-vêtements longs. J'ai trouvé mon écharpe dans le fouillis de draps. Au loin, les éléphants de mer beuglaient, les mâles alpha battant de leur tambour vocal et s'engageant dans leurs habituelles luttes territoriales.

“Salut ?” ai-je lancé vers le rez-de-chaussée.

Personne n'a répondu. La cuisine était déserte. Une casserole d'où sortait le manche d'une louche attendait sur la cuisinière. On y avait fait réchauffer des haricots. D'autres haricots dans une assiette. Quelqu'un avait été interrompu pendant son petit-déjeuner. J'ai mis un doigt dans la casserole. Encore chaude.

J'ai endossé mon manteau et je suis sortie. La brise m'a griffé la joue. L'océan avait un air propre, fraîchement lessivé. Les éléphants de mer faisaient encore plus de bruit. Les femelles mugissaient. Les mâles éructaient dans une tonalité grave comme un moteur de camion en train de débrayer. J'ai entendu autre chose. Une voix humaine se mêlait à ce chœur bien qu'il soit difficile de définir d'où chaque bruit me parvenait.

J'ai contourné le refuge. Personne sur l'esplanade Marine. Personne à la Déchetterie. Personne près de la maison du garde-côte. L'héliport était à l'abandon. Pourtant j'entendais l'écho de voix tout autour de moi, désincarnées, comme des fantômes. Le vent me jouait des tours, changeant de direction à chaque rafale, et j'avais sans cesse les cheveux dans les yeux.

J'ai fini par apercevoir un semblant d'agitation au pied de la colline au Phare. Le soleil était derrière le talus. L'ombre avait englouti le début du chemin. Une main en visière, j'ai pu distinguer quelques silhouettes. Mick était planté à côté du sentier – impossible de confondre sa large carrure. Lucy se trouvait avec lui. J'ai reconnu son mouvement

irréprenable, ses sautilllements en surplace. D'autres gens. Des formes sur un paysage gris. Quatre corps penchés au-dessus de quelque chose. Ils avaient l'air d'un groupe de professionnels impliqués dans un travail en commun.

J'ai lancé un "Salut !"

Personne ne s'est tourné. Ma voix s'était perdue dans le vent. C'est alors qu'ils se sont agenouillés de concert comme une troupe de danseurs effectuant un plié en simultané. C'était déconcertant. Quand ils se sont relevés, j'ai aperçu une forme au milieu du groupe, un flou entre ces corps. Un détail de cette scène m'a fait frissonner. J'ai fini par comprendre : ils ressemblaient à des porteurs de cercueil trimballant quelque chose entre eux.

Je me suis élancée.

Mick m'a vu arriver et a crié. La brise a forcé et ses mots ont été noyés dans le boucan des éléphants de mer. J'étais assez près pour reconnaître la planche de surf. C'était ça qu'ils portaient. Et dessus, un corps allongé. J'ai aperçu une mèche de cheveux roux. Alors que je m'approchais, Galen m'a fait signe.

"Elle est en vie, a-t-il dit. Il faut qu'on la ramène à la maison. Viens nous aider."

Mick et Forest se tenaient d'un côté. De l'autre, Galen et Lucy se démenaient pour garder la planche droite. Je me suis jetée entre eux et j'ai attrapé le plastique glissant à deux mains. La planche était lourde. Elle tanguait entre mes doigts comme si elle gardait la mémoire de son passage dans les vagues.

Quand j'ai eu trouvé prise, je me suis concentrée sur Charlene. Elle était sur le dos, les bras ramenés sur le corps, les cheveux en éventail au-dessus de

son front. Une victime sacrificielle sur sa civière. Elle semblait sans connaissance. En y regardant de plus près, j'ai vu une bosse sur sa tempe. Elle avait un début d'œil au beurre noir et une épaule démise ; sous la manche de son manteau un bras était tordu dans le mauvais sens. Cette image m'a donné la nausée. Alors j'ai levé les yeux et fixé mon attention sur le refuge.

Nous avançons en rythme. Le sol traître glissait sous nos pas. Devant moi, Galen jurait tout haut. Lucy n'arrêtait pas de me donner des coups dans les mollets sans le faire exprès. Nous avons marché pendant ce qui m'a semblé des heures, portant Charlene en essayant

de ne pas trop la secouer. Par moments, elle lâchait un grognement rauque. Mick n'a pas arrêté de crier des encouragements par-dessus le vent. "On y est presque." Pause pour respirer. "Plus que quelques minutes." Pause pour respirer. "Beau boulot, les gars !" Très vite, je me suis aperçu qu'il me fallait me déplacer de biais, en crabe. Nous avons tous trébuché le long de la falaise des Pétrels. L'océan hurlait autour de nous, et les éléphants de mer aussi. Une volée d'oiseaux nous a survolés en roucoulant. Les Farallon n'étaient en rien perturbées par nos désastres intimes.

Nous avons fini par rejoindre la véranda. Avec toutes les précautions du monde, nous avons transporté Charlene à l'intérieur. L'avons déposée par terre. Elle s'est agitée le temps d'un instant, mais n'a pas ouvert les yeux. Autour de moi, les autres s'activaient déjà.

"La radio, a dit Galen, j'ai envoyé un appel plus tôt, mais apparemment il n'y avait personne. Je dois..., a-t-il marmonné en s'éloignant rapidement.

— Est-ce que quelqu'un a vu la trousse de secours, a demandé Forest.

— Viens." Lucy l'a pris par la main et l'a emmené dans le couloir.

Mick est passé devant moi en disant. "De la glace. Ou des petits pois surgelés, peut-être."

Je suis restée seule avec Charlene quelques instants. Respirer lui coûtait. Pour le dire simplement, elle n'avait pas conscience de ma présence. Elle n'avait conscience de rien du tout. Je l'ai contemplée. Elle portait un jean, des chaussures de randonnée et une veste d'homme – son uniforme habituel. Mis à part l'œil au beurre noir et l'épaule démise, elle ne semblait pas blessée. Mais de la mousse s'était prise dans ses cheveux. Elle avait une traînée boueuse sur le front. La manche déchirée. Un bâton sortait d'une de ses poches. Peut-être qu'il s'y était coincé durant sa chute sur la colline. J'ai tendu la main vers son épaule.

Soudain, le poulpe est apparu. J'ai éloigné ma main en grimaçant. Sur la table basse, à quelques mètres de là, il s'est mis à gonfler au milieu de l'aquarium. Il m'a fichu la trouille de ma vie en glissant le long de la paroi. Il avait la peau d'un rouge vif et agressif. Ses yeux ont pivoté sur leur tige pour observer Charlene.

J'ai été de nouveau frappée par son silence. Un chien aboie, un chat miaule, mais un poulpe ne fait aucun bruit. Oliver flottait sur un nuage de tentacules. Je me suis demandé comment il percevait Charlene, réfractée à travers cet étrange cerveau aquatique. Je me suis demandé ce qu'il pouvait penser de ce qui venait d'arriver. Elle a bougé sur la planche de surf, soupiré. Le poulpe s'est collé à la paroi de l'aquarium. Il a envoyé un panache de bulles.

Sous mes yeux, le rouge de sa peau a commencé à refluer comme de la peinture d'un torchon qu'on essore. Je savais que ce rouge vif était

la couleur de la colère. Je l'ai regardé virer au rose, puis au lavande et finalement au bleu. Un azur crayeux et pâle. La couleur de l'inquiétude.

J'ai commencé à photographier ce qui m'entourait à l'âge de dix ou douze ans. Je n'étais pas encore artiste ; juste une gamine avec un passe-temps. Tu m'as gâtée, comme tu le faisais avec toutes mes passions. Tu m'as acheté des rouleaux de pellicule. Tu m'as emmenée les faire développer. Tu as aimanté mes meilleurs clichés au frigo.

Il y a tout de même eu une fois où tu t'es montrée un peu inquiète. Je m'en souviens bien. C'était l'automne et nous faisions du lèche-vitrine dans notre quartier. Les boutiques du coin avaient orné leurs vitrines de feuilles d'arbre en papier orange et doré. Nous sommes passées devant la poste. Nous nous sommes arrêtées devant le marchand de jouets pour regarder les articles merveilleux exposés. Nous marchions sur K Street et le ciel était si dégagé qu'il nous aveuglait. Je me souviens du cliquetis de tes bracelets. Je me souviens de la note sucrée de ton parfum.

Un sans-abri dormait sur le trottoir. Il était allongé et du papier journal lui cachait le visage. Il m'a fallu un moment pour arriver à voir s'il respirait ou non. La puanteur était affreuse. Ses vêtements étaient crasseux et déchirés.

Tu as fouillé tes poches à la recherche d'une pièce à jeter dans son gobelet. J'avais mon appareil avec moi – un Olympus OM-1 gris et noir, couvert de boutons et de molettes. C'était un des premiers reflex mono-objectif, le plus performant de son temps, qui utilisait de la pellicule 35 mm et pesait plus lourd que mon sac. S'en servir offrait une expérience tactile merveilleuse : l'image qui pivote et crisse au moment de la mise au point, le déclic de l'obturateur, la résistance du levier d'armement. Je me suis penchée au-dessus du corps allongé de l'homme. Il lui manquait une chaussure et son pied nu était gonflé. Les orteils ressemblaient à des griffes d'ours.

Tu as posé une main sur mon bras.

“Non”, as-tu dit.

Je t'ai regardée, surprise. Tu m'as éloignée de l'homme.

Plus tard, tu as essayé de m'expliquer. Cela t'avait inquiétée de me voir comme ça – regarder un autre être humain visiblement en détresse avec un tel détachement. Cela t'avait troublée de voir que mon premier réflexe avait été de le prendre en photo.

“Je ne sais pas si c'est une bonne idée”, as-tu dit en tapotant mon appareil.

Sur le coup, je t'ai trouvée injuste. Je ne pensais pas avoir fait quoi

que ce soit de mal en braquant mon objectif sur un homme endormi dans un espace public. Je n'avais blessé personne.

Aujourd'hui, bien sûr, je te comprends. Tu avais raison. Tu avais si souvent raison. Plus que toute autre forme artistique, la photographie requiert d'être froid et dépassionné. Je possédais peut-être déjà ces qualités quand j'étais enfant ; peut-être les ai-je développées au cours de la décennie qui a suivi ta mort. Ce travail exige un esprit qui sache se tenir à distance.

Le traumatisme et la souffrance sont les fondements de l'art. J'y crois. Mais confronté à la tragédie, un peintre spécialisé dans les fresques ou dans les aquarelles peut vivre ce moment en être humain et redevenir artiste après. Face à la mort d'un être cher, un sculpteur ou un portraitiste peut d'abord souffrir, faire son deuil, guérir – puis créer. La plupart des artistes traversent l'existence de cette manière. Ils peuvent avoir des réactions normales face aux vicissitudes de l'expérience humaine. Ils peuvent traverser le monde avec compassion et camaraderie.

Ils peuvent créer plus tard. En dehors, ailleurs, au-delà.

Mais la photo est immédiate. Elle n'offre pas le luxe du temps. Confronté au sang, à la mort ou au changement, un photographe n'a pas d'autre choix que de saisir son appareil. L'artiste vient en premier, l'être humain en second. La photo est la captation neutre des événements, la chronique du sublime comme de l'effroyable. La nécessité veut que ce travail soit effectué sans émotion, sans attache, sans amour.

On a longtemps attendu l'hélicoptère. On a donc patienté comme on a pu. Mick a appliqué un sachet de petit pois surgelés en alternance sur l'œil au beurre noir et sur la bosse que Charlene avait sur le front. Forest a palpé son coude démis pour tenter un diagnostic. Il était rouge et gonflé, mais ne semblait pas fracturé. Lucy s'est assurée qu'il n'y

avait pas d'autre blessure invisible en examinant le ventre et les jambes de Charlene pendant que les hommes détournaient le regard. Charlene revenait à elle puis perdait de nouveau connaissance ; il lui arrivait de froncer les sourcils quand le sachet surgelé lui touchait le front ou de marmonner des mots inaudibles, mais alors elle s'évanouissait aussitôt.

Je ne pouvais pas faire grand-chose pour aider. Mes doigts se sont mis à tambouriner sur ma cuisse et j'ai regretté de ne pas avoir mon appareil. J'aurais voulu prendre quelques photos des mains inertes de Charlene, sa peau bleue. C'était le bon moment. Mais je savais qu'il valait mieux ne pas aller chercher Bijou ou Gremlin. Les autres

auraient trouvé ça cruel.

Galen a fini par intervenir. Il nous a réunis dans la cuisine et a insisté pour qu'on mange quelque chose.

“Vous vous sentirez mieux, a-t-il dit. Prenez-le comme un ordre.”

Appuyée au comptoir de la cuisine en mangeant des sandwiches au beurre de cacahuète et confiture, je n'ai pas essayé de participer à la conversation. J'ai écouté les biologistes qui ne semblaient pas plus perturbés que ça. Ils mangeaient tous de bon cœur. D'une voix calme et posée, ils ont débattu de ce qui avait pu arriver à Charlene.

“Est-ce que quelqu'un l'a vue ce matin ?

— Elle a plus ou moins parlé de la colline au Phare.

— Je me souviens ! Les éléphants de mer...

— Elle a dû trébucher.

— Il y avait un brouillard à couper au couteau. J'ai dû faire demi-tour à l'anse des Brisants.

— Moi aussi ! J'étais à la plage de l'Otarie-Morte...

— Est-ce que quelqu'un a remarqué si Charlene avait ses jumelles avec elle ? Peut-être qu'elle les a fait tomber. C'était une excellente paire de jumelles.

— Elle n'aurait pas dû grimper là-haut toute seule.”

Mais de mon côté, je ne disais rien. Galen m'a lancé un coup d'œil. Il fronçait les sourcils. Il y avait de la tension dans l'air, sous la banalité de la conversation.

Quand l'hélicoptère est arrivé, j'étais dans ma chambre. J'ai regardé par la fenêtre pendant que Forest et Galen se précipitaient à sa rencontre. L'hélicoptère miroitait au soleil. On aurait dit une ambulance volante, avec sa croix rouge peinte sur la porte. Saisie d'une impression de *déjà-vu*, je l'ai regardé se poser sur l'héliport.

Deux silhouettes en ont émergé en portant une civière. Je m'étais imaginé que les agents fédéraux reviendraient – nouveaux badges, nouveaux blocs-notes, nouveaux holsters portés discrètement – mais ces hommes étaient clairement médecins. Ils avaient des tenues vertes comme à l'hôpital. J'avais aussi imaginé revoir le médecin qui s'était occupé d'Andrew. Mais en y repensant, il s'était sans doute plutôt agi d'un légiste, un spécialiste de la mort. Cette fois, le continent nous avait envoyé deux messieurs d'un certain âge, l'un grisonnant, l'autre encore brun. Galen et Forest se sont approchés d'eux et leur ont serré la main. Le groupe s'est dirigé vers le refuge.

J'ai quitté ma chambre non sans inquiétude. Ça s'agitait à la porte d'entrée. Lucy sortait observer les oiseaux. (Plus tard, elle justifierait son attitude en prétendant avoir vu un albatros se poser sur la Tête d'Indien. J'aurais plutôt tendance à croire que l'incident lui a rappelé

le décès d'Andrew. C'est pour ça qu'elle n'est pas restée avec nous.) Je suis arrivée dans le salon juste à temps pour apercevoir les médecins qui manœuvraient leur civière dans l'entrée. L'un d'eux s'est ensuite penché sur Charlene pour prendre son pouls et regarder sous ses paupières. Mick s'attardait près du mur, se rognant les ongles comme s'il voulait se les arracher d'un coup de dent. Forest et Galen étaient au garde-à-vous. On aurait dit des athlètes sur le banc de touche pendant un match clé.

Très efficaces, les médecins ont soulevé Charlene de la planche de surf pour la déposer sur la civière. Ils se sont parlé à voix basse, l'un près de l'autre. Ils ne semblaient pas pressés. Ils n'avaient pas du tout l'air de penser que Charlene était en grand danger. Le médecin brun a sorti un carnet de sa poche. Il a regardé Mick, a fait les gros yeux à Galen et m'a observée comme s'il prenait mes mensurations.

“Asseyez-vous, a-t-il dit.

— Pardon ?”

Il a pointé du doigt. “Asseyez-vous là.”

Je me suis affalée sur le canapé. Ce n'était pas le moment de protester. Le médecin m'a contemplée encore un moment, puis s'est tourné vers Forest et lui a dit de venir lui aussi.

“J'ai besoin de tout savoir, a-t-il dit. Quand s'est produit l'accident ?”

Forest s'est mis à parler sur un ton réfléchi et distant. Tout compte fait, j'étais contente d'être assise. Je me sentais à côté de la plaque, détachée de moi-même. Des détails minuscules prenaient toute la place dans ma tête. Le ronronnement du radiateur. Le grattement du stylo du médecin sur son bloc. Dehors, la mer se fracassait contre la côte. Les embruns voltigeaient, qui faisaient une brume scintillant d'arcs-en-ciel comme le jet d'un arroseur automatique au soleil.

Un son a attiré mon attention. Le deuxième médecin – le type grisonnant à la panse généreuse – avait quitté son poste au chevet de Charlene. Il s'est approché de Galen. Il avait des manières timides. Je l'ai apprécié d'un long coup d'œil : lunettes, doux, un nounours, en somme. Il avait beau parler bas, j'entendais tout ce qu'il disait.

“Vous me rappelez quelqu'un. On se connaît ?

— Pas que je sache, a répondu Galen.

— Je suis physionomiste. Vous ne seriez pas de San Francisco ?”

Pendant une fraction de seconde, j'ai cru que Galen ne répondrait pas. Puis, à contrecœur, il a dit : “Si.

— Vous êtes marié ?”

Galen a rougi. Impossible de me tromper. Il a rosi jusqu'au sommet des oreilles. Surprise, j'ai changé de position sur le canapé. Jamais je n'aurais cru que Galen était capable d'une réaction si humaine.

“Non.

— Vraiment ?

— Vraiment”, a déclaré Galen avec un air de pure antipathie.

Le médecin a retiré ses lunettes pour les nettoyer avec minutie. “Pendant une seconde, vous m’avez semblé familier.”

De rose, Galen était en train de devenir vert de rage. J’étais fascinée par l’audace du médecin – sinon par son inconscience. Je n’aurais jamais osé m’opposer à Galen comme ça.

J’ai sursauté quand j’ai senti une main sur mon épaule. Mick s’est enfoncé dans le canapé. Il a poussé un verre d’eau vers moi. J’en ai bu une gorgée sans rien remarquer au-delà du goût ferreux provenant des tuyaux. À l’autre bout de la pièce, Forest parlait en pointant la silhouette allongée de Charlene, la fenêtre et la mer. Sa voix aiguë remplissait le petit espace. Sur sa civière, Charlene a émis un léger soupir comme une personne endormie au milieu d’un rêve agréable.

Plus tard, j’ai regardé l’hélicoptère filer au-dessus de l’eau. Le soleil était encore haut, épinglé à l’air soyeux comme une broche à un col. L’hélicoptère se déplaçait à grande vitesse. J’ai cligné des yeux, essayant de suivre la trace de sa carcasse noire, le murmure du rotor.

La mer a changé peu à peu sous mes yeux. Au large, il se passait quelque chose d’à peine perceptible. J’ai entraperçu un nuage de gouttelettes, un reflet argenté. Des formes transperçaient la surface de l’eau avant de replonger. J’ai enfin compris qu’il s’agissait d’un groupe de baleines grises. Elles passaient à l’est des îles, s’amusaient dans les eaux profondes. Comme d’habitude pour les animaux de cette espèce, elles étaient toutes remontées en même temps pour respirer. J’ai vu un corps brillant, une large gueule. L’hélicoptère de Charlene les a survolées et elles se sont déplacées de concert, les nageoires et la queue en mouvement, comme pour lui dire au revoir.

Impossible de dormir la nuit dernière. Je suis restée éveillée longtemps. Mon plafond m'est d'une familiarité déplaisante ; je connais chaque tache, chaque écaille de peinture. Une lézarde part du coin et, vue sous un certain angle, elle dessine une tête de cheval. J'ai contemplé cette esquisse chevaline, l'esprit battant la campagne. Impossible d'oublier l'image de Charlene sur la colline. Charlene trébuchant, tombant. Ses mains qui volaient. L'éclat de ses cheveux roux. L'impact de son corps sur le sol pentu et granitique. C'était comme si j'y étais. La façon dont sa peau avait dû s'érafler quand elle avait glissé. La pierre qui s'effritait sous ses pas. L'expression de son visage au moment où elle perdait connaissance – neutre, vide.

Plus tôt, Mick m'avait mise au lit. Il m'avait apporté une bouillotte en insistant pour que je l'applique contre mon dos. "Le dos, pas le ventre", a-t-il répété plusieurs fois. Il n'avait pas l'air particulièrement inquiet pour Charlene. Il m'avait expliqué en me parlant comme à une enfant que c'étaient des choses qui arrivaient. Depuis qu'il était sur les Farallon, il avait vu des gens se faire des bleus, se fouler la cheville et souffrir de commotions. Même moi

je m'étais entaillé au niveau du torse. J'étais avec Forest quand il s'était blessé au mollet. Un jour, un autre stagiaire avait eu une fracture multiple après une chute impressionnante – "vraiment, vraiment pas beau à voir", m'a dit Mick en refusant d'entrer dans les détails. "Ce qui est arrivé à Charlene est un accident", a-t-il ajouté.

Je me suis endormie avec ce mot à l'esprit – *accident, accident*. J'ai sûrement rêvé. Un autre son se faisait entendre. Un vagissement. Le cri d'un bébé. Je me suis arrachée au sommeil, déroutée, tendant instinctivement la main vers le bébé phoque.

Le silence était assourdissant. Les îles s'étaient calmées, la mer s'était apaisée, le vent était parti mugir ailleurs. Même les éléphants de mer semblaient assagis. Autant que je m'en souviens, c'était la première fois qu'on ne les entendait plus. Lucy ne chantonait pas dans son sommeil en bas. Galen ne ronflait pas. Je percevais tout juste une souris à l'intérieur de la cloison en train de déchiqueter quelque chose. Le refuge était si tranquille que je pouvais distinguer quand elle utilisait ses dents ou ses griffes.

Je me suis levée et j'ai enfilé un pull. Je pensais descendre au salon pour me prendre un manuel quelconque. Pas de meilleur remède à l'insomnie que ces pavés remplis de terminologies latines et de

lexiques anatomiques qui me garantissaient le sommeil à force d'ennui.

Mais une fois dans les escaliers, je me suis arrêtée net. Une lampe brillait dans le salon. Je me suis mordu la lèvre. Personne n'aurait laissé la lumière allumée sans raison ; pas de gâchis d'électricité sur les îles.

“Il y a quelqu'un ?”

Il y a eu un bruit. Galen est apparu, posé dans le fauteuil, les yeux écarquillés.

“Bon sang, a-t-il dit. Tu m'as fait une peur bleue.

— Désolée.”

Je n'étais pas surprise de le trouver là. Galen était souvent debout au milieu de la nuit. J'avais lu un jour qu'avec l'âge les gens avaient moins besoin de sommeil. Galen en était la preuve vivante. Je m'étais habituée à percevoir son pas léger se propager à travers le refuge, empiétant sur mes rêves.

Mais même pour lui, il était un peu tard pour être debout.

“Tu n'arrives pas à dormir ?” ai-je demandé.

Il a secoué la tête. “L'insomnie est une sale bestiole. Shakespeare a sûrement trouvé une formule pour en parler. La mort du sommeil. Le sommeil assassiné ; une phrase de *Macbeth*, par là.”

Il faisait plus frais en bas. Un courant d'air s'attardait autour de mes chevilles. Les murs blancs du salon avaient une apparence neigeuse et les cheveux de Galen se dressaient comme des stalagmites. En approchant de la bibliothèque, j'ai frissonné. J'ai eu l'impression fugace que ces ondes d'un froid humide et intense se dégageaient de Galen.

“Tu as froid ?” a-t-il dit comme pour répondre à mes pensées.

Je lui ai lancé un regard nerveux.

En passant un doigt sur le dos des livres, j'ai lu les différents titres. *La Vie privée des requins. Les Pinnipèdes : une étude. Les Oiseaux de mer du Pacifique.* L'horloge faisait tic-tac dans le coin. Le bruit de la mer s'était intensifié, un grondement morne et insistant.

Quelque chose a bougé sur la table basse. J'ai regardé de l'autre côté de la pièce et j'ai vu Oliver dans son aquarium. Sa peau était d'un orange boueux. Il agitait ses tentacules. Il palpitait la vitre de ses ventouses, allant systématiquement d'un bout à l'autre de l'aquarium. J'ai plissé le front. Il continuait de chercher une sortie.

“Moi, je sais pourquoi je ne dors pas, a dit Galen. Et toi ?

— Je réfléchis trop.

— À quoi ?

— À rien. Tout.” J'ai haussé les épaules. “Tu aurais un livre à me recommander ?”

Il n'a pas répondu. Lui aussi avait le front plissé. Je n'aurais pas su dire s'il me regardait ou s'il visait quelque chose par-dessus mon épaule. Un instant j'ai imaginé que le fantôme flottait en silence derrière moi. J'ai résisté à l'envie de me retourner pour vérifier.

"Tu aurais un livre à me recommander ?" ai-je répété, en articulant bien chaque mot.

Il n'a pas répondu. Ça commençait à m'inquiéter. J'ai regardé l'escalier vide derrière moi. Puis j'ai secoué l'épaule de Galen.

"Il y a quelqu'un ?" ai-je demandé.

Il a soupiré en revenant à la vie. "Un livre ? Non, aucune idée ne me vient.

— Tu vas bien ?"

Il a émis un gloussement triste. "Pas du tout.

— Oh", ai-je dit faiblement.

Nous sommes restés comme ça une minute, ma main sur son épaule. Il a levé les yeux vers moi. Son expression m'était familière – le regard du biologiste, détaché et dépassionné, qui m'étudiait, emmagasinait des informations.

"Tu t'appelles Miranda, a-t-il dit.

— Oui.

— Mais les autres t'appellent Melissa et Mel et l'autre, c'est quoi, Petit Rat ?

— Souricette.

— Tu vis ici depuis des mois. Tu ne les as pas corrigés. Pourquoi ?

— Je ne sais pas."

Je me suis reculée, mettant un ou deux mètres d'air froid entre nous.

"Ce n'est pas une réponse.

— C'est important ?

— Tout est important."

La pièce était de plus en plus glaciale. J'ai enveloppé ma taille de mes bras, m'attendant plus ou moins à voir mon souffle se transformer en vapeur.

"Je dois décider quoi faire, a dit Galen.

— À quel sujet ?

— Plein de choses. Tellement de choses."

Un courant souterrain traversait notre conversation – un murmure électrique, de mystère. Comme s'il essayait de me dire quelque chose dans un langage codé. Je ne saisisais pas. Impossible de deviner son humeur, encore moins ce qu'il avait derrière la tête.

"Tu comprends ? a dit Galen. Je parle de Charlene.

— Ah, d'accord, ai-je dit en expirant lentement.

— La voir comme ça." Il s'est passé une main sur les yeux. "Pauvre gamine. Sacrée journée. Sale journée.

— C'est sûr.

— Je l'ai fait venir ici. Voilà le problème.”

J'ai dégluti avec difficulté.

“C'est moi qui décide de qui vient et de qui s'en va. Cette décision m'appartient. J'ai approuvé le stage de Charlene. J'ai approuvé ta résidence. Je suis le garant des uns et des autres.

— Je sais.

— Je suis responsable de vous tous.”

J'ai acquiescé. Je le pensais aussi.

“Des fois, c'est un fardeau. Pas toujours. Mais parfois. Ce soir, c'en est un. Un terrible fardeau.”

Je n'en étais pas sûre, mais je croyais savoir où il voulait en venir. Son état d'esprit semblait changeant, allant de la colère au calme en passant par le chagrin, tout cela avec la même imprévisibilité que le climat des îles.

“Ça n'est pas ta faute. Tu ne peux pas te faire ce reproche.

— Quoi ?

— Ce n'est pas faute, ai-je répété. Ce qui est arrivé à Charlene.”

Galen m'a lancé un regard qui m'a fait frémir. Il avait la force d'un éclair lancé du sommet d'une montagne. J'ai repensé à la mythologie grecque. Il pourrait être ce dieu des mers colérique qui réprimande un humble mortel.

“La faute, a-t-il dit. Voilà un mot intéressant.

— Mmm.”

Ses yeux brillaient. “Si un éléphant de mer mange un poisson, à qui la faute ? Si un requin mange un phoque, qui est responsable ?”

J'ai pensé : *À toi de me le dire.* Je n'ai pas osé.

“Les îles sont dangereuses. Pour les humains comme pour les animaux. Est-ce que je devrais être tenu responsable de ce qui se passe ici ? De Charlene ? De toi ?

— Je ne sais pas, ai-je dit en désespoir de cause.

— Ne pas interférer. C'est mon boulot. Observer et étudier. Ne jamais intervenir. Si un bébé phoque se noie, je prends note. Si un requin blanc

est blessé, je prends une photo pour mes dossiers. C'est mon *boulot*. Tu comprends ?

— Oui.

— Mais ça... Charlene...”

Il s'est tu. Une question était en suspens dans l'air. Galen me regardait comme s'il attendait que j'y réponde. Je ne savais pas quoi dire. Je ne comprenais pas sa logique. Je ne reconnaissais pas son schéma de pensée.

Dans la cuisine, le frigo a lancé une plainte déchirante. Galen et moi avons sursauté. Cela arrivait souvent sur les îles – le frigo était vieux

et son mécanisme prenait toujours vie dans un cri de colère – mais cette fois on aurait dit un coup de tonnerre. Il a fait un bruit de ferraille pendant une minute puis s'est calmé jusqu'à être réduit à un bourdonnement.

“Les récents événements me perturbent. Voilà ce que je veux dire.

— Charlene est aussi mon amie, ai-je dit d'une voix plus assurée.

— Je sais.

— Moi aussi je suis bouleversée. Ce qui lui est arrivé me rend malade.

— Qu'est-il arrivé, exactement ?” a dit Galen sur un ton féroce.

Je l'ai regardé bouche bée.

“Dis-le-moi. Dis-le-moi avec tes mots.

— Un accident. Un autre accident.”

Il a bondi sagement sur ses pieds. J'avais déjà remarqué combien ses mouvements étaient juvéniles et athlétiques. Des années d'une existence spartiate sur les îles l'avaient rendu mince et nerveux, une colonne de muscles. Il a traversé le salon et s'est posté près de la fenêtre.

Dans l'aquarium, le poulpe s'est gonflé. Sa peau était ornée d'un patchwork de couleurs – ocre, vert, tacheté de rose. Il était multicolore, comme un feu d'artifice. C'était inhabituel de le voir faire étalage de ses compétences. Je me suis demandé si ces couleurs donnaient un indice de son humeur ou s'il faisait simplement travailler ses muscles. Peut-être que sa capacité à se camoufler exigeait ce genre d'exercice.

À la fenêtre, Galen parlait.

“Ce médecin...

— Pardon ?

— Ce satané médecin. Il s'est souvenu de moi. Je me souvenais de lui aussi, mais je n'aurais rien dit. On ne parle pas du passé, ici.”

J'essayais de le suivre. Galen faisait sans doute référence au nounours grisonnant, le médecin à lunettes qui l'avait abordé en prétendant le reconnaître. Ça m'était presque sorti de l'esprit. Ce détail avait été complètement éclipsé par l'état de Charlene et mes propres angoisses.

“Il connaissait ma femme.

— Mais tu as dit... ai-je commencé avant de me taire.

— Ma femme, il la connaissait. Quelles sont les chances pour qu'une chose pareille se produise ?”

Je l'ai regardé un instant, abasourdi.

“Je ne savais pas que tu étais marié.

— Elle est morte. Il y a onze ans. Elle est morte.

— Pardon, ai-je dit, sans voix.

— *Bon sang*”, a craché Galen.

D'un coup, il s'est remis en mouvement. Il est allé au portemanteau puis est revenu à la bibliothèque, parcourant chaque centimètre de cet espace restreint.

“Je n'en parle jamais. Je ne l'évoque jamais. On ne parle pas...”

— Du passé. Je sais. Mais peut-être que de temps en temps ça peut faire du bien de...

— Oui, de temps en temps.”

Il agitait même ses mains, comme s'il manipulait une marionnette – un novice pas encore habitué aux fils délicats. Les doigts écartés. Les paumes tournées vers le haut. Les coudes loin du corps.

“Tu veux me raconter ce qui s'est passé ? ai-je demandé.

— Elle s'est noyée.

— Oh.

— On était partis pêcher. On vivait à San Francisco à cette époque. On avait loué un bateau pour la journée, avec des amis. Il y a eu un grain. La mer était démontée. Elle n'aurait pas dû se trouver sur le pont. Je lui ai dit de rester à l'intérieur – je lui avais *dit*. Elle ne m'écoutait jamais.” Galen a affiché un sourire douloureux, crispé. “Elle a perdu l'équilibre. S'est cogné la tête. Elle était sans connaissance quand elle est tombée à l'eau. On n'a pas pu la repêcher à temps.

— Je vois”, ai-je dit tout bas.

De fait, je voyais très bien. Tout était plus clair, à présent.

Quelque chose avait poussé Galen à s'installer dans l'endroit le plus reculé et abandonné de la Terre. Quelque chose l'avait poussé à y séjourner indéfiniment. Jusque-là, la raison de ce choix m'était demeurée incompréhensible. Encore une énigme posée par les îles, bien trop difficile à résoudre.

Mais cette fois j'avais une réponse. Galen continuait de faire les cent pas, la lueur de la lampe jouant sur sa chevelure blanche. J'ai observé son agitation, sa démarche brusque. Dehors, le vent hurlait comme un enfant capricieux. Un volet a cogné contre le mur. Les éléphants de mer faisaient du bruit, grognaient et couinaient. De mon côté, j'étais perdue dans un calcul mental. La femme de Galen est décédée il y a onze ans. Il y a dix ans, il a débarqué sur les îles Farallon pour ne jamais remettre les pieds sur le continent. Tout concordait.

“Aujourd'hui m'a fait l'effet d'un gauche-droite. Charlene sur la civière – qui respirait à peine...” Il s'est arrêté. “Ma femme était rousse comme elle. Tout m'est revenu d'un bloc.

— Je comprends.”

Dehors, le vent frappait à la vitre. Je suis restée immobile.

“Un accident, a dit Galen. Un autre accident.

— Oui.”

Ses poings tambourinaient contre sa cuisse. Puis il a dit : “Depuis combien de temps es-tu sur les îles ? Combien de mois exactement ?

— Oh, ai-je dit, un peu surprise par le changement de sujet. Six mois.

— Et tu en penses quoi ?

— C’est l’endroit que je préfère. Et j’ai beaucoup voyagé.

— Intéressant. Et ce, malgré tout ce qui s’est passé.

— Malgré tout ça”, ai-je dit fermement.

Sur la table basse, le poulpe a fait une nouvelle apparition. Il avait désormais pris la couleur du sang. Après un premier tour d’aquarium, il a entamé une nouvelle révolution. Les huit tentacules collés aux vitres, les ventouses évasées.

“Ici, je peux être quelqu’un d’autre.”

Pour la première fois, Galen a souri. “J’imagine que oui. Tu peux être Melissa ou Mel. Tu peux être Souricette.

— C’est ça.

— Sur les îles, on peut tous être quelqu’un d’autre.”

Il a porté le poids de son corps sur son autre jambe. J’ai entendu un cri de l’autre côté de la fenêtre. On aurait dit un bébé éléphant de mer.

“Tu veux t’asseoir, a demandé Galen.

— Pardon ?

— Ou un verre d’eau ?

— Non. Pourquoi ?

— Non rien.”

Le poulpe avait la tête à l’envers. On aurait dit un arbre, dans cette position – ses tentacules qui se déroulaient sur l’écran au-dessus de lui, se mouvant comme des branches d’arbre sous l’effet d’un vent violent. Galen aussi le regardait. Il s’est approché et s’est penché. Puis il a levé les yeux vers moi. Il affichait une expression pensive, son regard obscurci par un front ronchon.

“Chaque animal se comporte selon sa nature propre, a-t-il dit.

— Je vois ce que tu veux dire. Un poulpe cherchera toujours à s’échapper.

— Non. Ce n’est *pas* ce que je veux dire. Le poulpe ne *veut* pas s’échapper. Le poulpe essaye de se libérer parce que c’est dans sa nature. Le requin chasse parce que c’est dans sa nature. La femelle éléphant de mer abandonne son petit parce que c’est dans sa nature. C’est ce que je t’expliquais tout à l’heure. Tu ne m’écoutais pas ?”

Je me suis aperçu que j’avais pris un livre sur l’étagère, un volume relié avec la photo d’un calamar en couverture. Je le tenais contre ma poitrine, comme un bouclier.

“Il ne faut jamais anthropomorphiser les animaux. On peut observer leur comportement. On peut répertorier leurs actions. On peut noter

en détail de quoi ils se nourrissent, comment ils se reproduisent, où ils urinent et défèquent, quels sont leurs jeux et où ils trouvent refuge. On peut les étudier toute la journée. Toute l'année. Mais on n'aura jamais accès à ce qu'ils ont dans la tête. On ne saura jamais à quoi ils pensent. On ne saura jamais ce qu'ils veulent. Ce qui est aussi valable pour les humains..."

Il a fait une pause en se passant une main dans les cheveux.

"On croit qu'on se comprend. En tant qu'espèce je veux dire. Mais comment pourrait-on savoir ce qui se passe dans l'esprit de quelqu'un d'autre ? Comment savoir pour de bon ?"

Il a fait une nouvelle pause. Dehors, le ressac grondait. Les îles semblaient se réveiller – finies la tranquillité, l'immobilité. Une étrange expression est passée sur le visage de Galen. Cela aurait pu être un sourire aussi bien qu'une grimace.

"Je suis biologiste, a-t-il dit. C'est ce que je suis. Si un animal est violent – si un animal est blessé – si un animal agit en fonction de sa nature..."

Il a ri. Le son m'a surprise, aigu et sonore. Il a résonné à travers le salon comme un gong.

"Qu'est-ce que tu penses de ça ?"

Je ne comprenais pas, mais il était d'humeur plus légère, et ça, c'était une bonne chose.

"Je suis sûre que tu as raison", ai-je dit.

C'était une phrase creuse, mais il a paru la prendre au sérieux. Il s'est redressé, me surplombant, ses cheveux crayeux frôlant presque le plafond. Puis il s'est tourné une nouvelle fois vers moi et j'ai vu un sourire flotter sur ses lèvres.

"Quelle est ta nature, Miranda ?"

J'ai inspiré. J'avais espéré une opportunité comme celle-ci.

Je savais à quoi il voulait en venir. Je savais quoi faire. Galen avait enfreint la première règle des îles : il avait parlé du passé. Mon tour était venu. D'une certaine façon, ce serait un soulagement. Il m'avait préparé le terrain.

Je me suis mise à parler, à bégayer, et je me suis raclé la gorge.

"Ma mère. J'ai perdu ma mère.

— Ah oui.

— Quand j'avais quatorze ans."

Ma voix était plus forte que prévu. L'attitude de Galen a changé, son expression s'est faite plus douce, plus ouverte.

"Elle a été renversée par une voiture. Un camion, en fait.

— Je suis désolé. Ça a dû être dur.

— Oui. Ça l'est toujours, à vrai dire. Encore aujourd'hui. Ça a tout chamboulé. Ça m'a chamboulée.

— Bien sûr."

Galen a fait un geste que je n'ai pas compris, son doigt qui faisait un moulinet.

“C'est pour ça que tu es venue ici ?

— Je crois.

— Je vois, je vois.”

Dehors, le vent s'était levé et mugissait. Le cri des éléphants de mer se mêlait au grondement de l'océan. J'avais du mal à respirer. J'avais l'impression que Galen prenait une décision. Il a acquiescé plusieurs fois de suite, comme s'il se mettait d'accord avec ses pensées.

“Voilà une expression intéressante, a-t-il dit. Tu as *perdu* ta mère. J'ai *perdu* ma femme.

— Oui.

— On les perd. On les égare. C'est exactement ça. Cette chose qu'on a toujours eue avec soi, cette chose à laquelle on était si habitué qu'on n'y pensait plus. Comme des clés ou un portefeuille. Je me pose encore la question : « Où est-elle passée ? Elle était là il y a encore une minute. »”

J'ai baissé les yeux vers mes mains.

“Et maintenant, Charlene. Je l'ai perdue et toi aussi.”

J'ai entendu la rumeur distante des océanites qui chantaient. Le bruit venant de l'extérieur était presque symphonique – la basse profonde de la mer, le vent qui gémissait comme un violon, le soprano des phoques, le piccolo des oiseaux. Une musique sauvage.

“Je me souviens du jour où j'ai rencontré ma femme. Elle était si jeune. Elle avait de grands yeux écarquillés. C'était un rendez-vous arrangé, par-dessus le marché. Arrangé par des amis. Nous marchions vers le restaurant. C'était une belle nuit d'été. Nous allions à ce petit italien que j'aimais bien. Et soudain, elle m'a dit : « Raconte-moi l'histoire de ta vie. » Il a gloussé. “C'était comme ça qu'elle menait une conversation. « Raconte-moi l'histoire de ta vie. » Je n'ai pas répondu. Je lui ai dit que c'était une question impossible.”

J'ai acquiescé.

“Mais je pourrais lui répondre, aujourd'hui. Quand tu as perdu quelqu'un, ça devient ça l'histoire de ta vie. C'est la seule histoire que tu aies.”

D'un coup, la fatigue m'est tombée dessus au point que j'en suffoquais. J'étais en train de m'avachir, m'affaisser. Un poids semblait peser sur mes épaules.

“Va te coucher, Miranda.”

J'ai levé une main pour retenir un bâillement.

“Allez, a dit gentiment Galen. Je crois qu'on va pouvoir retrouver le sommeil, maintenant.”

Nous sommes le 1^{er} mars, aujourd'hui. Ce nouveau mois a commencé en fanfare. La radio s'est animée tôt ce matin en piaillant. Galen est allé répondre. Quand il est revenu, il rayonnait. L'appel provenait de l'hôpital. Charlene était sortie d'affaire. Elle se remettait bien du choc. On avait suturé les entailles. Les médecins avaient effectué un dernier examen pour s'assurer qu'il n'y avait pas de traumatisme crânien. On lui avait remis le coude qu'elle allait devoir porter quelque temps en écharpe. Galen nous a fait ces annonces pendant notre petit-déjeuner composé, pour ne pas changer, de macaronis au fromage. Il y a eu des hourras, des verres qui se sont entrechoqués, des toasts à notre courageuse petite stagiaire.

Galen avait même parlé à Charlene – sa voix déformée par les parasites et la distance. Elle lui avait dit que ses parents avaient pris l'avion pour venir la voir et s'étaient installés dans un hôtel à San Francisco avec une belle vue sur la mer. Ils resteraient à ses côtés pour la dorloter et prendre soin d'elle jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé assez de force pour rentrer dans le Minnesota. Elle terminerait sa convalescence au calme. Cette idée m'a fait du bien.

Ça m'a plu d'imaginer Charlene, la tête encore pansée, le bras en écharpe, entourée de sa famille. Je les voyais tous aussi roux et avenants qu'elle – une famille comme un champ de coquelicots cramoisis. J'ai imaginé Charlene dans un fauteuil pendant qu'on lui servait du thé et des tartines grillées. Ses frères et sœurs qui la passaient à la question pour qu'elle raconte son séjour sur les îles. Elle qui se délectait de l'attrait exercé par l'écran scintillant de la télévision, l'eau chaude sortant des robinets, le gras sur une pizza tout juste commandée.

Je suis allée à la fenêtre. J'ai regardé la mer. Autour de moi, les îles semblaient gagner chaque jour en sauvagerie. Charlene avait tiré un trait sur cet endroit. Elle avait franchi la ligne d'horizon. Elle avait effectué la traversée. Elle était si loin à présent que je me suis demandé si je la reverrais un jour.

À cet instant, j'aurais voulu être parmi les éléphants de mer. Être près d'eux, les photographier pendant que je le pouvais encore. J'ai attrapé mon appareil numérique et suis sortie dans le brouillard. J'ai suivi le rugissement de leur voix, leur odeur musquée. Des individus s'étaient installés sur l'esplanade Marine et sculptaient la côte avec leur corps. Dans le brouillard, ces silhouettes massives faisaient

comme des nuages, aussi doux que des oreillers.

Leur vie se réorganise peu à peu. Les femelles allaitent leurs petits pendant un mois. Ensuite, elles s'accouplent avec le mâle alpha de leur groupe. Après quoi, elles retournent à l'océan sans un regard en arrière. C'est donc grosses qu'elles quittent les îles. Les petits doivent se débrouiller seuls. Il y a quelque chose d'impitoyable chez ces mères. Leur présence sur les îles a des raisons purement biologiques.

Mettre bas, allaiter, s'accoupler, et repartir. Pas d'émotion. Ces animaux ne forment pas de vrais couples ; les femelles vont vers les mâles les plus forts, reçoivent leur semence et passent à autre chose. Elles n'enseignent pas à leur progéniture à se protéger ou à se nourrir. Elles leur donnent du lait, et quand il n'y en a plus, elles s'en vont.

Les jeunes ne reverront jamais leur mère. Ils doivent apprendre à nager, chasser et survivre par eux-mêmes. Sans recevoir le moindre conseil, ils doivent apprendre ce que c'est que d'être un éléphant de mer. Au cours des semaines suivantes, les petits resteront à terre, sur les îles désertes à essayer de comprendre le rythme et la force des marées, et la faim venant, ils finiront par risquer cette première plongée vitale dans le grand bleu. Ils suivront les bancs de poissons, les mouvements de leur instinct profond, découvriront leur vraie nature et laisseront l'archipel dans leur sillage. L'hiver prochain, ceux qui auront survécu reviendront aux îles Farallon pour lancer un nouveau cycle.

Sur l'esplanade Marine, j'ai installé mon trépied. J'avais emporté Gremlin, un de mes appareils numériques. Le plus cher et le plus tape-à-l'œil du lot. Le brouillard avait effacé l'horizon et assombrissait la ligne de démarcation entre l'océan et les rochers. Les éléphants de mer paraissaient fantomatiques. Dans la brume, leurs cris étaient désincarnés. L'air, étrangement chaud. Je me suis demandé si le tourbillon enfiévré de leurs accouplements avait réchauffé l'atmosphère. J'ai retiré mon sweater. J'ai enlevé le gilet que je portais en dessous.

Et puis je l'ai entendu. Une mélodie aiguë et désespérée. Le bruit venait de derrière moi. C'était un petit. À l'intérieur des terres. Quelque part près du refuge. Je me suis aussitôt mise en route. J'ai marché dans l'air humide, plissant les yeux à cause du brouillard.

“Par ici, ai-je crié. Viens ici. Viens vers moi.”

Une forme sombre est apparue. La démarche du bébé était irrégulière, par embardées et avec des cris nasillards. Alors qu'il s'approchait, il a levé le museau en vagissant.

J'avais si souvent rêvé de ce moment. Je ne pouvais m'empêcher d'y croire. Ce n'était sans doute pas le bébé perdu que j'avais vu lors de ma promenade avec Mick quelques semaines auparavant. Ce n'était

sans doute pas la pauvre créature qui me hantait depuis, qui habitait mes cauchemars. Je savais que la probabilité était quasi nulle. Mais je n'avais aucun moyen de m'en assurer. Tous ces petits au pelage noir et lisse se ressemblent. Je me suis mordu la langue pour ne pas rire. Je ne voulais pas lui faire peur. J'avais une espèce de papillon dans la poitrine. Je me suis obligée à croire que c'était le même petit, et que je l'avais enfin retrouvé.

Je ne l'ai pas touché. Je n'étais pas censée faire ça. Mes mains sont restées en suspens au-dessus de sa tête, ont mimé une caresse. Son regard semblait me supplier. Alors qu'il s'approchait toujours, j'ai reculé, me déplaçant lentement, à pas mesurés.

“Suis-moi, ai-je murmuré. Par ici.”

Le bébé a obéi. Je l'ai conduit jusqu'à l'eau. Pour chacun de mes pas, l'animal faisait un bon, comme si nous dansions. Je me suis arrêtée au sommet de la colline. Mon trépied paraissait squelettique sur fond de brouillard. De l'autre côté, des éléphants de mer dormaient en tas. Des femelles grises. Des

mâles gigantesques. Des bébés couleur d'encre. J'ai attendu que le petit les voie – qu'il sente l'odeur du lait – entende leur respiration rauque – se précipite au bas de la colline – retourne à sa famille, enfin.

Mais il n'a rien fait de tel. Il est resté avec moi, haletant à mes côtés. Il a levé les yeux et m'a adressé ce que j'ai pris pour un regard d'adoration. J'ai ri tout haut. Impossible de me retenir. Le son est sorti de ma gorge comme les bulles d'un soda éclatant dans l'air.

“Va-t'en, ai-je dit. Allez.”

Mon doigt pointé ne signifiait rien pour lui. Un geste pour le faire déguerpir ne signifiait rien pour lui. Le vent était aussi chaud que l'eau d'un bain. Le petit s'est pelotonné sur les cailloux comme s'il avait l'intention de rester près de moi toute sa vie.

J'ai décidé de prendre une photo.

D'habitude, je ne donne pas dans le commerce de l'autoportrait. La figure humaine a été étudiée jusqu'à épuisement. Il n'y a rien de neuf à dire sur nos mains, notre visage, nos os, nos yeux, nos gestes, notre capacité à exprimer nos émotions, le jeu des lumières et des ombres sur notre peau, la fragilité des nouveau-nés, la force de notre musculature, notre vieillissement inévitable, notre finalité de mortels. L'histoire du corps humain n'a cessé d'être racontée. Je me suis fixé comme règle de ne photographier que des animaux. Ou bien des paysages. Je laisse les êtres humains hors champ.

Cela s'applique aussi à moi. Je suis l'artiste, pas l'œuvre d'art. Je ne veux pas tomber dans ce piège qui consisterait à me voir de l'extérieur. Mon apparence m'est égale. Elle est sans importance. L'essentiel réside dans la façon dont je regarde le monde.

Alors que je m'installais derrière le trépied et que je branchais le

retardateur, j'ai été parcourue d'un frisson d'appréhension. J'enfreignais les règles – autant mon code de conduite de photographe que le credo des biologistes en matière de non-ingérence. J'étais sur le point de me tenir du mauvais côté de l'appareil photo, de délaisser ma passivité, mon détachement.

Pourtant, cet instant donnait à penser qu'il s'agissait d'une formidable exception. Il se passait là quelque chose de remarquable : une femme, des rochers, un animal, l'océan et le brouillard. Je me suis positionnée à côté du bébé éléphant de mer, je l'ai regardé dans les yeux. Il a couiné et j'ai émis quelques bruits en retour. Je n'ai pas pris la pose ; j'ai essayé de ne pas poser. L'appareil a cliqueté au loin. Le petit a rampé pour se rapprocher de moi. Il a levé son museau tout moustachu. J'ai tendu la main, et il y a eu un contact – un toucher chaud et humide, aussi intime qu'un baiser. J'en ai eu le souffle coupé. C'était une vraie surprise. J'étais contente que ce rideau de brouillard cache ma transgression.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés comme ça. Peut-être quelques minutes. Peut-être des heures entières. J'entendais le fracas des vagues. Le tas d'éléphants de mer ronflait derrière moi. L'appareil a pris une série d'images. Le petit a enfoncé le museau dans ma paume. Je sentais sa respiration sur ma peau. Son odeur laiteuse. Ses yeux comme deux puits endormis.

Le lendemain matin, j'ai regardé les photos que j'avais prises. Je ne m'attendais à rien de particulier. Je ne m'attendais pas à être frappée par la foudre. Je me concentrais sur la composition, la profondeur de champ, la beauté. C'est étrange de penser qu'un tel moment – calme, contemplatif, solitaire – peut tout bouleverser.

Mais tu le sais déjà, n'est-ce pas ? Tu l'as appris à tes dépens sur une route verglacée de Washington il y a bien des années de cela.

Je venais de me réveiller. Emmitouflée dans ma couverture, j'ai pris mon appareil sur mes genoux. Les biologistes s'étaient éparpillés dans le refuge – papotant dans la cuisine, faisant couler de l'eau dans la salle de bains, grillant des tartines. L'air embaumait le café.

Les photos étaient meilleures que je ne l'aurais espéré. Nous étions iconiques, emblématiques, le petit et moi. Derrière nous, le brouillard paraissait avoir été travaillé au pinceau par un peintre. D'abord, alors que les images défilaient, je n'ai regardé que le petit. J'espérais trouver un cliché qui le montrerait de profil, son museau canin et ses nageoires bien visibles. Je voulais voir sa silhouette comme une ombre chinoise projetée sur l'air. J'appuyais sur le bouton avec le pouce, j'avais rapidement, regardais le bébé se mouvoir sur le petit écran.

Puis, un peu à contrecœur, j'ai tourné mon attention vers ma propre image. Mes doigts tendus. Mon buste en partie tourné. La façon dont tombaient mes boucles de cheveux.

Je ne peux pas expliquer l'effet que ça a eu sur moi. J'ai eu chaud et froid en même temps. Avant même de comprendre ce que je voyais, je m'étais mise à pleurer. Je me suis penchée en avant, mon nez touchant presque l'écran. Un sanglot humide s'est échappé de ma gorge.

Je n'ai jamais été très grande. Tout juste un mètre cinquante. La peau sur les os. J'ai un appétit d'oiseau (au sens figuré plutôt que propre puisque la plupart des oiseaux sont des goinfres, à en croire Lucy). J'ai un mal de chien à prendre du poids. Parfois, j'ai l'impression d'avoir fait l'impasse sur la puberté, me privant des courbes qu'on me promettait depuis l'enfance. J'ai si peu de poitrine que je n'ai pas besoin de soutien-gorge. Pas de ventre. Pas une once de graisse, nulle part.

Mais impossible de me méprendre sur ce que je voyais là. Le renflement naissant au niveau du ventre. Des seins fermes en forme de

pomme. Une silhouette voluptueuse. Je n'arrivais pas à l'intégrer. Je ne pouvais pas penser que cette femme était moi. C'était une inconnue. Une inconnue dans le cadre du minuscule écran de mon appareil. Une inconnue en bord de mer sur les îles Farallon.

J'ai inspiré en frémissant. J'ai cligné des yeux pour me débarrasser des larmes sur mes joues. L'image m'a renversée comme l'aurait fait un raz-de-marée. La

femme se tenait de profil. Elle portait un jean moulant qui enserrait des cuisses qui s'étaient épaissies. Si elle avait porté plusieurs couches de vêtements – un sweat à capuche ou un pull – son ventre serait resté invisible. Mais elle ne portait qu'un tee-shirt, moulant lui aussi. Elle tendait la main pour prendre le bébé phoque par le museau. Dans cet instant, un lien très doux s'était noué. Et entre les deux silhouettes se tenait un globe sombre. Un fruit mûr.

Je me suis essuyé les yeux. Je me suis redressée dans mon lit pour retrouver mon souffle. Mes mains tremblaient tellement que je pouvais à peine tenir l'appareil.

La femme de mes photos était enceinte.

Un mois s'est écoulé depuis la dernière fois que je t'ai écrit. J'ai eu besoin de temps. Il m'a fallu un moment pour accepter ce qui m'arrive. La révélation a eu le même effet sur moi qu'un sucre plongé dans du thé – scintillant, tourbillonnant, fondant peu à peu.

Je me suis tenue à l'écart. J'ai évité les promenades avec Mick et Forest. J'ai fait comme si Galen n'existait pas. Comme d'habitude, Lucy et moi sommes deux pôles magnétiques opposés. Je passe des journées entières dans ma chambre à examiner les photos de moi dans le brouillard. Je ne sais jamais trop si je rêve ou si je suis éveillée. Je peux me laver les mains dans la cuisine, ou me trouver sur la véranda enveloppée de vent, et je me pince discrètement pour être sûre que je suis bien éveillée.

La nuit, je rêve du bébé phoque. Je rêve du fantôme. Une silhouette luminescente. Un pan de tissu blanc. Un silence glacial. Dans ces rêves-cauchemars, c'est elle qui est enceinte. Son ventre rebondi s'éclaire comme une source de lumière. Le fœtus à l'intérieur est un néon entortillé. J'ai rêvé d'Andrew, aussi. Un éléphant de mer monstrueux – un mâle alpha, tout en obésité et fanfaronnade – qui se traîne lourdement sur le granit, agitant la chaussette molle qui lui sert de nez d'avant en arrière. Alors que je l'observe, il renverse la tête et reproduit le rire d'Andrew jusque dans la moindre inflexion. J'ai rêvé que j'étais dehors avec mon trépied, occupée à photographier une femme à côté d'un bébé phoque. En les cadrant, je me demande qui peut bien être cette femme. Et jamais je ne la reconnais. Dans mes rêves, elle n'a pas de visage, elle reste dans l'ombre, anonyme.

Je n'en ai parlé à personne. Je n'ai rien exprimé à voix haute.

Néanmoins, les signes sont partout visibles. C'est comme si j'avais appris soudain à voir les couleurs ou le soleil – un millier de détails préexistants, omniprésents mais invisibles jusque-là. Oui, j'ai pris quelques kilos. Je sens ce surpoids quand je m'assois, ce coussin autour de la taille. Oui, j'ai sans cesse envie d'uriner. Oui, j'ai des bouffées de chaleur. J'ai parfois l'impression d'avoir une étuve à la place du ventre, un four surchauffé qui expulse un panache de fumée brûlante. Oui, j'ai eu des fringales. Des aversions. Je suis épuisée. Je dors autant qu'une ado, j'ai besoin de dix onze heures de sommeil par nuit. J'ai remarqué tout cela, et pourtant je n'ai pas fait le lien. Des symptômes isolés. Des points de couleur sur une toile. Les effets secondaires des îles.

Depuis, le puzzle s'est reconstitué. J'ai une vue d'ensemble.

Même mes cheveux ont changé, plus forts, plus épais. Cela me rappelle la pauvre petite orchidée que j'avais à Washington. Au cours de l'hiver la plante a perdu ses pétales et refusé de pousser, posée là comme une statue verte dans la lumière déclinante. Mais quand un de mes collègues l'a emportée en Floride et l'a placée sur sa véranda, les fleurs se sont mises à déborder de toutes parts. Mes cheveux eux aussi semblent avoir trouvé le climat qui leur est propice.

Et bien sûr, je n'ai pas mes règles. Depuis plusieurs mois. Je n'y ai pas prêté attention parce que j'ai toujours eu un cycle irrégulier. Je flirte avec le genre de poids très peu élevé qui peut provoquer l'arrêt du cycle menstruel. Sans parler que je n'ai aucune raison de me pencher sur un calendrier. Dans le placard de la salle de bains, à côté de l'évier, il y a un stock de tampons et de serviettes hygiéniques, un trésor tout rose. Les hommes prennent soin d'éviter cette zone. À mon arrivée sur les îles, Lucy, Charlene et moi allions toutes piocher dans les réserves qui sont cachées là, comme des souris devant un tas de graines. Mais impossible de me souvenir de la dernière fois où je me suis servie.

J'ai fini par sauter le pas. Cela remonte à quelques jours. J'ai attendu minuit, le ciel baignant dans le clair de lune, la grande ourse suspendue au-dessus du refuge. Galen était couché, Mick et Forest ronflaient, Lucy chantonait dans son sommeil. Je me suis dirigée vers la salle de bains qui possède un miroir en pied, le seul sur les îles.

J'ai bien failli reculer. J'ai hésité un moment, indécise. J'ai pensé retourner me glisser sous mes couvertures. Éteindre la lumière. Revenir à l'état de déni auquel je m'étais cramponnée si longtemps. Je me suis répété que rien n'était encore sûr. Je n'avais pas de test sur lequel uriner. Pas de cabinet de gynécologue où consulter. L'impression que m'avait laissée un autoportrait pris de loin il y a plus d'un mois ne pouvait faire office de diagnostic sérieux. Je me suis répété que beaucoup des symptômes traditionnels ne s'étaient pas manifestés. Je n'avais pas passé mes matinées à vomir. Je n'ai pas été obsédée par l'ordre ou le ménage, cédant volontiers le balai et la serpillière à Lucy. Ne portant jamais de soutien-gorge, je n'ai pas pu voir si j'avais changé de bonnet.

Mes symptômes n'avaient rien de très concluant. Pour chacun, j'aurais pu trouver une autre explication. La prise de poids pouvait être le signe de mon avancée normale en âge. Mes aversions culinaires auraient pu venir des repas exécrables que nous prenons, avec tout ce Spam et ce thon. Ma somnolence pouvait s'expliquer par le froid constant et épuisant. Peut-être les îles me jouaient-elles des tours.

Peut-être que tout cela n'était qu'une illusion, une erreur, un autre de mes rêves bizarres.

Toujours vêtue de mon jean, je me suis assise sur les toilettes. Me suis pris la tête dans les mains.

J'étais là. J'irais jusqu'au bout. Il était temps de faire concorder l'image et la personne – la silhouette sur l'écran et mon propre corps. Cela faisait un bail que je ne m'étais pas vue nue. La dernière fois, c'était Avant Andrew. Là, sur le carrelage froid, j'ai enlevé mon pantalon. J'ai retiré mes couches de tee-shirts. J'ai même enlevé mes chaussettes. En prenant une grande inspiration, je me suis retournée et j'ai fait face au miroir.

Mon gros ventre doré surplombait un embrouillamini de poils pubiens. J'avais les seins gonflés. Cela ne faisait aucun doute. Ce n'était pas une erreur. Il n'y avait pas qu'au niveau du ventre, que j'avais pris. Mon dos était plus charnu. Même mes cuisses avaient changé : deux colonnes douces, les muscles cachés sous une nouvelle épaisseur de graisse. Mon ventre brillait dans la lumière comme la courbe cireuse de la lune. J'ai posé mes mains sur ce globe. J'ai eu l'impression que cela faisait des années que je n'avais pas senti le contact de ma peau.

Durant les minutes qui ont suivi, j'ai conduit un examen approfondi. J'avais la peau du ventre tendue et rebondie comme un ballon de basket. J'avais toujours cru que cette poche de chair était molle et duveteuse, mais la mienne est ferme et caoutchouteuse – un bouclier, plutôt qu'un coussin. Mes seins sont lourds. Je les ai soupesés l'un après l'autre. Des perles fibreuses semblaient avoir pris racine sous la peau comme des bulbes dans la terre. Des conduits lactifères. J'ai pressé un téton pour voir. Les gouttelettes mielleuses d'un fluide jaune en ont suinté.

Mon nombril était dans une étrange posture. Lui qui était caché commençait à faire surface et, à mi-parcours, on aurait dit une chemise en boule toute froissée par le sèche-linge. J'ai palpé ce bout de chair. Je me suis approchée du miroir. La pigmentation de mon corps avait changé. Mon visage s'était brutalement couvert de taches de rousseur, les joues à ce point constellées que j'avais presque l'air bronzé. Mes tétons avaient pris la couleur d'un bois sombre. Sous mon nombril une ligne marron était apparue, traçant la route jusqu'à mes poils pubiens, scindant le bas de mon abdomen en deux. Un terme appris durant les cours de sciences de la vie il y a longtemps m'est revenu à l'esprit : *linea nigra*. Un indicateur classique de grossesse.

Tremblant sous l'effet du choc et du froid, je me suis rhabillée.

S'il te plaît, aide-moi. Juste pour cette fois, maman, aide-moi. Qu'est-ce que je vais faire ?

Il y a cette photo de toi que j'ai toujours eue sur ma table de chevet. Au milieu d'une prairie ensoleillée, tu portes une robe rouge. Ton corps dégingandé. Tes cheveux en un chignon désordonné. Tu sembles sur le point de sourire – tes yeux amusés, ta bouche plissée comme un papillon aux ailes repliées.

Sur cette photo, tu es enceinte de quatre mois, même si un simple observateur ne pourrait le deviner. Sur ce cliché, ta robe cache, tout en le mettant en valeur, le renflement de ton ventre. Le tissu offre une illusion d'optique. Beaucoup de femmes aiment porter ce genre de vêtement durant le deuxième trimestre, le genre qui nous rend toutes un peu enceintes, qui fait s'interroger les inconnus.

Enfant, j'avais un tas de raisons d'aimer cette photo. Ton expression, tes bras élégants, la végétation en fond. Mais ce que je préférais, c'était qu'elle était censée représenter une seule personne alors qu'elle en impliquait trois. Mon père avait pris la photo. Toi et moi étions vues à travers son regard.

Nous entrons dans une nouvelle saison. Nous sommes en avril, les jours sont sensiblement plus longs et chaque soir le soleil s'attarde à l'ouest comme le dernier invité d'une fête. Il y a un nouveau parfum dans l'air. Galen ouvre grand les fenêtres, laisse entrer les courants d'un vent doux. Le froid ne le gêne pas – et de fait, il ne me gêne pas non plus. Je pourrais me baigner dans cet air iodé. Lucy, qui souffre du rhume des foins, passe l'aspirateur sur les rideaux et vide les placards pour les récurer jusque dans les moindres recoins. Quand elle se déplace dans la maison, elle nettoie systématiquement les traces de moisissure sur les enduits et balaie les toiles d'araignée du plafond. (Elle semble éprouver le besoin de faire le ménage partout où je me trouve. Si je suis sur le canapé, elle veut taper sur les coussins pour en retirer la poussière. Si je suis dans ma chambre, elle veut faire mes vitres parce que justement elle s'occupe de tout l'étage.) Les animaux changent aussi. Les baleines grises sont en train de migrer. Les éléphants de mer ne vont pas tarder à partir. Bientôt, ce sera la saison des oiseaux.

À Washington, un long et doux printemps a commencé, j'en suis certaine. Cela a toujours été le moment que je préfère dans l'année, le climat qui s'ouvre comme une fleur, un pétale après l'autre. Les degrés

gagnés jour après jour. Les crocus qui transpercent le sol et s'embrasent comme des cierges magiques dans l'herbe. Le matin, les merles chantent follement. Les arbres sont pailletés de bourgeons pareils à des guirlandes de Noël – et d'un coup, les feuilles s'ouvrent. Un jour les branches sont nues, et le lendemain elles sont pleines de feuilles d'un vert éclatant, fines comme des Kleenex. Les cerisiers aussi fleurissent, attirant par la même occasion la migration saisonnière de touristes japonais qui

envahissent les rues pendant plusieurs semaines de suite, lisent leur carte à l'envers et photographient des bizarreries comme les écureuils ou des scènes de vandalisme.

Le printemps rend mon père malicieux. Après la traditionnelle réorganisation des placards – pulls et bottes remisés – il apporte quelques changements subtils à son apparence. Il se met à porter des cravates en soie au travail plutôt que ces articles en laine lourde qu'il associe au froid. Éventuellement il rase sa barbe d'hiver et laisse briller son menton rose dans toute sa gloire.

Récemment, je lui ai envoyé une carte postale qui attendait depuis pas mal de temps. *PRINTEMPS*, ai-je écrit en lettres majuscules. C'est tout.

D'après mes calculs, je suis enceinte de cinq mois. Les dernières semaines ont été étranges, c'est le moins qu'on puisse dire. À tout moment, je plaquais une main sur mon ventre, main que je glissais sous mon sweat-shirt pour vérifier la réalité de mon état. J'ai erré dans le refuge, hébétée, sans me préoccuper de rien ni de personne. Je n'ai pas pris une seule photo – sauf dans mes rêves. J'ai laissé mes appareils sous mon lit. J'ai gravi la colline au Phare, debout dans le vent humide, regardant vers la Californie. J'ai longé la côte à la recherche de mon bébé phoque perdu puis retrouvé. Mais impossible de le distinguer au milieu des dizaines de petits corps qui se prélassaient au soleil. Les femelles sont parties. Les mâles se cachent. Laissés à l'abandon, les petits se regroupent, se donnent du courage face à la nouvelle vie qui les attend.

Je finirai bien par le dire à quelqu'un. Peut-être à mon père. Peut-être à Mick. Aucun des biologistes

ne s'est rendu compte de rien, j'en suis certaine. Les hommes ne font pas attention, c'est dans leur nature, et Lucy ne s'intéresse pas assez à moi pour remarquer la métamorphose ; je ne suis qu'un obstacle sur le passage de sa serpillière. Pour l'instant, j'ai envie d'être seule pour réfléchir à tout ça. Je vais laisser mes opinions trouver leur place à chaque revirement d'humeur, les laisser danser, retomber et se disposer d'elles-mêmes comme les perles d'un kaléidoscope.

Je passe souvent du temps immobile, la tête penchée, à essayer de sentir cette vie en moi. Mon ventre est chaud. Mon utérus est lourd, il

m'ancrer au sol. J'ai la sensation de revenir à moi. Pas à Mélissa. Ni à Mel. Ni à Souricette. Ni à l'image sur l'écran de mon appareil. Ni à la femme dans le miroir.

Par une matinée nuageuse, j'ai pris une décision. Les biologistes étaient sortis observer les mammifères marins. Je les ai regardés partir, ces quatre personnes qui marchaient vers l'esplanade Marine et le bord de mer. Le ciel semblait avoir été mal repassé, un morceau d'étoffe froissée ici et là, des taches d'un gris chiffonné. Galen portait un carton plein d'équipement. Mick lançait ses instructions avec de grands gestes. Forest et Lucy étaient penchés l'un vers l'autre comme s'ils partageaient un secret. Dès qu'ils ont été hors de vue, je me suis mise au travail.

Je n'avais encore rien décidé au sujet du bébé. Je ne savais pas si j'allais le garder. Je n'avais pas encore choisi entre l'adoption, l'avortement, le suicide et l'infanticide. Je n'étais pas sûre d'avoir créé de lien

avec le fœtus. Je ne savais pas si la rougeur sur ma poitrine provenait de la panique, de l'amour, du choc ou d'une brûlure. Je ne savais pas encore si j'allais appeler le capitaine Joe pour qu'il vienne me chercher. J'ignorais si j'allais demander un hélicoptère. Je n'avais pas totalement accepté que je ne rêvais pas, ou que j'avais changé de manière irréversible, ou que j'étais piégée dans la vision d'une personne en qui je ne pouvais pas avoir confiance. Je ne savais pas si j'allais me jeter à la mer. Je n'avais pas décidé grand-chose.

Mais j'étais très résolue au sujet de l'animal domestique de Lucy.

J'ai trouvé un seau en plastique dans la cuisine. Je l'ai rempli d'eau du robinet et l'ai déposé près de la table basse à côté de l'aquarium d'Oliver. Puis j'ai fouillé dans le frigo jusqu'à dégoter du surimi. À son habitude, le poulpe était en mode furtif et invisible. Mais je savais quoi faire. J'ai tapoté trois fois le couvercle. J'avais souvent vu Lucy appeler le poulpe de cette manière pour le nourrir. Aussitôt, une bulle de peau couleur fauve a fait irruption sur le fond en gravier. Oliver agitait ses tentacules qui tournaient et s'enroulaient pour le propulser vers la surface. Ses yeux bougeaient au bout de leurs tiges. J'ai vu le trait horizontal de ses pupilles, l'iris jaune. En temps normal, Lucy ouvrirait la petite trappe et laisserait tomber le surimi.

Quant à moi, j'ai retiré le couvercle. Pour la première fois, Oliver et moi nous sommes regardés en face sans écran ni vitre pour nous séparer. Il est devenu rouge cramoisi, comme s'il était en colère. Il était dérouté. Personne n'avait encore jamais retiré le couvercle de sa prison. Les poulpes sont trop intelligents, trop déterminés à s'échapper ; ce serait risqué de

laisser l'aquarium ouvert, même brièvement. Le crabe a envoyé quelques éclaboussures en tombant dans l'eau. Oliver s'en est saisi distraitemment, ses yeux jaunes toujours fixés sur moi.

Encore aujourd'hui je ne peux pas expliquer ce qui m'a pris. L'idée m'était venue avec la force d'un commandement divin. Impossible de faire comme si je ne l'avais pas entendu. Cela avait peut-être un rapport avec l'indignité de voir Oliver captif sur des îles si sauvages par ailleurs. Cela avait peut-être un rapport avec Lucy elle-même – son mépris, sa cruauté. Cela avait peut-être à voir avec le bébé phoque prodigue que les îles m'avaient rendu contre toute attente – ce petit animal qui, à son tour, m'avait révélé la créature minuscule en incubation dans mon ventre. Ce fœtus-alevin qui nageait dans un aquarium privé, dans son bain de liquide amniotique. Se débattant dans le noir. Agitant ses doigts en anémones. Partageant ma respiration et mon sang.

Lentement, j'ai tendu les deux mains, mes paumes flottant au-dessus de l'eau. Au bout d'un moment, Oliver a pris l'initiative. Ses tentacules étaient aussi glissants que des vers de terre. Je n'ai pas pu retenir une grimace. Les ventouses faisaient un peu mal, ce qui m'a étonnée ; je les avais imaginées lisses et dures, comme des ventouses en caoutchouc. Au lieu de quoi, elles semblaient faites d'un millier de petits capteurs. Je n'ai rien précipité. Je lui ai laissé le temps d'explorer ma peau. Le rouge furieux qui teintait son corps s'est éclairci. Il a enveloppé un bras autour de mon petit doigt. C'était un geste

étrangement intime, sa prise aussi douce que celle d'un bébé.

Puis j'ai senti une traction. Il se hissait vers le haut en s'accrochant à mes doigts. Il était plus lourd que je ne l'aurais cru – le poids et la consistance d'une balle de softball. Les tentacules ont glissé autour de mes poignets, se sont tressés le long de ma peau.

Quelques minutes plus tard, il était dans le seau en plastique. Quant à moi, j'avais enfilé mon manteau et me dirigeais vers la mer. L'air avait un goût de sel. Oliver flottait maladroitement dans le seau, secoué d'avant en arrière à chacun de mes pas. À l'occasion, la force centrifuge entraînait un moulinet de tentacules. Je me déplaçais rapidement, même s'il n'y avait pas âme qui vive dans les parages. À cet instant, j'avais l'île du Sud-Est pour moi toute seule. J'étais contente. Quand Lucy remarquera dans un jour ou deux que son animal domestique a disparu, je m'efforcerai de feindre l'innocence. *Le poulpe ? Ça alors, la dernière fois que je l'ai vu, il était dans son aquarium.*

Arrivée en bord de mer, j'ai ralenti. Les pierres, couvertes d'algues, glissaient. De près, l'eau se mêlait d'ombre. Je me suis arc-boutée en m'appuyant contre un rocher. La mer venait tranquillement laper la

rive. J'ai pris mon seau, l'ai incliné légèrement – et Oliver en a jailli, s'est projeté dans les airs, les tentacules repliés. Un arc-en-ciel de gouttelettes l'a suivi. Il a fait un plat qui a manqué un peu de dignité. J'ai posé une main sur mon ventre, cet orbe tendu et brûlant. Ce geste m'était devenu habituel.

Puis il s'est passé quelque chose de nouveau. Une réponse en forme de caresse à l'intérieur de mon corps. Un frôlement. Un mouvement. Je n'ai pas reconnu cette sensation. Un papillon semblait avoir passé ses ailes contre le sombre intérieur de mon utérus.

Je me suis figée. J'ai arrêté de respirer jusqu'à ce que la sensation revienne. Ce toucher était aussi doux qu'un flocon de neige qui tombe au sol. Mais cette fois, je comprenais. C'était le bébé qui remuait. Le premier mouvement reconnaissable. C'était la preuve d'une vie.

Je n'ai pas pleuré. J'en avais fini avec ça. Je voyais encore le poulpe pris dans la houle. Sous mes yeux, il a avalé une goulée d'eau et a plongé vers les profondeurs. Une volute rouge. Un éclair de tentacules. Un océan qui n'était plus du tout vide.

LA SAISON DES OISEAUX

La vie n'est pas ce que je croyais. Je ne suis pas celle que je croyais. Photographe, nomade, orpheline de mère. Une épistolière, laissant derrière elle une traînée de papier et de mots partout dans le monde, comme celle d'un avion. Une artiste avec un appareil photo en guise de cerveau : froid, précis, calculateur. Une femme en noir.

Galen m'avait demandé : *Quelle est ta nature, Miranda ?*

Il m'est arrivé quelque chose le jour où j'ai caressé le bébé phoque. Le jour où j'ai enfreint la règle de non-interférence. Le jour où je suis passée de l'autre côté de l'appareil et que je me suis prise en photo. Le jour où je me suis souvenue que j'avais un corps.

Cinq mois durant, ma propre grossesse m'a échappé. Pourtant, je continue de penser que ce n'était pas entièrement ma faute. Je n'ai pas subi la plupart des symptômes traditionnels – nausées, acné, seins plus tendres. Mes symptômes n'avaient rien de bien décisif. Il existait une justification plausible pour chacun.

En résumé, je ne pense pas qu'on puisse m'accuser de quoi que ce soit. Je ne pense pas être folle. Je n'ai simplement pas compris quelle était ma nature. Jusqu'à maintenant.

Le corps et l'esprit ne marchent pas l'un sans l'autre : la pensée devient émotion qui devient sensation qui devient sens qui devient chair. Mais pendant la majeure partie de ma vie, j'ai été sans racines, sans amarres, un fantôme. Un être de pensée, sans corps. J'ai été cette personne constituée d'une sensibilité artistique et de chagrin. J'ai cru que mon esprit était primordial et mon corps secondaire – le premier un instrument compliqué, le second un simple véhicule. Ma chair n'a pas compté dans la formation de mon identité. Je n'ai pas su voir les indices subtils de la transformation physique qu'entraînait la grossesse. Le surpoids, les bouffées de chaleur – ces choses auraient pu arriver à quelqu'un d'autre. Les fringales et l'épuisement étaient vagues et lointains.

Je n'ai pu me voir vraiment qu'à travers un objectif. Si je n'étais pas passée devant l'appareil, là où vivent les animaux – où la nature prolifère dans toute sa gloire et son étrangeté – je n'aurais peut-être jamais découvert ma propre réalité.

Quelle est ta nature, Miranda ?

Je n'éprouve plus le besoin de t'écrire aussi souvent. Plus maintenant. Je n'éprouve plus non plus le désir de prendre des photos.

Je ne me suis pas aventurée sur l'île du Sud-Est avec un appareil depuis des semaines. En ce moment, la vie de l'esprit ne m'intéresse pas. Idées, champ de vision, lumière, mort, beauté, fantômes, imagination, ombres, amour – des choses dérisoires. Des choses sans importance.

Durant ces cinq derniers mois, à mon insu et sans mon consentement, mon corps a créé une toute nouvelle vie. Pendant que mon esprit se concentrait sur des images, la tragédie et des lettres à écrire, mon corps s'est occupé à faire des miracles.

Ces nouvelles idées me sont venues en même temps que les oiseaux.

On ne peut pas décrire la saison des oiseaux, pas vraiment. Cinquante mille goélands d'Audubon vivent sur terre. Plus de la moitié d'entre eux se trouvent sur l'île du Sud-Est – la plupart de l'autre côté de ma fenêtre. Et ça n'est pas tout. Une vaste cité de guillemots est blottie derrière une haute colline. Pour la voir, il faut escalader la face rocheuse et regarder d'en haut. Les guillemots sont de jolies créatures finement sculptées. Ils sont encostumés comme les pingouins – dos noir, ventre blanc – mais si les pingouins peuvent être comiques, les guillemots ne sont qu'élégance. Au-dessus de leur colonie, Lucy a construit un abri où elle peut se tapir pour les observer. Elle a récupéré du bois et de la tôle à la maison du garde-côte. Elle a même apporté deux chaises venant de la cuisine de notre refuge. Les guillemots sont cent mille. Les îles accueillent également quarante mille stariques. Vingt mille cormorans. Quatre mille guillemots colomblins.

Je ne découvre pas ces informations. Cela fait des semaines que Lucy en parle, surexcitée, elle qui chaque année attend cette saison avec la même impatience qu'un enfant avant Noël. (Avec le retour de ses chères colonies aviaires, elle a totalement oublié la disparition de son animal domestique. L'aquarium du poulpe a été vidé et rangé sans un mot.) J'ai bien conscience que les îles vont abriter un nombre phénoménal d'oiseaux pendant tout le printemps et l'été. Mais ce que j'avais imaginé est très en dessous de la réalité. J'avais imaginé que cela ressemblerait à un genre de rassemblement pour la paix : une foule de corps à plume qui cohabitent cordialement, échangeant des conseils sur la ponte des œufs et des ragots à coups de gazouillis et autres roucoulements. J'avais imaginé un océan de nids les uns sur les autres comme des tentes dans un camping.

La réalité s'avère bien différente. Je ne crois pas que quoi que ce soit aurait pu me préparer à ça, mais ma naïveté n'a certainement pas aidé. Les îles sont désormais blanches. Les oiseaux ont sali les rochers

de leur guano jusqu'à les pâler. Le rocher de la Selle que j'aperçois depuis ma fenêtre ressemble à un iceberg. Les arbres sont recouverts d'une matière visqueuse. La puanteur est insoutenable, le vent se transforme en rideaux d'ammoniaque. L'air lui-même est toxique.

Et puis il y a le bruit. Tant qu'ils sont éveillés, les oiseaux hurlent. Un couple piaillera pendant des heures. Lucy raconte que c'est la façon qu'ont les goélands de communiquer, de se coordonner sur les questions importantes : qui doit partir chercher de la nourriture et qui doit couvrir les œufs – mais à mes oreilles, on dirait plutôt un cri de bataille venu d'un autre monde. Ils hurlent pour signifier aux prédateurs qu'ils protègent leur territoire. Ils hurlent la version hystérique d'une berceuse à leurs œufs. Ces couples de goélands passent la plupart de leur journée à crier. Il y a des milliers de ces couples sur l'île du Sud-Est.

Nos habitudes ont changé, tu t'en doutes. Dans le meilleur des cas, notre présence en ces lieux n'est pas naturelle, et nous devons sans cesse faire attention. Durant la saison des oiseaux, même les gestes les plus anodins peuvent avoir des effets dévastateurs. On m'a fait clairement comprendre que la nuit je devais prendre garde quand j'allumais la lumière. Plusieurs espèces d'oiseaux sont nocturnes. Une ampoule allumée dans ma chambre serait comme un projecteur sur les silhouettes tapies dans l'ombre et un signal envoyé à leurs prédateurs. Je dois donc utiliser une lampe de lecture discrète. Le jour, nos trajets sont limités à des chemins spécifiques qui sillonnent les accumulations de nids. Chaque centimètre carré de roche semble avoir été pris d'assaut. Un mauvais mouvement pourrait nous faire marcher sur un œuf qui déverserait son contenu sur l'herbe. Observe, n'interfère pas – la devise n'a pas changé. Une règle difficile à respecter étant donné le chaos général – et le vacarme.

Il nous faut aussi porter un nouvel uniforme. Des colliers antipuces autour des chevilles (pour repousser les poux d'oiseaux). Un masque sur la bouche et le nez (pour se protéger de l'odeur). Des gants en cuir épais (pour se protéger des becs acérés). Et pour couronner le tout, un casque de chantier (je t'expliquerai plus tard). Il vaut mieux porter un poncho, aussi, puisque les oiseaux utiliseront tous les moyens à leur disposition pour combattre ce qu'ils perçoivent comme une menace. Ils videront notamment leurs boyaux avec la jubilation et la précision d'un bombardier.

Lucy est la reine incontestable des îles. Chaque matin, elle aboie ses ordres et tout le monde s'empresse de lui obéir. Il y a mille choses à faire. Cela fait trente ans que des spécialistes viennent ici étudier les oiseaux de mer. Et on ne plaisante pas avec cet héritage. Lucy va tous les jours observer les guillemots depuis son abri. Mais il y a aussi

les océanites qui doivent être marqués, même si leurs acrobaties et leur vie nocturne compliquent les choses. Lucy reste debout jusqu'à deux heures du matin, s'approche du bord de la falaise armée d'un filet à maille serrée pour tenter d'attraper ces habiles aviateurs. Une fois piégés, elle les marque. On attrape et on relâche. On observe et on note. Les macareux rhinocéros doivent aussi être comptés, et l'on peut donc croiser Galen et Forest le long du rivage dans l'après-midi, un bras enfoncé dans un terrier pour s'emparer des oiseaux indignés. Soit dit en passant, les macareux possèdent un bec en forme de ciseaux à découper du fil de fer et, si le besoin s'en fait sentir, ils peuvent très bien l'utiliser pour ça. En cas de mauvaise humeur, ils sont tout à fait capables de t'arracher un doigt.

Mais les pires sont les goélands. Ils tuent pour se nourrir. Ils tuent pour le plaisir. Ils tuent sans raison valable. Ce sont des tueurs professionnels. Ils tournoient au-dessus des îles, le bec ensanglanté et une lueur folle dans les yeux. Il m'a fallu un moment pour comprendre ce que Lucy voulait dire quand elle a écrit *CFCB* dans le journal de bord. Ce sigle signifie "Crâne Fendu à Coups de Bec", la technique meurtrière de prédilection des goélands. *Six oisillons morts, trouvés CFCB aux Catacombes des macareux*. L'île du Sud-Est est jonchée de cadavres. Les ailes brisées et les crânes enfoncés sont monnaie courante, de même que les corps de guillemots ou de macareux couverts de larves et du jus régurgité par les goélands. Des oisillons duveteux, tout juste sortis de leur œuf à côté de carcasses en décomposition. Ces scènes sont terrifiantes. C'est la raison pour laquelle les stariques et les océanites sont nocturnes – et qu'ils creusent des terriers plutôt que de construire des nids. En plein jour, à découvert, ils n'auraient aucune chance face à cette machine à tuer que représentent vingt-cinq mille goélands.

En période de reproduction, les goélands semblent pris d'un appétit sanguinaire. Ils s'attaquent les uns les autres avec beaucoup de férocité, comme ils s'en prennent normalement aux guillemots colombrins ou aux cormorans. J'en ai vu se vautrer dans des orgies cannibales, déchiquetant la gorge d'un voisin et engloutissant ses œufs. Ils ne limitent pas non plus leurs assauts aux autres oiseaux. Des groupes de jeunes mâles peuvent s'en prendre aux phoques, tournoyer autour d'une tête grise et lisse, hurler et pourchasser un animal gros comme une moto jusqu'à ce qu'il regagne la mer. Ils seraient tout aussi ravis d'éradiquer les biologistes s'ils avaient l'opportunité de les atteindre à un endroit stratégique – d'où les casques. Mick m'a parlé il y a peu d'un goéland surexcité qui l'avait suivi jusqu'à la côte. Après avoir arrosé ses épaules de guano et hurlé furieusement à son oreille, l'oiseau était tellement hors de lui qu'il a effectué un vol en piqué contre le casque de Mick. Il s'est brisé la nuque, tué sur le coup.

L'autre jour, j'étais dans ma chambre et je regardais par la fenêtre. Lucy et les garçons étaient partis en mission d'observation, mais j'avais fait l'impasse, prétextant une blessure. Je n'avais pas encore eu le

courage d'annoncer aux autres que j'étais enceinte. Du coup, j'ai fait porter le chapeau à ma mauvaise cheville que j'ai même bandée avec de la gaze.

Pour nous protéger mon bébé et moi, j'ai passé beaucoup de temps dans la maison. Ici, le bruit est atténué, lointain. Je m'efforce de ne pas prêter attention au grondement de leurs ailes, je fais comme si cette chorale de gloussements et de caquètements proche d'une symphonie atonale possédait des vertus apaisantes. Par-dessus le marché, un goéland fou a investi la véranda de devant pour en faire son espace de nidification personnel. La plupart des oiseaux réussissent à se garder, au pire, quelques centimètres de roche pour eux. Mais ce goéland est plus gros, plus fort et plus fou que les autres. On l'appelle Pete le Kamikaze. Il ne mange rien et ne dort pas ; il se contente de se battre, toute la journée. Une tache de sang cramoisi lui marque le front de manière indélébile. Dès que je sors sur la véranda, Pete le Kamikaze surgit de nulle part, me frappe les épaules avec ses ailes et donne des coups de bec si féroces à mon casque de chantier que j'en vois trente-six chandelles. Nous en sommes réduits à passer par la porte de derrière pour nos allées et venues.

Assise près de la fenêtre, j'ai aperçu un éléphant de mer qui se frayait un chemin entre les nids. On aurait dit une femelle, bien qu'amaigrie et particulièrement petite. Elle était assez loin du refuge et se dirigeait vers l'océan. C'était étrange à voir, comme un rocher roulant du haut d'une colline enneigée. Elle avait une marque sur l'épaule : une tache de naissance en forme d'étoile. Je l'ai regardée se traîner vers la mer, délogeant les oiseaux qui s'envolaient autour d'elle en poussant des cris exaspérés.

Presque tous les éléphants de mer sont partis. Les femelles désormais engrossées sont passées à autre chose. Les mâles, dépourvus de leur harem, ont abandonné leur précieux territoire. Les petits ont sauté le pas eux aussi, ils savent plonger, chasser le poisson, se laissent tomber et jouent, disparaissent dans la mer. Les animaux qui restent sont ceux qui ne peuvent pas partir. Ceux qui ont peur, qui sont malades ou handicapés – les phoques qui ne veulent ou ne peuvent pas braver l'océan. L'océan n'est pas pour eux. L'océan n'est pas pour les faibles.

La femelle était déjà en mauvaise posture. Je l'ai regardée avancer maladroitement, s'aidant d'une seule nageoire plutôt que des deux.

Peut-être souffrait-elle d'une malformation. Peut-être était-elle blessée. Quelques goélands ont pris leur envol pour la suivre. Ils n'avaient pas encore trouvé la force – ou n'étaient pas encore assez en colère – pour l'attaquer. Mais ça n'était qu'une question de temps. La femelle a claudiqué au milieu des nids et ses poursuivants se sont mis à crier et tourner.

Un goéland a plongé. Un autre l'a imité, en piqué, les ailes repliées. La femelle a avancé par à-coups. Les oiseaux ont poussé des cris qui ressemblaient à de l'extase. J'avais le cœur au bord des lèvres. Je ne pouvais rien faire.

Il s'est passé quelque chose – l'éclat fugitif d'un bec – trop rapide pour que je comprenne. La femelle a mugé de douleur. Elle avait la gueule en sang. Les oiseaux sont retournés à l'assaut, le bec brillant dans la lumière comme des balles de fusil. Ils cherchaient à atteindre ses yeux. Ils lui ont attrapé les

moustaches et les lui ont arrachées de même que des plaques de fourrure sur le crâne. Elle ne pouvait pas se défendre. Elle ne pouvait pas atteindre l'océan. Elle a de nouveau hurlé et j'ai vu un goéland monter dans les airs en tenant quelque chose dans son bec. Un globe sombre et brillant auquel s'accrochaient des filaments ensanglantés.

Après ça, je me suis détournée de la fenêtre. Mick m'a raconté plus tard que les oiseaux avaient entièrement nettoyé le cadavre de la femelle. Il ne restait plus d'elle que sa carcasse.

Il y a quelques jours, j'ai parlé à Mick. C'était un après-midi venteux typique du mois de mai. Les autres étaient partis observer les oiseaux, comme d'habitude. Lucy avait emmené Forest et Galen avec elle vers l'abri qui surplombait les guillemots. Ils voulaient les filmer à leur insu – en voyeurs patentés qu'ils étaient. Ils ne rentreraient pas avant la tombée de la nuit.

J'ai fait du thé. Nous ai servi deux tasses. J'en ai tendu une à Mick qui était assis sur le canapé et me regardait en haussant les sourcils.

"Je suis enceinte", ai-je annoncé.

Il a fait une pause avant de répondre et a bu une longue gorgée pensive.

"Je sais", a-t-il dit.

Je l'ai dévisagé et me suis assise à côté de lui.

"Moi, je viens à peine de m'en rendre compte."

Il a haussé les épaules. "Faut croire que je suis plus malin que toi."

Il a avalé une autre gorgée de thé en inhalant la vapeur. Je n'avais pas touché au mien, même si je trouvais du réconfort à sentir la tasse bien chaude entre mes mains.

"Tu es à un stade pas mal avancé, non ? Deuxième trimestre, je serais tenté de dire. Le dessin de la mâchoire – la poitrine – c'est écrit sur ta tête. La pigmentation de la peau, juste là."

Il a tendu la main vers ma joue. Je l'ai repoussée.

"Ça fait des semaines que je t'observe, a-t-il dit. J'ai trois sœurs et une douzaine de nièces et de neveux. Tu n'aurais pas pu me le cacher. Ta façon de marcher. Ta façon de te lever d'une chaise.

— Tu es le premier à qui je le dis.

— Vraiment ?

— Vraiment."

Ma conscience m'a méchamment tirailée. J'avais envoyé plusieurs cartes postales le mois précédent, toutes insipides, superficielles et mensongères. C'était peut-être impardonnable d'avoir laissé mon père dans l'ignorance. Si quelqu'un méritait d'être au courant – d'être préparé – c'était papa. Il est ma seule vraie famille, après tout.

Mais si je n'avais rien dit, c'est parce que je n'y arrivais pas. Les mots me manquaient. Ils n'étaient pas prêts, pas mûrs. Je ne les avais même pas sur le bout de la langue et pas au bout de mon crayon non plus. Ils flottaient ailleurs, fuyants, à moitié formés.

J'ai senti une éclaboussure de liquide brûlant sur mon bras. Ma

tasse de thé penchait dangereusement. La pièce a semblé pivoter. Le plafond se tordait comme la capsule d'une bouteille. J'ai cru que j'allais m'évanouir. Une seconde plus tard, Mick avait passé un bras autour de moi. Il m'a fait baisser la tête entre mes genoux, la main posée sur ma nuque.

“Respire. Tout simplement. Voilà.

— Désolée, ai-je haleté. Je ne l'avais encore jamais dit tout haut.”

Des points ont dansé devant mes yeux. Mick m'a massé la nuque.

“Félicitations. C'est une belle nouvelle. Enfin, j'imagine.

— Merci”, ai-je murmuré.

J'ai inspiré en cadence avec le mouvement de ses mains. Ses doigts qui montaient et descendaient le long de ma colonne guidaient ma respiration.

“Je sais ce qui s'est passé, a-t-il déclaré.

— Quoi ?

— Je sais qui est le père, je veux dire.

— Bon sang, Mick.

— C'est Andrew, non ?”

Je lui ai donné un coup de poing. J'y suis allée de toute ma force. Le coup était violent et a ricoché sur son biceps. Mick m'a observée avec la perplexité d'un chat qui regarde voler un bourdon. Il a épousseté l'endroit où je l'avais frappé.

“Pardon, a-t-il dit. Je sais que la situation n'est pas facile. Je me doute que ça a été dur.”

J'ai regardé mes genoux.

“Mais c'est ce que j'ai déduit. Je sais que ce n'est pas moi.” Il a levé un doigt. “Impossible que ça soit Forest.” Deuxième doigt. “Ce n'est pas Galen, zéro doute là-dessus.” Troisième doigt. “Bref, il ne reste plus que...”

Il y a eu un silence. Le fœtus pesait sur ma colonne. Ces jours-ci, j'ai un mal de chien à trouver une position confortable. Le bébé est trop gros pour moi ; il appuie sans cesse sur ma vessie ou se loge sous mon diaphragme, me froisse les intestins. Pete le Kamikaze a brisé le silence. D'un cri,

il s'est envolé, ses ailes battant à quelques centimètres de la fenêtre.

Quel mot atroce que celui de *père*. Je ne pouvais pas y penser. Vu les circonstances, je ne pouvais pas mentir. Je pouvais difficilement faire porter le chapeau à un ex. Je ne pouvais pas raconter le genre d'histoire où après une soirée dans un bar – un inconnu, un coup d'un soir. Mon seul espoir était de gagner du temps et d'esquiver. J'avais pensé à quelques réponses évasives en préparation à cette conversation. *Moi je sais, à toi de le découvrir. Allez, n'en parlons pas. C'est mon jardin secret.* Des réactions pathétiques. Vaines et pas du tout convaincantes. J'avais été incapable de trouver une solution décente à

ce dilemme concernant le père du bébé. J'avais eu beau me ronger les sangs à échafauder des plans, rien de bon n'en était sorti.

“Je suis désolé, a répété Mick plus doucement cette fois.

— Merci.

— Bon. Raconte-moi tout.

— Il ne vaut mieux pas.

— Allez. Ma curiosité est trop piquée.”

Dehors, le hurlement des goélands est monté d'un cran, comme si quelqu'un avait augmenté le volume sur une grande enceinte à l'extérieur.

“On ne parle pas du passé, ici”, ai-je dit.

Ces mots ont sonné creux à mes oreilles, mais Mick a acquiescé. Il a pris une expression solennelle, comme si j'avais donné le bon mot de passe.

“Je vais refaire du thé”, a-t-il dit.

Il s'est levé. Après quoi, le sujet a été clos.

Une semaine plus tard, par un après-midi pluvieux, Galen a laissé un livre sur mon lit. Un post-it collé sur la couverture disait, d'une écriture nette et méticuleuse : *Pour Miranda*. Je n'avais encore jamais vu ce livre, et j'ai soupçonné Galen de l'avoir gardé pour lui. Sa chambre était une vraie malle aux trésors – pierres d'estomac, squelettes d'oiseaux, dents de requins, que sais-je encore. Nous avons interdiction d'y entrer. Nous avons tous conscience que des merveilles se cachent derrière la porte en bois fissuré. Galen garde des objets insolites, des trophées et des reliques. Il accumule des crânes d'animaux, des plumes, des pelages de souris. Il y a pas mal de temps, il m'a raconté que sa collection contient même quelques souvenirs humains. Des lettres d'amour. Des bijoux abandonnés. Des chapeaux intéressants.

J'ai retourné le livre entre mes mains. Il semblait retracer l'histoire des îles Farallon. Je l'ai feuilleté distraitement. Je ne comprenais pas trop pourquoi Galen voulait que je le lise, mais je n'allais pas lui désobéir, même si l'ordre m'arrivait de manière indirecte.

Je me suis allongée sur le côté pour que le poids du bébé ne repose pas sur ma colonne. Au début – pour être franche, je n'étais pas très attentive. Le radiateur cliquetait. La bruine venait tapoter à la fenêtre. Les pages ont défilé sans trop éveiller mon intérêt. Apparemment, les îles ont toujours eu mauvaise réputation. Les Indiens miwoks de Californie les voyaient comme une sorte de purgatoire terrestre où on envoyait les damnés pour y souffrir éternellement.

J'ai bâillé.

Le chapitre suivant était consacré à la saison des oiseaux – et aux trafiquants d'œufs. Ça m'a réveillée et j'ai lu ce passage d'une traite.

Tout a commencé avec un homme au nom improbable, Doc Robinson. La ruée vers l'or remonte aux premières décennies du XIX^e siècle. Doc Robinson était venu à San Francisco pour y faire fortune, comme tout le monde. Si ce n'est que lui était particulièrement futé. Entre deux tamisages, déçu de ne trouver que de l'or du sot, il a remarqué quelque chose qui avait échappé aux autres : la Californie manquait de poules. Tout ce que les gens aimaient était préparé avec des œufs – pâtisserie, omelette, mayonnaise – qui étaient totalement absents de ces régions.

À cette époque, la saison des oiseaux des îles Farallon était déjà connue. L'archipel n'était pas encore sous tutelle – une sculpture de pierre nue et dépouillée, une zone de navigation dangereuse, une silhouette effrayante sur le sombre horizon. Des marins de passage avaient regagné le continent en rapportant des récits où les oiseaux étaient plus nombreux que les étoiles dans le ciel. Des centaines de milliers d'œufs à ramasser. (Les goélands n'avaient pas encore étendu leur hégémonie. En ce temps, les guillemots régnaient sur la saison estivale.) Doc Robinson avait entendu ces histoires. Il se moquait que les œufs de guillemot ne ressemblent pas du tout à des œufs de poule. Rien à voir avec les formes ovoïdes lisses, couleur ivoire, au contenu délicieux. Les guillemots pondaient des œufs aigue-marine et ronds de la taille d'une balle de softball et à la texture tachetée qui rappelait le cuir. Ces œufs portaient souvent des marques qui ressemblaient aux lettres d'un alphabet inconnu.

Jamais on ne pourrait les servir tels quels : les blancs étaient transparents, les jaunes rouge sang, et ils avaient un goût de poisson. Pas très appétissant, c'est le moins qu'on puisse dire.

Mais rien n'empêchait de les utiliser pour la pâtisserie. Doc Robinson a donc changé son fusil d'épaule. Il a effectué la traversée jusqu'aux Farallon où il a récolté environ deux mille œufs de guillemot. À son retour en Californie, il a gagné des mille et des cents et a pris une retraite triomphale tandis que gâteaux, muffins et autres soufflés refaisaient leur apparition dans les menus.

Ainsi ont débuté les pillages des chasseurs d'œufs. Quiconque voulant se faire un peu d'argent suivait l'exemple de Doc Robinson, louait un bateau et prenait la mer. S'il n'y avait pas assez d'or pour tout le monde, il y avait bien assez de guillemots pour les téméraires âpres au gain. Rapidement, ces hommes se sont mis à porter des "chemises à œufs" avec des poches partout. Grâce à cet accoutrement, il était possible de transporter jusqu'à deux cents œufs. Les pauvres oiseaux étaient incapables de se défendre contre ces nouveaux prédateurs. Il n'existait pas de réglementation fédérale. Personne ne s'est demandé ce qui arriverait si la majorité des œufs de guillemot sur cette planète était récoltée et consommée.

Mais les îles, à l'époque comme aujourd'hui, étaient dangereuses. C'était un travail risqué. Le livre en brossait un tableau très clair : un homme alourdi par le poids inconfortable de deux cents gros œufs. Les conséquences sur son équilibre. Le risque de trébucher sur les rochers. Les sentiers couverts de guano. Les grosses vagues qui viennent se fracasser sur les côtes et gonflent l'air d'embruns. Les ecchymoses et les fractures n'étaient pas rares. Un certain pourcentage de ces chasseurs trouvait la mort. Un mauvais virage et la mer les engloutissait.

J'ai poussé un soupir et reposé le livre. J'ai entamé le processus délicat visant à me relever. Le bébé donnait des coups résolus, m'intimant de me mettre debout, me rappelant au présent, loin des histoires et des ombres.

Je suis encore en train de prendre conscience que je suis enceinte. Cette idée ne me quitte pas et jette une nouvelle lumière sur tout le reste. Les mouvements du bébé ont gagné en force. Un coup de poing dans la cage thoracique. Un grattement au niveau de la colonne. Parfois, dans une pièce occupée par les biologistes, j'ai l'impression d'écouter une musique que personne d'autre ne peut entendre. Je ferme les yeux, absorbée par ce frémissement intérieur, cette pulsation de vie. La sensation est si intense, si envahissante que je perds le fil des événements. C'est le monde entier qui disparaît. J'en oublie où je me trouve : dans le refuge, sur les îles, à fleur de terre – je pourrais bien être n'importe où ailleurs. L'univers semble se résumer à mon corps, ma peau l'englobe, le délimite.

Depuis le début, vu la situation, je me rends compte que je devrais éprouver autre chose. *Ennui** et désespoir. Confusion et peur. Si Andrew était vivant, je serais retournée sur le continent de toute urgence. J'aurais consulté les pages jaunes – sur notre vieil annuaire obsolète – à la recherche d'une clinique où avorter. Je compterais les minutes, impatiente qu'on débarrasse mon corps de cet envahisseur.

Mais Andrew est mort. Il s'est noyé. Les îles l'ont tué.

De sorte qu'à mes yeux cet enfant n'est pas le sien. Les deux événements me paraissent sans lien. Il y a eu une agression, un acte de violence commis à un moment de mon passé. Au présent, il y a cette merveille, ce cadeau que m'a fait cet endroit. Le souvenir de l'agression – sombre et pleine de haine – est pareil à une vieille étoile qui se désintègre, part en poussière, à peine visible à proximité d'un nouveau soleil au rayonnement éclatant. Les semaines passant, ce que je ressens de plus en plus puissamment, c'est une joie sauvage, muette, irraisonnée.

Le bébé sera à moi – le mien, absolument.

* En français dans le texte.

Charlene est revenue aujourd'hui. Ou plutôt elle a fait un aller-retour.

Sans elle, les îles ne sont plus les mêmes – plus de mouvement de chevelure rousse, plus de rire musical, plus de présence chaleureuse et timorée à la table du dîner. Elle m'avait manqué. Je voulais voir de mes propres yeux qu'elle était en un seul morceau, robuste et enthousiaste, tout à fait remise.

Ma joie était réelle mais modérée. À vrai dire, je n'étais pas sûre de comprendre pourquoi elle se donnait la peine de revenir. J'avais beau être heureuse de la voir, je trouvais cette décision incohérente. Elle avait dit vouloir récupérer ses affaires – mais Galen lui avait proposé de les lui envoyer par bateau. Elle avait alors précisé qu'elle voulait dire au revoir à tout le monde, mais elle aurait pu le faire par radio. Ou pas. J'étais certaine qu'elle avait quelque chose derrière la tête. Quoi, je ne voyais pas bien.

Sa visite n'a pas eu l'air d'emballer les autres plus que ça. Peut-être que son attitude les déroutait eux aussi. La veille, Lucy s'était couchée tard parce qu'elle était dehors à marquer les océanites. À pas lourds, elle est allée se servir une tasse de café

à la cuisine en lançant des regards noirs dès que quelqu'un faisait trop de bruit. Forest avait mis au point un nouveau modèle mathématique pour recenser la population de macareux rhinocéros. Difficile de se faire une idée précise de leur nombre car ces oiseaux discrets creusent de profonds terriers et sont secrets de nature. Mais Forest avait noté cette équation accompagnée d'un graphique sur papier millimétré. Partir faire une étude de terrain pour vérifier la justesse de son système l'intéressait beaucoup plus que de voir Charlene. Même Mick avait revêtu le masque du biologiste, scientifique et détaché. Il était installé à la table avec Galen et remplissait un bon de commande pour des colliers antipuces dont nous manquions cruellement.

Dans l'ensemble, Galen et moi nous entendons bien. Il est plus doux avec moi depuis notre tête-à-tête de minuit. Récemment, il m'a même montré sa collection de pierres d'estomac. Avec les années, il en a amassé tout un tas dans un vieux seau en plastique. Il ne m'a pas invitée dans son musée privé – sa chambre. Nous ne sommes pas encore assez intimes, semble-t-il. Mais il a sorti le seau dans le couloir et m'a appelée pour que je vienne voir. Avec un sourire chaleureux, il m'a dit de toucher les pierres, ce que j'ai fait poliment, même si elles étaient toutes pareilles, noires, lisses, arrondies à force d'érosion et

qu'elles tenaient dans la paume d'une main.

À midi, tous les biologistes étaient dehors. J'étais la seule à être restée pour accueillir l'hélicoptère. Forest était parti voir les macareux rhinocéros, Lucy et Mick étaient à l'abri des guillemots. Une cloison avait été abîmée pendant un orage et ils essayaient de trouver un moyen de la réparer sans faire de bruit pour ne pas effrayer les oiseaux. (En cas d'alarme, les guillemots s'envoleraient en masse. Leurs œufs ne seraient plus protégés, ce qui laisserait le champ libre aux goélands pour perpétrer un massacre. Un acte irréfléchi de la part des biologistes risquait de provoquer une catastrophe.) Galen a joué un moment avec un petit carnet vert dans lequel il griffonnait à la dérobée. Puis il est parti à pas traînants observer les macareux huppés – sans doute aussi pour éviter une rencontre avec la stagiaire qui, comme je le sais désormais, lui rappelle sa défunte épouse.

J'ai dû m'assoupir. Je ne fais que dormir, ces temps-ci. Je m'étais installée sur le canapé d'où l'on a une vue sur l'est, par où arriverait l'hélicoptère. Mais j'avais le soleil dans les yeux. L'air vibrait de lumière et de chaleur. J'avais la tête lourde. Et soudain, quelqu'un m'a secouée pour me réveiller.

J'ai entraperçu une masse de cheveux – un mouvement de mèches couleur rouille autour d'un visage plein de taches de rousseur.

“Salut, la marmotte”, a dit Charlene.

Je me suis redressée en me frottant les yeux. Le soleil s'était déplacé dans le ciel. J'avais un mauvais goût dans la bouche. Dehors, l'hélicoptère était apparu. Ses pales ne bougeaient pas. Perchée sur l'héliport, cette bulle de verre brillait dans la lumière. Je pouvais voir le pilote à l'intérieur, une silhouette dans l'ombre, voûtée sur un journal. Mon esprit encore embrouillé de sommeil a trouvé ça drôle – comme un chauffeur de limousine qui patiente dans le parking d'un lycée, attendant que des adolescents sortent de leur bal de fin d'année. “Allez, a dit Charlene. Aide-moi à faire mes bagages.”

Je l'ai suivie jusqu'au seuil de sa minuscule chambre. J'ai voulu entrer, mais l'espace était trop étroit. La chambre de Charlene avait autrefois servi de débarras et il ne restait que quelques centimètres de chaque côté du lit – un petit lit jumeau. J'ai fini par me glisser sur le matelas. Charlene s'est affairée autour de moi, rangeant ses oreillers et son ours en peluche dans une valise.

“Tu as bonne mine, ai-je dit avec approbation.

— Ouaiip.” Elle a plié et déplié le coude. “Ça se remet bien. Finie l'écharpe ! Pour ce qui est de la commotion, ce n'était rien de bien grave. Des fois, j'ai mal à la tête quand il pleut, mais ça devrait passer.

— Super.”

Elle a pris un jean sur une étagère qu'elle a examiné en grimaçant.

Après l'avoir reniflé, elle l'a jeté dans la poubelle.

— “Ça te fait quoi ? D'être de retour sur le continent ?

— Ça va.

— On te manque ?”

Elle m'a lancé un pull. “Tu le veux ? C'était mon préféré mais je ne me vois pas le porter dans un lieu public.

— Bien sûr. Merci.”

J'ai attendu qu'elle me pose des questions sur nous, sur les îles, mais rien. Elle a continué de s'agiter autour du lit.

“Il faut vraiment que tu repartes tout de suite ? Tu ne peux pas rester dîner ?

— Le pilote attend. Mes parents le payent à l'heure.”

Quelque chose chez elle avait changé. Elle semblait porter un vernis. J'ai fini par réaliser qu'elle était maquillée. C'était subtil, mais je le voyais – cils plus sombres, joues anormalement roses. Et il y avait cette odeur dans l'air, aussi. Un mélange de lavande et d'encens. Charlene portait du parfum.

Enfin, elle m'a dit : “Est-ce que Galen est dans les parages ?

— Bien sûr. Je crois qu'il est à la plage de l'Otarie-Morte. Je pourrais aller...

— Non, non.” Elle a agité la main avec désinvolture. “Je voulais lui demander quelque chose, mais tant pis.

— Tu peux toujours lui laisser un mot.

— Non, c'est sans importance.”

Mais elle semblait plus ou moins abattue. Je me suis demandé si elle était venue jusqu'ici uniquement pour parler à Galen. Je me suis demandé pourquoi.

Elle a déversé un tas de chaussettes sur le lit. Elles étaient toutes désaccordées et beaucoup étaient trouées. Elle y a remis de l'ordre avant de les jeter l'une après l'autre dans la poubelle, une moue de dégoût sur les lèvres.

“Charlene.

— Hum ? a-t-elle murmuré, concentrée sur sa tâche.

— Le jour où tu t'es blessée.

— Celles-ci sont à Mick. Comment je me suis retrouvée avec des chaussettes appartenant à Mick ?

— Tu étais seule sur la colline au Phare ?

— Seule ? a-t-elle demandé en s'attaquant à ses sous-vêtements.

— Sur la colline. Quand tu es tombée.”

Charlene a enfin tourné son attention vers moi. Les mains en l'air, elle brandissait un soutien-gorge noir en coton avec un accroc dans le bonnet droit. Elle m'a regardée avec cet air que je lui connais bien, aussi concentré et curieux qu'un oiseau.

“J'ai besoin de savoir. Il y avait quelqu'un avec toi ?”

Elle écarquillait les yeux, ses pupilles dilatées.

“J’ai oublié tout ce qui s’est passé ce jour-là. Tout. Mes médecins ont dit que ça arrive quand on a subi un traumatisme crânien.” Elle a froncé les sourcils. “Des fois, j’ai comme des flashs. La colline, les rochers. La lumière du matin. Mais le moment où je suis tombée...” Elle a secoué la tête. “Je ne m’en souviens pas. Ça ne me reviendra peut-être jamais.

— Je comprends”, ai-je dit doucement.

Il y a eu un silence uniquement interrompu par le bavardage des oiseaux. J’ai tourné la tête vers la fenêtre, à temps pour apercevoir un panache de plumes – un goéland qui effleurait la vitre.

“En fait, c’est de ça que je voulais parler avec Galen. Puisque tu me poses la question.

— De quoi donc ?”

D’un geste nerveux, elle s’est mise à tirer sur ses cheveux roux.

“Je me disais qu’il savait peut-être ce qui s’est passé.”

Je lui ai lancé un regard interrogateur.

“Lui et moi nous sommes parlé au téléphone quelques fois. Quand j’étais à l’hôpital, surtout. Je n’arrêtais pas de me dire qu’il en savait plus que ce qu’il voulait bien admettre. Je lui ai posé clairement la question une ou deux fois, mais il a esquivé...”

Elle s’est tue.

“J’espérais le trouver ici.

— Je vois.”

Un goéland a piaillé dehors – un oisillon, d’après le bruit. Charlene a semblé se ressaisir. Elle m’a adressé un bref sourire qui ne se retrouvait pas vraiment dans son regard.

“Peu importe. Ça va aller.”

Je ne savais pas trop comment réagir ; je n’avais pas bien suivi le fil de ses pensées. Mais elle semblait n’attendre aucune réponse. Elle s’est agenouillée, a tiré une boîte de sous son lit. J’avais le sentiment qu’elle évitait mon regard.

Une heure plus tard, je l’accompagnais à l’héliport, toutes deux affublées de notre casque et poncho. Charlene retirerait ses colliers antipuces et son masque dès qu’elle serait en sécurité loin des îles. Le pilote nous a vues arriver et le rotor s’est mis à tourner au-dessus de nous. Paresseusement d’abord, puis plus vite. Il n’en fallait pas plus pour déranger les goélands qui ont pris leur envol dans un geyser d’ailes et de becs. Leurs cris étaient assourdissants. Je portais l’une des valises pendant que Charlene se débattait avec la seconde. Le pilote a ouvert la porte de l’hélicoptère. Charlene lui a hurlé quelque chose, et il a répondu, mais la clameur était telle que leurs paroles m’ont échappé.

Puis Charlene s’est tournée vers moi. Elle a enlevé son masque pour

que je voie son visage qui affichait une expression pleine de gentillesse. Elle s'est penchée et m'a déposé un baiser sur la joue. Je voulais lui dire quelque chose, lui offrir des mots d'adieu affectueux. Mais avant que je trouve quoi que ce soit de sensé, j'ai senti sa main sur mon ventre. Le

geste de Charlene était empreint de douceur, mais elle avançait résolument à travers les couches de pulls que j'utilisais pour couvrir mes nouvelles rondeurs. Sa paume était chaude.

“Félicitations”, a-t-elle murmuré.

Elle a retiré sa main.

“Toi aussi tu devrais partir, Melissa. Rapidement. Tu n'es pas en sécurité, ici.”

Mick et Forest sont privés de leurs virées nocturnes à la maison du garde-côte. Leurs rendez-vous avaient encore lieu il y a peu. Quand je me réveillais la nuit, j'entendais des voix par la fenêtre. Je ne sais pas trop à quelle fréquence ces deux-là s'offraient leurs périlleuses nuits d'amour. J'avais parfois l'impression que c'était tous les soirs et, à d'autres moments, seulement deux fois par mois. De temps en temps, le gloussement doux de Mick me réveillait alors je souriais intérieurement et sortais mon appareil. Mais je résistais toujours au désir de les épier. Quelque part sous mon lit, au milieu des objets plus ou moins inutiles accumulés – jeans trop abîmés pour être portés sans révéler la couleur de mes sous-vêtements, une pierre d'estomac trouvée sur la côte, livres rongés par la moisissure, baquets étanches remplis de pellicules à développer – se trouvait un appareil photo numérique gorgé de magnifiques images. Le soir où j'avais pris ces photos, je m'étais promis de les laisser tranquilles. De respecter cette intimité que Mick et Forest recherchaient manifestement à tout prix.

Mais les choses ont changé. La saison des oiseaux a transformé l'île du Sud-Est en champ de bataille où l'ennemi est partout. Mick et Forest seraient fous de se rendre à la maison du garde-côte dans ces circonstances. Dans le noir, ils risqueraient de perdre de vue le chemin et de s'aventurer dans la zone de nidification. Ils s'attireraient le courroux des goélands en quelques secondes à peine. J'imagine déjà la scène. Le craquement d'une coquille d'œuf. Le piaillage des oiseaux. Mick et Forest essayant de partir en courant. L'envol des goélands. Pour eux, un vrai buffet à volonté. Les oiseaux fondraient sur eux des quatre coins de l'île – la version aviaire d'une attaque de requins. On retrouverait Mick et Forest le lendemain matin ou plutôt leur squelette, la chair entièrement dévorée.

Ces dernières semaines ont été un peu tendues entre eux. Ça n'a rien de surprenant. Voilà des amants qui ne peuvent pas consommer normalement leur amour. (Même si je ne comprends toujours pas pourquoi ils ne peuvent pas faire leur petite affaire en toute discrétion, confort et sécurité dans la chambre qu'ils partagent.) Ils râlent souvent pendant les repas. La question de savoir à qui revient de passer le sel peut dégénérer en affrontement verbal irrité mais poli, les deux hommes se lançant des sourires durs et crispés. Une ou deux fois, alors qu'ils se croyaient seuls, je les ai même surpris en train de se

disputer – pour de bon.

Nous sommes tous tendus. Peut-être à cause de l'absence de Charlene – son côté facile à vivre et sympathique. Peut-être que l'agressivité des oiseaux influence notre comportement. Les prises de bec et les désaccords sont plus fréquents. Galen et Mick se sont accrochés sur la façon de marquer les océanites.

Lucy et Forest en sont venus à claquer les portes pour la corvée de vaisselle.

Mais Mick et Forest sont encore à part. Il y a quelques jours, alors que je rentrais d'une promenade, j'ai entendu Forest hurler à en perdre haleine. J'étais à la porte de derrière et je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait. Sa voix avait atteint un niveau d'hystérie aqueuse. Un instant plus tard, Mick est sorti en trombe. J'ai dû m'écarter brusquement pour le laisser passer. Il était tout rouge et ses yeux brillaient comme du charbon. Il n'a pas semblé remarquer ma présence. Il était trop en colère. Il s'est éloigné à grands pas, hors de lui.

Je suis toujours plongée dans le livre de Galen. De temps en temps, il m'interroge pour savoir si j'avance – sourcils haussés, regard lourd de sous-entendus – comme si ce texte était en quelque sorte important pour moi. En élève obéissante, je travaille dur. J'ai découvert que les chasseurs d'œufs avaient régné sur ces îles. J'ai aussi découvert qu'il y a eu des gardiens de phare. J'ai étudié l'histoire de ma terre d'adoption.

Par un après-midi venteux du mois de mai, j'ai emporté le livre à l'étage. Je me suis installée dans mon fauteuil plutôt que sur le lit pour ne pas m'endormir – la colonne bizarrement courbée, les épaules contractées. Le bébé avait pris une position inconfortable pour moi. J'ai lu le passage consacré aux gardiens de phare.

Dans les années 1880, apparemment, il n'y avait pas de phares sur la côte pacifique. Pas un. Les

capitaines de navires avaient donc le choix entre naviguer de jour ou naviguer de nuit en croisant les doigts. L'archipel des Morts représentait un danger si flagrant pour les bateaux qui croisaient à proximité que le gouvernement a fini par s'y intéresser. D'autant que le trafic maritime s'intensifiait. Il paraissait absurde qu'aucun phare ne signale la présence des îles. Une équipe a donc été envoyée sur place pour y remédier.

Mais l'archipel ne leur a pas facilité la tâche. Les ouvriers ne pouvaient pas venir avec leurs outils habituels. À vrai dire, atteindre le rivage était en soi difficile. Impossible également de faire venir des briques et du mortier du continent. À la place, ils ont dû arracher leur

matériau à la roche. (En lisant, je me suis rappelé les entailles que j'avais souvent remarquées dans le paysage, ces cicatrices grossières. En un siècle, ces carrières s'étaient érodées au point de ne plus sembler avoir été creusées par la main de l'homme. On dirait plutôt des marques laissées par un vaisseau extraterrestre.) Les ouvriers taillaient des blocs dans la pierre qu'ils montaient ensuite sur leur dos jusqu'au sommet de la colline au Phare, comme ces esclaves qui avaient construit les pyramides dans les temps anciens.

Le phare a été achevé en 1885, après beaucoup de problèmes et d'accidents. Quatre gardiens étaient en poste. Ils n'avaient pas de refuge comme le nôtre. La maison du garde-côte n'avait pas encore été construite. Les gardiens vivaient dans une espèce d'abri en pierre. La nourriture manquait. Quatre hommes, pas de femme. Et pour couronner le tout, ils gagnaient un salaire de misère. Sans compter qu'ils devaient lutter contre les chasseurs d'œufs.

Je me suis redressée pour m'étirer le dos. Le bébé s'est lancé dans une manœuvre particulière que je n'avais ressentie que quelque fois. J'avais l'impression que le fœtus descendait à ski les pentes intérieures de mon corps. Cela me surprend toujours et me met en joie. J'ai décrit la sensation à Mick un jour et il m'a expliqué qu'en toute vraisemblance le bébé faisait des loopings dans mon ventre.

J'ai tourné la page, me reconcentrant sur ma lecture. Il y avait une illustration en tête de chapitre : un homme à l'expression sournoise tenant quelques objets ronds contre sa poitrine. Un chasseur d'œufs.

Au moment de la construction du phare, personne n'avait mis officiellement la main sur l'archipel. De vastes portions du territoire étasunien n'étaient encore la propriété de personne. Si bien que les chasseurs d'œufs avaient pris le contrôle des îles. Les rapports qu'entretenaient ces hommes entre eux oscillaient entre une économie de marché noir et la pure piraterie. Les gardiens du phare se sont retrouvés sous les tirs croisés. Après une nuit dans leur abri de fortune, ils gravissaient la colline pour prendre leur service et connaissaient tout des affrontements qui avaient lieu à l'autre bout de l'île du Sud-Est. Chasseurs d'œufs contre chasseurs d'œufs. Les rixes étaient courantes. Parfois, certains sortaient le couteau ou le fusil – dans ces moments, les gardiens du phare envoyaient un signal au continent pour demander de l'aide. Alors on envoyait les soldats pour rétablir l'ordre.

De là, la situation n'a cessé de se détériorer. La cupidité des chasseurs était sans limite. Une fois, après une échauffourée, une faction ennemie a décidé de se cacher dans la grotte des Guillemots et de faire

semblant d'avoir fui les îles. Dans la grotte, les oiseaux les ont recouverts de guano. Bientôt, l'air a été tellement saturé

d'ammoniaque qu'il en est devenu toxique. Poussés par l'avarice, les hommes ont refusé de partir et sont donc morts les uns après les autres.

J'ai pris une position adaptée à celle du bébé. Les chasseurs commençaient à me rappeler les goélands que je voyais tous les jours – mus par la colère et la voracité, résolus à exterminer tout le monde sans pitié. Les goélands eux aussi risquent leur sécurité, et même leur vie pour attaquer un intrus.

Les gardiens de phare, eux, faisaient plutôt penser aux biologistes. Ils n'avaient pas d'impact sur le monde naturel. Ils observaient et notaient sans interférer. Ils s'occupaient du phare et laissaient les animaux tranquilles.

À la fin – c'était inévitable – les chasseurs se sont retournés contre les gardiens. Les chasseurs ont dégradé la propriété du gouvernement. Ils ont planté des pancartes interdisant aux gardiens de mettre les pieds sur leur territoire. Ils les ont obligés à payer chaque œuf de guillemot qu'ils mangeaient. Cette guerre d'usure avait peut-être affecté l'esprit des chasseurs. Ils ont carrément fini par essayer de chasser les gardiens du phare. Lors d'un affrontement, plusieurs personnes ont été blessées.

La population de guillemots diminuait à vue d'œil. Il y avait de moins en moins d'œufs – et les oisillons apparaissaient en masse en Californie. Il n'y avait plus de raison de se battre. Mais les chasseurs se sont battus quand même.

En 1881, le gouvernement est intervenu. L'armée a débarqué et raflé tous les chasseurs. Seuls les gardiens de ce qui allait devenir le phare sont restés.

Je me suis réveillée quand on a frappé à ma porte. Je n'avais pas réalisé que je m'étais endormie jusqu'à ce que j'ouvre les yeux. J'étais toujours dans le fauteuil, la colonne encastrée dans les barreaux du dossier, le livre à la main. Un doigt marquant la page. J'avais un torticolis.

Mick est apparu, les cheveux ébouriffés. Son visage avait pris des couleurs après une journée au soleil.

“Tu es occupée, a-t-il dit.

— Non. Entre.”

J'ai posé le livre à côté de moi. Mick a tourné en rond une minute, touchant des objets apparemment choisis au hasard. Il semblait nerveux. Il a examiné la poignée de mon placard, jouant avec une vis défaite.

Puis il s'est tourné vers moi.

“Je repensais à notre conversation.

— Sur les goélands ?

— Non.” Il a pointé mon ventre du doigt. “À ce sujet-là”.

Il hésitait. Il s'est assis au bord du lit, à bonne distance, son poids faisant pencher le matelas.

“Tu t'es confiée à quelqu'un d'autre ?

— Non. Juste à toi.

— Bien.”

Il s'est mordu la langue. Quelque chose semblait le tourmenter – quelque chose de grave, très éloigné de sa douceur et de sa gaieté habituelles. J'ai attendu. Les pensées de Mick cheminaient lentement, mais avec détermination, comme une marée montante.

“Dis que c'est moi.

— Pardon ?

— Dis-leur que c'est moi, a-t-il répété. Aux autres.”

Je ne comprenais toujours pas. Mick a claqué la langue avec impatience.

“À Galen et Forest. Et surtout à Lucy. On leur dira que c'est moi le père.”

Il a tendu les bras vers moi et m'a pris la main qu'il a serrée entre ses paumes chaudes.

“J'ai envie de faire ça pour toi. Je ne peux pas faire grand-chose, mais je peux au moins faire ça.

— Je ne...”

Sa poigne s'est resserrée, m'écrasant les doigts.

“S'il te plaît. Je suis sérieux. Dis à tout le monde que c'est moi. Même à ta famille. À ton père. Tout le monde. Ça te facilitera la vie, non ? Fini, les questions.”

J'étais sans voix. Je me suis jetée dans ses bras. Nous avons failli tomber sur le lit. Mick a explosé de rire. Il a refermé ses bras autour de moi, m'a stabilisée.

Plus tard dans la nuit, alors que je sommais dans le sommeil, j'ai repensé au livre de Galen. Aux chasseurs d'œufs. À la mer. J'ai songé que le livre n'employait pas l'appellation “gardiens du phare”. Ce qui m'enchantait. Cela aurait impliqué que la première tâche de ces gens était de s'occuper d'un bâtiment, d'une construction humaine. Au lieu de quoi le livre parlait des gardiens de la lumière. Et cela a son importance. C'est fondamental. Mon oreiller était chaud, le radiateur grognait, l'air était lourd de vapeur. Peut-être n'existe-t-il que deux catégories de personnes au monde – celles qui prennent et celles qui observent – les pilleurs et les protecteurs – les chasseurs d'œufs et les gardiens de la lumière. À l'instant où je croyais toucher du doigt une révélation, le vent a émis un grand soupir et je me suis endormie.

Je n'éprouve plus le désir de t'écrire aussi souvent, ces derniers temps. Je n'éprouve plus ton absence de la même façon.

Après ta mort, tu me manquais tellement que ça me bouffait. J'y pensais sans cesse. Comme si j'avais perdu quelque chose d'essentiel, mon odorat ou mon sens de l'humour – le genre de choses dont je pourrais me passer pour vivre, mais que je n'ai pas envie de perdre. J'étais comme un diapason qui donnerait le *la* de la solitude. J'avais l'impression d'avoir été coupée en deux. Voilà ce que j'écrivais dans les lettres qui t'étaient destinées – et que j'envoyais, à quelques jours d'intervalle, au bureau des lettres mortes.

Depuis, tout a changé. Je ne suis plus coupée en deux. Grâce à ma grossesse, je me suis dédoublée. C'est à ça que je pense aujourd'hui. Je ne peux plus me vautrer dans la perte. Je ne peux pas m'appesantir éternellement sur ton absence. Pas quand la présence du bébé m'engloutit.

J'y pense tout le temps. Je pense à *lui* tout le temps, depuis que je suis convaincue que c'est un garçon. Je décèle du masculin chez lui, dans le mouvement des coudes et des genoux. Parfois, quand je pose les mains sur mon ventre, c'est mon esprit qui est ébranlé – l'équivalent émotionnel de l'électricité statique. Un bébé. Un garçon. Les deux mots pourraient être synonymes, interchangeables. Et c'est cet indice qui confirme mon intuition.

La nuit, je rêve souvent de lui. Il porte des couches et un bonnet. Il est sur les genoux de mon père – mon père soudain transformé par son nouveau statut de grand-père, affichant un sourire apaisé que je ne lui ai pas vu depuis ta disparition. J'imagine mes tantes, tes sœurs jumelles – je les imagine penchées sur le berceau, le visage doux. Je vois mon fils dans son bain. Assis dans un break rouge. Au parc. Sur le toboggan qu'il descend seul, sa bouche dessinant un O surpris. J'imagine son poids sur mes cuisses, sa tête contre mon sternum, chaude et assoupie, alors que nous tournons ensemble les pages d'un livre. Je l'entends pleurer, une sirène perçante. J'aime bien ces rêves. Ils me donnent l'occasion d'apprendre à connaître le bébé avant son arrivée. Maintenant, il est ici avec moi. Il remplit l'absence que tu as créée il y a déjà vingt ans et un millier de lettres.

Nous sommes en juin. Récemment, nous avons eu une matinée

pluvieuse rythmée par des coups de tonnerre. Cette météo a affecté les goélands. Pour la première fois depuis le début de la saison des oiseaux, ils se sont tus. Un silence lugubre régnait sur les îles. Par la fenêtre, j'ai vu les volatiles se coucher, frissonner, la tête sous une aile.

Galen et moi sommes restés à l'intérieur. Nous avons traîné tout le matin. La pluie tambourinait sur le toit. Lui lisait un ouvrage sur les baleines

bleues pendant que je fouillais dans la cuisine dans l'espoir insensé de découvrir une cachette magique recelant des trucs bons à manger. Galen a fredonné une chanson de marin pendant que je grignotais des petits biscuits salés rassis. Il a feuilleté le journal de bord pendant que je faisais la sieste sur le canapé.

Le journal de bord offre une intéressante étude de personnalité. Les notes de Forest, par exemple, concernent uniquement le travail, la liste des requins observés. Il ne se donne pas la peine de faire des phrases complètes et note dans un style télégraphique : *Gros Bêta dans la baie de Mirounga, 6 h du mat.* Ce genre de chose. Mick, pour sa part, en écrit des tartines enthousiastes sur le comportement des phoques : *Deux nouvelles mères cette semaine. Les petits têtent comme des dingues. Ils ont déjà pris quelques kilos. C'est pas possible d'être aussi trognons ! J'aimerais pouvoir en adopter un.* Quant à Lucy, ses entrées sont étonnamment fleuries. De son écriture ronde, elle décrit longuement son admiration pour les magnifiques couchers de soleil, la mer indomptable et les ballets aériens de cormorans à aigrette. Même si j'ai plaisir à lire le journal de bord, je saute généralement les commentaires de Lucy. Dans la vie, c'est quelqu'un de pragmatique et de résistant. À l'écrit, en revanche, elle peut devenir prétentieuse, à croire qu'elle fait un effort pour paraître profonde et sensible. *Je donnerais n'importe quoi pour éprouver toute la puissance qu'il y a à voler, libre dans un ciel de pourpre et d'or*, a-t-elle écrit un jour, apparemment sans ironie.

Avec les heures, la tempête a empiré. Il pleuvait à seaux. L'air dans le refuge était aussi brumeux que quand tombe le soir. Galen m'a appelée à la table.

Il affichait un sourire chaleureux en tapotant la chaise à côté de lui.

— Comment tu trouves le livre ? Tu le lis, j'espère.

— Oui. Les chasseurs d'œufs.

— Et les gardiens de la lumière. C'est la partie importante."

Il a plissé les yeux pour mieux me jauger. Puis il s'est carré dans sa chaise. La pluie tombait plus fort, tel un torrent dans les gouttières, une rivière dans les airs. Le tonnerre grondait. Galen a levé les yeux au plafond. Il s'est mis à parler. Il m'a raconté l'histoire des gardiens de la lumière sur un ton posé, apparemment de mémoire.

Ils avaient été nombreux sur ces terres, pendant un temps. Une fois

les chasseurs d'œufs partis, les hommes avaient fait venir leurs femmes sur les îles. Ils avaient fait venir leurs enfants. Ils avaient construit le refuge ainsi que la maison du garde-côte – des bâtiments jumeaux qui servaient de sentinelles dans cette nature sauvage et solitaire. En parlant, il avait les mains qui voletaient. Pendant un temps, les gardiens de la lumière et leurs familles avaient prospéré. Ils menaient une vie étrange, belle. Les enfants jouaient au pied de la colline au Phare. Grimpaient aux deux petits arbres. Sautaient d'un rocher à l'autre sur l'océan. Adoptaient des bébés phoques comme animaux domestiques. J'ai trouvé réconfortant de découvrir que je n'étais pas la première femme enceinte à avoir vécu sur les îles.

La pluie ne semblait pas vouloir se calmer, comme si un robinet avait été ouvert dans le ciel. L'expression de Galen s'est assombrie. Le phare a finalement été modernisé et on y a installé un mécanisme automatisé. Il n'y avait plus besoin de gardiens. Toute l'équipe, femmes et enfants compris, a plié bagage et est retournée à la civilisation.

“La modernisation est une marée impossible à stopper”, a dit Galen.

Les temps avaient changé et ne cessaient de changer. L'armée s'était brièvement intéressée aux îles durant la Première Guerre mondiale. Plus tard encore, il avait été question d'y construire une prison ou une station d'approvisionnement en fuel pour les pétroliers.

Je me suis laissé distraire. Je connaissais la fin de l'histoire. Une réserve naturelle. Un refuge animalier. Un refuge pour les biologistes. Un lieu protégé, virginal et intouchable.

Galen m'a tapoté le bras. Son expression était sérieuse.

“Ils étaient nos prédécesseurs. Ils étaient comme nous. Tu comprends ?

— Ils n'interféraient pas, ai-je dit, à moitié endormie. Ils n'intervenaient pas.

— C'est ça. Les gardiens ne prenaient que ce dont ils avaient besoin. Ils observaient, prenaient des notes et ne touchaient à rien. Ils protégeaient cet endroit.”

Une fois de plus, il a posé un doigt sur mon bras, pour que l'idée s'enfonce bien dans mon crâne.

“C'est ce que nous devons faire, toujours.”

Hier, j'ai cédé et j'ai visité l'abri des guillemots. Mick et Galen avaient uni leurs forces toute une semaine pour me convaincre, insistant sur le fait que je devais voir comment les guillemots élevaient leurs oisillons. Nous avons beau être au mois de juin, les journées ne sont pas chaudes. Mais nous avons des après-midis très ensoleillés et de grand vent, la température changeant d'un

moment à l'autre. La montée m'a rendue nerveuse. Galen l'a effectuée sur ses deux jambes, mais de mon côté, je me suis mise à quatre pattes, avançant comme un chien et cherchant des prises. Mon ventre pendait sous moi, un pesant pendentif. Mon cœur battait à tout rompre quand j'ai eu atteint l'abri. Mick était juste derrière moi – il ne m'avait pas quittée, prêt à me rattraper en cas de chute.

“Je ne vais jamais pouvoir redescendre, ai-je sifflé à son oreille. Je vais rester là jusqu'à la fin de mes jours.

— Bonne idée.”

L'abri était tout simple, en tôle. Dans l'ensemble, les oiseaux de mer perçoivent très bien les couleurs, mais ont du mal à reconnaître les formes. Un groupe de gens debout sur une crête à proximité les aurait effrayés. Mais une colline couleur ardoise surmontée d'un objet carré couleur ardoise, même incongru, ne les inquiète pas du tout. Mick m'a aidée à m'installer sur la chaise pliante. L'endroit sentait une odeur bizarre. Le poisson et l'eau de mer. Je me suis penchée en avant, compressant mon ventre et j'ai regardé par l'ouverture.

La côte se terminait par une falaise abrupte et spectaculaire. Les guillemots étaient entassés le long du bord, les uns sur les autres. Il ne semblait y avoir aucun espace entre leurs corps, le sol rocailleux avait disparu. Ils bougeaient sans arrêt. La mosaïque de plumes noires et blanches clignotait comme des parasites sur un écran. Difficile de discerner des formes individuelles. Une lueur rouge indiquait un bec ouvert. Le bruit était assourdissant. L'encadrement carré de la fenêtre me donnait l'impression de regarder à travers un viseur. Le bord du précipice était agité de plumes et de becs. Au-delà, la mer imposante faisait bloc, telle une grande dalle grise.

Puis j'ai remarqué les oisillons. La plupart en étaient à un stade intermédiaire de croissance, de taille moyenne et à l'apparence galeuse, puisqu'ils n'avaient pas encore complètement perdu leur duvet et que leurs plumes d'adultes n'avaient pas encore vraiment poussé. Nous étions venus jusque-là pour les regarder apprendre à voler. J'avais déjà observé ce processus chez les goélands. Je m'étais aperçu que les muscles nécessaires étaient bien là et manifestement ils comprenaient d'instinct ce qu'ils devaient faire, mais cela n'empêchait pas une ou deux chutes – une farce confuse de tentatives et d'échecs. J'avais regardé les jeunes goélands virer et atterrir sur le crâne ou battre des ailes en courant sur les rochers, leur petite tête illuminée par la joie, persuadés que l'air allait les porter.

Avec les guillemots, toutefois, les choses se passent de manière bien différente.

“Là, a dit Mick en pointant du doigt. Juste là.”

Un couple d'oiseaux avait accompagné son oisillon vers le bord de la falaise. Sous mes yeux s'est tenue une conversation dans laquelle les

parents donnaient des instructions et le petit répondait. (Bien sûr, je ne les entendais pas à cause de la clameur générale ; je voyais simplement leur bec s'ouvrir et se fermer comme dans un film muet.) Et puis l'oisillon est tombé. J'ai crié pendant que son petit corps chutait. Les parents l'avaient-ils poussé ? Avait-il été emporté par le vent au mauvais moment ? Le petit avait-il sauté de son plein gré ? Je n'étais sûre de rien. Les choses se présentaient mal. L'oisillon prenait de la vitesse. Il ne survivrait pas à la collision avec l'eau.

Puis j'ai distingué un battement d'ailes. Un frémissement. L'oisillon les a déployées. Mick a crié de joie. Galen a tiré un petit carnet vert de sa poche et a griffonné dedans. L'oisillon a battu des ailes une fois, deux fois, a repris de l'altitude.

Ce soir-là, j'ai fait mon annonce. J'ai attendu la fin du dîner. Nous avons reçu des provisions du continent et nous avons passé le repas à nous régaler de salade et de fruits frais. Lucy a préparé du poulet accompagné d'un pesto roboratif. Le dîner a été ponctué de grognements et de raclements de fourchettes. Une fois tout le monde rassasié – une fois tout le monde avachi sur sa chaise, un œil torve rivé sur la vaisselle – je me suis levée. J'ai brandi mon verre d'eau et je l'ai doucement fait tinter avec mon couteau.

“J'ai quelque chose à vous dire.”

Lucy me regardait avec insistance. Pour ma part, impossible de croiser son regard. Mick est intervenu. D'un geste ultrarapide, il a baissé la fermeture éclair de mon sweat-shirt. Il en a écarté les pans avec l'adresse d'un magicien ouvrant un rideau sur scène. Je ne portais qu'un fin tee-shirt en dessous. La rondeur était indéniable.

“Nous sommes enceints !” a croassé Mick posant une main sur mon ventre gonflé.

Là, j'ai réalisé que personne n'était surpris. Ma grossesse en était à son troisième trimestre. Tout chez moi avait changé – seins bulbeux, grosses fesses, menton fuyant. Mais ils avaient fait comme si de rien n'était. Galen m'a félicitée d'une voix sonore et grave. Il s'est levé et a posé les mains sur mes épaules dans une sorte de bénédiction solennelle. Forest ne s'est pas départi d'un sourire placide. Quant à Lucy, elle m'a adressé un sourire éclatant et sincère. Pour la première fois, elle m'a vraiment serrée dans ses bras.

“Il va faire un super papa”, m'a-t-elle murmuré à l'oreille.

La suite de la soirée a été étrange. Pour ce groupe de biologistes, j'étais devenue un spécimen intéressant. À l'occasion, Forest m'a lancé un regard que je n'ai pas su interpréter ; cela aurait pu être de

l'amusement ou de l'inconfort. Lucy a insisté pour sentir bouger le bébé et a posé ses mains glacées sur mon ventre. Elle est restée plantée là un long moment, radieuse, jusqu'à ce que le fœtus donne un coup. Son regard n'était pas empreint que de joie. J'avais aussi l'impression d'y lire du soulagement.

Dans le coin, l'horloge produisait son tic-tac. Quelqu'un avait ouvert une caisse de vin. J'ai siroté du jus de raisin à l'arrière-goût amer – périmé de quelques semaines, j'imagine. Les heures passant, je suis restée silencieuse. Je n'ai pas eu à mentir. Je n'ai pas eu à dire quoi que ce soit. Mick s'est assis à côté de moi pour me protéger, repousser les questions, remplir l'espace de sa présence imposante et bienveillante.

À un moment donné, il m'a pris la main. Je ne m'étais jamais sentie aussi en sécurité, protégée et aimée depuis ta mort.

Plus tard cette nuit-là, un bruit étrange m'a réveillée. D'abord j'ai cru que mon bébé phoque – mon petit phoque perdu et retrouvé – m'appelait de nouveau. Pleurait sa mère une dernière fois. Il m'a fallu un moment pour revenir à moi. La plainte s'est poursuivie, ponctuée d'une respiration difficile et encombrée. Peu à peu, j'ai réalisé que le bruit était humain. Angoissé, tourmenté, désespéré. Quelqu'un sanglotait.

Je me suis redressée, j'ai repoussé les cheveux qui me barraient le visage avec la paume de la main. J'avais beau tendre l'oreille je n'arrivais pas à dire d'où provenait ce son. Il aurait pu s'agir de Lucy, en bas, pleurant dans son oreiller. Mais cela aurait aussi pu venir du couloir de l'étage – de la chambre de Galen, peut-être. Le vent qui tournait autour du refuge jouait des tours à mon ouïe. La voix elle-même n'était pas reconnaissable. La douleur la déformait, effaçant ses caractéristiques habituelles : âge, genre, qualité vocale. J'ai songé qu'il y avait quelque chose d'universel dans le bruit d'une personne en pleurs. Je n'ai pas osé sortir de mon lit pour essayer de localiser ladite personne en souffrance. Ce que j'entendais était trop intime. J'ai penché la tête à droite, puis à gauche, essayant d'identifier la source. Mais je n'ai pas pu résoudre l'énigme. Le son venait de partout en même temps, comme si la maison elle-même était en larmes.

Impossible d'avancer sans les mots. Depuis ta disparition, j'ai surmonté les tragédies et la perte de la même manière – en écrivant. Alors je vais t'écrire encore une fois. Même si mes lettres commencent à me paraître creuses et même si l'acte m'apporte de moins en moins de réconfort, je vais t'écrire. Rien ne pourra réparer ce qui s'est passé aujourd'hui. Mais je vais coucher les mots sur le papier quoi qu'il arrive, dans le frêle espoir d'en retirer de la consolation.

Les premières heures du matin ont été très agréables. Je me suis réveillée tard, comme enveloppée dans une couverture de soleil. Le capitaine Joe était venu il y a peu si bien que notre frigo était plein. J'ai mangé un bol de céréales avec des fraises et du lait frais et crémeux. J'ai trouvé un magazine people perdu derrière une étagère. Je l'ai feuilleté avec joie. La maison était calme. Seul Galen était là. Dans un silence complice, nous nous croisions avec l'aisance de deux poissons rouges partageant un aquarium.

Vers dix heures, Lucy est apparue à la porte d'entrée, le casque sur la tête. Elle s'est avancée dans la pièce jusqu'au canapé où j'étais allongée, son poncho bruissant.

“Lève-toi, a-t-elle dit en se penchant au-dessus de moi.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin d'aide. Mick a laissé tomber de l'équipement à l'eau. Un de mes meilleurs filets. Il s'est pris sur un des récifs. On a besoin de tout le renfort possible.”

Galen était déjà debout. Il m'a fallu un moment pour m'extraire des coussins du canapé. Il m'a fallu encore plus de temps pour attacher les colliers antipuces à mes chevilles. J'ai atteint ce stade de la grossesse où me pencher est difficile.

Sur la véranda, j'ai rencontré Pete le Kamikaze. Des semaines de combats incessants l'avaient physiquement affaibli, mais sa hargne, elle, n'était pas entamée. Il était maigre et négligé. Il n'avait pris aucun soin de son plumage qui était hirsute par endroits. Il s'était éborgné. Malgré tout, il m'a attaquée à la tête dans un mouvement vengeur. Je me suis courbée et j'ai couru, glissant sur les escaliers. Pete le Kamikaze ne m'a pas suivie. Il est resté sur son territoire, hurlant des menaces à ma silhouette qui s'éloignait. Galen m'a emboîté le pas.

Lucy, qui nous devançait, avait déjà presque rejoint l'esplanade Marine. J'ai vu Mick au bord de l'eau. Son ombre se détachait sur le

scintillement de la mer. Se frayer un chemin entre les oiseaux n'était pas évident : je devais faire attention. Les oisillons de tailles variées se dressaient de toutes parts, trébuchant sur le sentier et couinant à mon adresse. Leurs parents n'étaient pas aussi accueillants. Ils me donnaient des coups d'ailes aux épaules et vidaient leurs entrailles sur mon poncho. Leur cri s'élevait autour de moi comme le brouillard, rendant l'air épais, me déséquilibrant.

J'ai levé les yeux. J'ai vu Lucy qui s'affairait. J'ai vu Mick lancer une corde à deux mains. J'ai baissé les yeux pour regarder où je mettais les pieds. Puis j'ai de nouveau levé les yeux vers Mick.

Un groupe de goélands avait surgi de nulle part. Même de loin je les entendais hurler, comme des clous crissant sur un tableau noir. Ils tournaient, en formation, puis ont plongé. Mick a levé les bras pour les repousser. Mais ils étaient trop nombreux. Il était encerclé par une tornade de plumes.

Ce qui est arrivé ensuite est imprimé dans mon esprit comme de l'encre déposée sur du papier photo. Je me souviens de chaque instant, de chaque geste, de chaque respiration. Jamais je n'oublierai.

Il y a eu un craquement aigu. Mick a vacillé sur le côté. Un des goélands était entré en contact avec le casque. Un autre a viré et a heurté le dôme de plastique. L'objet s'est fendu sous mes yeux. C'était presque géologique : un tremblement de terre fissurant le casque de chantier jusqu'à le faire éclater. Il a explosé. Du plastique brillant, des oiseaux blancs. Mick n'avait plus d'armure. Il était sans défense.

Les goélands n'ont pas hésité. *Crâne fendu à coups de bec* – leur mode opératoire préféré pour exercer leur violence. Ils ont touché Mick au visage pour le désorienter. Une grosse femelle a pris le temps de viser. Son bec a brillé. J'ai vu du sang gicler. Elle lui avait arraché un morceau d'oreille.

Il a hurlé. Je n'ai pas eu le temps d'intégrer ce qui se passait. Il n'y avait plus le temps de rien. Les becs tournoyaient autour de lui comme des couteaux.

Entaillant son front. Déchirant sa gorge. Déchiquetant son poncho. Picorant ses doigts jusqu'à l'os. Les oiseaux étaient désormais maquillés de sang, maculés et tachés de peintures de guerre.

Comme dans un ralenti cinématographique, Mick a effectué une vrille. Son corps n'était plus qu'une blessure. Les goélands avaient tatoué ses poignets et ses mains d'écorchures. À la place d'une de ses oreilles, un trou cramoisi. Le sang coulait de sa pomme d'Adam et dans son cou comme une cascade, striant son poncho. Les oiseaux l'ont cerné sans relâche. Il a levé une main dans un geste désespéré. Une brume rouge a suivi son mouvement, apparaissant comme une image rémanente. Il était au bord de l'eau.

Un pied qui glisse. Une chute. Il n'en faut pas plus pour qu'une vie s'éteigne. Mick est tombé dans un nuage ailé. Il a disparu derrière les rochers. Il y a eu une gerbe d'eau au-dessus du rivage, brillante dans la lumière. Les oiseaux ont pris de l'altitude, triomphants.

On m'a touché le bras. C'était Galen qui me prenait par le coude pour que j'avance. Pris de panique, nous avons trébuché au milieu de la colonie. Nous avons atteint le rivage ensemble. Sa poigne était douloureuse. J'ai eu du mal, au début, à donner du sens au mélange de lumière et d'obscurité. Des pièces de monnaie éblouissantes jonchaient la surface de l'eau. Ma vue s'est lentement ajustée. Une ombre s'étirait dans cette lueur aqueuse.

Rétrospectivement, je sais bien que je ne voulais pas comprendre ce que je voyais. Je regardais, mais ne donnais aucun sens à cette image. Le déni est une chose puissante : il peut altérer notre regard, nous aider à oublier les moments transgressifs et douloureux de notre vie, nous rendre aveugles à la violence. Le corps de Mick flottait mollement sur l'océan. Sur le ventre. Je n'ai pas bougé, dans l'attente que la scène me montre autre chose. D'un instant à l'autre il donnerait un coup de pied. Il se retournerait dans l'eau pour pouvoir respirer. Il se mettrait à nager. J'étais calme et curieuse, sans plus.

Un instant plus tard, un goéland s'est perché sur son dos. Il a donné un coup de bec, et une éclaboussure cramoisie a taché ses plumes. Il s'est envolé en emportant quelque chose dans son bec – quelque chose de rose et tremblotant. Un autre oiseau a pris sa place. Le regard interrogateur, il s'est posé sur le bras de Mick, son poids entraînant le membre sous l'eau. Il a arraché un lambeau de peau sur le dos. Un troisième oiseau est apparu. Puis un autre encore.

À côté de moi, Lucy sanglotait. Elle a agité les bras pour faire fuir les goélands, en vain. Galen avaient les doigts enfoncés dans les cheveux. Sa bouche se tordait. Les oiseaux se faisaient de plus en plus audacieux et c'était toute une volée qui tournoyait. Ils arrachaient des touffes de cheveux. Ils donnaient des coups dans le poncho, leur bec traversant le tissu pour découper des morceaux de chair humide dans le torse de Mick. Ils se bousculaient dans un désordre d'ailerons, se disputaient l'accès au corps. Ils poussaient comme des cris d'allégresse. Mick n'était plus qu'une masse détrempée, de volutes sanguinolentes suintant dans l'eau.

Je ne sais pas combien de temps j'aurais pu rester là, à refuser d'y croire. Indéfiniment, peut-être.

Le bruit des oiseaux semblait de plus en plus fort. Le rugissement est devenu insupportable, grondant à mon oreille. J'ai eu une impression de mouvement et de vent, quelque chose qui s'élevait autour de moi, comme si tous les goélands de l'île du Sud-Est s'étaient envolés en même temps.

Galen m’a rattrapée avant que je ne tombe. La dernière chose dont je me souviens est l’expression sur son visage – hagarde, bouche bée – et l’étau de son bras maigre et nerveux.

Je me suis réveillée dans ma chambre. J’ai gardé les yeux fermés un moment, respirant les odeurs familières de poussière, de moisissure, sentant la lumière du jour sur ma joue. Il y avait quelqu’un avec moi. J’ai sursauté. Je voulais que ce soit Mick ; j’étais sûre que ce serait Mick. Il avait toujours pris soin de moi quand j’étais malade.

“Comment te sens-tu ?” a demandé Lucy.

J’ai ouvert les yeux. Elle était penchée sur moi. Sa natte de tous les jours se balançait.

“Je vais te chercher encore un peu d’eau”, a-t-elle dit en se tournant vers la porte.

J’ai tendu une main pour l’arrêter.

“Que s’est-il passé ?” ai-je demandé.

Elle s’est assise sur le lit, sourcils froncés. Une fois de plus, j’ai été frappée par sa robustesse. Il émanait d’elle une vigueur de matrone. Mais son visage était humide. Elle avait les yeux gonflés.

“Tu sais ce qui s’est passé”, a-t-elle dit.

J’espérais encore qu’elle m’annoncerait autre chose. Mick avait peut-être pu être sauvé *in extremis*. Un baiser l’avait peut-être sauvé. Il se trouvait peut-être en bas à l’instant même à combattre la fin de son hypothermie. Peut-être qu’il allait bien.

Voilà ce que je voulais entendre : Mick allait très bien. Je revenais au jeu du “Et si”.

Lucy a repoussé une mèche de cheveux de son visage d’un geste fatigué.

“Je suis désolée”, a-t-elle dit.

Je me suis redressée d’un coup. Frénétiquement, j’ai tendu les bras et l’ai attirée vers moi. J’ai vu son expression de surprise. Mon ventre lui a coupé le souffle. Elle m’a tapoté le dos, et je l’ai serrée de toutes mes forces. Ce réflexe n’avait rien de bienveillant. Je voulais lui faire ravalier ce qu’elle allait dire, que ça s’enfonce dans sa gorge, ses poumons, jusqu’à la plante de ses pieds. Je voulais l’empêcher de prononcer le nom de Mick à haute voix, de dire *noyé* ou *disparu* ou, Dieu m’en préserve, *accident*. Je ne voulais pas qu’un seul mot sorte d’elle.

Je quitte les îles. Partir ou rester, la question ne s'est pas posée. Galen a tout organisé pour moi. Il a appelé le continent par radio, contacté le capitaine Joe. Vendredi après-midi, le ferry viendra me chercher.

Nous sommes en juillet. Mick est mort en juillet. Je le sais, non pas parce que j'ai regardé sur un calendrier, mais parce que la nuit où l'hélicoptère est venu récupérer son corps il y avait des feux d'artifice. Je n'ai pas quitté mon lit pendant tout le temps qu'a duré l'opération. J'ai entendu le bourdonnement du rotor. J'ai entendu la réponse rauque et colérique des goélands. Il y a eu un moment où l'Apocalypse a semblé se déchaîner dehors, le sifflement des pales, l'envol des oiseaux. Les voix en bas. Les bruits de pas. Les portes qui ont claqué. Je n'ai pas bougé. Bientôt, l'hélicoptère s'est éloigné dans un grondement. L'agitation des goélands piaillant et hurlant n'est retombée que bien plus tard.

Je suis restée immobile. Le ciel s'assombrissait. Affaiblie et fatiguée, j'ai regardé par la fenêtre. Je n'avais pas trouvé la force d'avaler quoi que ce soit, liquide ou solide. Enfin, quand la lune s'est levée, les goélands sont allés se coucher. Dans cette lumière déclinante, les îles ressemblaient à une peinture – couvertes de corps blancs comme on recouvre une toile d'enduit. Le fin croissant de lune, un hameçon. Quelques étoiles se sont allumées. Je me suis demandé si j'avais l'énergie de descendre et tenter de dîner quand j'ai entendu un bruit – une rumeur lointaine.

J'ai retenu mon souffle. Je ne pouvais pas me tromper. Une canonnade. Les chasseurs d'œufs et les gardiens de la lumière me sont fugacement revenus en mémoire – leur épique et vieil antagonisme. Il y a eu un éclair. Une autre explosion. Le son et la lueur venaient de trop loin pour être synchronisés. Je n'ai pas compris tout de suite. Les feux d'artifice s'élevaient au-dessus de San Francisco, à cinquante kilomètres de là. Depuis mon poste d'observation, ils étaient minuscules. J'aurais pu les moucher entre le pouce et l'index comme la flamme d'une bougie. Trois sphères dorées ont explosé successivement, aussi petites que des boutons. Des fusées rouges, blanches et bleues ont décrit de minuscules arcs de cercle. Un minipalmier scintillant a poussé dans les airs, ses palmes retombant comme les branches d'un saule pleureur. À croire que je regardais le 4 Juillet se dérouler dans une boule à neige.

Le bouquet final a été impressionnant. Des orbes éclatants de toutes

les couleurs de l'arc-en-ciel se superposaient les uns aux autres. Un jardin de fleurs microscopiques qui s'épanouissaient et s'étiolaient en quelques secondes. À la fin, j'ai encore attendu, dans l'espoir d'en voir davantage. La canonnade s'est poursuivie pendant une ou deux minutes dans le noir : le bruit agressif des feux d'artifice, sans aucune de leurs lumières festives. Seule la fumée a subsisté – grise, en formes évanescentes poussées par le vent, comme des fantômes.

Je n'ai pas pleuré pour Mick. Mais j'ai beaucoup marché. J'ai parcouru l'île du Sud-Est de long en large, retournant dans des coins où je n'avais pas mis les pieds depuis des mois. J'ai porté le poids de mon ventre jusqu'à la plage de l'Otarie-Morte. J'ai visité les grottes situées au nord. Les Catacombes des Macareux. La caverne de l'Orque. Des lieux sinistres, avec une vue sinistre. Le bébé avait beau donner des coups en signe de protestation, je suis allée jusqu'à la péninsule du Centre Météo. Je suis restée assise des heures sur l'esplanade Marine, protégée par mon casque de chantier, enveloppée dans mon poncho, respirant dans mon masque, le regard tourné vers la Californie.

Je suis persuadée que je finirai par voir l'archipel pour ce qu'il est vraiment – un endroit sauvage, sans plus. Un endroit où les règles, le confort et les garanties de la vie moderne n'ont pas cours. Mais pour l'instant, les îles semblent moins sauvages que malveillantes. Le prix à payer pour chaque cadeau reçu est terrible. Un talent pour la photo naît du décès d'une mère. Un bébé ne peut naître qu'après un viol, la violence et la mort. Une grande amitié doit déboucher sur la perte. Une histoire d'amour aussi doit se terminer dans les larmes – ainsi que pourraient en attester Forest et Lucy. Ces pensées sont mauvaises. Ces pensées peuvent pousser quelqu'un à avancer, à gravir une pente puis à la redescendre.

J'ai aperçu Forest au loin une ou deux fois – une mince silhouette qui se déplaçait rapidement. Je ne lui ai pas parlé. Je sais au moins ceci : il n'y a rien de plus solitaire que le chagrin. Lui et moi sommes compagnons de deuil, chacun de nous enfermé dans une sorte d'isolement mental. Forest passe le moins de temps possible au refuge. En revanche, il est sorti seul à bord du *Janus*, sans raison, et a fait le tour des îles, le son du moteur se répercutant contre les falaises. On ne le voit jamais durant les repas. Il ne se joint pas à la queue qui se forme devant la salle de bains le soir, brosse à dents à la main, où l'on se lance des regards noirs les uns aux autres. Je le soupçonne de dormir dans la maison du garde-côte. Je n'entends pas ses pas la nuit. Je ne perçois plus sa toux sèche le matin. Une telle absence semble impossible dans un espace aussi confiné –

pourtant, Forest a presque disparu.

Les conclusions de l'autopsie nous sont vite revenues. Mick est mort par noyade. Il avait les poumons pleins d'eau de mer, les yeux constellés d'hémorragies. L'écume aux lèvres. Toutes les preuves étaient réunies. Quand les goélands en ont eu fini avec lui, son corps était dans un sale état. Apparemment, son cercueil resterait fermé pendant la cérémonie funèbre. J'ai essayé de ne pas y penser. J'ai trouvé un peu de réconfort dans le fait que la noyade est censée apporter une mort douce. J'avais entendu ça quelque part, il y a longtemps, et je m'y suis raccrochée comme à une bouée. La noyade est un moyen sublime, extatique de quitter ce monde, l'entrée dans un rêve plus que dans la mort.

Mais je n'ai pu m'empêcher de m'interroger sur ce qui avait bien pu se passer dans les secondes où j'avais perdu Mick de vue – entre le moment où il a trébuché et le moment où il a péri. Je ne supportais pas l'idée de ne jamais savoir. C'était un nageur résistant ; c'était un biologiste expérimenté, habitué à la myriade de dangers de ces îles. Mais rien de tout cela ne l'avait aidé au moment crucial. Peut-être s'était-il crevé un tympan en tombant dans l'eau. Peut-être avait-il ouvert les yeux dans l'eau trouble et avait été désorienté, incapable de reconnaître le haut du bas. Peut-être avait-il heurté quelque chose sous la surface, un rocher ou un récif. Peut-être avait-il perdu connaissance en heurtant la surface de l'eau. En fait, on peut mourir d'une centaine de façons sur ces îles. Il est même fascinant que nous ne soyons pas déjà tous six pieds sous terre – abandonnés au vent, à l'océan et au don formidable qu'ont les humains pour la mort accidentelle.

La nuit dernière, j'ai rêvé du fantôme. C'était une soirée d'été glaciale. J'étais dans mon lit, pelotonnée comme un hérisson afin de ne pas perdre trop de chaleur.

Puis j'ai senti une main me toucher l'épaule. Je me suis redressée, les couvertures en désordre, et je l'ai vue.

Sur le coup, ça ne m'a pas du tout choquée. Elle portait une robe longue et large. Le clair de lune en éclairait l'ourlet qui paraissait argenté. Ses cheveux lui encadraient le visage. Je n'arrivais pas à déchiffrer son expression. Elle a reculé en flottant. Je l'ai suivie.

Sa robe tournait autour d'elle tandis qu'elle remontait le couloir. Elle s'est arrêtée devant la chambre que Mick et Forest avaient partagée. Elle a tendu urgemment son bras long et blanc – aussi blanc que du sel. Puis elle s'est tournée vers moi et a levé le menton. Ses cheveux se sont écartés de ses joues, révélant une mâchoire ronde, des yeux très enfoncés et une bouche têtue. Pour la première fois, je

voyais son visage. C'était comme de regarder dans un miroir.

Par une chaude matinée de juillet, je me suis retrouvée dans le phare. C'était idiot, je sais. Le chemin qui y mène est au mieux périlleux, encore plus quand on est enceinte. Les goélands ont clairement pris ma venue pour l'offensive d'une armée. Je me suis éraflé le genou en glissant. Énervée, j'ai levé un poing en direction d'un des oiseaux. Il donnait des coups à mon casque pour me désorienter, ses ailes s'ouvrant et se refermant devant mon visage comme les pans d'un rideau. Je l'ai frappé à l'aile, justement, et il s'est éloigné en continuant de pousser des cris d'orfraie à mon encontre. Ça m'a fait du bien de me lâcher un peu, de faire du mal. Si je pouvais, je ferais la même chose à tous les goélands de ces îles.

Une fois dans le phare, je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle. La vue était plus impressionnante que jamais. La mer avait un aspect nébuleux, une espèce de soupe de pois cassés. Les îlots ressortaient de ces profondeurs boueuses comme des biscuits salés. Des otaries nageaient au nord, agitant les eaux au point qu'elles écumaient. Je me suis assise au petit bureau. Quelqu'un avait laissé là des jumelles de pacotille, des jumelles en plastique comme celles qu'on donne aux enfants quand on part camper pour les vacances. J'ai ajusté la molette et je me suis tournée vers l'est, à la recherche de San Francisco. Je ne voyais pas le continent, pas vraiment. J'apercevais une longue tache brumeuse. Sur le coup, je me suis bien demandé pourquoi les biologistes – et les gardiens de la lumière – se donnaient autant de mal pour préserver un endroit aussi horrible et dangereux.

J'ai bien failli me laisser aller, pleurer toutes les larmes de mon corps, jusqu'à la dernière. Je ne me souvenais pas de ma dernière grande crise de larmes. Elle remontait sans doute à l'enfance. Tu en étais la cause. Le moment semblait bien choisi. J'ai aussi pensé à me jeter du haut du phare. Enceinte de huit mois ou pas, le monde était un endroit affreux. Je pouvais aussi ne plus jamais quitter cette pièce. Je pouvais arrêter de me nourrir, de boire et de dormir. Les îles finiraient par réclamer leur dû. En restant assez longtemps dans le phare, je pourrais me transformer en statue, faire partie de cette montagne de pierre.

Un instant plus tard, j'ai entendu des pas. Je me suis tournée et j'ai aperçu une silhouette mince, des cheveux bouclés. Forest grimpait la pente. Il est entré dans le phare. Il n'a pas paru surpris en me voyant.

Plus rien ne le surprenait. Le chagrin et le choc étaient trop lourds. Les émotions de moindre intensité avaient été écrasées sous le poids de ce qu'il avait perdu.

“Salut”, ai-je dit.

Il se frottait les doigts sur la poitrine. D'un coup, j'ai reconnu ce geste. C'était celui de Mick. Forest l'imitait sans même s'en rendre compte, la même

torsion du poignet, le même soupir qui l'accompagnait. Il y a eu un silence alors que nous regardions la vue. Nous étions en début d'après-midi, et la lumière était vive et crue, les ombres très découpées. Les îles n'étaient pas à leur avantage à cette heure-ci. Je préfère le matin et le soir, quand l'air est doux et aussi doré que la peau d'une pêche.

Forest s'est raclé la gorge.

“Mick et moi étions ensemble, a-t-il dit. Comme tu le sais.”

Je ne m'étais pas attendu à ça. Je me suis efforcée de feindre la surprise, j'ai levé les mains, ouvert la bouche.

“Je ne vois pas trop l'intérêt de se mentir.” Je l'ai regardé, consternée.

“J'ai trouvé ton appareil, Melissa.”

J'ai rougi. Je le sentais, comme une casserole d'eau qui arrive à ébullition. Je savais très bien de quoi il parlait. J'avais caché l'appareil sous mon lit, à l'abri, croyais-je, des curieux.

“Comment – comment as-tu...”

Forest a haussé les épaules. “J'ai fouillé dans tes affaires. Je cherchais un de mes sweaters. J'imagine que je devrais m'excuser. Je suis désolé.”

Il n'avait pas l'air désolé. Sa voix était tout à fait neutre.

“Quand ? ai-je demandé. Quand l'as-tu trouvé ?

— Il y a longtemps.

— Ah d'accord, ai-je dit faiblement.

— Ce sont de belles photos.”

Je me suis redressée et j'ai tenté de reprendre mes esprits.

“Il faut que tu comprennes que... ai-je commencé. Quand je les ai prises, je ne pensais pas à mal. C'est juste que je me suis réveillée et que j'ai regardé dehors. C'était un accident, en quelque sorte. Je sais que ça donne l'impression que je vous espionnais. Mais je ne les aurais jamais montrées – je n'ai jamais rien trahi de...”

Forest a secoué la tête. “Ça ne m'intéresse pas de connaître tes raisons.”

Tout mon sang semblait m'être remonté au visage. J'étais sûre d'avoir les joues aussi rouge qu'un lever de soleil.

“Mick n'est pas le père, a dit Forest en désignant mon ventre. Il m'a dit qu'il mentirait pour toi et j'ai accepté. Maintenant, tu es au

courant, a-t-il conclu, la voix de plus en plus lourde. Tu sais, et je sais.”

Ces mots semblaient beaucoup lui coûter. Il a baissé la tête, les bras ballants. C'était bizarre de le voir comme ça. En apparence, il ressemblait au Forest que je connaissais et se mouvait comme lui, mais tout dans ses manières était différent. Sa posture. Son degré de concentration. L'émotion qui irradiait de lui. Après avoir vécu sous le même toit que lui pendant un an, j'ai eu l'impression de le rencontrer pour la première fois, par cet après-midi venteux et ensoleillé.

Il s'est passé une main sur le front comme un homme qui se réveille d'un rêve.

“Je vais y aller. Je ne peux pas te parler. Pour l'instant, je ne peux pas parler.”

J'ai acquiescé. En me tenant au bureau, je me suis mise debout. Mais Forest était déjà parti. Je l'ai regardé s'éloigner, sa silhouette se découpant sur la mer.

Cette nuit-là, je me suis agenouillée et j'ai regardé sous mon lit pour la première fois depuis une éternité. Il y avait mes baquets étanches où je garde mon équipement photo. Il y avait mes chaussures de chantier. Il y avait des moutons de poussière, des pulls, un bonnet, une pierre et une patère aux branches tristes et tordues. J'ai enfin trouvé un appareil. Je me suis redressée tandis que le bébé donnait des coups de pied énervés dans mon bas-ventre. J'ai appuyé le pouce sur le bouton pour faire défiler les images. La lune. La maison du garde-côte. Une lueur sur une fenêtre sombre. Le scintillement de corps en mouvement. Deux torsos qui se touchent et s'éloignent l'un de l'autre comme les danseurs d'un pas de deux. Deux visages face à face, séparés par une ligne d'obscurité. À quelques centimètres d'écart.

Je me suis levée avec détermination. Je savais que Forest était dans la cuisine. Je l'entendais parler avec Galen, leur voix s'élevant dans l'escalier en même temps que l'odeur du thé à la cannelle. À pas de loup, j'ai vite traversé le couloir. Je suis entrée sans bruit dans la chambre de Forest sans allumer la lumière. J'ai posé l'appareil photo sur son bureau. Avant de ressortir, j'ai regardé une dernière fois l'image encore visible sur l'écran. Deux visages, des profils iridescents sur le point de s'embrasser.

Mon dernier jour sur les îles, je l'ai passé dans le refuge. Dès l'aube, il s'est mis à pleuvoir, un voile léger, le genre de bruine qui semblait passagère. Mais une heure plus tard, le temps s'est aggravé. La pluie s'est intensifiée, un flot régulier et bouillonnant. Des rideaux argentés ont brouillé le paysage. L'averse me permettait à peine de voir l'étendue grise de l'océan.

Néanmoins, Galen était euphorique. Il avait pris le bateau très tôt, au lever du jour, avant que l'orage ne s'installe. Il a décrit ce petit matin encore agréable. C'était une mer d'huile, opaque. Dans tous ses états, il était quasi certain que des requins n'étaient pas très loin. Il les avait sentis venir. Leur saison approchait et le temps chaud les ferait quitter leur résidence d'hiver. Les premières attaques pourraient être observées depuis le phare d'un jour à l'autre.

Au petit-déjeuner, les biologistes ont décidé de se rendre à l'abri des guillemots. Les hommes emmitouflés dans des couches de pulls sous leur poncho. Lucy avait un poignet gonflé ; elle était mal tombée en glissant sur des rochers. (Je l'ai aidée à poser un bandage. Lucy et moi ne serons jamais amies – je

serai heureuse de la voir me tourner le dos quand je quitterai les îles pour de bon – mais on fait aller. Elle m'a guidée pendant que je tenais la gaze.) Ils sont sortis à toute pompe sur la véranda. J'ai regardé la pluie les engloutir à travers la fenêtre.

Une fois qu'ils ont été partis, j'ai décidé d'aller discrètement dans leur chambre. Je savais que m'introduire dans ces espaces privés était un abus de confiance flagrant. Il est rare qu'adulte on vive dans ce genre d'ambiance communautaire, privé d'intimité. La règle est donc de respecter au mieux les quelques frontières que nous avons instaurées.

Mais j'étais de mauvaise humeur. Je suis d'abord entrée dans le sanctuaire de Galen. Je voulais voir sa – tristement – célèbre collection avant de partir. Sa chambre était aussi bien ordonnée que son esprit, je m'en doutais : organisation impeccable, un lieu où chaque chose possède sa place. Son musée de reliques et de spécimens correspondait à ce que j'avais imaginé. De la ficelle pendait au-dessus de sa fenêtre et des plumes brillantes y étaient accrochées comme des perles sur un collier. De gros coquillages luisaient sur la table de chevet. Un bocal semblait rempli de boutons qui, après inspection, se sont avérés être des scarabées. Le plateau du bureau était occupé par

une série d'os blancs formant le squelette à moitié assemblé d'un oiseau. Je savais que les boîtes et les tiroirs renfermaient d'autres trésors, mais je n'ai pas trop osé fouiller. Galen aurait pu deviner mon indiscretion.

Mais j'étais curieuse. J'ai jeté un coup d'œil dans la poubelle et, sur la pointe des pieds, j'ai examiné le sommet du bureau. Galen m'avait dit qu'il avait gardé les débris d'une tasse. Un chercheur de passage l'avait lancée contre un mur bien des années plus tôt après un débat houleux. Galen avait gardé les morceaux en souvenir. Il m'avait dit posséder un fragment de peau appartenant à un éléphant de mer. Il avait été arraché à coups de dent par un autre mâle lors d'une bataille de territoire. Galen l'avait ramassé sur les rochers et rapporté au refuge pour le punaiser sur son tableau d'affichage. Il m'a dit posséder une côte humaine – un reste d'un pauvre type, croyait-il, après un affrontement entre chasseurs d'œufs. Il m'avait dit posséder le crâne d'un bébé phoque, une dent humaine ainsi qu'une serre de faucon.

Galen m'a dit qu'il glanait tout ce qui parlait de la vie sur les îles. Il ne faisait pas de distinction entre le trivial et l'essentiel, l'humain et l'animal, le tragique et le merveilleux. Pour lui, la plus grande illusion des humains était de croire qu'ils étaient en dehors de la nature – qu'ils ne faisaient pas partie de la chaîne alimentaire – qu'ils n'étaient pas eux-mêmes des animaux.

Je n'ai pas traîné, je suis descendue. La pluie battait contre les murs et éclaboussait les vitres. L'air était saturé d'une odeur d'oiseau mouillé. J'ai fait une pause dans le salon. Je n'avais pas mis les pieds dans la chambre de Lucy – qui pour moi est encore la chambre d'Andrew – depuis mon premier jour dans le refuge. Je suis restée sur le seuil un moment, nerveuse et tendue. L'espace n'était pas comme dans mon souvenir. Lucy avait tout réaménagé quelques mois plus tôt, déplaçant le lit et la commode, accrochant des rideaux, retirant le tapis. C'était une petite pièce chaleureuse, miteuse mais chaleureuse. Elle avait tout un bric-à-brac en guise de décoration – un presse-papier en céramique, une boule à neige, la minuscule statue d'un chat en bronze. J'ai jeté un rapide regard aux papiers sur le bureau : une facture, une lettre à moitié terminée. J'ai ouvert le tiroir de la table de chevet. J'y ai trouvé un objet enveloppé dans du tissu.

C'était une photo d'Andrew. J'avais défait le tissu et la tenais entre les mains avant de comprendre ce que je voyais. J'étais fascinée. J'avais oublié à quoi ressemblait Andrew. Mes souvenirs sont tous de nature tactile : sa respiration, ses mollets pesants, sa peau humide. C'était étrange de voir un autre être humain me regarder. Le menton fuyant. Le sourire malicieux. Après tout, il n'avait rien d'un monstre. Alors qu'il apparaissait souvent comme tel dans mes rêves : une goule

aux yeux rouges et luisants, crachant soufre et vapeur. En fait, c'était un homme. Ni plus ni moins.

J'ai remis l'image dans son tissu et l'ai rangée à sa place. Mes doigts tremblaient, mais dans l'ensemble j'étais calme. J'ai vite rejoint le couloir. Je me suis assise sur les escaliers. La pluie tombait à verse, martelant le toit et la véranda. Je ne voyais rien de l'extérieur ; les fenêtres étaient aussi opaques qu'un vitrail dont les motifs seraient d'eau. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là. L'orage ne faiblissait pas. Je n'en revenais pas que le monde puisse contenir autant d'eau. Le ciel finirait bien par se vider. Une goutte est tombée à l'intérieur. Le toit, les murs, ou les fenêtres l'avaient laissée entrer. Après mon départ, les autres devraient passer quelques heures armés d'un pistolet à silicone pour tenter une fois de plus de réussir l'impossible – contenir la sauvagerie des lieux, faire semblant de contrôler la nature, atténuer ce qu'elle pourrait leur faire subir.

Enfin, je me suis levée. En grinçant des dents, j'ai remonté encore une fois les escaliers. La pluie, qui tapait fort sur le toit, faisait plus de bruit à l'étage. Au loin, le tonnerre grondait. Je n'entendais ni les goélands ni les guillemots, ni aucun des suspects habituels. L'orage avait effacé toute trace de vie animale, du moins pour l'instant.

Il m'a fallu rassembler tout le courage dont j'étais capable pour entrer dans la chambre de Forest et Mick. Une fois à l'intérieur, je suis restée paralysée, abasourdie par mon audace. L'effluve musqué de deux corps athlétiques avant la douche m'est parvenu – l'odeur de Mick ne s'était pas encore évaporée. J'ai regardé le ventilateur au plafond et le tapis abîmé, effiloché. La commode de Forest était en ordre. Manifestement, il préférait dormir sans oreiller ; son lit paraissait bizarre, sans rien au bout, comme la couche du Cavalier Sans Tête. Ses vêtements étaient bien rangés dans le placard. J'ai retrouvé l'ordre de Galen dans la façon dont les papiers du bureau étaient alignés bien droit, les punaises et les crayons dans leur bocal. J'ai regardé dans le coffre au pied du lit – d'autres papiers, l'équivalent de plusieurs années de documentation sur les requins. Il y avait des dessins, des photos et des notes méticuleuses. Forest avait réussi le tour de force de rendre ennuyeux le plus grand et le plus féroce prédateur de la planète. Même pour tout l'or du monde ou aveuglée par l'amour, je serais incapable de lire ces dossiers.

Après quelques recherches, j'ai trouvé mon appareil photo, les images de Mick et de Forest encore sur la carte mémoire. Forest avait fourré l'appareil au fond du placard. Je l'ai retourné. Les images ne m'appartenaient plus, si elles m'avaient jamais appartenu. J'ai remis l'appareil à sa place, hors de vue.

Puis j'ai examiné les affaires de Mick de l'autre côté de la pièce. Le lit était exactement comme il l'avait laissé le matin de sa mort :

oreillers empilés, couverture traînant par terre. J'étais sûre que si j'ouvrais sa commode, les chemises et les chaussettes y seraient entassées n'importe comment. Ses livres étaient posés au petit bonheur la chance sur les étagères – à l'envers, côté tranche. Des chaussures crottées de boue sous le lit. Un placard avec des piles de pulls, des cintres inutilisés. Toute l'énergie de Mick était concentrée là, l'impression d'un corps en mouvement, une personnalité généreuse et formidable, trop débordante d'enthousiasme pour s'embêter avec des questions mesquines comme le rangement. J'ai franchi la zone neutre. Je savais que je n'avais pas beaucoup de temps. Les autres allaient bientôt revenir déjeuner, trempés, fatigués et affamés. Je voulais récupérer quelque chose avant de partir.

Dans la table de nuit de Mick, j'ai trouvé un bracelet en cuir. Il en avait possédé quelques-uns diversement masculins (tressés, très larges ou incrustés de clous en métal). Il en changeait selon l'humeur. Celui-ci avait été raidi par la sueur, sa teinte acajou ayant viré au marron clair. Je l'ai empoché. Je cherchais des petits articles qui ne manqueraient pas à Forest. J'ai trouvé un tee-shirt dans un tiroir : mon préféré, orange pétant, emblématique de son tempérament lumineux. J'ai volé une carte postale qu'il n'avait jamais terminée – une phrase bavarde sur

les baleines restée en suspens. Ce qui m'importait était son écriture. J'agissais avec la rapidité d'un derviche, déplaçant les livres et les papiers du bureau. J'ai pris sa casquette de baseball. Dans le coin d'un tiroir de la commode, je suis tombée sur un poulet en plastique miniature, un petit objet hilarant et ça aussi, je l'ai emporté. J'ai attrapé un ouvrage sur les otaries, plein de phrases soulignées et de commentaires de la main de Mick.

À cet instant, j'ai entendu un bruit venant d'en bas. Une porte a claqué. Des voix ont résonné dans l'escalier. En panique, j'ai sursauté, comme la voleuse que j'étais. Je suis retournée à ma chambre en toute hâte, les objets de mon pillage sous le bras.

Je dirai aux autres que Mick était le père de mon bébé. Quand mes tantes jumelles me demanderont – quand mon père me demandera – quand mon fils sera en âge de poser la question – je mentirai. Mick m'a fait ce petit cadeau, et je l'accepte volontiers.

J'inventerai une histoire merveilleuse. Je commencerai toujours par les chasseurs d'œufs et les gardiens de la lumière. Je ne la raconterai peut-être pas aussi bien que Galen (et son livre), mais je ne m'en débrouillerai pas trop mal. Je décrirai le mode de vie des gardiens de la lumière sur les îles. Comment ils ont laissé tranquilles les requins, les baleines, les phoques et les oiseaux. Ils voulaient la paix, un

salaire, un lieu où vivre. Ils ont construit une étrange petite communauté sur un caillou abandonné de Dieu où ils se sont protégés les uns les autres, ont élevé leurs enfants et prospéré.

Il y avait aussi les chasseurs d'œufs, venus avec une autre idée en tête. Eux ont décimé la population de guillemots avec désinvolture. (Encore aujourd'hui, les oiseaux ne s'en sont pas complètement remis.) Non contents d'avoir causé une catastrophe environnementale, les chasseurs ont fait venir des armes sur l'archipel. Ils sont morts lors d'affrontements avec d'autres chasseurs. Ils sont morts dans des grottes, empoisonnés par les émanations du guano. Ils sont morts noyés, coulés parce qu'ils portaient trop d'œufs.

Quand je parlerai aux gens du père de mon bébé, je dirai ceci : il existe deux catégories de personnes dans le monde. Les chasseurs d'œufs et les gardiens de la lumière. Le moteur des premiers est le désir de possession et l'avarice. Celui des autres est la curiosité et le respect. Les chasseurs prennent tout ce qu'ils peuvent prendre, sans penser aux conséquences. Les gardiens de la lumière prennent ce dont ils ont besoin, sans plus. Les chasseurs veulent avoir. Les gardiens veulent être.

Je dirai aux gens que le père de mon fils était un gardien de la lumière. Je partagerai avec eux mes souvenirs. J'en ai tellement. Les promenades que nous avons faites ensemble. Les heures que nous passions tous les deux – lui en train de lire, moi somnolant, les pieds sur ses genoux. Ses terribles tentatives en matière de cuisine. Ses grands gestes, ces bras massifs qu'il agitait dangereusement. Je décrirai son gros rire, tête renversée en arrière. J'imiterai le rebond athlétique de sa démarche. Je raconterai des anecdotes sur sa maladresse hilarante, les machines qui se démantelaient entre ses mains, les outils qui tombaient en morceaux. Je décrirai aussi son infinie gentillesse. Ainsi, je l'aurai avec moi. Le flux et le reflux du quotidien sur les îles, qu'on ne remarque pas car il n'a rien de remarquable, finira par se cristalliser à force d'être raconté – et deviendra, avec les années, matière à légende.

Mes photos serviront d'illustrations. Mick à bord du *Janus*. Mick dans la cuisine, fronçant les sourcils devant une boîte de macaronis au fromage. Mick grimaçant pour me faire rire. C'est un peu déstabilisant de penser que ces clichés vont à la fois exacerber et étayer ma trahison. J'ai toujours envisagé la photo comme un outil de vérité. J'ai considéré que mes images étaient honnêtes et immuables, aussi sûres que le sol sous mes pieds. Mais je constate aujourd'hui que la vérité et la photo ne se recourent pas. Une photo est une représentation en deux dimensions, comme un tableau ou une esquisse, organisée avec attention, cadrée, découpée. C'est le monde tel que se le représente l'artiste plutôt que tel qu'il est. Le photographe peut choisir les images

qui seront incluses dans une série ; celles-ci peuvent être sélectionnées ou mises de côté selon un critère préétabli, puis organisées en sorte que dans un ensemble donné elles suggèrent un certain récit.

Mon métier adoré renforcera le mensonge que je dois raconter. Je peux ajouter une image de Mick m'envoyant un baiser. Je peux exclure celle où il fait de même avec Lucy pour qu'elle ne se sente pas ostracisée. Je garderai les images où il écrit dans le journal de bord, celle où, debout dans le phare, il commande la grue pour faire remonter le Billy Pugh, celle où il prépare à dîner, celle où, extasié, il montre un éléphant de mer, celle où il ronfle sur le canapé et celle où il hurle de rire. Je jetterai celle

où il valse dans le salon avec Charlene en chantant à tue-tête. Je garderai ma photo préférée de Mick – les yeux pétillants, souriant avec amour à l'appareil. J'enlèverai le cliché d'après où l'on s'aperçoit que Forest se tenait derrière moi pendant tout le temps de la prise de vue.

Le ferry est en retard. Quand le capitaine Joe apparaîtra, j'apercevrai son bateau, une tache sombre sur un paysage aquatique. Ce sera trompeur, bien sûr, une illusion d'optique ; je verrai le ferry bien avant qu'il n'atteigne les îles.

Il y a quelques minutes, Galen et Forest sont partis du refuge ensemble. Je les ai regardés s'éloigner en gesticulant, lancés dans une de leurs conversations sans fin qui, à force de se mordre la queue, ne trouve jamais de conclusion. Je ne les ai pas quittés du regard pendant qu'ils se dirigeaient vers le ponton Est. Le vent ne m'a renvoyé qu'un seul mot : *Sœurs*. Ils n'ont pour l'instant repéré aucun requin, mais ça n'est qu'une question de temps. Le Rat Pack ne doit plus être loin. Un nouveau cycle commence. Galen et Forest sont sortis vérifier avant mon départ que le mécanisme du Billy Pugh fonctionnait sans accroc. C'est Forest qui va me descendre sur le pont du ferry. Je quitterai ces îles comme j'y suis arrivée – suspendue au-dessus de l'océan dans une cage terrifiante qui se balance comme un pendule.

Le capitaine Joe venait d'apparaître comme une bulle de savon gonflée sur l'horizon. Une minute plus tôt, un ciel désert et, d'un coup, un bateau. À mon tour je rejoindrai le ponton Est où Forest m'attendra. Je marcherai entre les goélands une dernière fois. Ma dernière occasion de respirer l'air iodé, de braver le guano et les poux d'oiseaux, de me rappeler ce lieu où j'ai vécu et pourquoi j'en pars.

Dernièrement je pense beaucoup au livre de Galen – sur les chasseurs et les gardiens de la lumière. Un chapitre entier était également consacré aux Indiens miwoks. Les premiers Californiens connaissaient l'archipel – même s'ils n'ont jamais été assez bêtes pour s'y risquer. Par temps clair, les îles Farallon étaient visibles depuis la côte : une silhouette hantée, des éclats de roche. Les Miwoks croyaient que l'endroit était aussi bien spirituel que physique. Ils le voyaient comme un enfer sur terre où étaient envoyées les âmes damnées pour y vivre dans l'inconfort et la solitude.

Après un an passé ici, je ne peux qu'être d'accord. Ici, l'expérience de la perte est une force géographique plutôt qu'émotionnelle. Les îles sont un aimant pour la perte. Il y a longtemps, Galen a vécu une terrible tragédie. Je suis sûre qu'il restera ici jusqu'à la fin de ses jours – une âme perdue définie et dominée par le décès de son épouse. Forest a connu un deuil semblable. D'une certaine façon, Lucy aussi

est veuve.

Quant à moi, je suis plus proche des autres que je ne voudrais bien l'admettre. Je me souviens de la première fois que j'ai vu une photo des îles. Un frisson de familiarité m'a parcourue. J'ai tout de suite senti que d'une certaine façon je connaissais déjà cet endroit, comme le souvenir d'une vie antérieure ou d'un rêve. À croire que j'avais toujours

attendu de trouver ces îles – ou peut-être comme si c'étaient elles qui m'avaient attendu.

Aujourd'hui, je comprends enfin pourquoi je suis venue jusqu'ici. Il m'a fallu un an pour accepter la raison de ce choix. Depuis ta mort, je passe mon temps à regarder par-dessus mon épaule, à jamais tournée vers le passé. J'ai vécu coincée dans une bulle temporelle. Je t'ai écrit des lettres – sans autre destinataire qu'un corps dans un cimetière, une femme que je n'ai connue que quelques années. Des centaines de mots dont certains prennent la poussière au Bureau des lettres mortes ici et là, d'autres enfouis, brûlés ou emportés par le vent. Pas une fois je ne me suis demandé si les écrire était sain ou raisonnable. Maintenant je sais que ça n'était ni l'un ni l'autre. Chaque lettre était une ancre qui me ramenait vers le passé.

Je me suis éloignée de mon père. J'ai pris mes distances avec les jumelles, mes grands-parents, mes cousins. J'ai fui tout ce qui fait une vie ordinaire – pas d'emprunt, pas de relation à long terme, pas de stabilité, pas d'amour. Je n'ai gardé que ce que je pouvais porter sur mon dos. J'ai dormi dans des déserts, des canyons et des jungles. J'ai vécu comme une vagabonde. D'une certaine façon, je cherchais cet archipel depuis le jour de ta mort. Et bien sûr, j'ai reconnu les îles Farallon quand je suis tombée sur cette photo la première fois. Cet endroit, c'est le refuge ultime pour les gens comme moi.

Curieusement, le bébé est devenu ma planche de salut. Ce bébé accidentel. Ce bébé né de la situation la plus abominable possible. Sans le bourgeonnement de cette minuscule créature, j'aurais pu rester indéfiniment sur les îles. L'idée m'a d'ailleurs

forcément traversé l'esprit. Malgré le hurlement croissant du vent, le froid terrible, les maigres réserves de nourriture, les rongeurs, la plomberie défaillante, le manque de lecture, la vaisselle abîmée – je m'y suis toujours sentie chez moi, plus que nulle part ailleurs. La nature et l'isolement sont les deux mamelles de mon existence.

J'aurais facilement pu m'installer définitivement. J'aurais pu m'atteler à trouver des financements ou poser ma candidature au poste de stagiaire, m'intégrant si bien au quotidien que les autres n'auraient plus pu se passer de moi. Lucy, Forest, Galen et moi – le quatuor le plus triste de l'univers. Repas pris ensemble. Oiseaux marqués ensemble. Nous aurions oublié le bourdonnement du

continent, le bruit des klaxons, le murmure des voix inconnues. J'imagine les îles partant à la dérive, s'éloignant des côtes. Nous aurions regardé de travers n'importe quel visiteur au sein de notre petite colonie de lépreux. Des naufragés volontaires. Tous coupés en deux – tous hantés.

Le capitaine Joe est plus proche. Le ferry est un peu plus qu'un point ; ses contours sont reconnaissables, la proue, le pont. Mais ce n'est encore qu'une version miniature de lui-même, un bateau dans une bouteille. Je peux à peine voir le bouillonnement blanc de son sillage.

Je pense à mon père. Papa en jogging, à l'aube, prêt à partir courir. Papa le soir devant la télé, un bol de pop-corn sur les genoux. Je ne lui ai jamais vraiment donné sa chance. Tu as toujours été la figure tutélaire de ma vie, brillant si intensément qu'il est toujours resté dans l'ombre. Après ta mort, rien n'a changé : il est resté en marge, dans cette

pénombre. Je ne me suis jamais confiée à lui. Je n'ai jamais vraiment tenu compte de lui ; il était un meuble, une partie de cette maison où je revenais régulièrement, au même titre que les placards de la cuisine et la bibliothèque d'acajou. Je me demande s'il s'en est aperçu.

Aujourd'hui, je regagne le continent.

Ensuite, bien sûr, mon fils naîtra. Je perdrai peut-être les eaux sans crier gare ; je serai peut-être en train de boire du thé à la table de la cuisine, ou de me promener dans notre vieux quartier, et soudain, je me transformerai en fontaine humaine, les cuisses et les chaussures trempées. Je perdrai à moitié la tête durant l'accouchement – Mick m'a prévenue. La douleur sera insupportable, et pourtant je la supporterai. J'entrerai dans un état second, mais exalté, où mon esprit sera relégué au second plan, mis de côté pendant que mon corps prendra le dessus, remplissant ses fonctions animales les plus anciennes sans que j'en aie conscience ou que j'y consente. Le bébé sera emporté par une vague de sang dans le canal génital. Il surgira à l'air libre comme un requin à la surface de la mer. Le cordon qui nous lie sera coupé, et par ce geste le bébé sera transformé. Il deviendra un être humain à part entière – indépendant, respirant par lui-même, absorbant la nourriture par lui-même.

Ce processus me transformera moi aussi. Une mère, comme toi mais sans être toi. Une mère célibataire. Je retrouverai mes tantes. Peu à peu, je reprendrai contact avec ma famille. J'accepterai toute l'aide qu'on voudra m'apporter. J'en aurai besoin. Il n'y a rien de plus étonnant qu'un nouveau-né. Je nourrirai ce tout petit animal et changerai ses

couches. Je chercherai les paroles de berceuses à moitié oubliées. Je vois déjà mon fils – presque. La peau rose et les cheveux ébouriffés.

Mains tendues, les doigts en étoile de mer. Les yeux sombres, larmoyants, pas encore bien habitués à la lumière de l'extérieur. Un ventre aussi rond et chaud qu'un pain sorti du four. Des mois passeront durant lesquels je disparaîtrai encore de la circulation, mais cette fois pour la bonne cause, et je m'investirai dans un royaume intime de couvertures, de chaussons, et de peau duveteuse.

Pour autant, ce n'est pas la fin de l'histoire. Le récit continue. Je finirai par devenir une personne normale. Voilà ce que le bébé me fait – il m'a rattachée, pour la première fois et de manière permanente, au reste de l'humanité. Je ne subirai plus jamais les privations que j'ai connues sur les îles. Peu important les conditions de vie que je créerai pour mon fils et moi puisqu'en comparaison elles seront luxueuses. Mon garçon grandira. Un bambin en couches-culottes. Un petit bonhomme vigoureux de trois ans aux cheveux blonds, perché sur un tricycle. Un enfant sur les balançoires, la tête projetée en arrière, les cheveux au vent, jambes tendues, ressortant sur le ciel comme une mouette en plein vol. Les possibilités sont infinies. Le temps tourbillonne devant mes yeux, un tunnel d'années dorées. Un millier de choix. Le temps comme la lumière du soleil. Le temps comme une richesse.

Viendra un jour où j'irai chercher mon fils à l'école. J'arrive à voir très loin dans l'avenir ; je vois tout. Il foncera hors du bâtiment en brique et son sac à dos se balancera sur ses épaules. Peut-être sera-t-il le genre d'enfant à me sauter dessus, bras et jambes autour de moi, un assoiffé d'étreintes. Peut-être sera-t-il du genre à ne m'adresser qu'un petit signe de la main et qui, marchant à mes côtés, calera son pas sur le mien comme un adulte miniature. Je vois se dérouler le restant de la journée, un après-midi de printemps, tonifiant et doux. Lui et moi irons faire des courses ensemble. Nous irons au parc. Nous traînerons sur le pont. Je nous imagine tourner au coin d'une rue, mon fils avec moi. Et au bout se trouvera notre maison, la lumière aux fenêtres aussi invitante et chaleureuse que le faisceau d'un phare ramenant les bateaux à bon port.

À la fin, je serai méconnaissable. Je t'aurai laissée partir.

Il est l'heure. La mer s'est calmée, elle est aussi lisse qu'une feuille de papier et le ciel ensoleillé est dégagé. Mon sac à dos est prêt. Dans ma tête aussi, tout est en ordre et je suis prête.

Cette lettre sera ma dernière.

J'entends résonner la voix de Mick. La dernière fois que nous nous sommes parlé, il m'a prise à part dans la cuisine et m'a sermonnée sur mon retour à la maison. Ce jour-là, je n'ai pas été très patiente avec lui, mais rétrospectivement ses mots m'apparaissent prévoyants –

essentiels, même. Mick m'avait prévenue que la traversée en ferry durerait plusieurs heures. Il m'avait conseillé de rester à l'intérieur du rouf et de ne pas prendre de risques en m'accrochant au bastingage. Il m'a fait jurer de porter un casque. Je me souviens qu'il a tendu la main avec tendresse et a joué avec une mèche de mes cheveux. *Tu vas attraper la mort*, m'a-t-il dit.

Soudain, il semble impératif que je lui obéisse. J'ai caché tout ce que j'ai volé au fond de mon sac. En fouillant sous ma collection de coquillages, le tee-shirt de Mick, ma plume de macareux porte-bonheur, et les quatre appareils photo qui me restent, je trouve ce que je cherche.

Un bonnet rouge cramoisi. Un écusson doré en forme de phénix cousu dessus. Je le mettrai quand je quitterai les îles pour de bon. Je le porte à présent pour me protéger du froid.

ÉPILOGUE

Galen est posté dans le phare. Dans ses jumelles, il regarde le navire se frayer un chemin dans la brume. La nappe de brouillard est inégale, épaisse ou fine selon les endroits. Le bateau semble éphémère et irréel. Galen respire l'air iodé. Il aperçoit Miranda à la poupe du ferry. Sa silhouette se découpe nettement, à la fois rapetissée et imposante, une toute petite femme portant un lourd fardeau autour de la taille. Elle est affublée d'un bonnet rouge. Galen connaît bien ce bonnet. La laine cramoisie. Le phénix brodé sur le côté. Petit à petit le ferry est englouti par le brouillard, flouté par l'océan. Miranda disparaît. Mais le bonnet est encore visible. Il est toujours là quand tout le reste s'est évanoui, une tache rouge dans un bain gris, brillant comme un témoin lumineux.

Le vent froid forcit, enveloppe le phare. La température ne gêne pas Galen ; comme les gardiens de la lumière avant lui, il vit sur ces îles depuis trop longtemps pour que cela l'affecte. Le vent paraît si immuable qu'il est plus susceptible de remarquer son absence que sa présence. Il fait le point avec ses jumelles et scrute la mer.

Le brouillard a absorbé le ferry, Miranda, et même la lueur cramoisie. Le ciel est lourd de nuages bas et gonflés d'eau. Aujourd'hui, les îles semblent claustrophobes, enfermées dans un gris mouvant. Galen sort du phare. Les goélands sont partout, dorment la tête sous une aile. À son approche, quelques becs se tournent. Galen sangle son casque. Il remonte son masque sur sa bouche et son nez. Il se déplace à travers un buisson de plumes agitées qui bruissent comme une prairie dans la brise.

Alors qu'il arrive au refuge, le vent tourbillonne autour de lui, chargé d'une odeur d'ammoniaque et de moisi. Il entre par la porte de derrière pour éviter Pete le Kamikaze. Le pauvre bougre n'en a plus pour longtemps. Comme tant d'autres êtres vivants sur les îles, le goéland s'est trop battu et pas assez nourri. La migration à venir l'achèvera ; il ne survivra jamais au voyage. Galen va dans la cuisine pour s'offrir un thé réconfortant. La maison paraît différente maintenant que Miranda est partie. Ses affaires ne sont plus là – ni son odeur – ni le bruit de sa respiration. Il ne la reverra jamais. Au cours de toutes ces années, Galen a vu des dizaines de personnes arriver et repartir. Il a vu des cœurs se briser, des amitiés naître, des moments d'hilarité et de mesquinerie. Il a vu la mort, aussi, généralement

violente. Il sent la vapeur du thé sur son visage. Le journal de bord est à sa place habituelle sur la table – accessible et disponible à tous. Galen jette un coup d’œil aux entrées du jour. *Quatre oisillons nés sur la plage de Mirounga. Cormoran découvert CFCB sur la colline au Phare.*

Puis il tend la main sous la table. Il s’y trouve un compartiment secret. Galen l’a sculpté lui-même. Il en retire un carnet. Le journal de bord est une trace publique, il est tenu par tous les biologistes et chronique la vie des animaux. Mais le petit carnet vert de Galen vise tout autre chose. Il y recense l’activité humaine sur les îles. Il le tient depuis des années.

Il a suivi l’histoire d’amour de Mick et Forest – ses débuts, sa ferveur croissante, leurs escapades nocturnes à la maison du garde-côte. Il a noté la date et la durée de chaque sortie. Il a relevé leur langage codé quand ils étaient avec les autres. Galen a tout observé. Il a consigné l’évolution du chagrin de Lucy après la mort de son amant. Il a transcrit les détails de l’amitié entre Mick et Miranda, entre Miranda et Charlene. En tant que scientifique, il fait en sorte que ces observations soient terre à terre. Pas d’hypothèses ni d’émotions. Restent les actions et les comportements qu’il quantifie et documente pour la postérité.

12 août : Miranda blessée. Appareil photo tombé, irréparable.

28 août : Lucy sort faire de la plongée.

3 octobre : Mick et Forest dans la maison du garde-côte pendant quatre heures.

Galen est biologiste. Son travail est une responsabilité sacrée : l’étude de la vie sous toutes ses formes. Sur les îles, la vie s’épanouit de façon unique car rien ne la limite ni ne la gêne. Cela est vrai pour les êtres humains autant que pour les animaux. Galen ne fait pas de distinction entre ses collègues scientifiques et les créatures qu’ils étudient. L’observation et la non-interférence sont au cœur de la mission du biologiste. Il fait la chronique du comportement des requins et des baleines, des oiseaux et des

phoques, des biologistes et des stagiaires. Il n’intervient jamais. Mais Miranda la Souricette – c’était autre chose. Elle apportait quelque chose de nouveau. Elle possédait une chose qu’il n’avait encore jamais observée. Un jour il lui avait demandé : “Quelle est ta nature, Miranda ?” Il l’avait interrogée dans l’espoir de la provoquer ou de la surprendre. Mais il ne s’était rien passé, elle n’avait pas réagi. Son regard était demeuré aussi lisse qu’une pierre d’estomac.

Galen feuillette son journal. Son carnet est un petit bijou vert en cuir relié. Il s’est passé beaucoup de choses durant l’année écoulée. Le carnet s’ouvre tout seul à un certain jour de novembre. Galen est

souvent revenu à cette page ces derniers mois et semaines. Trop souvent, peut-être.

5 novembre : Miranda violée par Andrew.

Il fronce les sourcils. Il passe le doigt sur les mots écrits de sa main. Puis il lit la note rédigée quelques jours plus tard.

8 novembre : Andrew tué par Miranda.

Galen se carre dans sa chaise. Il ferme les yeux et revoit toute la scène. Il a beaucoup réfléchi à la nuit où Andrew est mort. Il en a été témoin, bien sûr. Il voit tout ce qui se passe ici.

C'était une soirée brumeuse. Le bruit de la porte d'entrée l'avait réveillé. Miranda avait quitté le refuge la première. Suivie d'Andrew. Galen a regardé leur confrontation.

Une altercation. Une dispute. Des éclats de voix portés par le vent, perdus dans le fracas des vagues.

Le brouillard. La côte glissante. Galen les observait, mais ne les entendait pas. Il n'en avait pas besoin. Andrew en voulait plus. Son langage corporel parlait pour lui. Andrew a tendu la main vers elle, l'a touchée. Il affichait un air moqueur. Il croyait que Miranda serait vulnérable, seule.

Mais Galen savait qu'Andrew aurait dû se méfier. Les bêtes blessées sont les plus dangereuses. Miranda avait déjà été agressée une fois. Galen a reconnu sa posture – épaules en arrière, menton relevé. Andrew, lui, n'a pas essayé de fuir. Il n'a pas vu venir l'impact. Il n'avait pas connaissance de la pierre d'estomac dans la poche de Miranda, pierre qu'elle avait toujours avec elle, lourde et sécurisante. Il ne savait pas ce que Galen savait.

Le crâne enfoncé. Le sang qui gicle. Une éclaboussure.

Galen se souvient de tout. Il s'en souvient bien. Andrew a perdu son bonnet en recevant le coup. Il s'est cassé la cheville, ses poumons se sont remplis d'eau. Miranda est restée près du rivage un moment et a regardé le cadavre flotter dans l'eau. Elle semblait pétrifiée sous l'effet du choc. Elle a eu besoin de quelques minutes pour reprendre ses esprits. Enfin, elle s'est penchée et a ramassé le bonnet. Elle a enveloppé le caillou ensanglanté dedans. Elle les a rapportés au refuge pour les cacher comme un chien enterre un os. Elle a caché l'arme du crime sous son lit, dans la chambre qu'elle a très peu quittée durant les semaines qui ont suivi.

9 novembre : Découverte du corps d'Andrew.

10 novembre : Cadavre placé dans un entrepôt frigorifique à SF en

attendant l'autopsie.

14 novembre : Mick et Forest dans la maison du garde-côte pendant deux heures.

Galen sirote son thé. La vapeur remplit ses poumons d'une agréable odeur de cannelle. Dehors, le brouillard se lève peu à peu. Ses ondulations pâles le rendent délicat, comme de la dentelle ou de l'étamine. L'air aussi est différent – plus frais, plus lumineux, plus vif. Galen est capable de sentir la moindre variation météorologique. Dans une heure ou deux, le ciel sera dégagé, la mer plate, les îles baignées de lumière.

Après le meurtre d'Andrew, Galen n'a rien fait. Il a attendu. Durant les semaines qui ont succédé à la mort du jeune homme, il a observé Miranda de loin, à la manière d'un faucon en plein vol à des kilomètres au-dessus du sol, invisible pour sa proie, usant de sa vision télescopique. Il l'a suivie et a noté tout ce qui la concernait. Ayant le sommeil léger, il se réveillait en pleine nuit et l'écoutait marcher. Il observait son comportement durant les repas, dans les conversations. Il s'est aperçu qu'elle passait son temps à écrire des lettres. Il a également remarqué qu'elle ne les envoyait jamais. Après une petite enquête, il a appris que ces missives étaient adressées à un parent disparu.

Avec le temps, il a compris les raisons de son attitude. Elle n'avait aucun souvenir de ce qu'elle avait fait. L'altercation en bord de mer, la pierre d'estomac, le coup porté à la tête d'Andrew, le corps dans les embruns noirs – tout cela s'était effacé de son esprit.

Ce phénomène ne lui était pas inconnu. Les animaux n'ont pas de mémoire. Il avait fait des recherches. La plupart des espèces animales n'ont qu'une mémoire à court terme – sur quelques secondes, ou minutes – et au-delà, tout leur échappe comme un ballon de baudruche emporté par le vent. Les animaux retiennent des impressions plutôt que des histoires. Leur instinct peut les pousser à éviter un endroit dangereux. Ils peuvent s'éloigner d'un objet associé à un traumatisme. Mais ils n'ont pas de souvenir détaillé des événements. Un requin qui vient de dévorer un phoque s'éloignera la conscience tranquille, sans souvenir du sang ou de la douleur. Un goéland peut tuer son petit dans un accès de rage puis en faire le deuil après avoir découvert son cadavre, ignorant tout de sa culpabilité, perdu dans son propre oubli.

L'esprit de Miranda fonctionne peut-être comme ça. C'est peut-être ça, sa nature.

Galen regarde vers la fenêtre. L'horizon est froissé par les vagues. Quelques oiseaux tournoient autour du rocher de la Selle. En fait, il regrette que Miranda ait quitté les îles. Il regrette d'avoir perdu un

spécimen aussi unique et passionnant.

Il se rappelle la première fois qu'il a remarqué un changement dans sa démarche. C'était quelques semaines après le début de sa grossesse. Les signes de la transformation étaient subtils, mais Galen avait le regard suffisamment affûté pour les percevoir. Elle marchait moins vite. Ses hanches s'étaient arrondies. Sa peau aussi semblait différente – plus jeune, plus ferme. De l'acné a sporadiquement recouvert son menton.

Galen a intégré ces informations. Il s'est assuré qu'il n'imaginait rien. Le tour de taille de Miranda n'avait pas encore vraiment changé, mais elle

montrait quelques signes de fatigue, de déconcentration. Ses cheveux se sont épaissis. Elle ne se tenait plus tout à fait comme avant. Son visage s'est couvert de taches de rousseur. Miranda semblait tout ignorer de ces changements comme elle ignorait ce qu'elle avait fait à Andrew. Galen est donc resté attentif à ce qu'elle-même était incapable de voir. Comme d'habitude, c'est à lui qu'incombait la tâche de l'observateur impartial, de la mémoire au long cours des îles.

15 décembre : Miranda a de plus en plus d'appétit.

1^{er} janvier : Miranda a des nausées. Au petit-déjeuner, elle a demandé si quelqu'un d'autre souffrait d'une gastro. Personne n'a répondu.

28 janvier : Trop fatiguée, Miranda n'est pas sortie.

Galen vide sa tasse de thé jusqu'à la dernière goutte. Il se poste à la fenêtre et regarde le ciel voilé. Des nuages filent sur l'horizon par bancs de diverses densités. Leurs teintes mal assorties se réverbèrent sur l'eau, le reflet rendu plus dur par les déferlantes. Le paysage océanique est un patchwork constitué d'un millier d'éclats bleus. Galen inspire profondément, satisfait. Dans quelques minutes, il appellera Forest. Ils prendront le *Janus*. Ils sortiront observer les requins. La présence des Sœurs ne fait aucun doute. Il serre son carnet contre sa poitrine.

Sa résolution ne l'a abandonné qu'une seule fois par le passé. C'était pour Charlene, bien sûr – qui lui rappelait tant sa défunte épouse. Ses cheveux roux. Son visage rond. Le tempérament optimiste. Il se souvient du soir où elle l'a pris à part. Après

dîner, elle lui avait dit dans un murmure qu'elle avait besoin de lui parler. Il faisait un froid glacial, les fenêtres étaient couvertes de gel. Dans la petite chambre de Charlene, Galen s'est assis sur le lit. D'un air sérieux, elle s'est mise à parler.

Il n'a rien appris. Son récit tournait en rond, certains éléments se chevauchaient, se répétaient, et pendant tout ce temps Charlene n'avait cessé de se tordre les mains. Il s'agissait d'Andrew. Charlene l'avait

entendu quitter la maison la nuit de sa mort. Elle avait entendu quelqu'un d'autre. Deux voix, même si elle n'avait pas pu identifier l'interlocuteur. Cela lui pesait. Galen se souvient d'avoir parlé tout bas pour l'apaiser. Il a affiché une expression de surprise appropriée. Ça devait être le vent, lui a-t-il dit. Il essayait de détourner son attention. Il ne voulait pas qu'elle creuse plus loin ou interfère dans son travail à lui. Peu après, il est sorti de sa chambre en promettant d'y réfléchir.

La suite n'a pas été simple pour lui. Étonnamment. Après toutes ces années passées sur les îles – malgré son habitude de tout voir avec les yeux du biologiste – il n'était pas préparé à l'image de cette jeune femme inconsciente sur la planche de surf. Ce souvenir le trouble encore. Le front ensanglanté. Le coude démis. Le visage sans expression.

Mais sa détermination n'a pas faibli. Il a continué d'observer et de prendre note. Il n'est pas intervenu.

2 février : Charlene emportée par hélicoptère à SF. Coude démis. Possible commotion.

3 février : Appel de l'hôpital. Charlene se remet. Pas de traumatisme crânien.

5 février : Appel de Charlene. Elle dit avoir moins mal et que son coude guérit. Elle semble avoir bon moral.

Galen s'écarte enfin de la fenêtre. Il porte sa tasse à la cuisine et la rince consciencieusement. Il retourne à la table, sort le crayon de sa poche et ouvre le carnet vert émeraude à la date du jour.

27 juillet : Miranda quitte définitivement les îles. Elle ignore toujours tout de l'acte qu'elle a commis. Aucun souvenir.

Il se relit et acquiesce, content de lui.

Il reste un dernier détail à régler. D'un pas légèrement boiteux à cause de sa mauvaise cheville, Galen monte les escaliers. La chambre de Miranda est aussi propre qu'une coquille d'œuf. Bureau vide. Rien dans les placards. Il passe la main sous le lit, repousse les boîtes et les moutons de poussière, jusqu'à ce qu'il tombe sur un objet rond. Il s'en doutait, Miranda n'a pas emporté le caillou avec elle. Le sang séché forme une pâte sur le granit. Cela n'éveille en lui ni sympathie ni chagrin. Il fait rouler la pierre entre ses doigts. Puis il revient dans le couloir. Sa chambre est remplie de souvenirs. Au cours de la décennie passée, il a accumulé quantité de souvenirs. Il y a l'aile de chauve-souris pareille à du cuir rabougri qu'il a accrochée au mur comme le fanion d'une équipe sportive particulièrement aimée. Des anatifes

desséchés sont alignés sur le rebord de la fenêtre. Un petit bocal contient des éclats de céramique – les restes d’une tasse cassée durant une dispute, testament d’un moment

de colère et de violence. Sur le bureau, un pot de confiture déborde de scarabées. Une côte humaine, blanchie et rongée par la mer, est enveloppée dans du journal sur l’étagère supérieure du placard. Avec les années, Galen s’est constitué une collection de plumes qu’il attache à une ficelle suspendue au-dessus de la fenêtre. Elles sont rangées par taille, de l’albatros au moineau en passant par le cormoran. Le crâne d’un bébé phoque lui sert de presse-papier. Un tiroir est plein de dents de requin. Galen jette un regard professionnel sur la pièce.

Sa collection de pierres d’estomac est dans le coin, les sphères lunaires entassées dans un seau. Sans cérémonie, Galen lance la pierre de Miranda au milieu des autres. Camouflée dans ce camaïeu de gris, elle paraît aussi innocente que les autres. Il époussette le sang séché sur ses mains. L’arme du crime ira bien avec ses souvenirs, avec les oursins plats, les coquilles d’huîtres et les os d’oiseaux. Elle restera là à jamais, sous sa garde.

REMERCIEMENTS

Merci à Scott et Milo qui sont tout pour moi. Merci à mes parents qui ne ressemblent en rien aux parents que je décris dans mes livres parce que les familles merveilleuses et aimantes comme la mienne ne font tout bonnement pas de bonnes histoires. Merci à Patsy, ma chère amie et bonne fée. Merci à Laura Langlie, la meilleure agent imaginable. Merci à mon éditeur, Dan Smetanka, la personne la plus intelligente au monde. Merci à tous les gens formidables et brillants de Counterpoint Press. Merci à mon génial grand-père, mon frère extra et inimitable, et à Bendix, mon amie de toujours. Merci à Laurie, une lumière dans le noir. Merci à Gwynne Johnson, une artiste de grand talent et une source d'idées concernant la photo. Merci à Susan Casey dont les Mémoires à ne pas rater, *The Devil's Teeth*, m'ont permis de visiter les îles Farallon quand je le voulais. Merci à ma famille adorée de l'Oklahoma. Merci à Keven et Steve qui sont parfaits à tous points de vue. Merci à toutes les étoiles scintillantes de ma constellation personnelle. Vous vous reconnaissez.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

Abby Geni

Farallon Islands

PROLOGUE

LA SAISON DES REQUINS

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

LA SAISON DES BALEINES

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

LA SAISON DES PHOQUES

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

LA SAISON DES OISEAUX

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

ÉPILOGUE

Remerciements